Perdus dans les sables

par

A. Brown

Illustré de cinquante illustrations de

A. Robida

Charavay, Mantoux, Martin
Librairie d'éducation de la jeunesse

7, Rue des Canettes, 7

Paris

Première partie
–
La caravane

I
Le colonel Tombelène et le capitaine Roumois

Pour rétablir sa santé gravement compromise par des rhumatismes, le colonel Edgard Tombelène était venu en Algérie demander au soleil africain une guérison ardemment désirée. En compagnie d'une femme dévouée et de deux enfants charmants, un garçon et une fille, il habitait une villa du mamelon de Matmore, faubourg de Mostaganem, cette cité privilégiée qui prendra bientôt place parmi les plus belles stations d'hiver de la Méditerranée. La convalescence étant longue et parfois douloureuse, les médecins conseillèrent au colonel d'abandonner le littoral pour s'établir, pendant quelque temps, à proximité du Sahara algérien, dont les Arabes vantent la salubrité et la température égale.

– Trois à quatre mois du soleil d'El-Laghouat, affirmait le chirurgien-major du 3° régiment de turcos, *fondent* les rhumatismes les plus rébarbatifs et les plus tenaces.

Afin de suivre les ordonnances de la Faculté et de concilier les exigences de la maladie avec ses devoirs envers le pays, le colonel sollicita et obtint une mission scientifique dans les oasis du sud soumises à notre domination. Le gouvernement mettait libéralement à sa disposition un crédit de 20 000 francs, des mulets, des chameaux, des instruments de physique, des tentes, des armes, des munitions, un matériel complet de forage, enfin tout ce qui est nécessaire à un voyage entrepris au nom de la science. On le laissait libre de choisir les gens qui devaient

raccompagner et de prendre telle route qui lui conviendrait. On lui recommandait seulement de nouer des relations amicales avec les Touaregs du nord et de creuser un ou deux puits artésiens vers l'extrême frontière de l'Algérie. À cet effet, un employé du service des ponts et chaussées devait être désigné par le gouverneur général pour suivre l'expédition et la seconder de son expérience.

Le colonel Edgard Tombelène méritait la confiance que le gouvernement plaçait en lui : il était l'un des hommes les plus instruits de l'armée, et ne devait son grade qu'à ses qualités personnelles. Âgé d'environ quarante ans, il avait encore toute l'ardeur de la jeunesse et cette virilité de caractère qui dispose aux grandes choses. Sa vaste instruction, son Intelligence vive et lucide, son courage réfléchi l'avaient constamment désigné à l'attention de ses chefs. Du reste, studieux et travailleur, il avait charmé les loisirs de ses garnisons en publiant des écrits qui faisaient autorité dans la plupart des cercles militaires d'Europe. Si le style est l'homme, ainsi que le prétend Buffon, on découvrait bien vite, en lisant ses ouvrages, qu'il était une de ces natures supérieures auxquelles nulle branche de la science n'est étrangère, et qu'il joignait aux connaissances d'un habile tacticien celles d'un administrateur distingué.

Malgré les appels réitérés faits à l'opinion publique, le colonel Tombelène ne trouva qu'un partisan déclaré de ses projets. Et encore, ce volontaire, ce {rara avis} obéissait-il à des considérations étrangères au but de l'expédition. Il consentait à partir pour deux raisons principales qu'il répétait à tout venant :

1° Parce qu'il s'ennuyait à Mostaganem ;

2° Parce qu'il éprouvait une vive affection pour le colonel et sa famille.

Ce singulier voyageur était Antenor Roumois, capitaine d'infanterie en retraite.

Le père du colonel Tombelène et Antenor Roumois avaient longtemps servi dans le même régiment et s'étaient liés d'une étroite amitié. Ayant assisté aux mêmes batailles, supporté les mêmes privations, partagé les mêmes périls, ils étaient devenus

ce qu'on appelle en style militaire « de vrais compagnons d'armes ». Puis, l'heure de la retraite avait sonné pour le capitaine Tombelène, un peu plus âgé que son camarade, et il fallut se séparer. Les deux amis s'écrivirent de nombreuses lettres, se racontèrent mutuellement leurs impressions, bâtirent mille châteaux en Espagne, et formèrent le projet de passer ensemble le temps qu'il leur restait à vivre. Mais un beau jour, ou plutôt un jour de malheur, toute correspondance cessa ; le capitaine Tombelène était mort.

Le Colonel Tombelène et le capitaine Roumois.l

– Ah ! mon vieux camarade, s'écria Roumois en apprenant la fatale nouvelle, notre amitié n'est point rompue… Il te reste un fils.

Le colonel Tombelène savait l'attachement que lui portait le vieil ami de son père, et il était enchanté de l'avoir rencontré, presque par hasard, à Mostaganem. Il le recevait toujours avec un empressement à la fois affable et respectueux et prenait plaisir à lui tenir compagnie. Mme Tombelène et les enfants,

Raoul et Blanche, éprouvaient, eux aussi, une vive sympathie pour le capitaine et lui réservaient leur meilleur accueil.

Pourtant, le capitaine n'avait point une de ces réputations d'amabilité qui séduisent les esprits. L'ordonnance du colonel, Arsène Panchot, un chasseur d'Afrique à la moustache rude et au teint basané, prétendait qu'il était l'ours le plus mal léché de France, de Navarre et d'Algérie… sauf le respect qu'il lui devait.

Après avoir eu l'oreille fendue, ou, pour parler moins militairement, après avoir été mis à -la retraite, Antenor Roumois s'était fixé à Mostaganem et y dépensait méthodiquement sa pension augmentée de quelques revenus personnels. C'est à dessein. que nous employons le mot « méthodiquement », car cet adverbe prétentieux explique certaines particularités du caractère de notre capitaine. Il était, en effet, l'être le plus rangé qu'on puisse imaginer. L'ordre était son principe, sa loi. Se couchant, se levant à des heures déterminées, il subordonnait toutes ses actions à une précision mathématique. Tous les jours, après avoir pris ses repas à la table d'hôte de l'Hôtel de France, il se promenait dans la ville et suivait un parcours invariable. Pour tout le monde, même pour les juifs assis au seuil de leurs noires boutiques, même pour les Arabes paresseusement étendus au soleil le long des murs, il était une horloge vivante. Son existence, selon la pittoresque expression de plusieurs commères de Mostaganem, était réglée comme un « papier à musique » et paraissait être ce soir d'un beau jour dont parle le fabuliste.

Et pourtant, le capitaine Roumois s'ennuyait. Cette vie tranquille, régulière, paisible, ce repos exempt de soucis qu'ambitionnent pour leur vieillesse la plupart des hommes, et principalement les soldats, lui pesaient horriblement. Souvent il manifestait sa mauvaise humeur avec amertume et ne se gênait pas pour qualifier d'absurdes les règlements qui l'avaient obligé à quitter le service.

– Mais il faut bien faire place aux jeunes, lui disait-on quelquefois.

– Et mille millions de tonnerres ! répliquait-il dans son langage énergique, qu'on mette au vert les officiers qui le demandent-et qu'on laisse les autres à leur métier… du moins ceux qui veulent encore servir leur pays et qui, pour cela, ont, en dépit de l'âge, bon œil, bon pied, bon estomac.

Il était inutile de présenter de nouvelles objections, car le brave capitaine se fâchait tout rouge, sacrrrebleu ! s'emportait, traitait ses interlocuteurs de vulgaires « pékins » et laissait tomber de ses lèvres lin interminable chapelet de jurons et de phrases d'une rondeur toute soldatesque. On eût dit le Jupiter Olympien apprêtant ses foudres pour les lancer sur les Mirmidons et les terrasser.

Malgré ses hauts cris, ses grands gestes, le capitaine n'effrayait personne, car on savait qu'il n'était pas méchant. La rudesse du langage masquait les meilleurs sentiments. Quoiqu'il affectât un souverain mépris pour le civil, on n'implorait jamais en vain sa pitié lorsqu'il s'agissait de soulager l'infortune d'une pauvre veuve, de secourir un ouvrier blessé ou un colon réduit à la misère. Comme tous les hommes vraiment courageux il prenait hardiment la défense du faible contre le fort. Un jour on l'avait vu, lui, dont la taille était trapue, on l'avait vu rosser de coups de canne un Arabe de cinq pieds huit pouces, parce que celui-ci maltraitait un chétif négrillon.

La bonté de son cœur se manifestait ouvertement depuis qu'il avait auprès de lui son neveu, Charles Guérande, un beau jeune homme de dix-huit ans, à fière allure et à mine résolue. Tout en le traitant de clampin, de coquin, de galopin, il l'entourait de soins et il lui témoignait la plus vive affection. Charles Guérande était le fils d'une pauvre veuve – la sœur du capitaine Roumois – qui vivait modestement des produits d'une propriété située dans le département du Gers. Grâce aux libéralités de son frère, Mme Guérande avait pu donner à son fils une éducation solide et le préparer à se choisir un état. Autant pour obéir à sa vocation qu'aux conseils de son oncle, Charles désirait être soldat. Il venait de passer avec succès ses examens pour son admission à l'école Saint-Cyr, lorsqu'un beau matin il débarqua à

Mostaganem. Avant de rentrer au ba/zut, il voulait remercier son oncle des sacrifices que celui-ci s'était imposés et lui témoigner la reconnaissance de sa mère. Mais, sur ce chapitre, le capitaine se rebiffa.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? dit-il en interrompant brusquement son neveu. J'ai fait, morbleu, ce que je devais faire. Quant à toi, clampin, marche droit, sers bien la patrie, ne boude pas devant l'ennemi, ne transige jamais avec les lois de l'honneur, et je serai suffisamment récompensé. Et maintenant, motus !

Charles Guérande dut se taire, et bien lui en prit, car il eût été obligé d'essuyer la plus fameuse bordée de boutades et de remontrances qui soit jamais sortie d'un larynx d'oncle furieux.

Le capitaine paraissait excessivement fier de son neveu ; il le promenait, l'exhibait avec une bienveillante affectation dans les rues de Mostaganem ; il le présentait à toutes les personnes de sa connaissance comme une œuvre à part dans la nature, et répétait vingt fois par jour :

– Voyez-vous ce gaillard-là, c'est un luron de race ; il mourra dans la peau d'un général de division ou dans celle d'un maréchal de France.

Après un mois de séjour sur le sol africain, Charles Guérande dut se préparer à revenir en France. Le capitaine Roumois éprouva bien quelques serrements de cœur, mais il ne laissa rien paraître de son attendrissement, et retint deux ou trois larmes qui vinrent humecter ses paupières.

– Allons, dit-il à son neveu, boucle tes malles en deux mouvements et trois temps, et tu iras ensuite présenter tes adieux au colonel.

– Hélas ! mon bon oncle, répondit Charles, je suis tout navré quand je pense à mon prochain départ. Si je ne devais rentrer à l'école Saint-Cyr, je vous suivrais dans les régions que vous allez visiter avec le colonel Tombelène.

– Veux-tu bien songer à ton avenir, blanc-bec, et ne point penser aux aventures ! Gagne d'abord tes éperons de chevalier, et plus tard on te permettra de courir le monde.

– Je vous assure, mon oncle, que j'userai de la permission, car j'ai la bosse des pérégrinations, j'irai loin devant moi si jamais je suis complètement libre de marcher à ma guise.

– Je l'espère bien, mordieu ! Mais en attendant, fourre le nez dans tes livres et développe ton intelligence. C'est le conseil que te donnera le colonel que tu verras ce soir.

———————

II. Les adieux

Comme, tous les jeunes gens qui passent quelque temps en Algérie, Charles Guérande s'était épris de cette terre africaine qui paraît d'abord déshéritée à tout étranger fraîchement débarqué, mais qui semble se transformer quand on l'étudie et surtout quand on la connaît. Du reste, la beauté du tableau lui faisait oublier les imperfections du cadre, car Mostaganem est une ville coquette, gracieuse, agréable et gaie comme nid d'oiseaux tapi dans la feuillée. Adossée contre une colline dont le fort de l'*Est* couronne le faîte, elle s'étale en amphithéâtre sur les bords d'un ravin profondément encaissé et mire ses blanches maisons dans les flots bleus du golfe, d'Arzew. Les faubourgs, ou mieux les villages qui l'entourent, Saint-Charles, Beymout, Matmore, Saint-Jules, Mazagran, s'abritent sous un épais rideau de verdure formé par .les plus beaux spécimens des flores africaine et européenne. Et sur ce coin de terre qui fait songer au fameux jardin des Hespérides, le soleil verse à profusion sa lumière et sa chaleur fécondante tempérée par les brises de la mer.

Vers cinq heures du soir d'une chaude journée de septembre, Antenor Roumois et son neveu se dirigèrent vers la demeure du colonel Tombelène. Le capitaine comprimait son émotion et marchait à pas pressés. Charles Guérande jetait un dernier regard sur le vaste panorama qui se déroulait devant lui. L'Orient, cet Orient féerique dont s'enthousiasment tous ceux qui ont dix-huit ans et un grain de poésie dans le cœur, se révélait à lui dans toute sa splendide magnificence. Le ciel d'une pureté extrême, la végétation luxuriante, les cigognes perchées sur les pignons des plus hautes bâtisses ou décrivant de capricieux méandres dans l'air, le reflet empourpré de l'horizon, les chaudes teintes du paysage, l'azur de la Méditerranée sur lequel se détachaient quelques voiles blanches, tout cela parlait à son âme juvénile et l'impressionnait vivement.

Quoiqu'il fût à l'âge des illusions, Charles Guérande savait qu'il ne lui .était pas permis de s'attarder dans les sentiers des chimères dorées ; il refoula son élan de sensibilité et se composa, ainsi qu'on le dit vulgairement, une contenance froide et réservée pour paraître devant le colonel.

Celui-ci reçut cordialement les deux visiteurs.

– Bonjour, capitaine, dit-il à Roumois ; bonjour, mon futur collègue, ajouta-t-il en s'adressant à Charles ; je suis heureux de vous voir et j'espère que vous me consacrerez votre soirée.

– Colonel, interrompit Roumois, mon neveu se dispose à nous quitter, et il vient vous dire adieu.

– Comment ! M. Guérande nous abandonne déjà ? Mais il y a un mois à peine qu'il est parmi nous ?

– Il doit retourner en France, l'École de Saint-Cyr l'attend ; il ne doit pas manquer son entrée.

– C'est vrai, et le retenir plus longtemps serait une faute inexcusable. Mais je suppose, capitaine, que vous m'avez amené votre neveu pour que je le catéchise, ou mieux pour que nous lui parlions ensemble des devoirs de la carrière qu'il va embrasser. Aussi je vous retiens à dîner tous les deux. À table, on parle mieux et l'on s'exprime avec plus de franchise. Hélas ! messieurs, je suis un piètre convive, mais ma femme et mes enfants s'emploieront pour vous faire oublier que vous êtes chez un convalescent.

– Mon colonel, dit Charles Guérande, nous acceptons votre invitation, et je vous assure d'avance que je tirerai profit des conseils que vous aurez l'obligeance de me donner.

– Je l'espère, jeune homme. Noblesse oblige et il faut que vous soyez digne de votre oncle qui a été un inestimable et brave officier.

Le capitaine rougit comme une fillette et toussa fortement pour dissimuler son embarras ; mais sa modestie n'eut pas à supporter de nouvelles épreuves, car Arsène Panchot vint annoncer que le dîner était servi.

Mme Tombelène reçut les convives avec cette amabilité, ce tact exquis qui sont l'apanage d'une excellente éducation. Raoul At

Blanche s'élancèrent, avec la pétulance de leur âge, au-devant du capitaine et de Charles pour quémander deux gros baisers qui leur furent octroyés de fort bonne grâce. Le colonel s'installa dans un large fauteuil, appuya ses jambes encore endolories sur des coussins et ordonna à Panchot de commencer le service.

Sans être somptueux, le dîner fut copieux, ou plutôt, pour nous servir d'une expression anglaise, très confortable. À cause de l'état de sa santé, le colonel Tombelène mangeait et buvait peu, mais loin d'imposer sa sobriété à ses invités, il les engageait à faire honneur aux mets succulents que l'on servait et aux vins généreux de France que Panchot versait avec toutes les précautions d'un gourmet émérite. Les mauvaises langues prétendaient qu'Arsène Panchot se connaissait en vins et qu'il les appréciait à leur juste valeur.

Pendant le dîner, la conversation ne languit pas un instant, passa tour à tour du plaisant au sévère, et charma Guérande qui sut se maintenir dans la réserve imposée par son âge. Il est vrai que ses hôtes avaient le talent de le séduire et de s'ingénier de toutes façons pour lui être agréable.

Mme Tombelène était une de ces femmes que la maternité embellit et semble entourer d'une auréole. Sa distinction native, l'agrément de ses manières, sa beauté calme et régulière permettaient de la comparer à ces vertueuses matrones des premiers temps de la République romaine. Comme la Cornélie des Gracques, elle se montrait plus fière de ses enfants et de son mari que de ses bijoux et des vains atours de sa toilette. Cependant elle était de son époque, et loin d'affecter une rigidité de prude, elle essayait de plaire et y parvenait ; serviable, charitable sans ostentation, elle passait comme une rosée bienfaisante et trouvait constamment autour d'elle les bénédictions des malheureux et les respects des favorisés de la fortune.

Quant à Raoul et Blanche, c'étaient deux enfants espiègles, vifs, un peu tapageurs, mais francs, aimants et gentils au possible. Âgé de douze ans, Raoul avait déjà ce petit air décidé qui convient au fils d'un militaire, et il se posait déjà

majestueusement en général en herbe. Plus jeune de trois années, sa sœur ressemblait à un de ces anges frêles et délicats que le Pérugin place parfois dans l'azur empyrée de ses tableaux.

Vers la fin du dîner, quand le moment des expansions et des recommandations fut venu, les toasts se succédèrent avec l'accompagnement obligé des franches paroles et des souhaits de bonheur. L'on but à la France, à sa prospérité, à sa gloire ; l'on but à la guérison radicale du colonel, au succès de l'expédition qu'il allait commander ; l'on but à l'avenir de Charles Guérande, et surtout « au plaisir de se revoir bientôt ».

Le colonel remit à Charles une magnifique paire de pistolets.

– Gardez ces armes, je vous affirme qu'elles ont fait bravement leur devoir entre mes mains.

Mme Tombelène lui donna un médaillon en or renfermant les portraits de ses enfants. Raoul lui fit cadeau d'un riche poignard qu'il tenait de la munificence d'un agha quelque peu ami de son père. Toute confuse de ne pouvoir rien offrir au futur officier, Blanche prit une fleur dans la petite corbeille d'albâtre qui garnissait la table, y déposa un baiser et l'apporta à Charles.

– C'est tout ce que je puis vous donner, dit-elle en souriant avec cette grâce qui met tant de charme aux lèvres des enfants ; mais les fleurs portent bonheur et rappellent le souvenir de ceux que l'on abandonne.

– Oh ! ma jeune et belle amie, répondit Charles en embrassant la charmante enfant, si je ne craignais de fâcher vos bons parents, je dirais que vous êtes la plus généreuse.

Enfin il fallut se séparer. Les derniers adieux et les dernières poignées de main furent échangés, puis le capitaine Roumois et son neveu quittèrent leurs hôtes en les remerciant de leur cordiale réception.

Le lendemain, Charles Guérande se trouvait sur la jetée qui abrite le port de Mostaganem et écoutait patiemment son oncle dont la langue s'agitait avec une fiévreuse volubilité.

– Mon garçon, quand tu seras à Saint-Cyr, obéis à tes chefs sans murmurer. Apprends à obéir si tu veux apprendre à commander. N'aie pas peur du travail. Fais en sorte d'attraper le

numéro un aux examens de sortie si tu veux me contenter… Tu m'entends, le numéro Un ! ! ! Voilà, sacrebleu ! qui serait un fier honneur pour la famille… Embrasse bien ta bonne mère pour moi… Étudie, soigne-moi bien tes mathématiques, fais en sorte de n'être pas une vieille bête comme ton oncle, qui n'a jamais vu plus loin que le bout de son nez… Souviens-toi de ceux qui t'aiment, car l'amitié, vois-tu, c'est une fleur, une vraie fleur qui… que… enfin une fleur… Mais bah ! je m'embrouille dans toute cette rhétorique et ce tas de phrases qui n'ont ni tête ni queue… Aime-nous comme nous t'aimons et marche droit.

– Mon cher oncle, soyez persuadé que je tenterai les plus grands efforts pour vous satisfaire et vous permettre d'être fier de moi.

– J'y compte, morbleu ! Et maintenant, mauvais garnement, promets-moi de revenir en Afrique l'année prochaine pour passer une partie de tes vacances en ma compagnie.

– Vos désirs sont des ordres, mon bon oncle ; mais serez-vous de retour à Mostaganem au mois d'août de l'année prochaine ? Ne craignez-vous pas que la mission du colonel Tombelène ne dure plus de douze mois ?

– Douze mois ! Et pourquoi pas l'éternité entière ! Ce n'est qu'une promenade que nous allons faire du côté de Tougourt et d'Ouargla. En moins de six mois nous aurons parcouru les oasis du Sud, creusé, deux puits artésiens, bâclé un traité de commerce avec les Touaregs. Nous revenons alors grande vitesse, un peu cuits par le soleil, mais parfaitement conservés. Donc, je t'attends… et fais-moi le plaisir de débarquer en costume de Saint-Cyrien.

– Vous serez obéi, mon oncle.

– C'est entendu.

Le paquebot qui dessert le littoral algérien s'annonça par un panache noir et des coups de sifflet retentissants.

– Embarque ! Embarque ! crièrent les marins chargés de transporter les voyageurs dans les lourds chalands rangés le long de la jetée.

L'oncle et le neveu s'embrassèrent une dernière fois et se séparèrent.

Bientôt un jet de vapeur monta vers le ciel, un bruissement aigu agita les flots et le paquebot s'ébranla… Debout sur la jetée, le capitaine Roumois regarda le navire qui emportait son neveu, et sentit son cœur se serrer. En quelques instants, tout disparut à l'horizon, et la mer ne garda que la trace d'un sillage fugitif.

– Allons, murmura le pauvre Roumois en montant la route sinueuse qui conduit du quartier de la Marine à Mostaganem, me voici encore une vieille ganache… comme devant. Voyons si l'expédition que le colonel, va entreprendre me changera !

Pour patienter et pour occuper son esprit désœuvré, le capitaine étudia, compila une foule de documents qu'il se procura en fouillant dans les archives des bureaux arabes, dans les bibliothèques, dans les nombreux rapports des officiers, des publicistes, des voyageurs qui ont parcouru certaines parties du Sahara. Mais la glanure ne fut pas très abondante. – Il se heurta à des opinions, à des considérations tellement contradictoires qu'il se dégoûta de ce métier de « chercheur » et résolut de ne s'en rapporter qu'à ce qu'il verrait… plus tard.

———————

III
Nouveaux personnages. – La Mère.

Malgré son vif désir d'activer les préparatifs de départ, le colonel Tombelène dut se résigner à séjourner encore deux mois à Mostaganem, car l'hiver de l'Algérie, pourtant si court et presque tiède, raviva quelques rhumatismes que la chaleur de l'été semblait avoir anéantis. Cette rechute inquiéta Mme Tombelène qui supplia son mari d'abandonner ses projets et de se confiner dans une garnison bien paisible, bien tranquille, pour y rétablir sa santé. Mais le colonel persista dans ses résolutions et annonça hautement qu'il partirait dans le courant du mois de février. Du reste, il était stimulé par le capitaine Roumois, qui s'ennuyait plus que jamais, et qui ne cessait de maugréer.

Souvent, entre les deux amis, il s'élevait des discussions animées sur la question algérienne et sur tout ce qui s'y rattache directement ou indirectement. Le capitaine exaltait la colonisation militaire.

— Donnez-moi, disait-il, quelques divisions pour contenir les Arabes, donnez-moi un régiment du génie pour exécuter les travaux publics ; ajoutez à cela trois ou quatre escadrons de gendarmerie pour la police, et je vous créerai une colonie digne de la France.

Le colonel répondait que la prospérité des nations ne repose pas sur des baïonnettes, que le rôle de l'armée doit se borner à protéger, à assurer la sécurité du colon. Ensuite, il développait ses considérations économiques dont l'application a fait la fortune de quelques nations ; il démontrait l'influence de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, sur les peuples qui commencent, et démolissait pièce à pièce les raisonnements peu administratifs du brave Roumois. Celui-ci se grattait le bout du nez pour dissimuler son embarras, mais ne s'avouait pas vaincu.

— Vous avez peut-être raison, colonel, disait-il ; mais mon système a du bon.

Vers la fin de décembre, l'employé des ponts et chaussées chargé de conduire le matériel de forage arriva à Mostaganem. C'était un modeste agent-voyer de première classe, âgé d'environ quarante-cinq ans, un peu obèse, d'une figure vulgaire, à la démarche lente et paresseuse, mais à l'œil éveillé et intelligent. Il répondait au nom de Paul Fabrin et se disait fils de la Lorraine, cette nourrice des âmes fortement trempées et des cerveaux, ingénieux. Bientôt, le capitaine Roumois et Paul Fabrin, malgré quelques divergences d'idées, s'apprécièrent et devinrent une véritable paire d'amis.

— Je me réjouis de vous avoir pour compagnon, dit un jour le premier, car vous me paraissez homme de résolution. Avec votre aide, nous fertiliserons quelque coin aride du désert et nous montrerons aux Bédouins ce que savent faire les Français.

— Ne vous échauffez pas, capitaine, répondit le second de sa voix légèrement traînante, et ne préjugez pas de mes faibles mérites. Je ne suis pas un savant, moi…

— Et pardieu, ni moi non plus.

— … Et si jamais nous nous trouvons dans une fausse position, ne comptez pas sur moi pour vous tirer d'embarras. Je ne suis bon qu'à niveler un terrain. Quant à la bravoure, j'en ai tout juste ce qu'il en faut pour ne pas mourir de peur lorsque j'entends la fusillade.

— Contez ça à d'autres, monsieur Fabrin ; je ne crois pas un traître mot de ce que vous me dites. Tous les Lorrains sont courageux, et je suis persuadé que vous êtes un Achille… ou à peu près.

— Capitaine, détrompez-vous. J'ai en horreur les combats, et la vue du sang m'épouvante. Si j'ai accepté la mission de seconder le colonel Tombelène, c'est parce que j'ai pleine confiance en sa sagesse et en sa prudence… Avant de consentir à me joindre à l'expédition, j'ai pris mes informations.

— Vous avez parfaitement agi. Ceci prouve, monsieur Fabrin, que les renseignements que vous avez obtenus sont tout en faveur du colonel, a'est un chef vraiment émérite, et son nom est une garantie de succès.

— Je le pense, en effet.

— Et moi, morbleu, je l'affirme.

Pendant que Paul Fabrin et Antenor Roumois discutaient, et disputaient, le colonel ne perdait pas son temps. Il surveillait les impedimenta de sa future expédition et s'employait à organiser les divers services nécessaires à une longue excursion. Heureusement pour lui, il fut activement secondé par Arsène Panchot et par un volontaire avec lequel nous allons faire immédiatement connaissance afin de ne pas retarder notre récit.

Un soir, le colonel reçut la visite d'un jeune homme dont l'aspect avait quelque chose d'excentrique et de gauche. Sa taille était extraordinaire et eût fait honneur à un Patagon. De l'extrémité des talons à la plus haute touffe de cheveux blonds plantée sur son crâne, on pouvait aisément mesurer six pieds. Son corps efflanqué, maigre, étiré, se perdait dans les vastes plis d'un vêtement usé aux coudes et aux genoux. Ses longs bras, ses longues jambes n'eussent point déparé un de ces appareils appliqués autrefois aux télégraphes aériens.

Il semblait être parmi les hommes ce que les échassiers sont parmi les oiseaux. En l'apercevant pour la première fois, Arsène Panchot, qui était légèrement gouailleur comme presque tous les troupiers français, le compara poétiquement à une asperge montée et à un mât de cocagne ambulant. Cependant, la physionomie du géant avait une expression de malice, de franchise et de bonne humeur qui prévenait en sa faveur.

— Que désirez-vous ? lui demanda le colonel Tombelène.

— Colonel, répondit le nouveau venu, je viens vous offrir mes services. Si vous consentez à m'adjoindre à la caravane dont vous allez prendre le commandement, je prendrai pour modèle les illustres voyageurs qui ont parcouru l'Afrique et je m'efforcerai de marcher sur leurs traces.

— On ne naît pas explorateur, monsieur, et, dans cet état, il ne faut pas que l'esprit soit la dupe de l'imagination. Quels voyages avez-vous déjà entrepris ? quelles fatigues avez-vous supportées ? Quelles sont vos aptitudes ?

— Mes aptitudes, colonel ?… Regardez mes longues jambes, regardez mes pieds pareils à des battoirs et qui semblent prendre possession du sol toutes les fois qu'ils s'y reposent. Quand je vais devant moi, le terrain disparaît sous des enjambées d'une aune de longueur, et je suis capable de dépasser à la course le plus fringant des chevaux arabes ou le plus solide mahari du désert.

Le colonel Tombelène réprima un sourire et regarda attentivement son interlocuteur. Cette liberté de paroles, cette gauloiserie de bon aloi, ce sans-gêne sans fanfaronnade le séduisaient. Tout en continuant une conservation mi-sérieuse, mi-badine, il découvrit que le géant n'était pas une de ces natures vulgaires qui, dans une exploration, ne tiennent qu'à satisfaire une vaine curiosité. Son intelligence était cultivée, sa mémoire paraissait prodigieuse, et, pour prouver qu'il avait beaucoup appris et beaucoup retenu, il émaillait ses phrases de citations d'un à-propos parfait, les agrémentait d'une foule de proverbes, maximes, préceptes ; aphorismes de toutes nations et de toutes époques. Jamais Sancho Pança, le célèbre écuyer de l'immortel don Quichotte, n'eut un disciple plus fervent.

Griffonnant du papier timbré dans une étude de notaire d'Oran, Francis Blaimont, (ainsi se nommait le nouveau volontaire) avait pris en dégoût la chicane et la vie sédentaire à laquelle il était condamné. L'odeur des paperasses, l'atmosphère du bureau, l'immobilité du copiste ne convenaient pas à sa nature quelque peu enthousiaste… et surtout à ses longues jambes. Lorsqu'il sut qu'une expédition se préparait, il résolut d'en faire partie, et il prit la route de Mostaganem en chantant ce refrain connu :

À moi le soleil et l'espace !…

Le colonel Tombelène comprit bien vite que Francis Blaimont était une excellente recrue et que sa joyeuse faconde, son égalité d'humeur ne se laisseraient pas facilement abattre par les fatigues ou les dangers inséparables d'un voyage lointain. Séance tenante, il l'embaucha, pour nous servir d'une locution expressive, et le décora du titre pompeux d'historiographe de l'expédition projetée.

En attendant le jour du départ, Blaimont se mit à la disposition du colonel et s'occupa d'une foule de détails qui nécessitaient une attention soutenue. Il profita des instants de répit que lui laissait ce travail pour lier connaissance avec Roumois et Fabrin. Ceux-ci apprécièrent rapidement les qualités de leur nouveau camarade et lui accordèrent franchement toute leur estime.

Sur ces entrefaites, janvier arriva. Par un concours de phénomènes météorologiques insolites, ce premier mois de l'année, ordinairement assez sec sur le littoral africain, fut pluvieux, embrumé, désagréable. Cette température humide exerça une fâcheuse influence sur l'organisme du colonel et l'obligea à garder la chambre pendant quelques jours. Mme Tombelène s'alarma et trouva, dans sa sollicitude, mille raisons, mille arguments pour dissuader son mari et l'engager à rechercher le repos et le calme qui semblaient être indispensables au prompt rétablissement de sa santé. Mais tout en rassurant sa femme et en lui disant que son absence serait de courte durée, le colonel prétendait qu'il était trop « avancé » pour renoncer à ses projets, qu'il voulait justifier la haute opinion que ses supérieurs avaient de son énergie et de sa capacité, et qu'il partirait dès que le soleil répondrait sa douce chaleur sur les campagnes algériennes.

Mme Tombelène parut se résigner ; mais, quand le mois de février revint vivifier la nature et entourer d'un corset verdoyant toute la banlieue de Mostaganem, elle devint inquiète, perplexe, et confia ses chagrins au capitaine Roumois.

— Hélas ! lui dit-elle, je vois arriver le moment du départ avec les plus tristes appréhensions. Pourquoi mon mari se sépare-t-il volontairement de ses enfants, de moi-même, de tous ceux qui le chérissent ? pourquoi va-t-il s'exposer à tous les dangers d'un long voyage lorsque l'état de sa santé réclame tous nos soins ?

— Le devoir, madame. Le devoir qui…

— Capitaine, ne cherchez pas à me donner ces raisons banales dont tout homme, en pareil moment, serait plus ou moins prodigue. Je ne suis pas une de ces femmes qui se payent de mots

futiles dictés par la politesse. Si la France eût été en danger, je me serais résignée à une séparation douloureuse ; j'aurais crié la première à mon mari : La patrie te réclame, fais ce que dois.

Antenor Roumois se grattait le bout de l'oreille jusqu'à l'écorcher. Sa contenance embarrassée enhardit Mme Tombelène qui continua :

— Et je vous le demande, capitaine, quel sera le résultat de votre expédition ? quel but poursuivez-vous ? quelle gloire recueillerez-vous ? Pour mon mari, encore faible et souffrant, je ne prévois que des fatigues qui achèveront de ruiner sa constitution physique.

— Madame, s'écria Roumois, où prenez-vous toutes ces idées plus noires qu'un drap mortuaire et plus lugubres que la nuit du tombeau ? Le colonel n'entreprend cette expédition que pour se guérir complètement et donner congé définitif aux rhumatismes qui le tracassent encore. Et puis, mille Bédouins ! ne vous effrayez pas à tort et à travers, chère madame, nous n'irons pas au bout du monde ; nous nous rendons dans un pays que je connais déjà et qui est moins mauvais que sa réputation. Vos enfants eux-mêmes, qui paraissent si délicats, n'auraient rien à redouter du climat et y deviendraient des Mathusalems.

Cette dernière phrase amena chez Mme Tombelène un enchaînement de réflexions qui se succédèrent dans son esprit avec une foudroyante rapidité. Immédiatement, elle s'arrêta à une idée fixe, inébranlable, et conçut un projet dont le brave capitaine ne soupçonna pas l'imprévu.

— Quels pays visiterez-vous ? reprit-elle avec une apparente indifférence.

— Nous explorerons quelques oasis du sud, Touggourt, Ouargla, le M'Zab, peut-être pousserons-nous jusqu'à l'oasis d'El-Goléah, mais cela n'est pas encore bien certain.

— Tous les lieux que vous nommez sont-ils soumis à la domination française ?

— Oui, madame.

— On peut donc les parcourir sans danger ?

— Oui, madame, surtout lorsque c'est un colonel qui voyage au nom de la France. Les chefs indigènes se mettront complètement à notre disposition pour nous épargner les fatigues. Nous allons voyager, madame, comme de véritables potentats ; notre excursion sera une diffa perpétuelle, et l'hospitalité arabe s'ingéniera de toutes façons pour nous bien accueillir.

— Encore une question, capitaine : les contrées dont vous parlez ne sont-elles pas un peu malsaines ?

— Madame, allez sur les quais de nos ports algériens, examinez les hommes qui déchargent les navires et transportent sur leurs robustes épaules les lourds ballots de marchandises. Presque tous ces gaillards sont de solides citoyens qui assommeraient facilement un bœuf d'un coup de poing et enlèveraient à bras tendus des fardeaux sous lesquels ploierait un mulet. Ces gens-là sortent du M'Zab.

— Un des pays que vous allez parcourir ?

— Oui, madame ; et vous comprenez qu'une contrée qui produit de pareils hercules ne saurait être malsaine. Plus loin, à Ouargla, il fait bien un peu chaud ; mais, en prenant des précautions, un Européen acclimaté n'a rien à craindre. Du reste, quelques bonnes doses de quinine triomphent toujours des rares accès de fièvre qui saisissent les imprudents. Quant au désert, il n'est pas dangereux ; les voyageurs, les chefs de caravanes, les peuples nomades célèbrent en vers et en prose sa salubrité, et le colonel appréciera bientôt ses effets thérapeutiques.

— Combien de temps durera votre voyage ?

— Six mois environ, huit mois au plus.

— Capitaine, je vous remercie : vos renseignements sont précieux. Et puisque l'on voyage sans périls dans les pays que vous allez explorer, puisque le climat est sain, une femme ne doit pas craindre de se joindre à votre expédition. Vous pouvez annoncer à mon mari que je l'accompagnerai.

Roumois ne s'attendait pas à cette conclusion. Il recula de trois pas et regarda Mme Tombelène avec des yeux effarés.

— Capitaine, reprit en souriant Mme Tombelène, je vous en préviens : ma détermination est irrévocable.

— Madame, répliqua Roumois, vous avez abusé de ma franchise. Si j'avais deviné vos projets, je vous aurais dépeint le désert comme un enfer terrible.

— Loin d'ébranler ma résolution, capitaine, vous l'auriez affermie. Mon devoir ne me commande-t-il pas de prendre place près de mon mari, surtout lorsqu'il est souffrant et exposé, peut-être, à des dangers inconnus ?

— Ah ! madame, je vous crois capable de tous les héroïsmes… mais, vos enfants ?…

— Ils viendront avec moi.

— Ils sont bien jeunes, madame, pour supporter les fatigues d'une lointaine excursion et…

— Ne m'avez-vous pas dit que votre voyage serait une partie de plaisir, une fête continuelle ?

— Allons, je me suis enferré comme un conscrit, je suis pris dans mes propres retranchements. Il n'y a aucun moyen de vous résister, madame, et je préviendrai le colonel de votre résolution, car, si j'ai bien compris, c'est ce que vous exigez de moi.

— Oui, mon cher capitaine ; et dites-lui surtout que nous serons ainsi plus nombreux pour le servir et l'aimer.

Roumois se retira légèrement penaud. Il rejoignit le colonel qui, en compagnie de Paul Fabrin et de Francis Blaimont, examinait une carte de l'Algérie et étudiait principalement la région du pays des dattes.

— Capitaine, vous survenez à propos, dit le colonel, pour nous donner un conseil. Ces messieurs pensent qu'une exploration du Djebel-Amour profiterait à la géographie. M. Fabrin voudrait que nous visitions ce massif montagneux avant de parcourir le nord du Sahara, et M. Blaimont tiendrait à ce que nous le traversions en revenant du désert. Quel est votre avis ?

— Mon avis… mon avis… colonel… Sacrebleu !… mon avis… hum ! hum !… Je n'ai aucun avis à donner en semblable affaire.

— Votre réponse n'avance guère la question.

— Le capitaine Roumois se souvient que la parole est d'argent, mais que le silence est d'or, dit Blaimont, et je suis à peu près certain qu'il approuve mon projet.

— Non pas, reprit vivement le capitaine.

— Ah ! je savais bien que vous partageriez mon opinion, ajouta Fabrin.

— Point du tout, répartit Roumois.

— Messieurs, continua le colonel, pour voua accorder, le capitaine va vous soumettre un itinéraire nouveau…

— Et mille tonnerres ! que le diable emporte vos itinéraires et le mien… Il faut renoncer à tous nos projets, il faut que nous moisissions sur pied comme des champignons…

— Pourquoi cela, s'il vous plaît ? demandèrent les trois hommes.

— Pourquoi cela ?… parce que… Sapristi, c'est dur à dire… les paroles m'étranglent… mais je ne saurais plus longtemps… Et quand je songe à la mission qui m'est confiée…

— Mais parlez donc…

— Eh bien ! messieurs, eh bien ! colonel, Mme Edgard Tombelène vient de me déclarer qu'elle voulait nous accompagner… Ouf… ça y est…

— C'est impossible, vous avez mal entendu.

— Elle a juré que nous ne partirions pas sans elle… et sans les enfants.

Le colonel réfléchit pendant quelques instants et plaça ses mains sur sa poitrine pour comprimer les battements précipités de son cœur.

— Oh ! murmura-t-il tristement, il fallait s'attendre à cela ; j'abandonnais une famille aimée pour cette maîtresse souvent volage qu'on nomme la gloire… et au moment de commencer la lutte ; tous les sentiments de l'époux et du père se sont éveillés et je me sens faiblir… Ah ! que l'homme est peu de chose et que son énergie est fragile !…

Le colonel courba la tête et deux larmes amères coulèrent sur ses joues pâlies. En voyant cet homme si fier et si brave en proie à l'une de ces douleurs muettes qui terrassent les tempéraments

les plus fermes, Roumois, Fabrin et Blaimont éprouvèrent un de ces poignants serrements de cœur qui poussent les sanglots vers la gorge… Ils allaient essayer de le consoler lorsque Mme Tombelène parut le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux. Elle prit les mains de son mari et les pressa avec effusion.

— Edgard, mon bien-aimé, dit-elle, pourquoi doutes-tu de mon courage et de mon dévouement ?

— Je ferai ce que tu voudras, dit le colonel, commande, je t'obéirai.

— Partons quand il te plaira, partons ensemble… J'ai lu jusqu'au fond de ta pensée et je connais tes aspirations nobles et élevées. Si tu veux t'aventurer dans le désert, c'est pour servir ton pays, pour laisser un nom glorieux à tes enfants, un nom respecté à ta patrie. Eh bien ! qui pourrait mieux te seconder dans cette tâche que ceux qui te chérissent et donneraient leur vie pour que le succès couronne tes entreprises ?

— Messieurs, dit le colonel en redressant fièrement la tête, Mme Tombelène vient de relever mon courage qui faiblissait. L'acceptez-vous comme compagne de voyage ?

— Ah ! sacré nom d'un Bédouin ! s'écria Roumois ; si nous l'acceptons ?… plutôt dix fois qu'une.

— Madame, ajouta Fabrin, je suis un bien petit, un bien modeste personnage, mais ce qu'il y a de bon et de serviable en moi, je le dépose à vos pieds.

— Colonel, continua Blaimont, Mme Tombelène portera bonheur à notre expédition. Mahomet a dit : « Le paradis est sous le pied des mères. »

IV
La dette d'Arsène Panchot.

Les déterminations bien arrêtées chassent les hésitations et les incertitudes qui se glissent parfois dans le cœur des hommes les plus courageux. Préparé aux éventualités de l'avenir, le colonel Tombelène repoussa les appréhensions qui avaient

envahi son esprit. Restaient les enfants ! Comment exposer ces deux êtres, encore chétifs et frêles, habitués aux soins délicats et aux raffinements du confort, comment les exposer aux ardeurs du climat saharien et aux hasards d'une excursion lointaine ? Mais tout le personnel de la future expédition promit de veiller sur eux. Après tout, le voyage ne devait durer que sept ou huit mois environ, et, pendant les chaleurs de l'été on pouvait mettre Raoul, Blanche et Mme Tombelène sous la sauvegarde des fonctionnaires indigènes du M'Zab, contrée salubre, rafraîchie journellement par les brises du nord et habitée par des gens qui ont franchement accepté la domination de la France.

Complètement rassuré, le colonel Tommbelène porta toute son attention sur l'organisation de la caravane dont il allait prendre le commandement. Par ses soins le matériel de forage, les instruments scientifiques et agricoles, des graines, des armes, des munitions, des vivres, quelques articles de l'industrie européenne, etc., furent expédiés à Laghouat sous la surveillance d'un brigadier de spahis et de quelques cavaliers du goum de Mostaganem, En même temps, le commandant supérieur du cercle de Laghouat reçut l'ordre de rassembler un certain nombre de chameaux, de chevaux, de mulets, pour transporter le personnel et le matériel de la future expédition.

Huit jours après, et par une belle matinée de février, le colonel Tombelène, le capitaine Roumois, Paul Fabrin, Francis Blaimont, Arsène Panchot, Mme Tombelène et ses deux enfants prirent place dans un wagon du chemin de fer d'Oran à Alger et arrivèrent le soir même à Milianah. Le lendemain ils s'enfermèrent dans une diligence de la Compagnie Bonnifay qui les transporta, sans les cahoter trop durement, jusqu'à Laghouat, nommée aussi El Aghouat, Lar'oûat, El Ar'ouat. C'est une des plus importantes stations qui donnent accès dans le Sahara algérien. Située par 0°30 de longitude E. et 33°48 de latitude N., assise sur la partie inférieure de deux mamelons qui se font face, élevée de 730 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle subit des chaleurs parfois excessives.

Le bonheur comme l'entend Zafari : Dormir la tête à l'ombre, et les pieds au soleil, y serait incomplet, prétend Théophile Gauthier ; il faut aussi que les pieds soient à l'ombre, sans quoi ils seraient bientôt cuits.

Cependant, des plantations Importantes de palmiers, la culture de nombreux jardins et vergers, la distribution des eaux de l'Oued-Mzi conduites dans de longs canaux d'irrigation, ont modifié le climat de ce coin de terre brûlé par le soleil africain et l'ont rendu fort supportable. Les Européens s'acclimatent facilement à Laghouat, et grâce à eux, la ville a perdu ce caractère de décrépitude qui distingue la plupart des cités arabes du Sahara. Encore quelques années et le misérable ksour qui servait de capitale à la confédération du Lar'ouâtis avant la conquête française (1832), deviendra l'entrepôt général du commerce avec les peuplades du désert et le centre politique de l'Algérie méridionale.

Le colonel Tombelène et ses compagnons furent admirablement reçus à Laghouat. Tant le monde s'intéressait à ces vaillants pionniers qui allaient bientôt s'enfoncer dans le désert, afin de lui ravir ses secrets, afin d'explorer ses solitudes presque inconnues, d'étudier sa composition géologique, de fertiliser quelques-unes de ses plaines arides, de lier ses populations barbares à la civilisation moderne. Mme Tombelène, Raoul et Blanche excitaient surtout un vif sentiment involontaire de compassion et d'attendrissement qui se traduisait souvent en paroles remplies de bienveillance.

— N'y a-t-il donc pas des femmes et des enfants dans les tribus sahariennes ? répliquait le capitaine Roumois.

— Certainement, mais ils y sont nés.

— Eh parbleu ! on naît toujours quelque part.

— Vous ne connaissez pas le désert, ajoutait Francis Blaimont en dressant sa haute taille ; si vous saviez combien il est salubre, vous envieriez le sort de Mme Tombelène et de ses deux enfants… qui ne mourront que de vieillesse, je le leur prédis. Écoutez ce que dit l'émir Abd-el-Kader des espaces africains :

« Si tu t'étais éveillé dans le Sahara,

« Tu aurais respiré ce souffle embaumé qui double la vie, car il n'a pas passé sur l'impureté des villes.

« Au Sahara, celui que le fer n'a point moissonné voit des jours sans limites.

« Nos vieillards sont les aînés de tous les hommes[1]. »

La logique d'Antenor Roumois et de Francis Blaimont arrêtait les réflexions de certains interlocuteurs, vrais prophètes de malheur, qui exagéraient à plaisir tous les dangers connus ou inconnus. En outre, elle rassurait Mme Tombelène et mettait en son cœur une confiance et une hardiesse à toute éprouve.

Après un séjour de deux semaines à Laghouat, le colonel annonça à ses compagnons que les préparatifs de l'expédition étaient heureusement terminés et qu'on allait se mettre en route pour l'extrême sud de l'Algérie. Celte nouvelle fut accueillie par de joyeux vivants, car l'inaction commençait à peser à la plupart de nos explorateurs, et surtout au capitaine Roumois.

Une caravane fut immédiatement organisée, quelques indigènes se joignirent aux Européens, les gardiens des chameaux, des chevaux, des mulets, des bagages et des provisions furent désignés, et le colonel passa une dernière et minutieuse inspection des gens et des animaux qui devaient l'accompagner. Le lendemain, dès la première heure du jour, la caravane s'ébranlait dans la direction d'Ouargla, ville prise provisoirement pour objectif.

— Enfin, s'écria Roumois, nous voilà décidément partis.

— Et je n'en suis nullement fâché, répondit Blaimont.

— Ni moi non plus, ajouta Arsène Panchot, car j'espère…

— Qu'espères-tu, mauvais garnement ? interrogea le capitaine.

— J'espère régler un vieux compte avec mon colonel… et lui sauver la vie si les circonstances subséquentes se prêtent à la chose.

— Que nous chantes-tu là ? Penses-tu que le colonel ait à redouter quelque danger imprévu ?

— Suffit !… je m'entends.

---

1 L'éloge du désert, par Abd-el-Kader.

Malgré des questions réitérées, on ne put obtenir aucune explication de la part d'Arsène Panchot.

La distance qui sépare Laghouat d'Ouargla est d'environ 340 kilomètres, et la route qui mène de l'une de ces villes à l'autre est fort passable, quoiqu'elle soit à peine tracée et irrégulièrement entretenue. Mais, dans cette région, les fondrières et les ornières sont complètement inconnues pendant une grande partie de l'année, grâce à l'élévation de la température et à la sécheresse du sol. Le colonel Tombelène, le capitaine Roumois et Arsène Panchot montaient trois magnifiques chevaux arabes ; Paul Fabrin s'était modestement hissé sur la croupe d'un mulet dont l'allure pacifique rappelait celle du célèbre Rossinante ; Francis Blaimont paraissait indifférent à l'équitation, car la plupart du temps, il cheminait à pied et ne consentait à enfourcher un quadrupède qu'à de rares moments, c'est-à-dire lorsque la chaleur devenait trop forte ou lorsque l'étape était trop longue. Mme Tombelène, Raoul et Blanche, enfermés dans une haouadedj, sorte de litière perchée sur un chameau et garantie des rayons du soleil par des rideaux épais, voyageaient commodément et presque sans fatigue. Les deux enfants se montraient enchantés de ce genre de locomotion, et leur santé se maintenait en excellent état.

Tout le monde, même les indigènes, tout le monde prit en vive affection Raoul et Blanche. Ils étaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, la gaîté de la caravane. Le soir tandis qu'on dressait les tentes, qu'on entravait les animaux pour les empêcher de fuir, qu'on allumait les feux, qu'on préparait les aliments, ils couraient dans le camp, se poursuivaient, revenaient auprès de leur mère pour repartir aussitôt ; et leurs ébats, leurs cris, leurs rires joyeux retentissaient comme des gazouillements d'oiseaux.

Neuf jours après leur départ de Laghouat, les voyageurs pénétrèrent dans la Heicha, vaste plaine qui semble être le vestibule du Sahara, tant elle est sablonneuse, aride, désolée. Les chevaux franchissaient avec peine les dunes couvertes d'efflorescences salines qu'on entrevoyait en tous sens sur une longueur de plusieurs kilomètres. Quelquefois ils s'enfonçaient

dans le sable jusqu'à mi-jambe, et les cavaliers étaient obligés de mettre pied à terre pour les dégager. Seuls, les chameaux, avec leurs pieds larges et presque élastiques, avançaient sans encombre sur ce sol mouvant.

Enfin, après une journée de marche, la caravane pénétra dans Ngouça, petite ville qui sert de capitale à une oasis possédant environ 80 000 dattiers. Le kaïd de Ngouça reçut cordialement les voyageurs et mit à leur disposition sa maison de commandement, ses serviteurs, et même ses administrés. Il est vrai que dans ces pays lointains, les « administrés » sont toujours un peu taillables et corvéables à merci, car la France ne peut exercer qu'un contrôle imparfait. Le colonel Tombelène remercia le kaïd de ses bons offices et ne lui demanda qu'un guide pour le lendemain.

Le soir venu, et avant de se retirer sous les tentes, les voyageurs se réunirent autour de leur chef pour prendre les instructions que celui-ci leur donnait journellement afin d'assurer les services relatifs à la marche, au campement, et surtout à la sécurité générale. Un poste de surveillance fut organisé et placé sous le commandement d'Arsène Panchot, qui promit, en son langage soldatesque, d'ouvrir l'œil… et le bon !

— Avons-nous à craindre quelque chose de la part des gens de Ngouça ? demanda Francis Blaimont.

— Non, répondit le colonel ; mais au milieu des populations fanatiques et un peu sauvages, il est toujours utile de prendre quelques petites précautions.

— Si vis pacem, para bellum.

— Ce qui veut dire ? demanda Roumois.

— Si tu veux la paix, prépare la guerre.

— Quant à moi, ajouta Fabrin, je dors comme une marmotte et ne me préoccupe pas des événements qui peuvent surgir, lorsque Panchot veille sur nous. Je sais que c'est un gardien vigilant qui ne nous laissera jamais surprendre.

— C'est mieux que cela, monsieur Fabrin, répliqua le colonel. Panchot est un brave soldat et un serviteur dévoué.

— Un lion pour le courage, un caniche pour la fidélité, dit Roumois.

— Mais quelle signification ajoutait-il à ses paroles, colonel, lorsqu'il nous disait qu'il espérait bientôt vous sauver la vie, demanda Blaimont. Vous connait-il un ennemi caché ? sait-il qu'un danger imprévu vous menace ?

Le colonel Tombelène sourit.

— Non, répondit-il, c'est une idée que Panchot s'est fourrée dans la tête, ou plutôt c'est une vieille dette, qu'il veut payer… Mais je m'efforcerai de lui éviter cette occasion.

— Ah ! ah ! colonel, nous allons mettre votre modestie à l'épreuve, Contez-nous l'origine de la dette contractée par votre ordonnance. Je parie que vous avez sauvé la vie à Panchot.

— Ma foi, c'est vrai.

— Comment et quand ?

— Vous tenez donc beaucoup à ce que je vous raconte mes hauts faits ? demanda le colonel en riant.

— Oui, répondirent Blaimont, Fabrin et Roumois.

— Eh bien ! messieurs, ouvrez vos oreilles… Vous vous rappelez qu'en 1864, il éclata une formidable insurrection dans la province d'Oran. Commandés par Sidi-Hamza, Si-Lala, Sidi-Lazareng et quelques intrigants secondaires, les Arabes commirent toutes sortes de déprédations, ravagèrent les champs, détruisirent quelques caravansérails, brûlèrent plusieurs villages, massacrèrent un certain nombre de colons et de soldats. Pour châtier les révoltés, on lança des colonnes à leur poursuite, et je fus attaché en qualité de chef d'État-major à celle du général Lapasset. J'étais nouvellement promu au grade de commandant et je débutais sur cette terre africaine que la bravoure française a tant illustrée. J'essayai bien de me distinguer, mais je n'y parvins guère, car les ennemis ; poussés la baïonnette dans les reins par nos soldats, détalaient ordinairement avec une rapidité qui faisait le plus grand honneur à l'agilité de leurs jarrets. Un jour, l'arrière-garde de notre colonne fut attaquée par un nombreux parti d'Arabes. Par ordre du général, je me portai sur le lieu du combat avec un

escadron de chasseurs et je tentai de tourner les assaillants. Mais, avant mon arrivée, ceux-ci avaient disparu et s'étaient dispersés dans les broussailles et les fourrés des daïs[2] voisins :

Cependant, mon attention fut attirée par un groupe d'indigènes qui entouraient un soldat démonté et essayaient de le tuer. Celui-ci se défendait bravement, exécutait un terrible moulinet avec son sabre et tenait ses agresseurs à une distance respectueuse : mais il devait infailliblement succomber sous le nombre si quelqu'un n'accourait à son secours. Sans me donner le temps de réfléchir, sans appeler à l'aide les hommes que je commandais, j'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval et me précipitai en avant… Je déchargeai à bout portant mon revolver sur les Arabes, j'en tuai deux et en blessai grièvement un troisième ; les autres s'enfuirent épouvantés. Le soldat si miraculeusement sauvé ne manifesta ni joie excessive, ni indifférence tranquille. Il essuya son front ruisselant de sueur et me dit : — Sans vous, mon commandant, je passais un vilain quart d'heure, et je vous dois une fière chandelle. — Puis, avec un calme presque flegmatique, il déboucha un bidon suspendu à son ceinturon et le porta à ses lèvres en ajoutant :

« — À votre santé mon commandant, si vous me le permettez. Après un peu d'exercice, cela fait du bien de se rafraîchir.

« Je vous l'avoue franchement, ce sang-froid imperturbable, ce courage dépourvu de l'ostentation qui nous plaît tant, à nous-autres Français, me surprirent étrangement. Je pris en grande estime ce brave soldat qui n'était, vous l'avez compris sans doute, qu'Arsène Panchot… et depuis nous ne nous sommes plus quittés.

— Il faut croire, colonel, que vous ne vous quitterez pas encore, car Arsène Panchot tient à vivre pour vous servir et vous prouver sa reconnaissance.

— Plaise au ciel que vos paroles se réalisent en tous points, cher monsieur Fabrin.

— Ne l'espérez-vous pas ?

---

2 Petits bois.

— Depuis qu'un heureux hasard m'a permis de sauver la vie de Panchot, celui-ci a été l'abnégation et le dévouement incarnés. Il ne songe qu'à se sacrifier pour moi ou les miens. Il est à l'affût, si je puis m'exprimer ainsi, de toutes les occasions qui lui permettraient de me secourir. Pendant la guerre de 1870, je le trouvais toujours devant moi, prêt à recevoir les coups qui m'étaient destinés, prêt à me défendre si quelque péril imminent me menaçait. S'il n'a pas laissé ses os sur le champ de bataille où j'ai été blessé, ce n'est nullement de sa faute. Pendant nos longues heures de captivité en Allemagne, il m'a veillé et soigné avec une affection touchante. J'ai beau lui dire qu'il m'a payé au centuple le service que je lui ai rendu, il n'en croit rien et ne se regarde pas comme quitte. Aussi je crains qu'il ne s'expose inutilement et ne soit victime de ses idées arrêtées de reconnaissance et de dévouement. Voilà ce qui m'effraie le plus,

— Oh ! oh ! fit Roumois, nous surveillerons ce gaillard-là. Il est trop brave et trop dévoué pour que nous le laissions tuer comme le premier pierrot venu.

— Panchot peut compter sur nous tous, ajouta Blaimont, puisque nous sommes certains de le trouver près de notre chef au moment du péril.

— Messieurs, je vous remercie, répondit le colonel ; j'accepte votre concours et je vous assure que le mien ne vous fera jamais défaut.

Selon les prévisions du colonel Tombelène, la nuit se passa fort tranquillement à Ngouça ; et dès que l'aube eut éclairé les plus hautes branches des palmiers, la caravane reprit sa marche et franchit rapidement les vingt-quatre kilomètres qui la séparaient d'Ouargla. À neuf heures du matin, elle pénétrait dans cette ville, ou plutôt dans ce ksar, qui semble être une sentinelle avancée du grand désert.

———————

V
Les craintes de Fabrin.

Ouargla, ancienne capitale d'un royaume arabe, est bien déchue de son antique splendeur. Aujourd'hui, c'est une ville peuplée d'environ 3 000 habitants, mais une ville purement africaine, c'est-à-dire, une agglomération de maisonnettes mal bâties, décrépites, rabougries, délabrées, mornes comme des mausolées, s'adossant les unes contre les autres pour ne pas tomber ou s'arc-boutant sur des ruelles excessivement étroites. Une enceinte à demi ruinée entoure ces masures et livre passage aux habitants par six portes qui n'ont rien de formidable, malgré les ponts-levis dont elles sont précédées et les travaux de défense qui les protègent. En fait de monuments remarquables on ne peut citer que la mosquée de Leila-Aza, construction massive et d'une architecture assez primitive, mais dont le minaret s'élance hardiment au-dessus des dattiers les plus élevés.

Située par 31°58 de latitude N., assise ou plutôt s'évasant dans une immense dépression du sol où la chaleur se concentre, Ouargla n'a rien qui charme et attire le voyageur ; mais les nombreux palmiers qui l'entourent, les jardins qui s'échelonnent au bord des chotts, l'oasis enfin dont elle est la capitale et le centre, lui donnent un aspect séduisant et vraiment oriental. Cette oasis, en effet, est une des plus belles et des plus importantes du sud de l'Algérie.

Bien accueilli par les divers fonctionnaires indigènes qui administrent Ouargla au nom de la France, le colonel Tommbelène résolut de faire son centre d'action de cette ville et de rayonner autour d'elle par des explorations courtes et souvent répétées. En conséquence, il établit son campement sur un point culminant de l'oasis, sorte de clairière réputée par sa salubrité, garantie des vents du sud par un mamelon rocheux, abritée des rayons du soleil par un cercle de grands palmiers.

Un mois se passa sans incidents dignes d'être notés. Tout le personnel de la caravane se maintenait en bonne santé et les

Européens s'acclimataient admirablement. Mme Tombelène, Blanche et Raoul n'eurent pas le moindre accès de fièvre, et les rhumatismes du colonel fondirent, selon la prédiction du chirurgien du 3e régiment de turcos, sous les ardeurs d'une température tropicale. Complètement rétabli, le colonel mit son temps à profit pour faire quelques excursions dans les régions environnantes.

Il visita hâtivement les villes principales du M'Zab et des Chambâ, deux tribus qui sont en relations constante avec les Touaregs ; il étudia attentivement une large bande septentrionale du Sahara, examina la nature du sol, sa flore, sa faune, et se renseigna enfin sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie, à l'ethnographie, au commerce d'un pays qui n'a été sérieusement visité jusqu'ici que par de rares explorateurs, et principalement par MM. Duveyrier, Largeau, Soleillet. Mais ses études et ses observations ne le satisfirent guère, car il n'ordonna aucun travail important et ne désigna aucun lieu pour forer un puits artésien. À plusieurs reprises, il parut mécontent de lui-même et vivement préoccupé.

— Vraiment, dit-il un jour à Roumois, Fabrin et Blaimont, une malédiction inexplicable semble peser sur le sud de l'Algérie. Les caravanes qui viennent du Soudan ne visitent qu'à de rares intervalles nos oasis ; elles se dirigent ordinairement vers le Maroc ou la Tripolitaine. Là, elles s'approvisionnent d'articles anglais qu'elles importent dans l'intérieur de l'Afrique au grand détriment de l'industrie française. Pourquoi refusent-elles nos produits ? Pourquoi ne veulent-elles pas nouer des relations avec nous ?

— Peuh ! répondit Roumois, la raison en est bien simple, colonel, et il est inutile de se torturer la cervelle pour la découvrir. Dans la Tripolitaine et dans le Maroc, les gens des caravanes trouvent des coreligionnaires, tandis qu'en Algérie, ils rencontrent des chrétiens qui leur inspirent une sainte horreur.

— Je partagerais votre opinion, capitaine, si des Français, ou même d'autres Européens se rencontraient en certain nombre dans le sud ; mais ils n'y viennent qu'accidentellement. Les

caravanes du Soudan refusent de commercer avec les musulmans algériens pour des causes que nous ne connaissons pas. C'est un mystère qui doit fixer notre attention.

— Je ne crois pas que la clef de ce mystère soit dans les environs d'Ouargla : ajouta Blaimont ; nous la trouverons dans le désert, au milieu des populations nomades qui le parcourent en tous sens, et principalement chez les Touaregs.

Le colonel Tombelène ne répondit rien, mais il fit un signe d'approbation et se retira pour consulter deux ou trois excellentes cartes de l'Afrique septentrionale qu'on trouvait toujours appendues aux bâtons qui soutenaient sa tente.

Paul Fabrin, qui parlait peu et réfléchissait beaucoup, avait saisi l'expression du signe approbatif du chef de l'expédition, et, aussitôt, il fut assailli par certaines appréhensions qu'il s'empressa de communiquer à son ami Roumois.

— Capitaine, dit-il, est-ce que le colonel serait assez fou pour nous conduire chez les Touareg ?

— Ma foi ! avec ce diable d'homme, il faut s'attendre à tout.

— Et moi qui le prenais pour un sage ! Les apparences sont souvent trompeuses, capitaine, et si j'avais su…

— Eh bien ! vous en serez quitte pour creuser un puits plus près de l'Équateur.

— Parviendrons-nous jamais à creuser un puits ? Le colonel m'en laissera-t-il le loisir ? Depuis que sa santé est rétablie, il a de perpétuelles inquiétudes dans les jambes. Nous ne serons pas à El-Goléah qu'il voudra se rendre à In-Çalah ; nous n'arriverons pas à In-Çalah qu'il voudra repartir pour Tombouctou ; de Tombouctou, il demandera à aller au Cap de Bonne-Espérance, et Dieu me pardonne ! si on ne l'arrête pas, il essaiera de se porter jusqu'au pôle austral.

— Bah ! bah ! fit en riant Roumois. Il n'ira pas si loin que vous pensez, Mme Tombelène et les enfants sont là pour l'arrêter.

— Capitaine, je n'ai pas vécu comme vous dans l'intimité de la famille Tombelène, mais je vous certifie que je la connais et sais mieux l'apprécier que vous. Femme et enfants ont une bravoure qui m'épouvante. Ils encouragent le colonel dans ses projets et le

poussent en avant. Je regrette de me voir ici et d'être contraint de suivre l'expédition.

— Attendez donc, mon cher monsieur Fabrin, et ne vous lamentez pas encore. Le colonel n'a communiqué ses projets à personne.

— Pardieu ! s'il ne parle pas de ses projets, c'est qu'il les rumine.

En effet, le colonel Tombelène « ruminait », pour employer la pittoresque mais juste expression de Paul Fabrin, des idées et des desseins nouveaux. Il était las de marcher sur les traces des explorateurs qui l'avaient précédé dans le Sahara. Il voulait entreprendre une expédition réellement personnelle, et consacrer son intelligence, ses forces, son courage, à découvrir une contrée lointaine, à réaliser enfin quelque chose de grand et d'extraordinaire pour acquérir un nom glorieux et permettre à la France de reculer son autorité jusqu'aux limites du Soudan.

Cette idée s'était glissée peu à peu dans son esprit et avait fini par complètement le dominer. Comme Baker s'embarquant sur le Nil pour aller à la découverte du lac Albert-Nyanza, il répétait soir et matin : « N'y aura-t-il donc pas une feuille de laurier pour moi ? La terre africaine n'a-t-elle plus de secrets à livrer ? » Et il pensait, étudiait, interrogeait avidement tous les chefs de caravanes qui avaient parcouru le désert et en connaissaient les solitudes les plus ignorées. Il voulait sa part de cette immense région qui a vu succomber tant d'intrépides voyageurs et au seuil de laquelle semble être placée l'inscription que Dante met sur les portes de l'Enfer :

Vous qui entrez ici, laissez toute espérance !

N'était-il pas tenté par l'immense horizon qui s'ouvrait devant lui, par le va-et-vient des caravanes qui s'enfonçaient dans la plaine sablonneuse ou revenaient du pays du soleil, apportant parfois des richesses qui éveillaient le vague souvenir d'un Eldorado lointain ? À quelques centaines de kilomètres d'Ouargla, se dressaient les sommets souvent glacés des montagnes du Hoggar ou Djebel-Hoggar, ce Hoggar mystérieux que pas un Européen n'a encore visité, malgré les tentatives

réitérées qui ont été faites par une foule d'explorateurs hardis et résolus, Le colonel Tombelène étendait fiévreusement la main vers le sud et disait à ses compagnons :

— Messieurs, c'est là que la France établira un jour sa bienveillante influence pour rayonner sur tout le désert et relier nos possessions du Sénégal à l'Algérie. Il faut que les premiers explorateurs du Hoggar soient des Français. Avant peu, nos pieds fouleront ce sol vierge des pas de l'Européen, notre expédition reculera l'aire de la civilisation, plantera des jalons sur la route du Soudan, ouvrira : des débouchés importants à notre industrie et à notre commerce, et rendra des services importants aux sciences géographiques.

Roumois, Blaimont, Panchot, et même Mme Tombelène, reconnaissante envers le soleil africain qui avait guéri son mari, approuvaient ce langage énergique et se montraient disposés à tenter un suprême effort. Seul, Fabrin paraissait affecté, et l'enthousiasme de ses compagnons le laissait indifférent. Certainement, il n'était pas homme à se désintéresser des progrès de la science et de la grandeur de sa patrie, mais il n'admettait pas qu'on s'exposât bénévolement aux dangers d'une lointaine excursion, lorsqu'on n'avait, pour toute garantie de succès, que du courage, de la fermeté… et l'espérance, ce mirage trompeur qui s'enfuit ou s'évanouit lorsqu'on croit l'atteindre.

— Tout cela, murmurait-il en hochant la tête, c'est un faible capital pour s'aventurer dans le désert.

— Eh pardieu ! répliqua Roumois, c'est avec cela que l'on conquiert le monde.

— Oui, lorsqu'on s'appelle Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon, et que l'on a derrière soi une innombrable foule de guerriers ; mais que voulez-vous attendre de sept ou huit individus isolés dans les solitudes les plus arides du monde, en butte aux vexations de la plus riche collection de chenapans qu'il y ait sur la terre. Car les Touaregs, il est inutile de vous l'apprendre, sont des gredins de la pire espèce ?

— Bah ! bah ! les Touaregs ne sont pas aussi méchants qu'on le prétend, et ils nous laisseront le chemin libre si nous nous les

attachons par l'intérêt. Nous les rétribuerons grassement et ils nous protégeront.

— Qu'est-ce qui nous protégera, nous, contre la chaleur, les maladies, la fatigue, la faim, la soif et toutes les mésaventures qui surprennent la plupart des voyageurs en Afrique ?

— Vous, monsieur Fabrin, dit le colonel en intervenant ; vous, dont j'ai apprécié les solides qualités. Ne nous donnerez-vous pas l'eau qui rafraîchît le corps et fertilise le sol aride ? n'irez-vous pas la chercher jusque dans les entrailles de la terre pour la répandre à flots abondants dans les sables desséchés ? Votre œuvre émerveillera les populations barbares que nous trouverons sur notre route, et leur admiration nous épargnera les conflits que vous semblez craindre et en fera d'utiles auxiliaires pour notre entreprise.

— Je le souhaite, colonel, répondit l'agent voyer, mais je ne l'espère pas.

VI
Le Khébir.

Le Hoggar, désigné encore sous les noms de Ahaggar et de Djebel-Hoggar, est un vaste plateau qui se dresse comme une véritable forteresse· au milieu du Sahara. Ses hautes montagnes couvertes de neige pendant les mois de décembre, janvier et février, ses vallées boisées, ses sources, ses rivières, sa fertilité, sa position centrale lui assurent une incontestable suprématie sur la zone immense qui s'étend depuis le Maghreb jusqu'au Soudan et depuis le pays des Maures jusqu'à celui des Tibbous. D'après deux explorateurs éminents, le docteur Barth et M. H. Duveyrier, le Hoggar est une véritable Suisse africaine dont le massif central projette des ramifications, des chaînes secondaires jusqu'aux dunes du désert. Il commande la plupart des routes suivies par les caravanes et semble être leur point d'intersection. Cette situation exceptionnelle l'a désigné depuis longtemps à l'attention de la France qui a vainement tenté, jusqu'ici, de nouer des relations commerciales avec ses habitants.

Le colonel Tombelène savait tout cela, et, devant l'utilité et la grandeur du but à atteindre, son courage s'exaltait et donnait à son esprit une surexcitation fiévreuse. Cependant, lorsqu'il réfléchissait à la longueur du trajet, aux inséparables périls d'une excursion lointaine chez des populations barbares et fanatiques, il reportait sa pensée vers sa femme et ses enfants, et son cœur se serrait. Il songea bien à renvoyer sa famille à Mostaganem, ou même à la laisser à Ouargla sous la surveillance du caïd, pendant la durée de son expédition, mais Mme Tombelène montra cette fermeté, cette résolution inébranlables qui avaient tant surpris le capitaine Roumois, et déclara hautement qu'elle suivrait son mari toujours et partout. Du reste, il survint quelques incidents qui vainquirent les dernières hésitations du colonel et lui firent hâter son départ.

Un soir, six Touaregs armés de longues lances, la figure voilée, montés sur de rapides maharas, se présentèrent à la porte sud

d'Ouargla et demandèrent à parler au caïd. La présence de ces hommes surprit les gens d'Ouargla, car Touaregs et Chambàs ne s'épargnent point les horions quand ils se rencontrent. Le caïd s'empressa de recevoir les nouveaux venus et leur demanda quel était le but de leur visite. Le plus âgé des Touaregs raconta que lui et ses compagnons étaient les derniers survivants d'une troupe qui s'employait ordinairement à escorter les voyageurs dans le désert et à les protéger moyennant salaire. Ils accompagnaient une caravane du Touàt qui se rendait à G'hadamès[3] lorsqu'ils avaient été subitement attaqués par des bandits d'El-Bema, pays situé à six journées de marche d'Ouargla. Après une défense héroïque, après avoir vu tomber la plupart de leurs camarades, ils avalent dû fuir pour sauver leurs têtes. Ils savaient bien que les Chambàs d'Ouargla étaient leurs ennemis, mais ils n'apportaient point la guerre et leurs malheurs méritaient un peu de compassion. Ils savaient aussi qu'un Franc, renommé par sa bonté, son courage, son savoir et sa générosité, s'était provisoirement installé à Ouargla et voulait explorer le pays des Touaregs. Ils se mettaient sous sa protection et lui demandaient quelques secours. Plus tard, ils sauraient prouver leur reconnaissance en le servant avec dévouement et en le guidant vers le Hoggar.

Ce discours, assez adroit de la part d'un homme à demi sauvage, surprit le caïd d'Ouargla, mais l'édifia fort peu, car il savait ce que valaient les allégations d'un Tharghui[4]. Cependant, il rassura son interlocuteur, lui offrit une large hospitalité et prévint le colonel Tombelène de ce qui se passait. Celui-ci considéra l'arrivée des six Touaregs comme une excellente aubaine et les accueillit avec une extrême bienveillance.

— Colonel, dit le caïd, ne te laisse pas séduire par le langage de nos hôtes. Avant de leur accorder ta confiance, assure-toi qu'ils n'ont point menti et qu'ils ne sont point venus ici pour éclairer (espionner) le pays.

---

3 Le Touàt, pays du Sahara dépendant du Maroc ; G'hadamès, oasis de la régence de Tunis.

4 Targui, singulier de Touaregs.

— Ne crains rien, caïd, je serai prudent. Dans quelques jours nous saurons si l'histoire qu'ils nous ont racontée est vraie s'ils sont des gens dignes de notre estime ou de vulgaires chouafin[5].

En attendant des informations précises, le colonel Tombelène choya les Touaregs comme de véritable enfants gâtés et les interrogea longuement sur les diverses régions du Sahara qu'ils avaient parcourues, sur les routes les plus sûres et les plus fréquentées qui conduisaient au Djebel-Hoggar. Il recueillit ainsi une foule de renseignements qu'il nota avec l'intention ds les mettre à profit plus tard. – Quelques jours après le pessimiste caïd dut écarter les préventions qui s'étaient glissées dans son esprit, car des voyageurs, faisant partie de la caravane attaquée, vinrent chercher un refuge à Ouargla, confirmèrent en tous points le récit des Touaregs et louangèrent le courage et la conduite de ceux-ci. Dès lors, le colonel Tombelène vit en eux d'utiles auxiliaires et se les attacha séance tenante en leur promettant une riche récompense s'il le guidait vers le Hoggar.

Dans le désert, les plus petits incidents prennent toujours des proportions extraordinaires. La réception faite aux Touaregs valut au colonel Tombelène une réputation de générosité qui s'étendit jusqu'aux confins des Chambàs. Tous les indigènes lui prodiguèrent les éloges les plus hyperboliques et quelques-uns se hasardèrent à le mettre à contribution. Un Chambi de Metlili vint un jour le trouver et lui dit sans la moindre réticence :

— Seigneur colonel, veux-tu un homme dévoué pour te guider jusqu'au Djebel-Hoggar ?

— Certes, je ne demande pas mieux.

— Je suis cet homme.

— Oh ! oh ! tu es le vingtième au moins qui m'apporte des protestations de dévouement, protestations intéressées, car tu sais, sans doute que j'ai promis de rétribuer généreusement tous ceux qui seront mes compagnons fidèles.

— C'est possible ! mais si, avant de partir pour le Hoggar, tu mettais à l'épreuve ceux qui demandent à t'accompagner, tu les

5 Chouafin (Voyageur), éclaireurs envoyés en reconnaissance avant la razzia. – Singulier, chouaf.

repousserais tous, car tu te convaincrais qu'il n'y a parmi eux que des âmes vénales prêtes à t'abandonner le jour où tu te trouverais dans le péril. Ceux qui se vendent ont un douro à la place du cœur et n'ont du courage que dans le jarret.

— Alors, tu te présentes pour me servir gratuitement ?

— Non.

— Ta démarche condamne tes paroles.

— Moi, c'est différent. J'aime une femme de mon douar, Ses parents refusent de me la donner pour épouse parce que je suis trop pauvre. Autrefois, je possédais quelques biens, mais une razzia exécutée par un parti de Touaregs m'a complètement ruiné. Ces bandits m'enlevèrent mes troupeaux, mon cheval et mes chameaux. Pour découvrir les coupables et me venger, je suis allé trois fois dans leur pays et j'ai traversé le désert jusqu'au Soudan. Les gens de ma tribu t'affirmeront qu'il n'y a pas de meilleur khébir[6] que moi. Lorsque j'ai su que tu te rendais dans le Hoggar, j'ai recommandé à tous mes amis de taire mon nom et ma profession, craignant d'être réquisitionné pour t'accompagner. Je ne voulais pas m'éloigner de la femme que j'aime, car j'espérais que ses parents ne mettraient aucun obstacle à mon mariage à cause de ma pauvreté actuelle.

— Et maintenant, tu veux fuir cette femme et l'oublier ?

— Non, je viens te dire : Seigneur, on prétend que ta main est toujours ouverte et que tu aimes à rendre service. Emploie ton influence pour que Sada devienne mon épouse, compte à ses parents la dot qu'ils réclament et je serai ton humble serviteur et ton esclave dévoué, je le jure par le Saint Prophète.

— Ton serment n'est peut-être que sur les lèvres. La parole d'un musulman donnée à un chrétien n'engage à rien.

— Que puis-je faire pour te convaincre ? Je suis venu vers toi sans m'inquiéter de tes croyances, mais parce que tu es vaillant et bon, parce que tu n'auras pas trop de dévouements autour de toi pour sortir sain et sauf de l'expédition que tu veux entreprendre. Souviens-toi que la trahison marchera constamment à tes côtés.

---

6 conducteur de caravanes appelé aussi delil et menir.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il faudra des bras énergiques pour te défendre et des yeux clairvoyants pour veiller sur toi.

— Crois-tu que je sois effrayé ?

— Non, Seigneur, non, mais ton courage ne te préservera pas des embûches que l'on préparera sous tes pas. Tu ignores le désert, et, malgré ta bravoure, tu seras à la merci de ses tourmentes de sable, de son aridité, des nomades qui le parcourent, si un guide expérimenté ne veille sur l'expédition dont tu es le chef autorisé.

— N'ai-je pas les Touaregs qui se sont réfugiés ici et qui m'accompagneront ?

— Si j'accusais ces hommes sans les connaître, si je te conseillais de te défier d'eux sans avoir mangé le pain et le sel sous la même tente, tu me prendrais pour un fourbe et un hypocrite et tu aurais raison. Pourtant, il est un proverbe qu'on répète sans cesse dans le pays des Chambàs ; et que tu feras bien de méditer avant de te confier à des inconnus : " Éloigne les voilés de ta personne, ils ne vivent que du bien des autres. "

— Que m'importe qu'ils vivent à mes dépens, s'ils me servent avec fidélité et dévouement !

— Ah ! Seigneur colonel, tu ne veux pas me comprendre. Que faut-il faire pour te convaincre ? Les paroles s'envolent comme les nuages de poussière que le vent du désert emporte au loin, et il ne reste souvent aucune trace d'elles, même lorsqu'elles sont l'expression d'un serment ; aussi je ne veux plus parler. Si tu me donnes Sada pour épouse, Sada te répondra de moi, car elle nous accompagnera si tu le permets, et elle sera l'esclave de ta compagne et de tes enfants. Pour ceux que tu chéris, tu ne peux rêver une servante plus fidèle, une amie plus dévouée. Devant le père de Sada, et des gens de sa tente[[Les parents.]], je m'engagerai, par Allah et le Prophète, à te suivre, et à te servir avec la plus complète abnégation. Si tu découvres en moi la plus petite hésitation dans l'accomplissement de mes devoirs, si tu soupçonnes la moindre trahison, venge-toi sur ma femme, prend

sa vie ; la famille de Sada exigera la « dette du sang », me tuera comme un chien et donnera mon corps en pâture aux chacals.

La proposition du Chambi dénotait une grandeur d'âme assez rare chez un de ces nomades dont l'existence aventureuse ressemble plutôt à celle d'un bandit qu'à celle d'un paladin. Le colonel Tombelène examina son interlocuteur avec attention et découvrit en son visage, en son regard clair et vit, une fierté, une noblesse où paraissaient se refléter les plus solides et surtout les meilleures qualités du cœur.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il au Chambi.

— On me nomme Amar ben Hamis, répondit celui-ci.

— Retire-toi. Dans trois jours, tu connaîtras ma détermination.

— Seigneur, me permets-tu d'espérer ?

— Oui, si ta bouche n'a point recelé le mensonge.

Le colonel, on l'a compris, ne voulait pas engager de prime-abord un homme qui se présentait inopinément à lui. Il prit toutes sortes d'informations sur Amar ben Hamis et acquit la certitude que le Chambi était digne de son intérêt et qu'il se recommandait par une expérience, une loyauté, une bravoure chevaleresques. Il ne pouvait désirer ni choisir un meilleur khébir. Aussitôt il s'employa pour lui faire épouser cette « Sada » qui l'avait charmé, et il y réussit en donnant un millier de francs au père de la jeune fille. Chez les Arabes, le mariage est toujours un marché plus ou moins rémunérateur pour les parents, et ceux-ci ne savent jamais résister à des arguments qui ont la forme de plusieurs piles de douros[7].

— Je n'exige de toi ni promesses ni serments solennels, dit le colonel à Amar ben Hamis, mais souviens-toi.

Le Chambi prit la main de son protecteur, la porta à ses lèvres et la plaça en suite sur son cœur.

— Seigneur, dit-il avec cet accent ému que donne la reconnaissance, ma vie et celle de Sada t'appartiennent !

———————

7 Pièces de cinq francs en argent.

VII
Deux singuliers voyageurs et un bizarre contrat.

Trois jours suffirent à Amar ben Hamis pour prouver qu'il était un khébir habile et expérimenté. Il organisa définitivement la caravane et ne négligea aucun détail. Il distribua lui-même les chargements, les provisions de bouche, les outres d'eau, les marchandises faciles à troquer dans le Sahara, les graines diverses qu'on devait donner aux habitants des oasis afin de leur inculquer des principes de culture française. Pour transporter le matériel de forage, matériel assez lourd et encombrant, il prit dix-huit chameaux de grande taille qu'il plaça sous la surveillance d'un Chambi intelligent.

Enfin, un soir des premiers jours de septembre, le colonel annonça à ses compagnons que les préparatifs de départ étaient terminés et que la caravane se mettrait en route le lendemain. Des cris de joie, des trépignements de satisfaction, des hurrahs prolongés accueillirent cette déclaration. Seul, Paul Fabrin se renferma dans un mutisme qui eut ressemblé à de l'indifférence, ou plutôt à du stoïcisme, si l'on n'eût découvert dans son regard des traces d'inquiétude et même d'effroi.

Toute la soirée fut consacrée à ces derniers soins qui précèdent toujours les voyages dont on ignore la durée exacte Le colonel Tombelène surveillait la fourbissure de ses armes quand on vint lui annoncer que deux étrangers désiraient lui parler. Il s'avança avec empressement sur le devant de sa tente et se trouva en présence de deux hommes dont l'un se tenait respectueusement à quatre pas en arrière de l'autre.

— Le colonel Tombelène ? demanda celui qui était en avant.

— C'est moi-même, monsieur, en quel puis-je vous obliger ?

— Gib, annoncez-moi, continua le visiteur en s'adressant à l'homme placé derrière lui.

Celui-ci agita militairement deux jambes terminées par des pieds semblables à des baignoires, fit quatre pas en avant, se découvrit et glapit d'une voix aiguë :

— Lord Sylvan Hatkins !

— Milord, soyez le bienvenu, dit le colonel en s'inclinant courtoisement.

Et il engagea Lord Hatkins à pénétrer dans la tente.

Le nouveau venu ne se fit pas prier et s'assit sur un pliant de toile que Panchot lui présenta.

— Colonel, dit-il en très bon français, je vous remercie de votre accueil bienveillant et je vais m'expliquer sans préambules. Je sollicite l'honneur de partager vos fatigues et vos périls et viens vous demander l'autorisation de me joindre à l'expédition que vous commandez.

— Milord, je crois que votre concours me serait précieux, mais j'ai le regret de vous annoncer que je ne puis acquiescer à votre désir.

— M'est-il permis de vous demander pourquoi, colonel ?

— Milord, je vais imiter votre franchise et vous répondre sans détours. L'expédition dont je suis le chef est française, essentiellement française, et je ne dois m'adjoindre aucun étranger sans l'autorisation de mon gouvernement. Or, nous partons demain matin, et vous conviendrez, milord, qu'il n'est guère possible d'attendre une autorisation qui mettrait environ un mois pour me parvenir.

— Colonel, vous ne donnez pas la véritable et peut-être la seule raison de votre refus.

— Je ne vous comprends pas, milord.

— Cependant, la chose est bien simple. Je suis Anglais, j'appartiens à une nation qui lance des pionniers hardis dans les contrées les plus inconnues et qui revendique hautement la gloire de leurs découvertes. Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, colonel, je sais que vous avez au cœur de nobles ambitions pour vous-même et pour votre patrie. Vous avez cru que je venais vous en dérober quelques parcelles en pénétrant dans le Hoggar ; vous avez pensé que je voulais me parer des

plumes du paon aux yeux de mes compatriotes et m'attribuer une partie de votre mérite ; détrompez-vous. Je prends l'engagement de n'être que votre obscur auxiliaire et votre humble serviteur.

— Vous avez traduit ma pensée, milord, avec une exactitude qui fait honneur à votre perspicacité ; mais veuillez m'apprendre pourquoi vous voulez entreprendre un voyage qui, probablement, sera long et périlleux ?

— Parce que je m'ennuie. Je suis las de vivre au milieu de cette civilisation dont on parait si fier en Europe, mais qui n'abrite que de l'hypocrisie, de l'astuce, de la méchanceté, de la bêtise entées sur la plus belle collection de vices et de gredineries qu'il soit possible d'imaginer.

— Vous êtes misanthrope, milord ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne hais ni ne méprise absolument les hommes, mais je ne les aime pas plus qu'il ne faut.

— Et c'est tout ce que vous avez à me dire… pour expliquer vos pérégrinations ?

— N'est-ce pas assez ?

— Milord, je suis peiné, mais vos raisons ne me suffisent pas. Je me vois contraint de décliner votre proposition.

— Colonel, je vous jure que le voyage que je veux entreprendre en votre compagnie n'a aucun but… comment dirais-je bien cela ? … n'a aucun but anglais. — Je tiens à aller le plus loin possible par simple curiosité, pour me distraire et trouver, çà et là, quelques petites émotions. Si je voulais organiser une expédition, qu'est-ce qui m'en empêcherait ? Tandis que votre gouvernement vous mesure parcimonieusement vos moyens d'action, je puis sacrifier une année de mes revenus, environ quarante-mille livres sterling(1 000 000 fr.) et me mettre à la tête d'une caravane auprès de laquelle la vôtre paraîtrait bien petite et bien mesquine.

— C'est vrai, reprit le colonel un peu froissé, la France n'a pas les richesses du Royaume-Uni, mais elle espère que le courage de ses enfants suppléera aux écus qu'elle ne peut leur donner.

— Et qui vous conteste cela, colonel ? « C'est parce que je rends justice aux qualités des Français que je veux marcher à côté d'un Français. Mon Dieu ! je ne prétends pas que vous soyez parfaits, mais vos défauts ont une franchise qui les fait presque excuser. Du reste, je ne suis pas ici pour établir une analyse comparée des caractères anglais et français, et je n'ajoute que deux mots : Je veux aller dans le désert pour me retremper un peu et me reposer du tumulte européen ; j'irai avec vous ou sans vous. Dans le premier cas, je serai votre modeste subordonné ; dans le second, je serai le chef d'une expédition qui suivra la vôtre pas à pas.

Le colonel Tombelène se redressa fièrement et repoussa toutes les propositions de Lord Sylvan Hatkins. Peu lui importait d'être concurrencé dans le steeple-chase qu'il allait entreprendre. Il avait assez de confiance en lui-même et en ses compagnons pour ne point redouter un adversaire. Il savait bien que les Anglais sont de rudes jouteurs et les premiers voyageurs du monde, mais il espérait les vaincre facilement dans le Sahara, parce qu'un long séjour en Algérie l'avait complètement acclimaté et lui permettait de défier les fièvres, les dysenteries, enfin les diverses maladies qui s'abattent sur les étrangers. Ce n'était guère charitable, il ne l'ignorait pas, mais la suffisance et l'outrecuidance britanniques méritaient un sévère châtiment.

Cependant, en conversant encore avec Lord Hatkins, il découvrit bien vite qu'il avait devant lui un être original, un cerveau malade, un hypocondriaque dévoré par les langueurs du spleen, plutôt qu'un de ces champions qui s'élancent courageusement dans les terres inconnues afin de servir la science, l'humanité, le progrès. Alors il se reprocha sa dureté.

— Voyons, milord, dit-il, expliquons-nous une dernière fois sans arrière-pensée. Apprenez-moi pourquoi vous voulez voyager en ma compagnie.

— Parce que vous êtes hardi, persévérant, instruit ; parce que j'ai entendu dire le plus grand bien de votre personne ; parce que j'ai acquis la certitude que vous ne vous laisserez pas rebuter par les quelques obstacles qui se dressent généralement devant les

explorateurs. Vous le voyez, colonel, en cherchant à marcher derrière vous j'obéis à un sentiment d'estime que je ressens pour bien peu de personnes.

Le colonel Tombelène s'inclina en souriant, puis il reprit :

— Êtes-vous seul, milord ?

— Non. Si vous le permettez, Gib Rock me suivra.

— Quel est ce M. Gib Rock ?

— Mon factotum, mon intendant, mon domestique, ainsi qu'il vous plaira de le désigner, car il remplit ces diverses fonctions le plus mal possible.

— Vous m'affirmez que Gib Rock est votre domestique, rien que votre domestique ?

— Vous vous imaginez, sans doute, qu'il est mon secrétaire particulier et qu'il est appelé à devenir l'historiographe de votre expédition. Détrompez-vous, colonel. Lorsque vous connaîtrez Gib Rock, vous vous assurerez qu'il est un des plus complets chenapans qui existent sur la terre.

— Et comment gardez-vous un pareil Scapin à votre service ?

— Parce que nous sommes liés ensemble par un traité, et surtout parce que je suis aussi entêté que lui. Si je veux entreprendre un voyage lointain, c'est un peu pour le punir et adoucir certaines aspérités de son caractère. Il me paiera en gros toutes les insolences, toutes les négligences, toutes les exigences que je suis forcé de subir depuis les deux années qu'il est attaché à ma personne.

Si Lord Hatkins ne se fût exprimé avec un aplomb et un sérieux propres à déconcerter l'homme le plus réservé et le plus froid, le colonel se serait aisément imaginé qu'il avait un fou devant lui. Jamais l'originalité anglaise ne lui avait parue si fantasque et si bizarre.

Lord Hatkins se leva et ordonna à Gib Rock d'avancer. Celui-ci se présenta immédiatement et prit une attitude respectueuse.

— Que désire milord ? dit-il d'une voix mielleuse et en mauvais français, car le digne Gib Rock écorchait notre langue.

— Remerciez M. le colonel Tombelène qui veut bien nous faire l'honneur de nous réserver une place dans la caravane qu'il doit

conduire au milieu des sables du désert. Je lui ai parlé de vous et je vous ai recommandé selon vos très faibles mérites.

— Milord est bien bon.

— Gib, vous savez que je suis ennemi de toute dissimulation et que je ne m'en laisse pas imposer par vos airs hypocrites.

— Votre Honneur me comble.

— J'en suis enchanté, Gib. Je profite de vos excellentes dispositions d'esprit pour vous apprendre que nous allons nous aventurer dans les plus affreuses solitudes de la terre, que nous serons souvent accablés par une chaleur torride et que nous manquerons souvent d'eau pour nous désaltérer. N'est-ce pas, Gib, que ce voyage d'agrément vous sourit ?

Gib Rock fit une grimace, mais il ne se déconcerta point.

— Milord, dit-il, ne suis-je pas contraint de vous suivre partout où il vous plaira d'aller ?

— C'est vrai ; j'oubliais cette clause de notre traité. Veuillez donc apprendre à M. le colonel Tombelène comment et pourquoi vous êtes à mon service. J'aime à vous écouter, Gib.

— Je suis Irlandais, colonel, et Lord Sylvan Hatkins est Anglais ; c'est vous expliquer en deux mots l'antipathie témoignée à mon égard par mon maître, car Irlandais et Anglais se regardent toujours comme chien et chat.

— Continuez, Gib, vous parlez presque aussi bien qu'un orateur de la Chambre des Communes.

— J'étais fermier d'un domaine appartenant à Lord Hatkins ; je vivais tranquille et assez heureux, payant exactement les redevances à mon maître que je ne connaissais pas. Un beau jour, il prit fantaisie à celui-ci de visiter ses terres et il vint dans ma maison dont il prit possession. Il était vindicatif et orgueilleux comme presque tous les fils de grande famille du Royaume-Uni. Il ravagea mes champs pour se livrer au plaisir de la chasse, attira près de lui les landlords du voisinage, détruisit toutes les cultures. Je voulus faire quelques réclamations, mais je fus honteusement chassé et battu.

Le campement.

— Très bien, Gib ; mais vous ne dites pas que vos réclamations étaient apppuyées par deux canons de fusil que vous braquiez sur ma poitrine.

— C'est vrai, milord ; mais vous m'aviez cravaché devant tous vos amis.

— Continuez votre récit, Gib, il devient intéressant.

— Je fus condamné à deux ans de prison ; puis, une fois libre, je traînai misérablement ma vie, exerçant toutes sortes de métiers, fréquentant la populace des grandes villes, couchant dans les bouges les plus infects, tirant constamment le diable par la queue, jusqu'au jour où vous m'avez rencontré, milord, et m'avez offert de me prendre à votre service.

— Tout cela est l'exacte vérité, colonel, continua Lord Hatkins, mais ce drôle oublie de vous informer qu'il était complètement ivre le jour où je le rencontrai et que deux policemen le conduisaient en prison parce qu'il insultait la foule et avait tout brisé chez un débitant de gin.

— Pendant mes voyages, je m'étais affilié à des associations humanitaires mâtinées de socialisme qui pullulent sur le continent ; j'avais l'esprit tourné à la philanthropie et je m'imaginai avoir des torts à réparer envers maître Gib Rock. Je le réclamai à la police, le recueillis dans mon hôtel et lui accordai généreusement vingt-quatre heures pour cuver le brandy qu'il avait absorbé. Le lendemain, je voulus le catéchiser sur sa dégradation morale, mais je fus reçu par la plus fameuse bordée d'injures et de grossièretés qu'il soit possible d'entendre.

— Je suis Irlandais, milord, et les Irlandais ont la langue bien pendue.

— J'écoutai les insolences de ce coquin avec un stoïcisme de quaker et ne me formalisai nullement de ses imprécations. Quand il eut bien évacué sa mauvaise humeur, je lui annonçai que je voulais sa régénération et que je l'attachais à ma personne.

— Gib Rock s'empressa d'accepter ? interrompit le colonel.

— Maitre Gib fit des façons et me déclara qu'il tenait à conserver sa complète liberté d'action et qu'il n'entendait me

servir qu'après avoir formulé certaines conditions. Les idées philanthropiques me dominaient encore et je consentis à tout. Gib et moi, nous traitâmes de puissance à puissance, et de nos entrevues, de nos pourparlers répétés, il en résulta un contrat que nous approuvâmes d'un commun accord et dont je puis vous faire connaître les clauses principales afin de vous édifier sur la nature des rapports que nous avons ensemble, M. Gib et moi.

Lord Sylvan Hatkins tendit une feuille de papier au colonel Tombelène qui la parcourut rapidement des yeux et ne s'arrêta qu'à certains articles qui frappèrent vivement son attention.

« Art. III. - Gilbert Rock restera au service de Lord Sylvan Hatkins pendant cinq années. S'il quitte Lord Hatkins avant ce délai, il perdra tous les avantagea qui sont stipulés dans les articles IX et XVII.

« Art. V. - Gilbert Roek sera tenu de suivre Lord Halkins partout où il plaira à ce dernier d'aller et de séjourner, soit, sur terre, soit sur mer. Dans le cas où la navigation aérienne viendrait à être découverte, il sera ajouté une nouvelle clause à la présente convention. Pour le moment Gilbert Rock n'est pas forcé de monter en ballon si son maître emploie ce genre de locomotion.

« Art. VI. - Lord Sylvan Hatkins s'engage à n'exiger auncun travail pénible de Gilbert Rock et à ne le mettre jamais sous la dépendance d'une autre personne.

« Art. IX. - Outre les émoluments qui seront attribués à Gilbert Rock, Lord Hatkins devra lui assurer une nourriture confortable. S'il ne peut, pour des causes imprévues, lui fournir journellement une demi-pinte de gin, deux pintes de vin ou de bière, une livre de pain, une livre de viande fraîche, une livre de légumes, une demi-livre de tabac, trois bols de thé, il lui sera alloué une indemnité d'une livre sterling (25 fr.) par jour.

« Art. XII. - Gilbert Rock aura la permission de se créer une foule de petits bénéfices au service de Lord Hatkins. S'il vole, il devra voler adroitement et se montrer digne des picks-pockets qu'il a fréquentés. Dans le cas où il se laisserait prendre, il

Tantôt rampant sur le sable…

perdra un mois d'appointements et tous les avantages de sa position.

« Art. XIV. - Gilbert Rock sera contraint de veiller sur Lord Hatkins avec la plus grande vigilance et de le défendre au péril de sa vie toujours et partout.

« Art. XVII. - Si Lord Hatkins s'oublie jusqu'à frapper Gilbert Rock et tente de lui infliger un châtiment corporel, il devra payer chaque fois à son serviteur une indemnité de trois cents livres sterling (7000fr.),

« Etc., etc., etc.

« Fait en triple le présent acte, dont une expédition est déposée chez M. J. H. Brigt.

« Vu et approuvé :

« GILBERT ROCK. Lord SYLYAN HATKINS.

« enregistré et certifié conforme.

« M.J. H. BRIGT, conveyance[8]. »

À la lecture de ce singulier document, le colonel Tombelène eut de la peine à réprimer quelques sourires, mais il jugea que ses deux interlocuteurs n'étaient point des voyageurs bien sérieux et qu'il n'avait rien à redouter du chauvinisme

8 Notaire

britannique. Séance tenante, il leur accorda la permission qui lui était demandée et les congédia en leur recommandant de se tenir prêts pour le lendemain. Lord Hatkins et son singulier domestique se retirèrent. Ce dernier, se sentant plus libre, eut des accès de colère et s'exprima vertement sur le voyage projeté.

— Je vous suivrai, milord, dit-il, puisque j'y suis obligé, mais souvenez-vous que vous vous repentirez de me traîner à votre suite. Je ne m'appelle pas Rock pour rien et je vous le ferai bien voir.

— Gib, répondit flegmatiquement Lord Hatkins, vous essayez de me faire sortir de la réserve que je me suis imposée, mais vous n'y parviendrez pas. Gib, vous perdez votre temps à émoustiller ma patience. Ce n'est pas encore aujourd'hui que je vous boxerai pour vous donner la satisfaction d'empocher trois cents livres sterling.

VIII. Poste aux lettres pour la France et l'Angleterre

Tout en se livrant aux divers travaux nécessités par les préparatifs du départ, quelques voyageurs songèrent aux absents et écrivirent des lettres qui devaient être emportées le lendemain par le courrier d'Ourgla.

Une dernière fois, les uns voulaient consoler des parents affligés, les autres tenaient à rassurer des amis inquiets, tandis que les indifférents donnaient simplement de leurs nouvelles pour satisfaire la curiosité des gens avec lesquels ils avaient Conservé de rares relations. Parmi les lettres qu'un cavalier du goum plaça dans une sacoche de cuir pour les emporter à Laghouat, il en était deux dont nous allons prendre connaissance.

La première était écrite par le capitaine Antenor Roumois et adressée à son neveu Charles Guérande.

Monsieur,

« Monsieur Charles Guérande,

« Élève à l'École militaire de Saint-Cyr, à Paris, France

« Europe. »

« Mon cher neveu,

« J'ai reçu ta dernière épître, et je reconnais avec plaisir que tu mords au métier des armes. Tu as l'étoffe d'un vrai soldat, et tu finiras par empoigner de la graine d'épinards, je te le prédis. L'armée, vois-tu, il n'y a que ça !… C'est une nourrice qui vous retrempe les âmes et vous f…iche du cœur au ventre. Ah ! cré nom de nom ! si je revenais à ton âge !… Mais je ne suis qu'un rabâcheur et je veux bien que le diable m'emporte si je suis capable d'aligner posément, sensément et carrément, quatre phrases de suite. Aussi, je t'écris d'une façon décousue ; mais tu sais ce que je pense, et ça me suffit.

« Cette fois-ci, je barbouille du papier à ton entière intention. Quand je songe à toi, mon cher Charles, ma vieille tête toute

grise et toute ridée s'échauffe, s'exalte et j'enfourche tous les dadas qui se présentent. Je t'aperçois sortant de Saint-Cyr avec ta première épaulette, fringant comme un jeune oiseau qui prend sa volée pour s'élancer vers le soleil ; je te vois ensuite capitaine, puis commandant…

« Je te vois encore au milieu de la bataille, animant tes soldats, te mettant à leur tête l'épée haute. Ah ! quel brave soldat tu es, mon Charles ! Le bouillant Achille n'est qu'un galopin comparé à toi… Mais soudain un nuage obscurcit mon front ; je ne te distingue plus dans la mêlée, je ne vois qu'un amoncellement de cadavres et de mourants rugissant leur dernière colère contre l'ennemi… Au moment où tout mon être frémit, où mon sang se glace, je te revois… Tu étais enveloppé par un tourbillon de fumée… tu es colonel !

Le capitaine flamand écrivant à son neveu.

« Ah ! sacrebleu, ces idées me donnent la chair de poule et me font tressauter sur mon escabeau… Puis, tu es général, maréchal, tu commandes une armée. Tu n'es plus l'ardent officier du temps de la jeunesse, ton visage a pris une gravité qui convient à ta nouvelle position, tu as étudié la guerre, tu es devenu un savant et l'un des premiers tacticiens de ton époque… Tout à coup, le canon tonne, les clairons éclatent en joyeuses fanfares, mille et mille acclamations enthousiastes retentissent, tout un peuple idolâtre se précipite au-devant de toi ; tu as refoulé l'ennemi, tu es victorieux, tu as rendu à la patrie des enfants autrefois violemment séparés d'elle, et la patrie te décerne ses plus belles couronnes…

« Je sais bien que toutes ces pensées, c'est bête, mais tu les comprendrais si tu avais dans l'estomac mes sourdes colères contre… mais chut ! pas de politique. Et puis, sur certains sujets, j'ai des idées excessivement tenaces, et rien saurait les déraciner : je suis trop âgé pour cela.

« Mais au milieu de tous ces rêves de gloire pour toi et de grandeur pour la France, j'oublie de t'expliquer le motif principal pour lequel je t'écris, et je m'empresse de revenir à mes moutons en deux mouvements et trois temps.

[[Le capitaine Roumois écrivant à son neveu.]]

« Ma dernière lettre te répétait que nous étions toujours confinés dans l'oasis d'Ouargla et que nous attendions le bon plaisir du soleil pour en sortir. Enfin cet astre radieux nous envoie, depuis quelque temps, des rayons moins chauds, et nous allons partir pour le Hoggar. Sur la terre, mon garçon, il y a de la renommée pour toutes les âmes vaillantes. Pendant que tu travailleras pour t'illustrer plus tard, nous marcherons, nous, obscurs explorateurs, à la conquête d'une contrée lointaine, et nous la révélerons au monde.

« Notre chef, le digne colonel Tombelène, est rempli de fermeté, de courage et d'espoir. Il nous communique son enthousiasme et nous met au cœur les résolutions inébranlables qui font les héros… Avec ce diable d'homme, je crois que je serais capable de me précipiter sans peur dans les abîmes de l'enfer ou bien d'aller jusque dans la lune, si la chose était tant soit peu praticable. Comme tu connais ta géographie un peu mieux, sans doute, que ton grognon d'oncle, je ne te parlerai pas du Hoggar et du pays qu'il nous faudra traverser avant d'y arriver. La route est longue et ne sera pas exempte de dangers… mais hast ! pourquoi montrer des appréhensions, pourquoi hésiter avant de partir ? Un de nos compagnons, M. Blaimont, m'a dit ces deux proverbes : « Les choses commencées sont à moitié terminées. – Pour être assuré du succès, il faut, dans toute entreprise, agir comme si on était certain de réussir. »

« Donc, vogue la galère, et en avant… arrrche !

« Cependant (ne dois-je pas tout prévoir ?) il se peut que je ne revienne pas de là-bas. Quoique robuste et plein de santé, je commence à n'être plus jeune, et il n'y aurait rien d'étonnant que

les Parques me signent une feuille de route pour l'éternité ; puis, l'intérieur de l'Afrique réserve ordinairement à ceux. qui essayent de pénétrer ses mystères, une foule de surprises plus désagréables les unes que les autres. Les fatigues, les privations, les maladies, enfin toutes les misères qui se ruent parfois sur l'humanité semblent y avoir établi leur séjour de prédilection. Qu'y aurait-il de surprenant que je sois pincé ?…

« La mort n'effraie pas ceux qui n'ont rien à se reprocher, et du reste, je l'ai si souvent vue de près, qu'elle ne m'épouvante plus et qu'elle est capable de me ménager pour jouer un vilain tour à mon héritier. Or, comme tu es cet heureux mortel, mauvais

Je te sortirai le cœur de la poitrine...

Je te sortirai le cœur de la poitrine…

garnement ! souviens-toi des instructions que je t'ai données dans mes précédentes lettres et qui t'indiquent l'emploi que tu devras faire de ma fortune si je viens à casser ma pipe, ainsi que je disais lorsque j'étais conscrit. J'entends que tu répandes un peu de bien autour de toi, et que tu sois compatissant à la pauvreté et aux souffrances de ton prochain. Une bonne action vaut souvent mieux qu'une action d'éclat. Et puis, l'une n'empêche pas l'autre.

« De ma part, tu embrasseras sur les deux joues ta bonne femme de mère et tu lui recommanderas de ne pas trop s'inquiéter sur mon compte. Je suis capable de revenir du fin

fond de l'Afrique pour me fixer près de vous deux et vous faire enrager à cause de mon caractère hérissé… de mes brusqueries, de mes boutades… et de tous les défauts dont m'a libéralement gratifié dame nature.

« Le colonel et Mme Tombelène m'ont prié de les recommander à ton souvenir ; Raoul et Blanche sont toujours charmants et t'envoient tous leurs baisers. Ah ! les braves gens que cette famille Tombelène ! Nous parlons souvent ensemble de toi, et je crois qu'ils t'aiment autant que moi. D'après cela, juge un peu si je leur suis dévoué !

« Si je m'écoutais, j'écrirais jusqu'à demain, jusqu'au moment de notre départ, tant j'éprouve du plaisir à causer avec toi ; mais il faut te dire adieu… Adieu ! ce mot si triste et parfois si navrant… Pourtant, derrière lui s'abrite souvent l'espérance qui console et fait paraître la séparation moins amère… et j'ajoute : Au revoir, mon enfant ; au revoir, mon neveu, bien aimé ; au revoir, mon bel officier.

« J'estime que notre voyage durera environ une année, et une année est vite passée…

« À toi et à ta mère je vous serre les mains affectueusement et je vous embrasse.

« Ton oncle,

« ANTENOR ROUMOIS,

« Capitaine en retraite,

« Chevalier de la Légion d'honneur. »

« P.-S. – Souviens-toi de toutes mes recommandations ; continue De travailler et ne te laisse devancer par personne à Saint-Cyr. Je compte, – tu m'entends, – je compte toujours que tu sortiras de l'école avec un des premiers numéros. – A. R. »

La seconde lettre était destinée à sir Georges Hatkins, frère de Lord Sylvan Hatkins.

« My dear Brother,

« Depuis plusieurs générations, vous le savez aussi, bien que moi, tous les aînés de notre famille ont péri d'une façon singulière, ou bien de mort violente. Notre trisaïeul eut le ventre ouvert par un biscaïen à la bataille de Culloden ; notre bisaïeul

fit exprès le voyage d'Angleterre au Brésil pour se pendre dans une forêt vierge ; notre grand-père eut la tête emportée par un boulet à Navarin ; notre père s'est noyé dans les flots bourbeux de la Tamise.

« Maintenant, c'est mon tour !

« Heureusement que cette fatalité finira avec moi, car Je ne me suis pas marié et ne laisserai pas de descendants.

« Après tout, la vie est une chose que je tiens en fort mince estime, et je me demande journellement quel est le genre de mort que je pourrais bien choisir… Faut-il que j'aie recours au suicide, ou bien que je recherche des aventures périlleuses ?… Mais, je le sais d'avance, les aventures tourneront à mon avantage, et là où

Le capitaine Roumois peut se livrer au plaisir de la chasse.

les autres laisseraient cent fois la peau et les os, je m'en tirerai toujours sain et sauf.

« Vraiment, j'ignore quelle est la fée qui a présidé à ma naissance, mais tout me réussit et mon bonheur est insolent. – Je n'ai pour ainsi dire qu'à désirer, et aussitôt tous mes vœux sont exaucés, tous mes souhaits sont accomplis, si extravagants qu'ils soient.

« Si je me bats en duel, je tue ou blesse mes adversaires sans recevoir la moindre égratignure ; si je joue, je gagne toujours, lors même que j'accumule les fautes et que je m'efforce de mettre le hasard contre moi ; si j'expose mon argent aux chances de la Bourse, je réalise des gains fabuleux, même quand je prends des

valeurs complètement délaissées par les gogos. On croirait que je possède le don du roi Midas, et que je n'ai qu'à toucher une chose pour qu'elle se transforme aussitôt en or.

« J'ai fait la guerre et j'ai vu tous mes compagnons tomber autour de moi sans que je sois atteint par les projectiles qui labouraient la terre à mes pieds. J'ai même passé pour un héros, et je commence à croire que je suis plus invulnérable qu'Achille. Deux fois je me suis trouvé dans des navires qui ont sombré, deux fois j'ai été sauvé, malgré la fureur des vagues et la rage des vents.

« Enfin, toujours et partout, le succès est venu me prendre et me conduire. Je crois fermement que s'il m'était arrivé d'écrire des tragédies et de produire des discours académiques, j'aurais recueilli des applaudissements et des bravos enthousiastes.

« Et pourtant je ne me sentais pas heureux !… À toutes mes satisfactions d'amour-propre, à toutes les félicités qu'on se procure quand on a une fortune comme la mienne, il manquait quelque chose que je ne puis définir. – Mes joies n'ont jamais été complètes. L'existence m'a semblé d'une uniformité désolante. Aujourd'hui, tout me lasse et m'obsède ; je veux en finir une bonne et dernière fois. Je mettrai ainsi un terme à l'ennui qui me dévore.

« Je me suis décidé à suivre un explorateur français qui va tenter de pénétrer dans le Hoggar. Cet explorateur est le colonel Tombelène, un homme remarquable par les facultés dont il est doué, mais trop hardi, trop exalté, en un mot trop français, pour ne pas commettre quelque imprudence, quelque courageuse folie qui nous compromettra et nous mettra sur les bras les hordes les plus mal famées du désert. – Quant à moi, je suis fermement résolu à ne point me défendre. Je laisse ce soin à maître Gib Rock, ce chenapan que vous connaissez et que j'ai aux gages pour avoir constamment sous les yeux un spécimen de tous les vices humains. Si, par hasard, je suis épargné par les maladies ou les armes des Touaregs, j'imiterai notre bisaïeul et me pendrai au premier djali (palmier isolé) que je rencontrerai dans la zone équatoriale.

« Puis-je désirer une plus belle sépulture ? – Mon corps se balancera à quelques vingt mètres au-dessus du sol ; j'aurai pour tombeau les panaches du palmier…, et tandis que le soleil torride me desséchera et me réduira, en quelques jours, à l'état de momie, le vent du désert m'agitera comme une vieille loque… Et la comédie sera terminée !…

« Quant à vous, mon cher frère, vous n'aurez pas trop à vous désoler de ma mort, et je pense que vous ne vous affecterez pas outre mesure. Vous hériterez des biens et titres attribués de tout temps aux aînés de notre famille, et vous pourrez faire brillante figure dans le monde. Je ne vous impose que l'obligation de tenir les engagements que j'ai contractés vis-à-vis de Gib Rock, si la Providence, dans ses décrets impénétrables, conservait ce fieffé gredin et le rendait à la vieille Angleterre.

« Un dernier mot pour terminer.

« En lisant ma lettre, il vous semblera d'abord qu'elle est l'œuvre d'un fou. Soyez persuadé que je suis parfaitement sain d'esprit et de corps, et que j'agis librement en toute conscience. Si j'apprends que vous faites la moindre démarche, la moindre tentative pour m'empêcher de réaliser mon projet, je me raviserai, et il vous en coûtera gros.

« Vivez longtemps et heureux, si cela est possible ; c'est ce que je vous souhaite.

« Votre frère in extremis,

« SYLVAN HATKINS.

« P.-S. – Mon décès vous donnera le droit de siéger à la Chambre des lords où j'ai rarement mis les pieds, tant j'ai en horreur les bavards et les déclamateurs. Si vous tenez à rendre un service signalé à vos confrères de la Chambre haute, dites-leur de moins parler et d'agir plus souvent. Vous me ferez plaisir de porter ce vœu d'un mourant à la tribune. Un peu moins de rhéteurs. et de discoureurs sur la terre, moins de phrases et de verbiage… et les affaires ne s'en porteront pas plus mal. – S. H. »

IX. La caravane

Le lendemain matin, à l'heure indiquée par le colonel Tombelène, la caravane se mit en marche et prit la direction d'El-Goléah, oasis distante de 320 kilomètres d'Ouargla. Pendant quelques instants, il se produisit une confusion suffisamment expliquée par la venue des parents, des amis des quelques indigènes qui partaient. Enfin, la foule se dispersa petit à petit, et la caravane put avancer avec ordre et sans encombre.

Elle se composait d'un personnel assez restreint et de trois cents chameaux. Il est vrai que le meilleur appoint de ce nombre d'animaux était fourni par Lord Sylvan Hatkins qui, grâce à la prévoyance de Gib Rock, voyageait en sybarite. Le digne serviteur n'avait point voulu s'embarquer sans biscuits, ainsi qu'on dit vulgairement, et toutes ses précautions étaient prises pour ne point endurer de trop cruelles privations. Cinquante chameaux environ portaient les bagages de son maître, et, surtout, des provisions.

Ayant presque entière liberté d'action et peu de comptes à rendre, maître Gib avait largement fait les choses. La tente de Lord Hatkins était un modèle d'élégance, de richesse et de légèreté. Elle se composait d'une toile imperméable doublée intérieurement de soie ; les piquets et bâtons qui la supportaient se montaient, se démontaient, s'emboîtaient les uns dans les autres avec une extrême facilité. Les sièges, les guéridons, la couche étaient en bois de bambou, se pliaient sans effort et ne tenaient presque pas de place. Des tapis, des tentures, assez épaisses pour arrêter les rayons du soleil, complétaient cet ameublement plus digne d'un satrape que d'un simple voyageur.

Et le ramage, pour nous servir d'une expression d'Arsène Panchot, répondait au plumage. Les cantines anglaises contenaient ce que la gastronomie peut rêver de plus fin et de plus délicat. Des conserves de toutes sortes, fruits, légumes, pâtés, poissons, se mariaient à des condiments propres à exciter

l'appétit sous ce climat de feu. Des bouteilles garnies d'enveloppes de paille, des flacons en grès servaient de récipients à des vins généreux et à des liqueurs parfumées. Ensuite, venaient tous les accessoires qui semblent être de première nécessité pour les gens riches et désœuvrés : café en grains, thé pressé en briques, cognac vieux, excellents cigares, formaient la charge de plusieurs chameaux. En homme expérimenté et réellement pratique, Gib Rock avait joint à son assortiment de « bouche » une pharmacie portative fort complète et abondamment pourvue de médicaments. Il était bon de se prémunir contre les éventualités de l'avenir et de s'assurer quelques soulagements en cas de maladie sérieuse ou même d'indisposition passagère. Il est inutile d'ajouter que six Arabes Chamba, enrôlés au nom de Lord Hatkins et payés par lui, conduisaient et surveillaient le convoi dont Gib Rock avait le commandement suprême.

La distance parcourue pendant le premier jour de marche ne dépassa pas 30 km. Amar ben Hamis ne voulait point fournir une trop longue traite avant d'éprouver les animaux et les gens de la caravane. Trois heures avant la tombée de la nuit, les voyageurs campèrent près d'un oued[9] où coulait un mince filet d'eau légèrement saumâtre. Quatre tentes furent dressées sur le sol pour former les angles d'un carré dont les côtés devaient être indiqués par les bagages, les marchandises, enfin tout le matériel de l'expédition. La plus spacieuse de ces tentes était occupée par le colonel Tombelène et sa famille ; la seconde par Antenor Roumois et Paul Fabrin ; la troisième par Arsène Panchot et Francis Blaimont ; la quatrième par Lord Hatkins et Gib Rock.

Une cinquième tente en peau de bœuf s'élevait au milieu du camp et servait de refuge à Amar ben Hamis et à sa femme, la belle Sada, spécialement chargée de servir Mme Tombelène et de veiller sur les enfants. Les Touaregs, les chameliers, les serviteurs devaient, selon l'usage traditionnel, coucher sur les ballots répandus à terre, afin d'empêcher les larcins. Quant aux

9 Rivière, lit de rivière. Dans le désert, l'oued n'a souvent que l'apparence d'un fossé mis à sec.

bêtes de somme, il fut arrêté qu'elles seraient entravées chaque soie et enfermées dans l'intérieur du carré plus ou moins régulier qui fut définitivement adopté comme disposition ordinaire de campement.

Sur la demande d'Amar, le colonel Tombelène réunit tout le personnel de la caravane au milieu du camp pour arrêter le règlement du service de jour et de nuit.

– Messieurs, dit-il, si nous voulons réussir dans notre entreprise, il faut que chacun de nous soit prêt à se dévouer pour le salut commun. Toutes les nuits, il sera organisé un poste dont le commandement sera donné à un Européen. Quoique je sois le chef désigné de l'expédition, je ne m'affranchirai pas de ce service, et lorsque mon tour viendra, je veillerai sur vous tous avec la plus grande vigilance. La prudence, la fermeté, le courage nous sont indispensables pour mener à bonne fin la tâche que la France nous a confiée, et je compte que vos efforts seconderont les miens. Je vous prie d'écouter les conseils de notre guide Amar ben Hamis ; il a surtout l'habitude du désert, et bien des fatigues, bien des dangers nous seront épargnés si nous savons l'écouter, profiter de ses leçons et marcher sur ses traces.

Le khébir prit la parole à son tour en employant ce style imagé qui caractérise le langage arabe.

– Je parle d'abord pour mes frères, les musulmans, dit-il. O mes frères ! souvenez-vous que le chef franc qui nous commande a le bras fort et le cœur généreux. Il vous soutiendra dans l'adversité et vous récompensera dans la prospérité. Tous les vrais croyants qui se sont approchés de lui l'ont honoré ; nos marabouts les plus vénérés ont lu sur lui le fatha[10]. Si vous le servez avec attachement, il sera pour vous un père, satisfera vos désirs et vous enrichira.

Un murmure approbatif accueillit ce discours assez adroit et suscita de la part des Chamba de vives protestations de

10 Fatha, ouverture. C'est le premier chapitre du Coran. Les mahométans lui attribuent des vertus merveilleuses. Lire le fatha sur quelqu'un, c'est l'honorer et lui reconnaître une sorte de supériorité et de suprématie.

dévouement. Seuls, les Touaregs restèrent silencieux. Le khébir continua :

– Maintenant, je m'adresse à vous, chrétiens. S'il plaît à Allah, notre voyage sera heureux, car les présages ont bien parlé. En quittant Ouargla, deux corbeaux volaient ensemble devant notre caravane, et mes yeux ont été réjouis par un beau cavalier et une jeune femme. Si vous ne voulez pas que le deuil vienne vous attrister, suivez exactement mes recommandations et n'entreprenez absolument rien sans me prévenir. Ne vous découvrez pas la tête et abritez-vous contre les insolations. Pour éviter la fièvre, ne vous endormez point sur la terre nue. Lorsque nous serons forcés de transporter de l'eau, ne buvez jamais avant d'avoir aéré vos outres. Habituez-vous à ne boire que deux fois par jour et après vous être reposés. Mangez sobrement, et seulement pour soutenir la force de votre corps et lutter contre la fatigue. Pendant la marche, ne restez pas en arrière ; pendant le repos, ne vous écartez point du campement. Il faut que vous ne soyez jamais hors de ma vue afin que je puisse vous surveiller et vous secourir si un danger vous menaçait. Prenez l'engagement de suivre mes conseils, et je répondrai de vos têtes.

Nos explorateurs promirent de se conformer aux prescriptions énoncées par le khébir et se retirèrent après avoir assuré le service de nuit.

Le lendemain, la caravane se mit en marche. Pendant plusieurs jours, elle continua d'avancer sans qu'un seul incident sérieux vînt distraire ou inquiéter les voyageurs. Tant qu'on se trouvait dans le pays des Chamba, on n'avait rien à craindre, et chacun prenait largement ses aises, sans rompre, toutefois, l'ordre de marche établi par Amar ben Hamis et le colonel.

Monté sur un mahari originalement harnaché, le khébir prenait toujours la tête de la caravane et indiquait la marche à suivre. Derrière lui, venaient deux Chamba et les six Touaregs. Le colonel Tombelène prenait place après cette avant-garde ; les montures de Mme Tombelène, de Raoul et Blanche, d'Arsène

Panchot et de trois ou quatre serviteurs se rangeaient auprès de la sienne et lui formaient escorte. Plus loin, les chameaux chargés des bagages, des marchandises, du matériel de forage, suivaient attachés à la file l'un de l'autre. Surveillés par Roumois, Blaimont et Fabrin, les chameliers garnissaient les flancs de la colonne. Invariablement, l'arrière-garde de la cavalerie se composait des cinquante chameaux de Lord Sylvan Hatkins et du personnel qui les dirigeait.

Du reste, ces cinquante chameaux formaient presque une seconde caravane, qui paraissait être un satellite de la première. Cependant, Lord Hatkins et son serviteur ne cherchaient pas à s'affranchir des exigences commandées pour le maintien de la sûreté et de l'ordre généraux. Tous les soirs, ils ralliaient le campement et se soumettaient sans murmurer aux statuts imposés. Lorsque leur tour arrivait, ils montaient exactement la garde de nuit et s'employaient activement pour surveiller le camp et le garantir des surprises.

Entre le maître et le valet, il s'élevait bien quelquefois des discussions, ou mieux des disputes qui tournaient presque toujours à l'aigre mais elles se terminaient rapidement et se tenaient dans les limites des articles de la fameuse convention dont nous avons parlé. Après tout, Gib Rock savait la déférence qu'il devait à Lord Hatkins, et s'il se montrait libre en paroles, il observait une certaine réserve en ses actes, sa conduite et sa tenue. Rien n'était plus curieux que de le voir hissé sur son dromadaire, sanglé dans une jaquette de drap, en culotte de peau, en bottes montantes, coiffé d'un chapeau haute forme à aigrettes ou de la casquette melon, et garantissant sa précieuse personne des rayons brûlants du soleil sous un immense parasol.

Soit par misanthropie, fierté ou indifférence, Lord Sylvain Hatkins se mêlait fort peu aux gens de l'expédition ; mais pour aucun d'eux, il n'affectait une froideur blessante. Malgré sa raideur toute britannique, il ne se départissait jamais d'une politesse exquise et savait, à l'occasion, se rendre utile en mettant, à la disposition de tous, ses provisions, ses

médicaments, ses serviteurs, enfin tout ce qui lui appartenait en propre.

– Ce milord s'ennuie, dit Arsène Panchot qui aimait à porter des jugements sur tous ceux qu'il approchait ; et si nous lui procurons quelques petites distractions, il deviendra le plus charmant homme du monde.

– Qu'entendez-vous par petites « distractions » dans cette maudite contrée ? demanda Paul Fabrin.

– Oh ! presque rien, répliqua le soldat ; par-ci, par-là, quelques échauffourées, à l'occasion une bataille, enfin des balles, des coups de sabre échangés avec les Touaregs, les Bédouins, les Morisques, les moricauds et tous les propres à rien de ce gueux de pays.

L'agent voyer se retira pour ne pas en entendre davantage. Après dix jours de marche, la caravane arriva devant Goléah.

Sans être accueillis avec enthousiasme, nos voyageurs furent cependant reçus avec quelques démonstrations d'amitié grâce à l'influence que paraissait exercer le khébir. Celui-ci avait visité Goléah une dizaine de fois et s'y était fait de nombreux amis.

Goléah est située sur une montagne, ou plutôt sur une colline de forme conique d'environ soixante-dix mètres d'élévation. Sur les flancs de ce « pain de sucre » s'étagent les maisons creusées dans l'argile ou bâties de pierres informes. La ville est fortifiée comme on fortifie dans le Sahara. La muraille assez épaisse qui l'entoure ne tiendrait pas devant la plus piètre batterie d'artillerie européenne, mais elle suffit à protéger les habitants contre les incursions des Touaregs. On peut même ajouter qu'elle est imprenable pour des pillards nomades. L'oasis qui s'étend autour de Goléah est très fertile et bien arrosée. Des sources d'eau limpides sourdent à la base du monticule et suffisent, avec les puits, à l'irrigation des terres.

L'oasis se compose d'environ 20 000 dattiers à l'ombre desquels croissent des légumes et quelques arbres fruitiers.

Quoique profondément enfoncée dans le désert, Goléah est une cité des Chamba, et ceux-ci s'étonnaient de voir six Touaregs dans l'entourage du colonel Tombelène. Ils ne cachèrent ni leurs

préventions ni leur aversion contre les « voilés » ; – quelques personnes du Qsar prévinrent Amar ben Hamis de bien se tenir sur ses gardes. L'une d'elles lui fit même une confidence qui parut le surprendre et le troubler.

– Est-ce bien vrai ? demanda le khébir.

– Je l'affirme, répondit son interlocuteur, je l'affirme par le saint Prophète.

– C'est bien.

– je te remercie et te prouverai ma reconnaissance aussitôt qu'une occasion se présentera.

– Je suis ton ami, je désire ton succès. Je hais les Touaregs et veux empêcher que tu sois victime de leurs embûches.

– Je veillerai, répondit le khébir.

Après trois jours de repos, la caravane quitta Goléah pour se diriger de nouveau vers le Hoggar. Au lieu de prendre la route de l'oasis d'In-Çalah, route ordinairement suivie par les nomades que n'effraie pas un long détour, Amar résolut d'abréger son trajet en marchant directement sur Idelès, la ville principale, et pour ainsi dire la capitale du Hoggar. Cette seconde route était moins fréquentée que la première, mais, en revanche, elle était moins exposée aux déprédations des Touaregs, et elle avait l'avantage de longer une région de plateaux parmi lesquels on distingue ceux de Tademayt et de Mouydir, plateaux qui n'ont pas été encore sérieusement explorés et qui paraissent jouir d'un climat relativement tempéré. On prétend que les Européens méridionaux pourraient facilement s'y acclimater.

Cette considération était d'un bon poids pour des gens qui n'avaient jamais dépassé le Tell algérien.

Le colonel Tombelène approuva les projets du khébir et lui recommanda de marcher courageusement devant lui, l'assurant que toutes les personnes de l'expédition suivraient fidèlement la trace de ses pas.

La contrée où l'on s'aventurait donnait bien l'idée du désert sauvage, aride et nu que l'imagination se représente lorsqu'elle évoque l'aspect d'une solitude immense, stérile, désolée.

La vaste plaine pulvérulente se déroulait sous un ciel de feu. Au loin, l'on distinguait des dunes bizarrement étagées et dont les crêtes amincies livraient aux courants aériens des nuages de poussière semblables à l'embrun des vagues.

C'était bien, pour nous servir d'une expression caractéristique de M. Martins, une mer figée que les voyageurs voyaient devant eux, mais une mer figée pendant une violente tempête et dont les flots paraissaient garder, dans leur immobilité, quelque chose de menaçant et de terrible.

Après une marche des plus fatigantes, la caravane campa près d'un puits creusé dans le lit d'une rivière desséchée. Avant de se livrer au repos de la nuit, les voyageurs furent appelés auprès d'Amar ben Hamis qui ajouta quelques conseils à ses premières recommandations.

– Mes amis, dit-il, nous entrons maintenant dans l'inconnu, et nul ne peut savoir les épreuves qu'Allah nous réserve. Le pays que nous allons parcourir est fréquenté par les pillards, et bien des caravanes ont péri parce qu'elles étaient imprévoyantes. Il nous faut donc redoubler de prudence et resserrer autant que possible la part du hasard. Pendant le jour, ne vous écartez pas les uns des autres afin de vous protéger et de vous secourir mutuellement. Pendant la nuit, n'allumez point de feu et ne fumez pas. La flamme des foyers et l'odeur du tabac nous trahiraient. Liez la bouche des chameaux pour qu'ils ne puissent mugir et donner ainsi l'éveil aux rôdeurs. Toujours et partout, tenez vos armes à la portée de votre main. Les meilleurs amis du voyageur dans le désert sont un bon fusil et un sabre. Si le sommeil s'éloigne de vos paupières, regardez autour de vous et prêtez aide à vos compagnons qui seront désignés pour la veillée de nuit. Du coucher au lever du soleil, vous aurez tout à craindre des bandits, car ils disent : « La nuit, c'est la part du pauvre, quand il est courageux. »

Ces paroles du khébir furent religieusement écoutées, et les voyageurs promirent d'être vigilants. Le capitaine Roumois jura qu'il ne se laisserait jamais désarmer comme un conscrit, et

Arsène Panchot affirma qu'il ne dormirait dorénavant qu'en « gendarme », c'est-à-dire d'un seul œil.

Cette nuit-là, le poste de surveillance fut commandé par Gib Rock, qui s'acquitta parfaitement de son service et fit plusieurs rondes pour s'assurer que tout était tranquille et qu'aucun péril ne menaçait ses compagnons.

Du reste, le brave khébir quitta sa tente à plusieurs reprises et cria d'une voix forte :

– Hé ! les gardes, dormez-vous ?

– Nous veillons ! reposez en paix ! nous veillons ! répondirent les sentinelles.

Vers deux heures du matin, au moment où l'obscurité était la plus profonde, Amar ben Hamis sortit du camp, en fit le tour deux fois, et cria en scandant chaque mot afin que sa voix eût plus de portée :

– Les hommes de rapine et de meurtre, entendez ! Celui qui tourne autour de nous tourne autour de sa mort ! Craignez la justice d'Allah ! Nos bras sont redoutables, nos cœurs sont des cœurs de lions ! Celui qui convoite notre bien sera tué comme un chien ! S'il a faim, qu'il vienne, nous lui donnerons à manger ! S'il a soif, qu'il vienne, nous lui donnerons à boire ! S'il est nu, qu'il vienne, nous le vêtirons. Nous sommes des voyageurs inoffensifs, et nous ne nous connaissons pas d'ennemis. Malheur à ceux qui nous attaqueront !

Dans le silence de la nuit, la voix du khébir s'entendait de fort loin, et chaque phrase avait quelque chose d'imposant et de majestueux qui dut effrayer les maraudeurs, s'il s'en trouvait dans les environs, car rien ne vint troubler le sommeil des voyageurs.

X. Le Snoussi

Le lendemain, lorsque la caravane reprit sa marche vers le sud, trois des Touaregs que le colonel Tombelène avait si généreusement accueillis à Ouargla, demandèrent la permission de se retirer. Le khébir ne fit rien pour les retenir, mais le colonel leur rappela les engagements qu'ils avaient pris envers lui, et blâma sévèrement leur détermination. Les Touaregs répondirent qu'ils voulaient bien accompagner l'expédition jusqu'au Djebel-Hoggar, mais en parcourant une route connue et fréquentée ; – qu'ils avaient certaines affaires personnelles à régler du côté d'In-Çalah et qu'il leur était impossible de suivre un chemin qui les éloignait de cette oasis ; – qu'ils laissaient, du reste, trois de leurs camarades avec la caravane, et que ceux-ci sauraient la conduire et la protéger.

– Seigneur, dit Amar ben Hamis au colonel, si tu refuses aux « voilés » l'autorisation qu'ils te demandent, ils la prendront sans te prévenir. Laisse-les donc partir.

– Mais les promesses qu'ils m'ont faites…

– Laisse-les partir.

– Le dévouement à toute épreuve dont ils m'ont parlé…

– Crois-moi, laisse-les partir.

Et d'une voix plus basse, le khébir ajouta :

– Il le faut !

Cette insistance frappa le colonel, et il s'empressa de donner congé aux trois Touaregs.

Ceux-ci montèrent sur leurs mahara, agitèrent leurs lances et leurs boucliers, poussèrent trois hurrahs en l'honneur des « Francs » et disparurent derrière les dunes en soulevant des flots de poussière.

– Seigneur, continua Amar, si ces maudits ne cachaient pas leurs traits sous un voile, tu aurais vu les visages de trois traîtres. Ils mordront la main qui les a secourus autrefois, et reviendront vers nous pour nous dévaliser.

– Pourquoi m'as-tu conseillé de laisser partir ces bandits au lieu de m'engager à les retenir et à les châtier ?

– Parce qu'ils ne sont pas encore coupables. Si tu les avais frappés ou tués sans raisons apparentes, la route du Hoggar nous eût été interdite à jamais et toutes les tribus du désert se seraient ruées sur nous. Mais si nous les tuons face à face, en plein combat, pour notre défense, on dira dans les douars où nous demanderons l'hospitalité : « Ce sont des braves ! » et toutes les mains se tendront vers nous.

– Ne vaut-il pas mieux écraser la vipère (lefa) avant d'être mordu par elle ?

– À quoi te sert de tuer une lefa, si, au même instant, une autre enfonce ses crochets dans ta chair et met en ton sang un venin mortel ?

– Je te comprends… les autres Touaregs sont aussi des traîtres, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Ah ! je le jure… Ils ne seront pas un obstacle à ma mission, et dussé-je les frapper moi-même, ils périront…

– Seigneur, garde-toi de toucher un cheveu de leur tête.

– Ils mourront. Pas de pitié pour ces lâches coquins !

– Seigneur, ne te laisse pas égarer par la colère, qui est toujours une mauvaise conseillère. T'embarquerais-tu pendant la tempête ?

« Écoute-moi donc, et tirons le meilleur parti des événements. Ce qui t'inquiète aujourd'hui peut devenir demain une cause de succès pour tes projets.

– Comment cela ?

– Les Touaregs ont un chef à qui ils obéissent aveuglément.

– Oui, c'est Hamera.

– Eh bien ! Hamera nous reste. Sur sa tête, il répondra de notre sécurité.

– Et s'il nous abandonne, s'il échappe à notre surveillance ?

– C'est bien ce que j'espère.

Le colonel Tombelène crut avoir mal entendu et regarda son interlocuteur bien en face pour fouiller au plus profond repli de son cœur. Amar ben Hamis ne baissa pas les yeux et sourit.

– Ne crains rien de ton fidèle serviteur, ajouta-t-il, tu n'as pas obligé un ingrat. Permets-moi d'agir à ma guise, Seigneur, et bientôt tu t'assureras que je t'ai secondé avec intelligence, que j'ai préparé le succès de ton entreprise et que ma conduite n'est pas à blâmer.

– Amar, je me confie à toi, répondit simplement le colonel.

– Merci, répliqua le khéhir.

Et il revint prendre sa place en tête de la caravane.

Pendant trois journées encore, bêtes et gens cheminèrent sous un soleil ardent. Les voyageurs durent s'abreuver avec l'eau enfermée dans les outres que portaient les chameaux spécialement affectés à ce service. Enfin, le pays perdit un peu son caractère aride, les dunes devinrent plus rares et, çà et là, quelques palmiers nains ou quelques touffes de buissons grisâtres furent aperçus. Cette végétation était bien piètre, bien malingre, bien triste, mais elle réjouit notablement les yeux des Européens, dont la rétine était brûlée par la réverbération des sables. Cependant, malgré la chaleur accablante, la santé de nos explorateurs se maintenait en bon état, et chacun prenait philosophiquement son parti des petites privations qu'on était parfois obligé de s'imposer. Mme Tombelène, Raoul, Blanche s'acclimataient à merveille. Il est vrai que tout le personnel de la caravane s'ingéniait de mille façons pour les égayer, les servir et leur épargner la moindre fatigue. Francis Blaimont, Roumois, Arsène Panchot déployaient une activité qui ne leur permettait pas de s'arrêter aux misères inséparables d'une exploration africaine, et Paul Fabrin lui-même semblait perdre quelques-unes de ses préventions habituelles. Seul, Gib Rock geignait et se plaignait lorsqu'il constatait l'épuisement d'une partie des provisions dont la nomenclature avait fait l'objet de l'article IX du fameux traité convenu avec son maître. Mais il se consolait bientôt en portant à son crédit une livre sterling par jour.

– Milord, criait-il, le soleil a bu tout notre brandy. Je n'aurai pas ma ration quotidienne. C'est une livre de plus que vous me devez.

Et Lord Sylvan Hatkins répondait avec son flegme imperturbable :

– Figurez-vous, mon très cher Gib, qu'un Arabe se trouvait une fois dans votre situation… ou plutôt dans la situation pleine d'horreur qui vous attend… Donc, ce pauvre diable était à demi mort de faim et de soif, et il errait perdu dans le désert immense. Tout à coup, il aperçut à ses pieds un sac arrondi : « Allah, sois loué ! s'écria-t-il, tu me sauves la vie. Je vais enfin boire et manger… » L'Arabe ouvrit le sac avec un empressement que vous devez concevoir, maître Gib, mais il le rejeta aussitôt. Il n'était empli que de perles précieuses ! Comprenez-vous la morale de ma petite histoire, Gib ?

– Oui, milord, mais si je subis des privations, n'en subirez-vous pas à votre tour ? Et si, par hasard, il nous faut mourir…

– Oh ! moi, cela m'est égal. Je suis ici pour cela… Empilez donc livres sterling sur livres sterling, banknotes sur banknotes ; dans le désert, ce ne sera jamais que des perles, et les perles, mon cher ami, sont difficiles à digérer.

– Moquez-vous de moi, milord ; vous ne parviendrez pas à m'épouvanter.

– Vous épouvanter, Gib, y songez-vous ? N'êtes-vous pas mon compagnon tutélaire et mon ange gardien ? Rassurez-vous, Gib, et pour dissiper vos fâcheuses appréhensions, portez, encore une livre sterling à votre crédit. Une perle de plus ou de moins dans le sac, cela ne changera rien à la conclusion de mon historiette.

Gib Rock inscrivait sans hésiter, et prenait patience en additionnant le joli magot, presque une petite fortune, dont il était déjà possesseur.

Tout allait donc pour le mieux dans la caravane, et sauf le khébir et le colonel Tombelène, qui observaient attentivement les « faits et gestes » des Touaregs, personne ne s'inquiétait sérieusement des éventualités de l'avenir.

Un soir, nos gens campèrent à proximité de trois puits creusés au fond d'un talus couvert de broussailles. Ces puits donnaient une eau potable et assez abondante, mais ils servaient de points de repère à des bandes pillardes. Des ossements humains, des carcasses de chameaux, des débris d'armes épars çà et là, disaient les péripéties des luttes et des drames qui avaient dû se passer en ce lieu sinistre. Lorsque les animaux se furent abreuvés, lorsque les serviteurs eurent dressé les tentes, Amar ben Hamis recommanda aux « gardes » d'exercer une surveillance vigilante, et de tirer impitoyablement sur tout homme qui chercherait à pénétrer dans l'enceinte du camp avant le fedger[11].

La nuit n'était pas encore définitivement tombée ; seules, les étoiles les plus brillantes, Sirius et Vesper, émergeaient dans l'azur gris pourpre du ciel et scintillaient comme deux diamants d'une pureté extrême. À l'orient, une bande rougeâtre presque confondue avec la teinte jaune des sables, bordait l'horizon, se rétrécissait petit à petit et faisait place à une pénombre qui grandissait à chaque instant. On eut dit la fumée épaisse d'une fournaise ardente, envahissant le firmament et le voilant à tous les regards. C'était le moment, du crépuscule, moment toujours rapide dans le Sahara, mais présentant toujours une série de phénomènes atmosphériques d'une splendide beauté. Les voyageurs admiraient le spectacle grandiose qui s'offrait à leur vue, lorsque le khébir s'approcha d'Arsène Panchot, de Blaimont et de deux chameliers Chamba réunis par hasard, et formant un groupe séparé.

– Écoutez-moi, leur dit-il à -voix basse ; n'attirez pas l'attention de vos camarades par des mouvements précipités. Un grand danger nous menace. Prenez vos armes et venez me joindre isolément du côté de la tente des Anglais. Là, je vous indiquerai ce qu'il vous reste à faire pour conjurer le péril suspendu sur nos têtes… Allez, je vous attends.

Quelques minutes après cet avertissement, les trois hommes se trouvaient réunis à proximité de la tente de Lord Sylvan Hatkins.

---

11 Pointe du jour.

– Marchez derrière moi, dit le khébir, et exécutez ponctuellement mes ordres.

Suivi de ses compagnons, Amar ben Hamis se dirigea vers le puits le plus éloigné du camp, en prenant toutes sortes de précautions pour ne pas être aperçu. Tantôt marchant à demi courbé, tantôt rampant sur le sable, il avançait en regardant devant lui et en cherchant à pénétrer les ténèbres naissantes. Enfin, il distingua une forme humaine couchée près des broussailles qui garnissaient l'orifice du puits.

– C'est lui, dit-il en désignant à ses camarades l'homme couché. Puis il ajouta : Approchons-nous sans bruit ; tombez comme la foudre sur ce bandit, emparez-vous de lui ; empêchez-le d'appeler et de bouger.

En un clin d'œil, Arsène Panchot, Blaimont et les deux Chamba se portèrent près de l'homme allongé, qui se dressa sur ses pieds comme mû par un ressort et essaya de se défendre. Mais le sabre qu'il tenait en main lui fut enlevé, et Panchot lui appliqua la bouche de son revolver sur la tempe, en disant :

– Si tu remues la moindre des choses, mon vieux, bonsoir la compagnie ! je te fais sauter le caisson.

L'homme cessa toute résistance et dit :

– Ne me reconnaissez-vous pas ? Que voulez-vous ? Je suis Hamera, le cheik des Touaregs, je suis un des vôtres.

Le khébir se montra.

– Laissez ce Targui, commanda-t-il en s'adressant spécialement à Panchot ; éloignez-vous un peu et tenez-vous prêts à venir vers moi si je vous demande secours. Il faut qu'Hamera et moi nous restions seuls ensemble.

Panchot, Blaimont et les Chamba se retirèrent à quelque distance.

– Hamera, continua le khéhir, toute résistance est inutile, j'ai bien pris mes précautions, et ta vie est dans mes mains.

– Je le sais. Que désires-tu ? demanda le Targui.

L'attaque.

– J'ai deviné tes desseins ; j'ai compris que tu voulais nous perdre en attirant les guerriers du désert sur la caravane que je guide. Tu as juré que nous n'arriverions pas jusqu'au Djebel-Hoggar.

– Khébir, qui t'a renseigné ? Ceux qui ont parlé ont menti.

– Non, Hamera, non, car tu es un Snoussi.

Le Targui tressaillit et parut éprouver un sentiment indéfinissable de crainte.

– Comment sais-tu cela ? demanda-t-il d'une voix un peu altérée ; qui t'a livré ce secret ?

– Que t'importe ! répliqua Amar ; je ne viens pas discuter avec toi, je viens t'imposer des conditions.

– Parle.

– Pourquoi veux-tu empêcher le chef franc de visiter le Hoggar ?

Envers toi et les tiens il a été généreux, et tu as partagé avec lui le pain et le sel.

– Khébir, je ne déguiserai pas la vérité. Lorsque nous recherchâmes un refuge à Ouargla, nous n'étions pas des fugitifs. Nous escortions une caravane pour approcher le chef franc dont la renommée était venue jusqu'à nous. On nous avait conté qu'il voulait « éclairer » nos contrées pour y conduire plus tard des guerriers nombreux et nous soumettre à l'autorité de sa nation. Libres nous sommes nés, libres nous voulons mourir.

– Tu sais qu'il entend respecter votre indépendance. Il désire pénétrer dans le Hoggar pour nouer des relations d'amitié avec les chefs Touaregs, faire des échanges avec les marchands du pays, creuser un puits sur la route que suivent les caravanes, enfin répandre des bienfaits partout où il passera.

– Qu'avons-nous besoin des bienfaits des chrétiens ! Le Sahara ne nous suffit-il plus et nos troupeaux ne vivent-ils plus sur le domaine d'Allah ? Aussi bien que Dieu est Dieu et que Mahomet est l'envoyé de Dieu, jamais un Targui ne voudra être l'obligé d'un infidèle.

– Depuis quand les Touaregs sont-ils des croyants si scrupuleux ? Tu détestes le chef franc non comme musulman,

mais comme Snoussi, c'est-à-dire, comme membre de cette puissante association qui a juré une haine mortelle aux Européens, et même aux Arabes qui ne sont pas des vôtres. Je pourrais te tuer, mais ta mort ne nous servirait à rien, car nous serions obligés de terminer ici notre voyage. Si tu tiens à la vie, tu vas promettre de ne jamais attenter aux jours du colonel Tombelène et des gens de l'expédition ; tu vas t'engager à employer ton influence afin que les affiliés Snoussi ne nous inquiètent point pendant notre marche.

– Je ne puis jurer et promettre cela.

Amar ben Hamis arma froidement son pistolet et en dirigea le canon vers la poitrine du Targui.

– En ce cas, dit-il, récite la chehada, tu vas mourir.

Le chehada (témoignage) est la profession de foi des musulmans.

Tout musulman en danger de mort, dit le général Daumas, est tenu de prononcer la chehada ; s'il a perdu la parole, il doit lever un doigt vers le ciel en témoignage de l'unité de Dieu.

– Tu prétends que ma mort te serait inutile, répliqua le Targui en reculant d'un pas, alors pourquoi veux-tu me tuer ?

– Parce que j'entends qu'il n'arrive aucun malheur au chef franc pendant que je serai son khébir. Si son excursion se termine ici, j'aurai du moins le plaisir de lui témoigner ma reconnaissance en le prévenant des dangers ; qui le menacent et en le ramenant sain et sauf à Ouargla, – allons, récite la chehada…

Hamera comprit que la résolution du khébir était inébranlable et que rien, ne l'attendrirait. Il estima qu'un serment ou qu'une promesse ne valaient pas le sacrifice de la vie, car il s'écria :

– Khébir, si j'exécute tes volontés, qui me répondra de toi, tant que je suis en ton pouvoir faible et désarmé ?

– Ma parole. Je jure par le saint Prophète que, demain matin, tu seras libre de te retirer où bon te semblera. À ton tour, jure.

– Par Mahomet et Sidi Abd-El-Kader-El-Djlalli[12], dit Hamera en élevant la main, je prends l'engagement solennel de ne jamais combattre le Seigneur Tombelène, ni les gens de sa caravane, ni tous ceux qui se recommanderont de lui. Ses jours me seront sacrés. Qu'Allah me maudisse et que le démon prenne mon âme si je trahis mon serment !

– Très bien, continua le khébir ; maintenant pose ton cachet sur les deux écrits que voici.

Et il tendit deux feuilles de papier au Targui.

– Qu'est-ce que cela ? demanda celui-ci.

– C'est la répétition de ton serment en langues arabe et timâheq[13]. Les paroles s'envolent, les écrits restent. Je sais bien que les Touaregs n'ont pas coutume de se rendre parjures, mais il est bon de prendre quelques précautions pour assurer l'efficacité de tes promesses. Tu es un cheik vénéré, redouté, influent, et l'empreinte de ton cachet sur ces feuilles de papier en imposera aux pillards qui parcourent le désert en quête d'aventures et de butin. Il faut que nous soyons non seulement respectés, mais à l'occasion protégés. Signe donc, si tu veux que j'aie pleine confiance en toi.

Hamera résista, mais le mot « chehada » qui revint deux ou trois fois dans la bouche du khébir, vainquit toutes ses hésitations. Il prit fébrilement le cachet buriné qu'il portait, comme la plupart des chefs nomades, suspendu sur la poitrine, y appliqua un peu de koheul[14] qu'il humecta avec de la salive, et l'appuya fortement sur les feuilles de papier qui lui étaient tendues.

– Qu'Allah t'assiste, reprit Amar en mettant les deux écrits dans le capuchon de son burnous ; tu es libre, Hamera, et demain

---

12 Sidi Abd-El-Kader était un marabout vénéré dont le tombeau est à Bagdad. Il est le saint musulman le plus invoqué dans le Sahara. L'engagement pris en son nom est solennel et sacré.

13 Le timâheq est la langue spéciale des Touaregs. Il a beaucoup de rapports avec le berbère. Le commandant Hanoteau a publié une grammaire timâheq.

14 C'est du sulfure d'antimoine mélangé avec du noir de fumée ou de l'alun calciné.

tu pourras nous quitter. Seul, je connais ton secret ; pars avant qu'il soit dévoilé, car je ne répondrais plus de ta vie.

Le Targui ne répondit rien et se dirigea vers le camp en affectant une tranquillité, une indifférence qui n'étaient certainement pas dans son esprit.

– Eh bien ? interrogea Panchot en voyant arriver le khébir.

– Je m'étais trompé, répondit Amar ; nous n'avons à redouter aucun ennemi. Hamera veillait sur nous.

– Pourquoi nous as-tu demandé de le désarmer ? demanda Blaimont.

– Parce que, dans l'obscurité, je l'avais pris pour un de ces malfaiteurs qui rôdent la nuit autour des caravanes.

– Quel est le danger dont tu nous parlais et que nous devions conjurer en t'accompagnant ?

– J'avais relevé la trace d'une caravane qui a passé ici même il y a peu de temps. Je voulais savoir si nous avions proche de nous des amis ou des ennemis. Hamera m'avait devancé et, blotti derrière le puits, il s'assurait que rien ne troublait le silence du désert.

Panchot, Blaimont et les Chamba parurent se contenter de l'explication du khébir, et les cinq hommes rentrèrent dans le camp avant que leur absence ne fût remarquée.

Ce titre de « Snoussi » qui avait si profondément troublé le cheik Targui, sert à dénommer une communauté religieuse excessivement puissante qui compte parmi ses membres des marabouts fanatiques, des chefs influents, des guerriers courageux, de riches marchands d'esclaves. C'est une sorte de franc-maçonnerie du mal ayant son quartier général dans les cloîtres musulmans de la Cyrénaïque et les oasis du désert lybique.

L'ordre d'Es-Snoussi-Snoussi ou Snoussi, dit un voyageur, entretient des missionnaires dans tout le nord de l'Afrique ; il a répandu chez les Arabes et les Berbères sahariens ses doctrines dont l'essence est la haine des Européens, et en général de tous les chrétiens. Il met tous ses soins, il emploie toute son énergie à fermer à tout le monde, aux musulmans même, en un mot, à tous

ceux qu'il ne compte pas parmi ses affiliés, les routes menant de la Méditerranée au Soudan. Il destine surtout ses missionnaires à séparer, par des barrières morales, les Sahariens des gens du littoral ; il allume partout la haine contre les chrétiens, il excite impitoyablement les Algériens à se rebeller contre la France, il déchaîne les tribus fanatiques contre les tribus devenues tièdes en la foi. Enfin, il est le grand obstacle à l'exploration du Sahara et le grand danger pour les explorateurs. À la haine religieuse, la jalousie commerciale ajoute la crainte de voir le commerce de transit entre la mer et le Soudan, entre le Soudan et la mer, passer dans les mains de l'Européen ; et cette jalousie pousse cette haine jusqu'à la fureur.

Si la plupart des expéditions françaises ont échoué lorsqu'elles ont tenté d'explorer le grand désert, c'est parce qu'elles ne tenaient nul compte de la funeste influence des Snoussi ou parce qu'elles ignoraient l'existence de cette secte malfaisante. Les Snoussi ont bien conscience du mal qu'ils répandent et de la terreur qu'ils inspirent, car ils cachent leur qualité, agissent mystérieusement et avec la plus grande circonspection lorsqu'ils veulent frapper ou immoler ceux qui sont un obstacle à leurs desseins. Aussi Hamera avait-il été désagréablement surpris et presque épouvanté en apprenant que le khébir connaissait son secret, secret qui pouvait lui coûter la vie s'il eût été dévoilé, car les Arabes non affiliés haïssent les Snoussi autant qu'ils les redoutent.

Comment Amar ben Hamis savait-il que le cheik Targui était un Snoussi ? Par certains agissements qu'il avait remarqués, par certaines paroles qu'il avait recueillies. Ce n'est qu'à Goléah que le khébir avait été charitablement prévenu par l'ami dont nous avons parlé précédemment. Alors, ses doutes s'étaient changés en certitudes et il avait juré de démasquer le traître et de se servir de lui pour assurer le succès de l'expédition. Plus tard, nous saurons si ses projets étaient bien conçus et ses plans bien combinés.

Le lendemain, au Koddar (une heure avant le jour), Hamera et les deux autres Touaregs restés fidèles à la caravane montèrent

sur leurs mahara et quittèrent le camp. Amar se trouvait sur leur passage et veillait à ce que leur départ s'effectuât tranquillement.

– Souviens-toi ! dit-il au Snoussi quand celui-ci passa devant lui. Le cheik Targui ne répondit rien, mais quand il jugea qu'il était hors de la portée d'une arme à feu et qu'il ne pouvait être poursuivi, il s'écria d'une voix retentissante :

– Amar ben Hamis, chien, fils de chien ! c'est moi qui ai enlevé tes troupeaux et pillé tes tentes ; c'est moi qui t'ai dépouillé de tes richesses. Je te sortirai le cœur de la poitrine et le ferai manger à mes chiens.

– Ah ! maudit, rugit le khébir en lançant son poing dans la direction prise par les Touaregs, le désert est bien vaste, mais je te retrouverai.

XI. Le grand désert

Lorsque la caravane eut renouvelé sa provision d'eau, elle reprit sa route en suivant le lit d'un oued desséché, garni, çà et là, de touffes de Arin (Aristida pungens), grande graminée que les chameaux broutaient en passant. Après avoir assuré l'ordre de marche, le khébir se porta près du colonel Tombelène et lui raconta les incidents relatifs au départ des Touaregs.

– En laissant partir Hamera, dit le colonel, tu as agi imprudemment, ce me semble ; il eût mieux valu le garder comme otage.

– Otage embarrassant, répondit Amar, car des centaines de Touaregs auraient tenté de le délivrer. Avant trois jours, nous eussions été obligés de nous débattre dans un cercle sans issue et de périr misérablement. Comme représailles, nous pouvions, il est vrai, tuer Hamera, mais à quoi nous eût servi sa mort ? Tandis qu'aujourd'hui j'ai son serment.

– Un serment que la brise du matin a déjà emporté. Quelle confiance peut-on avoir en la parole d'un bandit, d'un voleur ?

– Détrompe-toi, Seigneur, jamais Targui n'a manqué à sa parole. Il tuera, massacrera, volera sans le moindre scrupule, mais il ne violera pas son serment. Chez les Touaregs, la fidélité aux engagements et la foi jurée sont sacrées.

– Alors Hamera usera de son influence pour nous ouvrir le chemin du Djebel-Hoggar ?

– Certes, non. Il est notre ennemi et il suscitera des obstacles, des entraves qui nous retarderont ou nous arrêteront, mais il respectera tes jours et ne tournera jamais une arme meurtrière contre toi. Avant tout, j'ai cherché à préserver ta vie. Que deviendrions-nous si tu nous manquais tout à coup ? N'es-tu pas la tête intelligente qui pense et le bras généreux qui soutient ? Tant qu'il te restera un souffle de vie, nous ne désespérerons pas de nos forces et de notre courage, et nous avancerons…

En recevant ces éloges outrés dont les Arabes sont toujours prodigues, le colonel Tombelène sourit ; mais il reconnut que le

khébir lui était sincèrement attaché, et que l'argent qu'il avait donné pour lui permettre d'épouser la belle Sada porterait un gros intérêt de reconnaissance et de dévouement. Le bienfait n'était pas semé sur un terrain stérile.

– Va, va, mon brave khébir, lui dit-il, je saurai me faire craindre des méchants. Avec des hommes tels que toi et mes vaillants compagnons, je n'ai rien à redouter. Si je réussis dans ma mission, je te devrai une bonne partie du succès et je saurai m'en souvenir.

– Ne m'as-tu pas récompensé d'avance ? dit le khébir.

Et il prit un pan du burnous du colonel qu'il porta à ses lèvres pour mieux exprimer la vivacité des sentiments qu'il ressentait. Puis il se retira.

La caravane avança encore pendant quatre jours et rien ne vint troubler ni inquiéter sa marche. Bientôt elle longea les derniers contreforts du plateau de Tademayt, nommé aussi par les indigènes El-Baten. Les voyageurs rencontrèrent une faune et une flore plus riches que celles des contrées qu'ils avaient déjà parcourues. Le capitaine Roumois, Blaimont et Panchot purent se livrer au plaisir de la chasse, car les hérissons, les porcs-épies, les lapins, les lièvres, et même des gazelles, furent aperçus en nombre relativement considérable. De belles et bonnes pièces de gibier, cuites à point, rissolantes et savoureuses, varièrent la provende quotidienne ; Gib Rock, qui, à l'occasion, était un peu cuisinier, prépara un pâté digne d'être servi, selon ses expressions, sur une table de Lord-maire. Il l'attaqua bravement, lui fit une brèche formidable, et se rattrapa ainsi des privations qu'il était parfois forcé de s'imposer.

Afin de rompre la monotonie d'une exploration qui se poursuivait sans incidents remarquables et qui offrait encore peu d'aliments à la curiosité, car des paysages uniformes, de vastes espaces se succédaient sans rien présenter de réellement pittoresque, les voyageurs indigènes et européens se réunissaient souvent après le Moghreb (coucher du soleil) et causaient entre eux des choses qui avaient attiré leur attention. Autant pour intéresser ses compagnons que pour instruire Raoul et Blanche,

le colonel Tombelène donnait un tour scientifique à la conversation et répondait obligeamment à tous ceux qui lui demandaient des renseignements. Un soir, on parla du grand désert, de ses phénomènes particuliers, de sa géologie, de sa météorologie, de son rôle dans l'économie terrestre. La causerie devint presque une conférence qui émerveilla plus d'un auditeur.

– Vous disiez donc, colonel, interrogea Roumois, que la plupart des déserts et principalement le Sahara, étaient les lits d'anciennes mers ?

– On le prétend. Lorsque la terre prit place parmi les mondes, elle eut bien des transformations à éprouver, bien des révolutions physiques à subir avant de prendre l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. Éruptions plutoniennes, dépôts de sédiments, poussées de la matière centrale vers la surface, bouleversements partiels ou généraux, projections de roches au sein des flots, soulèvements de montagnes, irruptions et retraits de la mer, déchirures profondes, commotions épouvantables se succédèrent pendant des milliers de siècles, tantôt avec une formidable violence, tantôt avec une extrême lenteur. Ce prodigieux enfantement créa les continents et délimita les contours de vastes nappes d'eau qui restent enclavées dans les terres ; et comme le globe n'était pas fini, sa croûte superficielle ébranlée par des tressaillements et des oscillations plus ou moins brusques, s'éleva ou s'affaissa. Des terrains submergés furent soulevés à de certaines hauteurs, et les eaux qu'ils tenaient emprisonnées rompirent leurs digues et s'écoulèrent vers l'Océan. Il n'en resta que dans les plus basses dépressions et dans les endroits où tout passage leur fut fermé par les accidents du sol. Les lits desséchés de ces mers ou lacs supérieurs d'autrefois sont les déserts d'aujourd'hui.

– Votre explication, colonel, est certainement très rationnelle, mais n'a-t-elle pas été un peu fabriquée par les géologues modernes ? – Maintenant, tous les savants ou tous ceux qui croient être des savants ont chacun un « système » personnel avec lequel ils prétendent tout démontrer. Moi, qui ne suis qu'un

ignorant, je ne demande pas des phrases et des hypothèses, mais des preuves, rien que des preuves pour être convaincu.

– Des preuves, capitaine ? regardez autour de vous et vous les verrez ; allongez les mains et vous les toucherez. Elles sont là qui se dressent comme témoins irréfragables du passé et vous racontent la transformation de la Terre. Tous les déserts gardent des traces plus ou moins apparentes des mers qui ont contribué à les former. Outre le long chapelet de lacs, d'étangs, de marais, de chotts, de sebkas salins disséminés à leur surface, la composition de leur sol est souvent identique à celle de certaines plages qui bordent l'Océan. En maints endroits, il ressemble au limon déposé au fond d'un bassin desséché ; c'est d'abord une couche sablonneuse, puis un banc généralement calcaire ou gypseux, très perméable et contenant d'énormes quantités de coquillages fossiles appartenant à des espèces qu'on retrouve quelquefois dans les mers voisines. Le sel, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, se rencontre presque partout, et souvent avec une abondance extraordinaire. Près des chotts d'Ouargla, nous l'avons vu s'étendant au loin et prenant l'aspect d'un champ de neige. Dans quelques déclivités, il s'amoncelle, se tasse, forme une croûte très dure que ne peut entamer le sabot d'un cheval, s'étale en cristaux transparents dont l'éclat éblouissant donne une puissance insupportable à la réverbération. On se croirait parfois sur un glacier des Alpes.

– C'est vrai, dit le capitaine, et il ne m'était jamais venu à l'esprit de demander d'où pouvait provenir tout le sel que nous foulions aux pieds.

– Quelques spécimens de la flore désertique, continua le colonel, fournissent aussi des preuves du long séjour des eaux salées sur les vastes superficies dont nous parlons. Les soudes, les varechs y croissent encore comme au temps où la mer baignait leurs tiges charnues.

– Ces deux solitudes infinies, la mer et le désert, interrompit Blaimont, éveillent des idées similaires chez l'homme qui les contemple pour la première fois.

– Moi, dit Panchot, je ne suis guère curieux, mais je voudrais savoir d'où vient tout le sable que nous rencontrons et qui forme ces dunes qu'il est si difficile de gravir.

– Je vous ai déjà appris, continua le colonel, qu'on rencontrait dans le désert des couches calcaires et gypseuses. En maints endroits la roche nue déborde, s'étale et forme une sorte de dallage continu que M. Martins a désigné sous le nom de gypse pavimenteux. Çà et là, elle est recouverte de petits cailloux quartzeux arrondis qui sont probablement les témoins inertes des débâcles diluviennes, car tout démontre qu'ils ont été roulés et entraînés par les eaux jusqu'aux lieux où on les rencontre. Le Sahara étant donc constitué, en majeure partie, par un sol dur et résistant, ne se recouvre de sable que par la désagrégation incessante des roches sous l'action du soleil.

– Père, demanda Raoul, apprends-nous pourquoi il pleut si rarement dans le Sahara.

– Les vents transportent les vapeurs dont ils se chargent en passant sur les Océans, et vont les répandre en pluies bienfaisantes sur presque tous les points du globe. Mais ils n'arrivent dans le Sahara qu'après avoir traversé des terres dénudées, qu'après s'être dépouillés de l'humidité dont ils étaient saturés. La faible quantité de vapeurs qu'ils détiennent ne peut se condenser et la pluie est excessivement rare. Il se produit divers phénomènes météorologiques ou mieux, il s'établit des courants et des contre-courants entre la zone torride et la zone circumpolaire qui donnent naissance aux moussons et aux alizés. Cette utile harmonie de la création rappelle ces paroles du commandant Maury, l'illustre Américain : « Les plaines arides et les déserts, comme les chaînes de montagnes, ont leur influence sur le grand Océan, aussi bien que les côtes et les bancs de sable sur les courants de la mer. »

– Mais puisqu'il ne tombe presque jamais de pluies dans certaines régions du Sahara, interrompit Gib Rock qui n'avait encore placé que de rares monosyllabes, d'où vient l'eau que nous rencontrons, d'où sort celle que nous trouvons dans les puits ?

– Ma foi ! dit Panchot, c'est la question que j'allais poser.

– Mes amis, répliqua le colonel, le cas que vous soumettez à mon appréciation n'est plus de mon ressort. Permettez-moi de céder la parole à M. Fabrin qui, mieux que moi, saura vous expliquer la configuration souterraine du Sahara.

– Messieurs, dit Paul Fabrin, il n'y a qu'un instant, notre chef respecté vous a appris que les bancs de calcaire ou de gypse qui constituent la surface du désert sont presque toujours perméables. Par conséquent, il est aisé de comprendre ce que devient l'eau qui tombe sous forme de pluie dans le Sahara ou dans les régions qui l'environnent. Elle filtre à travers le terrain et s'emmagasine dans les excavations. Là, elle est préservée de l'évaporation et ne subit aucune perte. Bientôt, elle s'accumule et finit par s'étendre en nappes, ou plutôt, en rivières souterraines dont le cours a quelquefois cinq à six cents kilomètres de longueur.

– Bigre ! fit Panchot.

– Oh ! je comprends votre étonnement, continua Fabrin, car il est difficile de concevoir des rivières de cette étendue dans cette région brûlée par les ardents rayons du soleil. Cependant le fait existe. C'est alors le Bahr El tahtani (mer inférieure) des nomades. Ceux-ci en connaissent le cours, et pour se procurer l'eau utile à leurs pérégrinations incessantes, ils creusent des puits de loin en loin. Ce sont ceux que nous rencontrons çà et là, et qui semblent être, pour ainsi dire, les jalons qui nous guident dans le désert, assurent notre existence et celle de nos bêtes de somme.

– Un puits, interrompit Amar ben Hamis, est un endroit sacré pour tous les voyageurs du désert. On le place toujours sous la protection d'un iman ou d'un saint vénérés, et nul n'oserait le combler ou l'infecter s'il n'y était contraint par les nécessités de la guerre.

– L'eau, ajouta Fabrin, ne circule pas toujours dans les conduits souterrains ; elle est souvent en réserve dans le sous-sol et presque à la surface des sables.

– Ah ! pour le coup, s'écria Panchot, contez ça à « d'autres ». Je ne voudrais pas vous contrarier, monsieur Fabrin, mais si vous

trouvez un demi-verre d'eau sous ce terrain plus sec que de l'amadou, je perds mon nom.

– Débaptisez-vous, mon brave Panchot, car à l'occasion vous pourrez trouver assez d'eau pour abreuver tout un régiment sur un terrain n'offrant aucune trace d'humidité.

– Sapristi ! dit le capitaine Roumois, j'avoue ne rien comprendre encore.

– Un peu de patience et vous comprendrez, capitaine. Les dunes sont quelquefois d'immenses réservoirs d'eaux pluviales ou d'eaux souterraines. Elles se saturent, conservent une humidité qu'on ne soupçonne pas en les regardant, car leur surface desséchée par le soleil ne présente qu'un sable friable et brûlant. Mais dans les déclivités, la nappe aquifère stationne, pour ainsi dire, dans les molécules arénacés et les imbibe en obéissant à la capillarité. M. Duponchel, l'un des promoteurs du chemin de fer transsaharien, a calculé que chaque mètre cube de sable contenait environ trois cents litres d'eau. Si l'homme savait distinguer les sables aqueux de ceux qui ne le sont pas, et s'il avait en sa possession les outils nécessaires pour creuser le sol et exprimer son humidité, il ne courrait presque jamais le risque de mourir de soif dans les immenses solitudes du Sahara.

– Oui, répliqua Roumois, mais il faudrait traîner derrière soi un attirail de forage comme celui que nous possédons. Vous avouerez, monsieur Fabrin, que tout ce matériel est quelque peu embarrassant lorsqu'on entreprend la traversée du grand désert.

– Je n'en disconviens pas, capitaine, cependant, je vous prierai de remarquer que nous sommes spécialement outillés pour percer les terrains durs et résistants plutôt que des couches ayant une faible consistance. Avant tout, nous voulons chercher et trouver une nappe d'eau abondante, nous voulons creuser un puits artésien, qui répandra la fertilité et la vie autour de lui.

– Quelle profondeur comptez-vous atteindre ?

– Je ne puis vous répondre d'une façon certaine, car je ne connais pas encore la disposition et l'altitude du terrain sur lequel nous opérerons. Je sais que nous pouvons fouiller l'écorce terrestre sur une épaisseur d'environ cent cinquante mètres, et

j'espère que l'eau jaillira avant que le trépan soit descendu à cette profondeur.

– Encore une question, monsieur Fabrin : pour arriver à la nappe aquifère, quelles sont les couches de terrain qu'il vous faudra transpercer ?

– Je l'ignore, capitaine, car les études géologiques du Sahara ne sont pas assez avancées pour qu'on puisse se prononcer définitivement sur la composition des terrains qui le constituent. Cependant, par les sondages que j'ai déjà exécutés dans le Hodna, je puis vous nommer les diverses variétés de roches que l'on rencontre habituellement et que les puisatiers indigènes désignent ainsi : 1° Es-Sbah, gypse terreux ; 2° Et-Trab, roche marneuse ; 3° Et tizaouïn, silice, plâtre, argile à structure arénacée ; 4° El-hadjen, roche gypseuse, rougeâtre et compacte ; 5° El mazoul, argile très grasse d'un blanc verdâtre et reposant sur les sables aquifères. Voilà tous les renseignements qu'il m'est possible de vous donner.

Tous les assistants remercièrent Fabrin d'avoir si obligeamment répondu à leurs questions ; et, après un instant de silence, Francis Blaimont continua la conversation.

– Voilà bien les savants ! dit-il en souriant ; ils s'en tiennent toujours au réalisme de la science, et, pour eux, le désert n'est qu'un accident géologique. Ils ne veulent pas voir sa sauvage magnificence et sa poésie grandiose. Ils ne découvrent que sa stérilité, sa désolation et les phénomènes physiques dont il est le théâtre. Et pourtant, est-il quelque chose de plus imposant que la solitude immense ? Peu à peu, a dit Fromentin, l'un des meilleurs peintres du Sahara, l'œil s'accoutume à la grandeur des lignes, au vide de l'espace, au dénuement de la terre, et si l'on s'étonne encore de quelque chose, c'est de demeurer sensible à des effets aussi peu changeants et d'être aussi vivement remué par les spectacles en réalité les plus simples. Le désert n'est plus un monde inconnu ; il a sa faune et sa flore spéciales ; il prend les aspects les plus variés et nous apparaît comme une chaîne dont chaque anneau serait formé d'un métal différent. Ici, c'est du sable brûlant ; là-bas, c'est un fleuve sans eau ; plus loin, c'est

l'oasis verdoyante abritant sous ses palmiers une population fière et vaillante. Si le désert avait eu, comme la plupart des empires, ses chroniqueurs et ses historiens, nous serions extrêmement frappés de son rôle politique, et la renommée de quelques-uns de ses fils indomptés marcherait de pair avec celle des plus illustres conquérants. Il est encore le plus sûr asile de la liberté, et abrite des vertus presque inconnues aux peuples civilisés. Comme le marin, comme le montagnard, comme tous les êtres habitués aux horizons sans limites, le guerrier nomade abhorre la servitude. Sa fierté native lui fait repousser toute sujétion ; il préfère traîner misérablement sa vie plutôt que de se courber sous l'autorité d'un « sultan ».

– Oh ! Oh ! interrompit le colonel Tombelène, vous êtes un véritable artiste, monsieur Blaimont, et vous nous décrivez un désert de Marilhat ou de Decamps.

– Que voulez-vous, colonel, je ne sais pas mettre de sourdine à mon enthousiasme lorsque je parle de l'un des plus grands spectacles de la nature. Du reste, il faut bien que le désert ait une individualité puissamment accusée, puisqu'il a inspiré les peintres que vous venez de citer et bien d'autres que je pourrais nommer. La peinture n'a pas seule glané dans ce champ fertile ; la musique et la poésie lui ont emprunté parfois ces accents sublimes qui saisissent l'âme et l'émerveillent. L'imagination arabe n'a-t-elle pas animé l'espace indéfini en le remplissant de djins, de péris, de gnomes ? Semblable à la lande bretonne, lande sauvage et sinistre, où viennent danser, tournoyer et chanter les lavandières, les sorciers, les fées, les poulpiquets, autour des dolmens et des menhirs, le désert est peuplé d'un monde fantastique, surnaturel, étrange, qui se dressera devant nos yeux ravis lorsque les explorateurs auront recueilli ses légendes et son histoire. Et le cadre n'est-il pas digne du tableau ? La splendeur du désert ne tient pas seulement à son immensité, mais aussi à ses mirages trompeurs, à la transparence de. l'atmosphère, à la pureté de son ciel toujours bleu, à ses magnifiques couchers de soleil, à la majesté de ses nuits sereines, à ses caravanes qui le

sillonnent en tous sens et mettent en communication le littoral de la Méditerranée avec le Soudan !

– Votre description est plus imagée que la nôtre, dit Fabrin, mais elle a le tort de sacrifier quelque peu la vérité pour la grande gloire de la poésie… qui est toujours mensongère. Vous

Deux-cents Touaregs débouchèrent d'un ravin

oubliez de nous parler de la chaleur torride qui nous accable, de la fraîcheur des nuits, de la réverbération fatigante des sables qui occasionne souvent des ophtalmies dangereuses, et enfin des pillards, des bandits, des fieffés coquins qui hantent le désert pour dépouiller ou tuer de modestes voyageurs comme vous et

moi. Tout cela, si vous le voulez, n'est pas grand'chose, mais il me semble que c'est un peu d'ombre dans votre tableau.

– Bah ! ajouta Blaimont en riant, vous foncez toujours les couleurs, monsieur Fabrin, vous exagérez des dangers presque imaginaires, et vous avez une trop mauvaise opinion des nomades. Je ne prétends pas qu'ils n'aient quelques peccadilles sur la conscience, mais, en somme, je les crois d'honnêtes coquins. Écoutez l'apologue de Maçoudi et vous serez convaincu : « Lorsque Dieu créa l'univers, chaque créature s'attacha à une autre créature. – Moi, dit la Raison, je m'attache à l'Irak. – Je t'y suivrai, dit la Science. – Moi, dit la Richesse, je m'attache à la Syrie. – J'irai avec toi, s'écria la Discorde. – Moi, dit la Santé, je m'attache aux nomades du désert. – Je t'y accompagnerai, dit la Sincérité. » – Pensez-vous que les nomades soient les plus mal partagés ?

– Je ne crois pas aux fables.

– Et surtout dans le Sahara, conclut le capitaine Roumois.

XII. Le premier combat

En quittant El-Baten, la caravane obliqua légèrement vers l'est pour atteindre le plus promptement possible l'Igharghar, le grand fleuve du Sahara. La dénomination de fleuve est un peu ambitieuse pour un cours d'eau toujours à sec, mais l'étendue de son bassin est vraiment remarquable. Il commence dans le Djebel-Hoggar et se termine près de Tougourt, en Algérie. Le lit de l'Igharghar est souvent suivi par les caravanes, car elles sont certaines de trouver çà et là quelques maigres pâturages et un peu d'eau dans les dépressions les plus basses. Malheureusement, les Touaregs viennent gâter les « agréments » de la route ; les nombreuses carcasses d'animaux, les squelettes humains que l'on aperçoit épars près des puits sont les lugubres témoins de nombreuses scènes de pillage et de meurtre.

À plusieurs reprises nos explorateurs virent quelques bandes de Touaregs, mais soit qu'elles fussent trop faibles, soit qu'elles fussent mal armées, elles n'affectèrent point de sentiments hostiles. Cependant Amar ben Hamis recommanda la plus grande circonspection et doubla l'effectif des postes chargés de la garde. Quoique les Touaregs ne tentent presque jamais des coups de main pendant la nuit, les sentinelles reçurent la consigne expresse de tirer sur tout être humain qui s'avancerait vers le campement sans s'annoncer comme « un invité de Dieu », c'est-à-dire, comme un voyageur. Malgré ces précautions, un soir, plusieurs chameaux furent volés, et l'on ne s'aperçut de leur disparition que le lendemain matin.

– C'est la guerre qui commence, n'est-ce pas ? dit le colonel à Amar.

– Oui, répondit le khébir, et je reconnais Hamera à ce coup d'audace. Mais sois tranquille, Seigneur, nous prendrons bientôt notre revanche.

La perte de quelques chameaux n'était pas un fait bien grave ; mais quelques jours après des chameliers abandonnèrent la caravane en emportant des ballots de marchandises, des. sacs de

grains, des armes et des munitions confiés à leur garde. Ces déserteurs, on le sut plus tard, se réfugièrent au milieu d'un parti de Ghadémésiens qui revenaient d'In-Çalah. Il est probable qu'ils avaient été effrayés par les menaces des Touaregs, et surtout par les dangers qu'ils entrevoyaient avant d'arriver au Djebel-Hoggar.

Quoi qu'il en soit, les voyageurs continuèrent courageusement leur route plus résolus que jamais à tout braver pour réussir dans leur entreprise. Un matin cinquante ou soixante Touaregs débouchèrent derrière un mamelon pierreux et se rangèrent en bataille. Leur aspect n'avait rien de rassurant. Montés sur des chameaux élancés, armés du bouclier, du sabre et de la lance, équipés pour la guerre, ils paraissaient vouloir disputer le passage à la caravane. Amar ben Hamis se porta seul vers eux et leur demanda avec hauteur ce qu'ils voulaient.

– Allah met dans nos mains les Francs qui se sont aventurés au milieu du désert, répondit un Targui ; ce sont des ennemis de notre foi.

– Oh ! les hypocrites ! reprit Amar, qui prétextent la « cause de Dieu » pour exercer les brigandages et leurs rapines. Que gagnerez-vous à notre départ ? – Rien. Tandis que si nous arrivons dans le Hoggar, nous payerons à vos chefs le droit des caravanes et nous contribuerons ainsi à vous enrichir.

– Khébir, répliqua le Targui, tu es presque des nôtres, puisque nous avons protégé des caravanes que tu conduisais dans le Soudan. Souviens-toi que nous sommes tes amis et laisse-nous dévorer la proie qui nous est offerte. La plus belle part du butin te sera accordée.

– Je ne trahirai pas ceux qui se sont confiés à moi. Vous êtes des maudits ! N'y a-t-il pas parmi vous votre cheik Hamera ?

– Nous ne dépendons pas d'Hamera et nous ne lui obéissons pas.

– Eh bien ! malheur à vous, si vous tentez de nous arrêter. La poudre parlera et nous ne craignons pas les balles.

Le khébir revint vers les voyageurs et leur recommanda de se tenir prêts pour le combat. Aussitôt les carabines et les pistolets

furent décrochés, et chacun, sauf Lord Hatkins, prit une attitude résolue.

Un instant intimidés par le fier langage du khébir, les Touaregs parurent se concerter : Ils formèrent un grand cercle au milieu duquel se plaça celui qui les commandait, et on les entendit parler, discuter avec une véhémence extraordinaire. Préparaient-ils un plan d'attaque, ou bien se décidaient-ils à livrer passage à la caravane ?

Enfin, ils s'éloignèrent sans donner le moindre signe de colère ou de haine. Un soupir de satisfaction sortit de la poitrine des voyageurs : Mme Tombelène embrassa Raoul et Blanche et s'écria tout émue :

– Oh ! mes enfants, mes chers enfants, vous êtes sauvés !

Soudain, les Touaregs firent une brusque volte-face, piquèrent la croupe de leurs mahara pour les forcer à prendre une allure rapide, et chargèrent la caravane en poussant des clameurs sauvages. Brandissant leurs boucliers et leurs lances, la figure voilée par une bande d'étoffe noire qui s'arrêtait au-dessous des yeux, ces bandits avaient un aspect fantastique.

– Feu ! commanda le colonel Tombelène quand il vit les Touaregs assez près.

– Feu !… Feu !… répéta le khébir.

Européens et Chamba tirèrent sur la troupe ennemie avec un ensemble qui eût fait honneur à un peloton de grenadiers. Cette décharge générale tua cinq chameaux et deux Touaregs ; elle calma un peu l'ardeur belliqueuse de ces pillards, qui s'avancèrent dès lors tout en désordre. Les assaillants, fort heureusement pour la caravane, ne possédaient qu'une dizaine de fusils à pierre d'une justesse équivoque ; ils répondirent par une décharge qui blessa deux chameaux et ne tua qu'un Chambi.

Lord Sylvan Hatkins regardait la bataille avec un sang-froid, une indifférence vraiment flegmatiques, et n'y prenait aucune part. Malgré les balles qui sifflaient parfois à ses oreilles, malgré l'odeur de la poudre, malgré les cris des combattants, il paraissait étranger au drame sanglant dont il pouvait être victime d'un moment à l'autre.

– Milord, lui dit Gib Rock, nous sommes attaqués.

– Je le vois bien. N'êtes-vous pas là pour veiller sur moi et me défendre, monsieur Rock ? Rappelez-vous les termes de notre convention.

– Je m'en souviens, milord ; mais si je suis tué ?…

– Vos héritiers vous béniront, car vous laisserez un joli pécule que j'augmenterai en souvenir de votre précieuse personne.

– Milord, cessez vos lugubres railleries. Le moment est mal choisi pour plaisanter.

– Vous vous permettez de me faire la leçon, ce me semble, maître Gib… Vous n'êtes qu'un cuistre, entendez-vous, monsieur le drôle, et si je ne me considérais comme un homme mort sur qui les injures n'ont aucune prise, je vous châtierais d'importance.

– Eh ! milord, n'affectez pas des allures de revenant. Vous ne devez mourir qu'après le Tropique. Par conséquent, agissez comme un homme en vie jusque-là.

En ce moment, il se produit une forte rumeur qui domina les détonations des armes à feu et les beuglements des chameaux affolés. Quelques Touaregs forçaient la ligne de bataille formée par nos voyageurs et pénétraient jusqu'au centre de la colonne, c'est-à-dire jusqu'au lieu où étaient groupés les bagages, le matériel de forage, les serviteurs impotents ou malades, Sada, Mme Tombelène, Raoul et Blanche. L'un d'eux brandit sa lance en poussant un cri sauvage et en baissa la pointe contre la poitrine de Mme Tombelène. Sada saisit à deux mains le fer de la lance et le détourna en jetant une injure tout arabe au Touareg.

— Oh ! le chien ! cria-t-elle, qui vient attaquer les femmes parce qu'il a peur des hommes !

Lord Hatkins vit le danger couru par Sada et Mme Tombelène. Preste comme la pensée, il prit la carabine que lui tendait Gib Rock.

— Puisque je suis encore de ce monde, dit-il, donne-moi cette arme, satané bavard… et imite-moi.

Et presque sans viser, il logea une balle dans la tête du Targui, qui tomba inanimé sur le sol.

Pendant quelques minutes, la mêlée devint générale, et de part et d'autre, l'on combattit avec un acharnement fiévreux. Excités par la riche prise qu'ils convoitaient, les Touaregs se battaient sans ordre, mais avec ardeur et courage. Ils agitaient fébrilement leurs larges sabres, et l'éclair des lames se détachait sur les boucliers comme la lueur électrique sur un nuage noir.

Le capitaine Roumois jurait, toussait, sabrait, grognait, tapait, et accompagnait chacun de ses coups des épithètes les plus raides de son vocabulaire soldatesque. – Francis Blaimont avait saisi l'un des lourds bâtons qui soutenaient sa tente, et s'en était fait une sorte de massue qu'il maniait avec une terrible dextérité. Chaque mahari qui passait près de lui s'en retournait avec une jambe cassée, et chaque lance qui le menaçait volait immédiatement en éclats. Obéissant à ses habitudes d'excessive prudence, Paul Fabrin s'était abrité derrière plusieurs ballots tombés à terre et tirait sur les Touaregs sans se découvrir et s'exposer. Les Chamba tenaient énergiquement tête aux assaillants et prenaient parfois l'offensive.

Le colonel Tombelène, Arsène Panchot, Amar ben Hamis formaient un terrible trio que rien n'arrêtait et que l'on apercevait toujours là où le danger semblait être le plus imminent. Tout en combattant pour la défense personnelle, ils surveillaient les gens de la caravane, les encourageaient, les protégeaient et les guidaient dans les marches et contre-marches qu'il fallait exécuter pour se porter vers les points les plus menacés.

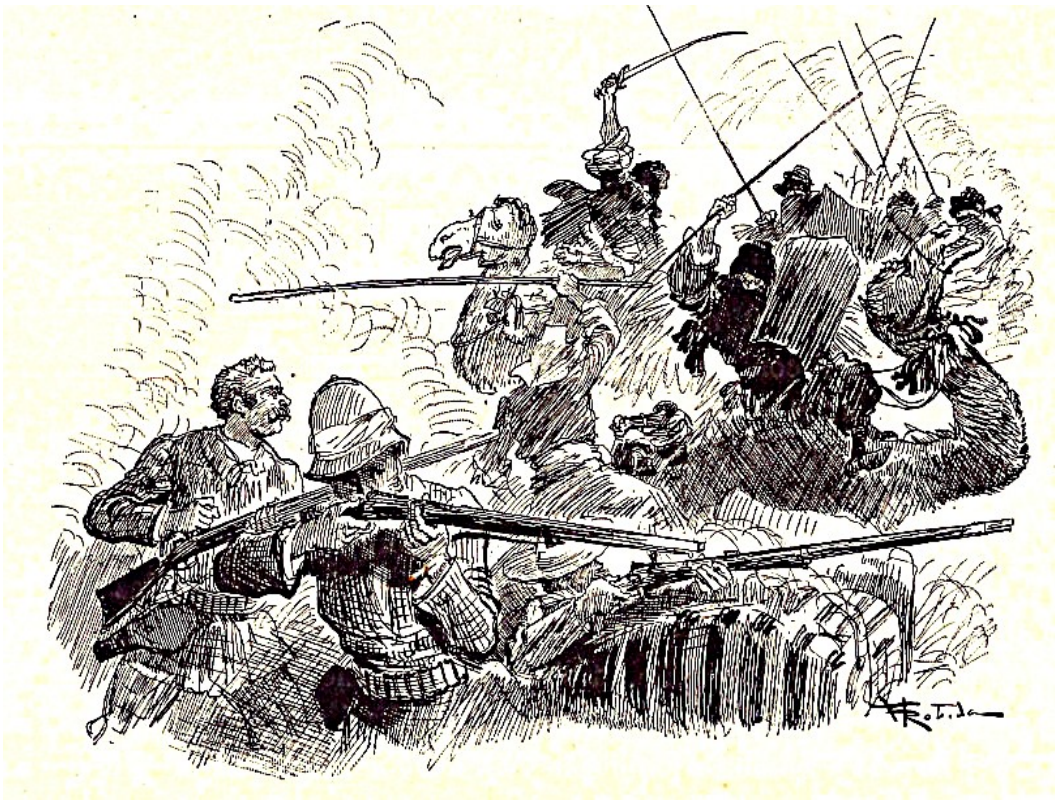
Obéissant à son impétuosité naturelle, le colonel s'élança contre cinq Touaregs qui avaient réussi à s'emparer de cinq chameaux chargés. Voyant un seul homme devant eux, les pillards l'entourèrent et se ruèrent sur lui.

Mais avant qu'ils eussent le temps de se servir de leurs armes, Panchot accourut et enfonça son sabre jusqu'à la garde dans la poitrine d'un Targui.

— Enfin, s'écria-t-il, je paierai donc ma dette, et…

Le brave chasseur d'Afrique ne put terminer sa phrase commencée, un violent coup de bois de lance qu'il reçut sur le

crâne le renversa à terre sans connaissance. Encore quelques secondes et c'en était fait de lui, car les Touaregs, selon leur habitude, l'auraient infailliblement décapité pour emporter sa tête comme un trophée sanglant. Le colonel Tombelène se plaça devant le corps de son fidèle soldat et déchargea, à bout portant, son revolver sur le premier Targui qui s'avança. Celui-ci tomba sur le sable en se tordant sous les étreintes d'une atroce douleur. La balle avait pénétré dans le ventre et déchiré les intestins. L'attitude énergique du colonel effraya les autres Touaregs qui s'enfuirent en abandonnant le butin dont ils s'étaient déjà emparés. Du reste, celui-ci fut promptement secouru par Amar ben Hamis, Gib Rock, Lord Hatkins et quelques Arabes qui tentèrent un dernier et suprême effort pour terminer le combat. En quelques instants, la troupe ennemie fut complètement balayée, et on la vit, bêtes et gens, fuir pèle-mêle en soulevant des flots de poussière. Neuf Touaregs restaient inanimés sur le sol, et seize de leurs mahara étaient mis hors de service. La victoire était éclatante, car elle n'avait été payée que par la mort d'un Chambi, quelques égratignures insignifiantes, quelques blessures sans gravité et la perte de onze chameaux.



Et presque sans viser, il logea une balle dans la tête d'un Targui

Panchot ne tarda pas à reprendre ses sens. Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui comme un homme qui s'éveille, encore impressionné par un songe pénible. Il se leva d'abord tout effaré ; mais n'apercevant que des figures amies, il sourit et laissa tomber de ses lèvres des expressions goguenardes.

— Sacré nom d'un Bédouin ! murmura-t-il ; il me semble que quelqu'un a essayé de m'administrer le coup du lapin !

— Allons, remets-toi, dit le colonel Tombelène en soutenant le chasseur encore peu solide sur ses jambes ; ce ne sera rien…

En entendant la voix de son supérieur, Panchot se souvint immédiatement de l'épisode qui avait manqué lui être si fatal.

— Ah ! je me rappelle, s'écria-t-il, un Targui a voulu me tuer… Comment se fait-il donc que je sois encore en vie ?… J'ai pourtant reçu sur l'occiput un coup qui eût assommé un bœuf… Mon colonel, je parie que c'est vous qui m'avez sorti de ce mauvais pas… Faudra-t-il donc que je sois toujours votre obligé ?

Et le rude soldat cessa de parler, car sa gorge se resserra sous l'effort d'un sanglot. Deux larmes humectèrent ses-paupières, glissèrent sur sa peau brunie et se perdirent dans les poils de sa moustache grisonnante. Puis, il prit les deux mains du colonel Tombelène et les porta à ses lèvres avec une touchante effusion.

— Mon colonel !… mon colonel ! répétait Panchot. Et c'était tout ce qu'il pouvait faire.

— Mon brave Panchot, reprit le colonel, tu tombais victime de ton devoir pour me secourir. Devais-je t'abandonner ? Une autre fois tu seras plus heureux. Du reste, j'aurai maintes occasions d'employer ta bravoure, car les dangers vont surgir sur nos pas.

— Mon colonel, ajouta simplement Panchot, s'il faut quitter quelque part ses os pour vous, j'espère bien que vous me choisirez.

— C'est entendu, mon brave. Et maintenant, va te reposer. Un peu de repos te remettra complètement.

— Pour vous obéir, j'y vais, mon colonel.

— Gib, commanda Lord Sylvan Hatkins, accompagnez notre camarade Panchot, et voyez au fond de votre cantine s'il ne reste pas une ou deux bouteilles de vin de Bordeaux. Vous les lui donnerez en guise de cordial.

— Milord, répliqua le chasseur d'Afrique, dont la gaieté naturelle revenait au galop, si vous n'êtes pas médecin, vous pouvez vous vanter tout de même de vous connaître en tisanes. Celle que vous m'ordonnez vaut tous les remèdes, tous les onguents, toutes les drogues et toutes les potions de l'univers.

Gib Rock et Arsène Panchot se retirèrent. Cinq minutes après ils trinquaient ensemble, buvaient à la santé de leurs maîtres, à la gloire de la France et du Royaume-Uni et de l'extermination de tous les Touaregs du grand désert.

Avant de réorganiser la caravane mise en désordre par l'attaque des Touaregs, le colonel voulut rassurer sa femme et embrasser ses enfants. Il les trouva près des bagages, encore tout émus des dangers qu'ils avaient courus. En quelques mots il fut mis au courant de ce qui s'était passé.

— Et je n'étais pas là pour vous défendre ! dit-il ; il a fallu que vous soyez secourus par des étrangers. Désormais, je ne me séparerai plus de vous.

— N'y a-t-il que nous à protéger ? répondit Mme Tombelène ; tu te dois au salut de tous ceux qui te suivent.

— Quand je serai plus grand, interrompit Raoul, je défendrai maman, moi tout seul.

— Ma femme, mes enfants, que je vous aime ! vous avez du courage plein les veines et de l'héroïsme plein le cœur !

Après une dernière étreinte et un dernier baiser, le colonel se sépara de sa famille et se concerta avec Amar ben Hamis, Roumois, Fabrin et Blaimont, pour prendre une décision. Il fut convenu que la caravane avancerait d'une dizaine de kilomètres, pour camper et passer la nuit sur un renflement rocheux que le khébir désigna comme un point facile à défendre.

Les Chamba enterrèrent leur compagnon tué au début de l'action et dépouillèrent les Touaregs restés sur le champ de bataille. Les Européens tentèrent d'empêcher cette profanation, mais ils durent y renoncer, car les indigènes invoquèrent les traditions du passé, et menacèrent de déserter si on ne leur laissait pas recueillir les fruits de la victoire. Du reste, tel est l'usage dans le Sahara, usage antique qu'on retrouve chez les populations barbares, qu'elles soient nomades ou sédentaires, qu'elles appartiennent au nord ou au midi, qu'elles aient à leur tête des souverains héréditaires ou des chefs élus. En la guerre, ce n'est point la gloire que recherchent ces natures indomptées, mais le pillage et ses profits immédiats.

XIII. Lord Sylvan Hatkins et Gib Rock

Après un repos d'une heure, la caravane repartit.

— Eh bien ? dit le colonel en s'adressant à Amar, tes prévisions ont été trompées, khébir, et Hamera commence à se venger.

— Hamera n'était pas avec ceux qui nous ont attaqués, j'en réponds sur ma tête.

— Quoi qu'il en soit, les Touaregs se déclarent nos ennemis et vont nous faire une guerre acharnée. Pénétrerons-nous jamais dans le Djebel-Hoggar ? La bataille d'aujourd'hui est un bien mauvais augure.

— Ne te plains pas, Seigneur, avant de savoir ce que te réserve le lendemain. Moi, je ne suis nullement fâché que les Touaregs nous aient attaqués. Le châtiment mérité qu'ils ont reçu portera ses fruits. Avant huit jours, on saura d'Ouargla à Idelès que nous marchons fièrement devant nous et que nous ne redoutons pas les hordes pillardes qui peuplent le désert. Celles-ci ne nous regarderont plus désormais comme une proie facile et réfléchiront avant de nous braver. Les hyènes et les chacals n'affrontent pas le lion.

— Khébir, tu vois tout en rose.

— Je parle comme je pense, Seigneur. Avec des hommes comme vous autres on peut tout entreprendre et tout oser. Sois sans crainte ; quoi qu'il advienne, nous pénétrerons dans le Hoggar.

— Puisses-tu dire vrai !

La caravane franchit rapidement les deux à trois lieues qui la séparaient de l'endroit désigné pour la halte. Elle prit position sur un plateau d'environ un kilomètre carré de superficie et y campa dans l'ordre accoutumé. Aussitôt que les tentes furent dressées et que les sentinelles eurent pris la faction, le colonel Tombelène se rendit chez Lord Sylvan Hatkins. Celui-ci, en compagnie de maître Gib, faisait l'inventaire de ses bagages, de ses chameaux, de ses provisions, de ses munitions, et constatait

avec une amère douleur que rien ne lui avait été enlevé, qu'il n'avait rien perdu pendant la bagarre.

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi, disait-il.

— C'est toujours la « veine » qui vous poursuit, milord, répondit Gib Rock ; vous êtes né sous une heureuse étoile. Là où tout le monde mourrait de faim, vous vivriez un siècle.

— Ces Touaregs, ces imbéciles, ces maladroits, ils n'ont pas seulement blessé un de mes chameaux !…

— Réjouissez-vous de cette maladresse, milord, dit le colonel en intervenant, car je serai probablement obligé de vous faire de nombreux emprunts.

— Colonel, je suis tout à votre disposition.

— Milord, j'ai toujours eu la certitude que je pouvais compter sur votre concours dévoué.

Après avoir échangé quelques mots de banale politesse, le colonel Tombelène expliqua le but de sa visite. Il venait remercier Lord Hatkins du service rendu à Mme Tombelène ; il venait, surtout, exprimer sa profonde reconnaissance, ainsi que celle de sa femme. Lord Hatkins n'amoindrit pas le mérite de son action en se retranchant derrière une fausse modestie. Il fut aimable, avenant, courtois ; il se montra homme du meilleur monde et gentleman accompli. Il s'estima heureux d'avoir sauvé la vie à Mme Tombelène et parla avec une extrême réserve de la part qu'il avait prise au combat.

— Milord, reprit le colonel, pour vous témoigner toute ma gratitude, nous ne pouvons vous offrir, ma femme, mes enfants et moi, que notre amitié ; c'est bien peu de chose, mais, si vous l'acceptez, nous vous en serons reconnaissants. Lorsque l'amitié est loyale, franche, exempte de calculs, elle a toujours un peu de prix.

— Colonel, répondit Lord Hatkins, je suis flatté que vous me jugiez digne d'être mis au nombre de vos amis. Mais pourquoi commencerions-nous une liaison qui ne durera pas longtemps ? Veuillez voir en moi un être complètement détaché des choses de ce monde. Je suis mort et…

— Milord, les paroles que vous prononcez sont des paroles de découragement. J'ignore quelles sont les causes qui les amènent sur vos lèvres, mais elles prouvent que vous avez souffert.

— Non.

— Que vous avez aimé, peut-être ?

— Nullement.

— Qu'est-ce qui vous irrite donc contre la vie ?

— Eh ! le sais-je ? Tout m'obsède et me lasse. Je ne suis pas méchant, et pourtant j'ai pris en grippe l'humanité. Il est vrai que je n'ai pas à me féliciter d'elle. Toutes les fois que j'ai essayé de répandre un peu de bien autour de moi, je n'ai rencontré que de l'ingratitude ou des dévouements cotés à des prix exorbitants.

— Au nom de notre amitié naissante, milord, voulez-vous me permettre de m'exprimer franchement sur votre prétendue misanthropie. Si vous daignez m'écouter et suivre mes conseils, vous reprendrez votre place parmi les vivants.

— Parlez, colonel, vous me rendrez service.

— Vous êtes né, milord, au milieu d'un monde pour qui les privilèges et la naissance tiennent lieu de tout. Si libérale que soit l'aristocratie anglaise, elle se complaît dans les traditions du passé et sacrifie aux questions de forme. Vous, l'aîné, et par conséquent l'héritier d'une grande famille, vous avez été élevé, choyé, surveillé, contemplé, admiré comme une sorte de fétiche par tous ceux qui s'approchaient de vous, et, même, ce qui est plus grave, par ceux qui étaient chargés de vous instruire et de vous enseigner la science de la vie. Au milieu de cet entourage adulateur, comment ne pas prendre une haute opinion de soi-même ? Quand vous jetiez les yeux autour de vous, vous n'aperceviez que des fronts inclinés et des échines courbées. Alors votre orgueil a grandi outre mesure ; vous avez ouvertement méprisé le ramassis d'hommes qui s'aplatissaient à vos pieds. Et les qualités que vous possédiez, les nobles aspirations que vous aviez ont été dévoyées ou étouffées. Quand vous étiez plus jeune, le cœur n'a jamais pris d'empire sur la tête. C'était le commencement de la misanthropie dont vous êtes affecté.

— Colonel, vous exprimez de fortes vérités, mais vous exagérez un peu la part de l'éducation sur mon tempérament. Je n'ai méprisé l'humanité qu'après l'avoir vue de près et quand l'expérience guidait ma raison.

— Vous étiez cependant bien jeune lorsque vous avez cravaché Gib Rock. Cet acte ne corrobore-t-il pas mes appréciations ?

— Oh ! pardon, Gib n'était que mon tenancier, un être d'une condition bien inférieure à la mienne, un valet qu'on châtie lorsqu'il se révolte.

— Eh ! milord, que vous disais-je ? Vous étiez tellement imbu de votre supériorité que vous estimiez Gib Rock et ses pareils un peu moins sans doute que vos chevaux et vos chiens.

— C'est peut-être vrai, colonel. Ayez l'obligeance de continuer.

— Plus tard vous avez occupé l'une des premières positions sociales du Royaume-Uni. Qu'aviez-vous fait pour cela ? Absolument rien. Votre droit d'aînesse et vos richesses que vous teniez du hasard vous ont poussé jusqu'aux plus hautes dignités. À la cour d'Angleterre, à la Chambre des lords, vous n'avez rencontré que vos pareils, c'est-à-dire des ennuyés solennels, guindés, pleins de morgue, ignorant les satisfactions que donnent le travail et un avancement mérité. Vous avez alors méprisé les hommes par ostentation et par vanité. C'était le second degré de votre misanthropie.

Lord Hatkins ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, dit-il, on se grise quand on est au pouvoir, et certaines cervelles se détraquent même ou prennent une forte dose de suffisance, mais l'éducation morale n'est pas assez développée pour changer cela. Quand je faisais partie de la Chambre des Lords, ou, mieux, quand j'étais gouvernement, j'ai versé dans ce travers avec la plupart de mes collègues, et j'ai cru que j'étais d'une essence supérieure. Mais tout ceci n'implique qu'un ridicule, si vous voulez, et non de la méchanceté.

— Vous ai-je dit que vous étiez méchant, milord ? Non, non. Je vous crois, je vous sais généreux et bon. Vous l'avez prouvé maintes fois depuis que j'ai ! 'honneur de vous connaître. Vous méprisez les hommes sans les haïr et vous ne vous êtes jamais

réjoui de leurs souffrances et de leurs misères… Si vous avez trouvé des ingrats et des dévouements intéressés, c'est parce que vous faisiez le bien sans discernement.

— Peu importe qu'un bienfait soit rendu d'une façon ou d'une autre. En est-il moins un bienfait ?

— Milord, un exemple qui nous est personnel va vous faire comprendre la différence que je cherche à établir. Lorsque vous êtes satisfait des services de Gib Rock vous lui comptez de l'argent ; moi, lorsque j'ai à me louer de ceux d'Arsène Panchot, je lui adresse quelques paroles élogieuses et je lui serre cordialement la main. De nous deux quel est le mieux servi, le plus aimé ? Je ne veux pas médire de Gib Rock que je crois un excellent garçon et qui vous sera tout dévoué le jour où vous le traiterez en homme et non en mercenaire, mais je pense que la comparaison serait tout à mon avantage.

— Moi, je n'en doute pas, colonel.

— Eh bien ! milord, est-ce difficile de se faire estimer de ses semblables ? N'en croyez absolument rien. Votre misanthropie est toute en apparence, si je puis exprimer ainsi ma pensée, et vous n'avez qu'à tenter un léger effort pour la repousser loin de vous. Votre passé vous a gâté, milord, parce qu'il a été une longue satiété et une longue indifférence. Vous marchiez dans la vie sans but déterminé, et malgré les plaisirs que vous avez recherchés, malgré les voyages que vous avez entrepris, malgré le savoir que vous avez acquis, vous retombiez lourdement sur vous-même. L'ennui, cet ennemi terrible que vous traîniez toujours et partout comme le forçat traîne son boulet, vous saisissait avec plus de force et d'empire. Ainsi s'explique le dégoût que vous manifestez pour l'existence.

— C'est vrai ; mais que faire pour combattre ce maudit ennui qui s'est emparé de moi et me consume ?

— Je ne connais qu'un remède ; mais il est souverain.

— Lequel ?

— Ne pas s'isoler, être indulgent pour autrui, se rendre utile.

— C'est tout un programme que vous me tracez, colonel.

— Un programme que je serais heureux de vous voir mettre en pratique, milord, car il contribuerait à vous donner meilleure opinion des hommes en général… et de vous-même en particulier.

— Enfin, nous verrons… plus tard… lorsque nous aurons dépassé le cercle du tropique…

Le colonel Tombelène se préparait à prendre congé de Lord Hatkins lorsque Gib Rock survint, tenant en main le carnet sur lequel il inscrivait soigneusement les dons et gratifications de son maître.

— Milord, dit-il, j'ai le désagrément de vous rappeler que vous m'avez manqué de respect.

Vous m'avez manqué de respect, Milord.

— Vraiment ? et quand cela, monsieur Gib ?

— Lorsque vous avez tué le Targui qui menaçait Mme Tombelène. Vous avez eu un mouvement d'impatience, vous m'avez traité de « satané bavard » et tutoyé.

— Comment ! monsieur Gib Rock, je me suis oublié jusqu'à vous tutoyer ? Mon crime est impardonnable et je vous présente toutes mes excuses.

— Milord, gardez vos excuses… elles ne valent pas un penny. Notre convention ne stipule pas exactement le prix qui doit être attaché à vos écarts de langage et à vos irrévérences, mais cela vaut très cher. Cependant, vous êtes libre de fixer la somme qu'il vous plaira de m'accorder comme dommages-intérêts.

— Monsieur Gib, mon très cher monsieur Gib Rock, inscrivez à votre avoir dix livres sterling pour vous indemniser des blessures… faites à votre amour-propre. Êtes-vous satisfait, honorable monsieur Gib ? Si cette somme ne vous suffit pas, je suis prêt à vous donner une pinte de mon sang.

— Milord, ne vous saignez pas… cela vous affaiblirait et je serais obligé de vous veiller. Dix livres ? ce n'est pas trop, mais je m'en contente.

— Eh bien ! interrompit Lord Sylvan en se tournant vers le colonel qui restait tout ébahi de ce singulier colloque ; de nous deux, quel est celui qui a raison ?

— Milord, reprit le colonel à voix basse, voulez-vous me permettre de tenter une contre-épreuve Vous serez promptement édifié sur la valeur de mes raisonnements, et, dans deux minutes, vous ne reconnaîtrez plus Gib Rock.

— Essayez, répliqua Lord Hatkins ; mais je vous en préviens, je ne crois pas aux miracles.

Le colonel s'avança vers Gib Rock tout occupé à inscrire la gratification qui venait de lui être accordée.

— Gib, dit-il.

— Colonel, que désirez-vous ?

— Je veux vous parler sérieusement.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, colonel.

— On m'a signalé un parti de Touaregs rôdant autour de nous. J'ai décidé de punir ces bandits et de tomber à l'improviste sur eux cette nuit. Pour exécuter cet audacieux coup de main, il me faut des hommes courageux, énergiques, résolus… J'ai bien songé à nos chameliers, mais je n'ai aucune confiance en eux parce que ce ne sont que des valets. Ceux qui me suivront doivent être braves comme une épée, remplis d'abnégation, prêts à se sacrifier sans calcul. J'ai compté sur vous, Gib, et j'espère que vous n'hésiterez pas à me seconder.

— Ah ! pardieu, oui, répliqua Gib avec élan ; je vous remercie, colonel, d'avoir pensé à moi pour cette utile besogne.

— Je savais bien que vous ne reculeriez pas devant le danger.

— Avec vous, colonel, j'irai où bon vous semblera.

— Je vous remercie, Gib, de la confiance que vous me témoignez. Permettez-moi de vous serrer la main.

— À moi, colonel, à moi qui ne suis qu'un…

— Vous êtes un homme, Gib, et probablement un des meilleurs que je connaisse. Si j'ai besoin de vos services, je vous dépêcherai Panchot. Allons ! au revoir, Gib.

— Colonel, comptez sur mon entier dévouement.

Le colonel Tombelène étreignit la main de Gib Rock, salua Lord Hatkins et se retira.

— Ma foi ! murmura celui-ci, je méritais cette leçon. Le chef de notre expédition est vraiment un sage et un homme d'élite. Me réconciliera-t-il avec l'humanité et avec moi-même ? Avant que nous ayons atteint le tropique du Cancer j'ai tout le temps nécessaire pour réfléchir à ce grand problème. En attendant, continuons à être mort…

Et comme le crépuscule s'effaçait pour faire place à la nuit, Lord Sylvan respira à pleins poumons la brise du soir et écouta une voix grave et sonore qui dominait la rumeur causée par le rassemblement des bêtes de somme et le babillage des Chamba se racontant les épisodes de la journée.

C'était Amar ben Hamis. qui saluait le colonel Tombelène par un chant qu'on répète souvent dans les douars au retour d'une expédition :

« J'obéirai à l'appel de mon ami,

« Quand la lumière du matin serait le reflet des épées,

« Quand les ténèbres de la nuit seraient les ombres de la poussière soulevée par les pieds des chevaux,

« J'irai pour mourir ou pour être heureux,

« Le moindre des sacrifices auxquels j'ai consenti, c'est de mourir.

« Puis-je vivre loin de l'asile que j'aime ?

« Puis-je supporter l'absence de mon ami ?[15]… »

15 Poésie arabe.

XIV. Les Touaregs

Pendant les quatre à cinq jours qui suivirent celui de la « bataille », la caravane continua à se diriger vers l'Igharghar sans être inquiétée. Quelques ondées rafraîchirent l'atmosphère et ranimèrent un peu la verdure de la maigre végétation qui s'étiolait sur un terrain brûlé. Les voyageurs respirèrent plus librement et ressentirent un bien-être inaccoutumé. Malheureusement la pluie ne tomba qu'à de rares intervalles, et le ciel reprit bientôt sa sérénité habituelle. La chaleur parut alors plus suffocante, et la réaction produite par un changement insolite de température amena quelques malaises qui se dissipèrent cependant assez vite, grâce aux soins incessants qui furent prodigués aux malades. Les animaux souffrirent plus que les hommes ; l'on dut abandonner ou tuer une vingtaine de chameaux qui marchaient difficilement. Toujours favorisé par l'aveugle fortune, Lord Hatkins ne perdit aucune de ses bêtes de somme, et il se regarda comme le plus malheureux des hommes… d'être si heureux.

À plusieurs reprises, des groupes isolés de Touaregs furent aperçus dans le lointain. Montés sur leurs mahara, la lance en arrêt, ils parcouraient rapidement la plaine immense, s'arrêtant de temps à autre sur les points culminants pour fouiller du regard les replis du sol et chercher les vestiges de quelque caravane. Leurs silhouettes se dessinaient en traits nettement accusés sur l'horizon et semblaient prendre des proportions démesurées, à cause de la transparence et de l'échauffement des couches inférieures de l'air. Malgré leur aspect terrible, ils ne firent point de démonstrations hostiles. Il est probable que la rude leçon infligée à leurs camarades leur avait inculqué des principes de respect, leur avait appris des notions sur la propriété d'autrui, qu'ils ne soupçonnaient pas jusqu'alors.

Cependant, les Touaregs n'étaient pas des ennemis à dédaigner, car leur bravoure est ordinairement secondée par une activité, une intelligence remarquables. Ils sont bien supérieurs à

tous les peuples, ou mieux, à toutes les fractions de peuples qui vivent dans le Soudan et le Sahara.

Les Touaregs se désignent eux-mêmes sous le nom d'*Imochagh* (hommes nobles, hommes libres), et ont une haute opinion de leur condition sociale. La fierté de leur allure, l'attitude de leur démarche, grave, saccadée, à grandes enjambées, démontrent qu'ils sont ennemis de toute sujétion et qu'ils vivent dans une indépendance presque absolue. Pourtant, il faut rabattre quelque chose des éloges dont les ont comblés certains voyageurs. S'ils ont des vertus, ils ont aussi des vices, et malheureusement ceux-ci paraissent plus nombreux que celles-là. Il est vrai qu'ils sont tolérants en matière de religion et qu'ils ne manquent jamais à la parole donnée et à la foi jurée, mais ils ont l'habitude de faire des réserves excessives avant de prendre un engagement afin de le rompre facilement ; parmi eux, on rencontre de nombreux sectaires dont le fanatisme ne le cède en rien à celui des musulmans les plus fervents.

Du reste, leur genre de vie n'est point propre à édifier, et l'on comprend que leurs voisins les craignent autant qu'ils les haïssent. Ils sont, pour nous servir d'une périphrase souvent employée ; ils sont les vrais pirates du désert, et l'exploitation du Sahara est leur véritable, et presque leur seule industrie. Ils assistent et guident les caravanes qui achètent leur protection, sinon ils les attaquent, les poursuivent, les harcèlent, les rançonnent, volent les animaux de charge et tuent sans pitié les voyageurs assez imprudents pour s'écarter. L'appui intéressé qu'ils ont quelquefois prêté aux rares explorateurs du Sahara peut avoir fait illusion à ces derniers ; mais une existence de meurtres et de rapines ne doit pas contribuer à développer des sentiments généreux, aussi contestons-nous la plupart des belles qualités qu'on leur accorde. Nous sommes persuadé qu'ils seront longtemps encore l'obstacle le plus sérieux à l'exploration du désert.

On partage les Touaregs en quatre groupes se subdivisant en nombreuses tribus : – les Azkar dans le Ghât, les Hoggar dans le Djebel-Hoggar, les Kelouï dans le Djebel-Aïr et les Ouelimenidèn

à l'est de Tombouctou. Les deux premiers groupes sont de race blanche, mais leur teint est excessivement bronzé par le soleil et le hâle de l'air. Le signe le plus caractéristique de leur costume est le voile qui cache leur figure et ne laisse voir que les yeux. Le litham – ainsi se nomme le voile – est d'un usage général et n'est jamais quitté par le Targui. Il le porte toujours et partout, même lorsqu'il mange, même lorsqu'il dort. Il croirait manquer à toutes les convenances s'il se découvrait devant quelqu'un. – À quoi attribuer cette coutume quelque peu gênante et dont s'affranchissent les femmes ? Les uns prétendent que c'est par une mesure hygiénique et pour préserver le nez et la bouche de la poussière impalpable que le moindre mouvement de l'atmosphère soulève ; les autres croient que l'usage du voile a été adopté à la suite de guerres entre tribus voisines afin d'éviter des vendettas qui s'éternisaient.

Il devenait difficile, en effet, de se venger d'un homme dont on ne connaissait pas les traits. Quoi qu'il en soit, les Touaregs interrogés à ce sujet répondent invariablement : – Des hommes comme nous ne doivent pas se laisser voir.

Tous leurs vêtements : serouel, gandoura, haïk, sont en cotonnade bleue ou blanche, et jamais en laine ; autre bizarrerie difficile à comprendre, car ils possèdent, en certains cantons, des moutons à laine, et les femmes savent tisser les toisons. Les armes du guerrier Targui se composent d'une longue lance dentelée de crocs recourbés, d'un gigantesque bouclier en peau d'antilope ou d'éléphant, d'un sabre à deux tranchants et à large lame, suspendu au côté, d'un poignard enfermé dans une gaine attachée sous l'avant-bras gauche et dont la poignée aboutit au creux de la main pour qu'elle soit facile à saisir. Seuls, les chefs et les guerriers qui ont été favorisés dans les razzias possèdent des armes à feu dont ils se servent rarement, car ils disent :

« Le bouclier, c'est autour de lui que se groupent les malheurs ;

« La lance est la sœur du cavalier, mais elle peut trahir ;

« Les balles et le fusil trompent souvent ;

« Le sabre ! le sabre ! c'est l'arme du Targui quand le cœur est aussi fort que le bras ! Lui seul boit du sang ! »

Parmi les groupes assez nombreux de Touaregs qui furent aperçus par la caravane, tous ne montrèrent pas cette haine aveugle et féroce qui anime ordinairement les musulmans contre les chrétiens. Quelques-uns offrirent leurs bons offices moyennant rétribution ; d'autres cheminèrent côte à côte avec les voyageurs pendant des journées entières et désignèrent au khébir les meilleurs gîtes de nuit et les sources les plus abondantes. – Du reste, Amer ben Hamis se portait hardiment au-devant de tout Targui voyageant isolément ou en troupe et s'autorisait du nom d'Hamera pour réclamer aide et protection, ou, plutôt, pour éviter toute agression. À plusieurs reprises, il dut montrer les promesses écrites délivrées un peu forcément par le cheik, et presque toujours ce simple carré de papier fit l'effet d'un talisman, et contint bien des ardeurs et des convoitises. L'on reconnut alors combien Hamera était influent et combien les Touaregs respectent leurs chefs.

« Ce respect est si grand, dit le général Daumas, que pour manger en présence de gens notables, un Targui se cache derrière son bouclier. »

XV. Le Djebel-Hoggar – L'Aïn-Sefra

Marchant à petites journées, la caravane arriva enfin sur les bords de l'Igharghar, le fleuve le plus important du Sahara. Il est vrai que ce fleuve n'avait pas une goutte d'eau et ressemblait à un vaste sillon tracé dans le sable par une gigantesque charrue. Son lit ne présentait que de rares traces d'humidité indiquées par des touffes d'herbes grisâtres. Les Européens furent très désappointés, car, d'après les renseignements qui leur avaient été donnés par les indigènes, ils s'attendaient à trouver devant eux, non un cours d'eau large et majestueux, mais au moins une rivière de second ordre. Pour les Touaregs, l'Igharghar est le « fleuve » par excellence, quelque chose comme le Gange des Hindous et le Meschacebé des Peaux-Rouges. Il prend sa source dans l'Atakàr-Ahaggar, l'un des massifs du Hoggar, s'alimente pendant deux ou trois mois des neiges qui tombent sur des pics les plus élevés, fertilise des plateaux d'une faible altitude et se perd enfin dans les sables, après un parcours insignifiant. Cependant, son lit, assez nettement tracé, se poursuit sur un espace de 1 000 km, et se termine près de Touggourt, en Algérie.

Amar ben Hamis assura que l'Igharghar coulait au-dessous de la surface du sol, qu'on n'avait qu'à creuser dans son lit, à une faible profondeur, pour trouver de l'eau. Cette expérience fut souvent tentée et réussit presque toujours. Certains, désormais, de ne pas souffrir de la soif, nos voyageurs avancèrent plus allègrement en suivant le fleuve, dont la large dépression formait une route assez commode et plus gaie, plus pittoresque que les sentiers qui sillonnaient le désert.

Cependant, les derniers événements avaient quelque peu refroidi le zèle des engagés Chamba. Quelques-uns d'entre eux, augurant très mal de l'avenir, désertèrent sans vergogne, ou, plutôt, se joignirent à des caravanes qui revenaient du Soudan et montaient vers le Nord. Ils trouvèrent à s'employer comme chameliers et comme gardiens d'esclaves. L'expédition fut ainsi réduite à vingt-sept personnes, y compris Raoul ; Blanche et les

serviteurs de Lord Hatkins. C'était un bien faible noyau s'il fallait encore se défendre contre les Touaregs, et peut-être les attaquer. Mais le cœur de nos intrépides explorateurs ne faillit pas un seul instant et ils continuèrent bravement leur marche en avant. Bientôt ils quittèrent la région désertique et pénétrèrent dans une contrée assez montueuse. Les collines que l'on apercevait à droite et à gauche de l'Igharghar étaient les derniers contreforts des plateaux de Mouydir et de Tasili, plateaux encore mal connus. La faune et la flore se faisaient plus riches, plus variées, et des taillis de mimosées, des palmiers groupés autour de sources isolées furent aperçus çà et là. On vit aussi des gazelles, des chacals, quelques autruches et des aigles et des vautours en quantité.

Après huit journées de fatigue, la caravane aborda un pays alpestre, escarpé, rocailleux ; elle touchait enfin au Djebel-Hoggar, cette terre promise après laquelle nos vaillants voyageurs soupiraient depuis si longtemps. Une vingtaine de lieues à peine les séparaient d'Idelès, la capitale de cette Suisse saharienne. Le cœur rempli d'espérance, ils campèrent sur le dernier gradin d'une chaîne montagneuse semi-circulaire. Le colonel Tombelène ne dissimulait pas sa joie et avait des mots aimables pour tous ses compagnons. Il les remerciait avec effusion de leur concours efficace et leur attribuait d'avance une bonne part de la gloire qui allait rejaillir sur son nom. N'était-il pas le premier Européen qui s'aventurait jusqu'au Djebel-Hoggar ? Ne remplissait-il pas dignement la mission que lui avait confiée la France ?…

Le lendemain, dès la première heure du jour, les voyageurs assurèrent solidement les charges sur les chameaux, placèrent ces animaux sur une seule file et prirent leurs dispositions pour s'engager dans les défilés étroits, les sentiers tortueux qu'il fallait gravir avant d'arriver à Idelès, Au moment où Amar ben Hamis prenait la tête de la caravane et allait donner le signal du départ, deux cents Touaregs débouchèrent d'un ravin et se rangèrent en bataille à la base d'un escarpement rocheux. Celui qui paraissait commander cette troupe se distinguait de ses

compagnons par des habits assez riches et les franges de soie qui ornaient les diverses pièces du harnachement de son mahari.

Sans hésiter un seul instant, le khébir s'avança vers lui.

— O mon frère ! dit-il, laisse-nous le chemin libre. Nous sommes des gens de paix qui venons nous placer sous la protection de votre Amghâr[16], à qui un chef franc apporte de riches présents.

— Votre arrivée nous était annoncée, répondit le chef Targui, et nous savons que vous êtes nos ennemis.

— Nous sommes des amis, je l'affirme par nos marabouts les plus vénérés.

— Pourquoi vous êtes-vous battus contre les *nôtres* ? Pourquoi avez-vous répandu leur sang ?

— Parce que nous avons été attaqués sans motifs et que nos vies se trouvaient en péril. Les hommes qui se sont jetés sur nous n'étaient pas des guerriers, mais des voleurs. Nous invoquons la justice des cadis, des cheiks et des imans du Hoggar. Si la loi nous condamne à payer la dia[17], nous nous exécuterons sans murmurer.

— Seul, l'Amghâr peut décider de votre sort.

— Conduis-nous auprès de lui.

— L'Amghâr s'est éloigné de nos montagnes et s'est porté vers le Sud pour châtier des fractions de Kelouis qui ont tenté des razzias sur nos terres. En son absence, aucun 'étranger ne doit et ne peut pénétrer dans le Djebel-Hoggar. Éloignez-vous donc et reprenez la route du désert.

Lorsque le khébir eut traduit les réponses du chef Targui aux Européens, ceux-ci éprouvèrent un vif désappointement, et le colonel Tombelène jeta un regard de colère sur les hommes qui s'opposaient à son passage. Mais il comprit bien vite qu'il était plus sage de temporiser que de tenter un coup de force et d'audace dont il eût été, sans doute, la première victime.

---

16 L'Amghâr est le chef du Djebel-Hoggar. C'est la tribu noble des Kel-Rbelâ qui a le privilège de fournir l'Amghâr ou chef des chefs à la confédération des Touaregs-Ahaggar.

17 La dia ou prix du sang.

Pourtant, Amar ben Hamis ne perdait pas tout espoir et mettait en pratique ce proverbe du Sahara répété souvent par Blaimont :

« Si celui dont tu as besoin est monté sur un âne, dis-lui : Quel beau cheval vous avez là, monseigneur ! »

Il flattait le chef en employant les expressions les plus hyperboliques et les formules les plus louangeuses. Puis il laissa tomber dans ses mains une vingtaine de douros et lui offrit un bournous, un haïk en laine blanche, une ceinture de soie, et enfin quelques livres de tabac. Ces présents adoucirent le farouche Targui.

— L'Amghâr, dit-il, recevra avec plaisir les Francs, car ils sont généreux et ont la main ouverte ; mais il traitera les Chamba en ennemis.

— C'est la quatrième fois que je viens clans le Djebel-Hoggar ; vous ai-je jamais apporté la guerre, ai-je jamais excité mes compatriotes contre les Touaregs ?

— Toi, Amar, tu es un khébir accepté par nous, quoique les Chamba soient nos ennemis héréditaires. L'Amghâr croira qu'ils sont venus pour éclairer notre pays. Éloigne donc ceux qui sont dans la caravane que tu diriges.

— Aussitôt que les Chamba seront séparés de moi, vous les tuerez. Je ne puis consentir à suivre tes conseils. J'ai répondu de leur personne et je dois vivre ou mourir avec eux.

— Demain, une caravane passera ici même pour aller à Ghadamès. Les Chamba seront libres de la suivre.

— Lorsque nous nous serons défaits de nos serviteurs, que deviendrons-nous ? Veux-tu contraindre les chefs francs à remplir les fonctions vulgaires de domestiques ? Est-ce que chez vous le *Djeud* s'abaisse jusqu'au rôle de Kheddim !

— Tu as raison. Les Chamba seront remplacés par des esclaves et par des gens de tribus serves. Nous n'avons rien à refuser à ceux qui vont devenir nos hôtes. Nous-mêmes, nous serons les humbles serviteurs des hommes qui mangeront notre pain et notre sel.

— Telle est la loi de l'hospitalité. Quand pouvons-nous entrer dans le Djebel-Hoggar ?

— Ce n'est qu'à l'Amghâr lui-même que vous pouvez crier : O maître ! nous sommes des invités de Dieu ! Et il vous répondra : Soyez les bienvenus !

— Mais puisque l'Amghâr n'est pas dans le pays…

— Je vous conduirai auprès de lui.

Amar ben Hamis parut avoir soudainement toute confiance en ce que lui disait le chef Targui, et reprit aussitôt :

— Les Touaregs ont le cœur riche et généreux. Promets-nous, cheik, de protéger nos têtes, et nous te suivrons dans les plaines où campe l'Amghâr.

— Je jure, répondit le cheik, que vos personnes nous seront sacrées tant que notre hospitalité s'étendra sur vous. Remplissez exactement les conditions qui vous sont imposées par la nécessité, renvoyez les Chamba, confiez-vous à nous, et votre voyage sera béni d'Allah.

Aucune hésitation n'était permise ; les voyageurs se concertèrent pour prendre une décision. Fallait-il abandonner les résultats déjà acquis par une campagne relativement heureuse, ou bien devait-on s'en retourner en Algérie et ne pas s'exposer à de nouveaux dangers, à de nouvelles fatigues ? La délibération fut courte. À l'unanimité des voix, il fut résolu que l'on irait rejoindre l'Amghâr, et que rien ne serait négligé pour tenter d'explorer le Djebel-Hoggar. Les engagés Chamba acceptèrent avec joie la proposition de partir avec la caravane de Ghadamès, car ils voyageaient avec répugnance chez les Touaregs et ne se faisaient aucune illusion sur les sentiments de ceux-ci à leur égard. Du reste, ils furent grassement rétribués, et la gratification qu'ils reçurent rendit la séparation moins amère.

Le lendemain, les Chamba firent leurs adieux aux Européens, se chargèrent des lettres que ceux-ci leur confièrent et prirent place dans la caravane de Ghadamès. Presque aussitôt, nos voyageurs, escortés par les Touaregs, se dirigèrent vers le sud-est. Ils emportaient avec eux tous les bagages, les marchandises, les graines, le matériel de forage, les outils, les munitions, enfin tout ce qui constituait leur principale richesse dans cette contrée inconnue.

La nouvelle caravane contourna le plateau d'Ahaggar en suivant les dépressions formées par les diverses collines du massif montagneux qui se profilait fièrement dans le lointain. Quoiqu'il ne pût apercevoir, pour ainsi dire, que la lisière du pays qu'il se proposait d'explorer plus tard, le colonel Tombelène reconnut que le Djebel-Hoggar était une sorte d'ampoule rocheuse, un soulèvement de l'époque secondaire, composé de grès et présentant une surface inégale violemment déchirée. Il remarqua la fertilité de quelques-unes de ses vallées, abondamment arrosées par les ruisseaux qui descendaient en mugissant des pics les plus élevés. La flore paraissait très variée, car elle se modifiait selon l'altitude. On voyait presque côte à côte les plantes de la zone tropicale et celles des régions tempérées. Amar ben Hamis, qui connaissait parfaitement le Djebel-Hoggar, donna des détails assez précis sur la région dont il est le centre.

— C'est un beau pays, dit-il, presque aussi riche que le Tell du Moghreb et aussi accidenté que lui. Les pics les plus élevés sont ceux d'Ilamân et de Tahât. Pendant l'hiver, leurs sommets se couvrent d'une couronne de neige qu'ils conservent environ deux mois. Dans les ravins de la montagne, le gibier abonde ; le chasseur tue des lièvres, des perdrix, des lapins, des porcs-épies, des hérissons. Les autres animaux sauvages sont le tahoûri, l'adjoulé[18], la lefa et des serpents de grande taille. Les douars sont assez nombreux, mais les villes sont rares. On n'en compte que trois : Idelès, située sur le haut Igharghar ; Tazerouk, à deux journées de marche d'Idelès, et enfin Sèlet, dans l'ouest du Hoggar. Les cultures sont belles et l'année voit deux récoltes. Cette contrée serait bénie d'Allah si ses habitants étaient moins irascibles, moins batailleurs et plus laborieux. Ils ne veulent point labourer, parce qu'ils prétendent que c'est un travail d'esclaves ; ils ne veulent point de marchés chez eux, parce qu'ils disent que les marchés sont bons seulement pour les Juifs.

Après trois jours de marche, la caravane longea la vaste saline d'Amadghor, qui a joué un rôle important dans les fastes sahariens. Autrefois, elle fournissait du sel aux populations du

18 Le tahoûri est une espèce de loup ; l'adjoulé semble être une hyène.

désert. Tous les ans, il s'y tenait une foire célèbre qui rassemblait une immense multitude. Les représentants de vingt peuples différents s'y donnaient rendez-vous, et, souvent, les riverains du lac Tchad y coudoyaient ceux de la Méditerranée. Les marchandises accumulées à Amadghor tentèrent la cupidité des pillards du désert, et de véritables batailles furent livrées sur les bords de la Sebkha. Enfin la foire cessa à la suite de nombreux actes de brigandage, et les marchands désapprirent la route de cette Beaucaire du Sahara.

En quittant les salines d'Amadghor, les Touaregs et les voyageurs continuèrent à se diriger vers le sud, mais en s'éloignant du DjebelHoggar. Bientôt, ils perdirent complètement de vue le pâté de montagnes qui fermait leur horizon du côté de l'ouest et ils s'engagèrent dans une contrée sillonnée de quelques maigres ouadis, parmi lesquels on remarquait le Tafessara, un de ces fleuves qui n'ont pas d'eau une bonne partie de l'année et qui, chez nous, mériteraient à peine le nom de fossés. Peu après, le désert reparut avec son uniformité, sa sécheresse, son soleil implacable et son aspect morne et terrible. Le colonel Tombelène et ses compagnons finirent par s'impatienter et demandèrent au cheik si l'Amghâr était bien loin.

— Encore huit jours de marche, répondit le cheik sans s'émouvoir, et nous serons auprès du chef du Djebel-Hoggar. Il campe aux environs de l'Aïn-Sefra[19], un lieu de rendez-vous pour les tribus nomades et bien connu de votre khébir.

— En effet, je connais l'Aïn-Sefra, dit Amar ben Hamis, et je suis étonné qu'un chef expérimenté comme l'Amghâr s'établisse auprès de cette source pour faire la guerre, car l'eau n'est pas excessivement abondante, et les ressources de bouche sont nulles dans les environs.

— Notre Amghâr est approvisionné par des alliés de l'Asben et par des caravanes. L'abondance est avec lui.

Cette explication ne parut pas très claire au khébir, mais il n'insista pas afin de ne point laisser deviner les soupçons qui envahissaient son esprit. Les Touaregs étaient les plus forts et

19 Source jaune.

certainement ils eussent tué ces « chiens de chrétiens », ainsi qu'ils appelaient les explorateurs dans leur langage haineux, si ceux-ci avaient montré quelque méfiance. À mesure qu'on approchait de l'Aïn-Sefra, ces pillards reprenaient leur vie aventureuse et se comportaient en véritables bandits. Ils molestaient les voyageurs, puisaient sans aucun scrupule clans leurs provisions, volaient des ballots de marchandises, employaient les chameaux de charge pour leur service particulier, en tuaient quelques-uns sans permission lorsqu'ils voulaient se procurer de la chair fraîche. Par une bizarrerie inexplicable, ou plutôt par suite de privilège « chançard » dont jouissait Lord Sylvan Hatkins, les voilés respectèrent tout ce que lui appartenait et lui témoignèrent même une certaine déférence, Lord Hatkins levait les mains vers le ciel et prenait à témoin de ses « malheurs » tous les saints des paradis du catholicisme et de l'Islam.

Quelquefois un certain nombre de Touaregs se détachaient du gros de la troupe et fouillaient le désert avec une activité fiévreuse. Après une expédition de deux à trois jours, ils revenaient chargés de butin et traînaient à leur suite des esclaves du Soudan, pauvres nègres dont l'aspect faisait pitié. Souvent, ils jetaient aux pieds de leur cheik des têtes humaines qu'ils avaient apportées comme des trophées de leurs sauvages exploits.

Ils jetaient aux pieds de leur cheik.

La société de ces coquins agréait fort peu, on le comprend, aux voyageurs ; et, plus d'une fois, ceux-ci regrettèrent de s'être bénévolement livrés à cette tourbe de scélérats qui ne respectaient rien et érigeaient en vertus le vol, le pillage, la tuerie. Tous les soirs, pour éviter un voisinage et un contact qui leur répugnaient, le colonel Tombelène et ses compagnons campaient à quelque distance des Touaregs et se tenaient en

garde contre eux. Paul Fabrin faisait toujours placer le matériel de sondage et de forage près de sa tente, et pour le garantir de toute déprédation, il déclara froidement au chef Targui « qu'il n'était pas méchant », mais qu'il brûlerait la cervelle au premier individu qui, pendant la nuit, essayerait de lui dérober le plus mince outil ou la moindre tige de fer. – Soit que cet avis énergique portât ses fruits, soit que les Touaregs ne fussent point tentés par des engins dont ils ignoraient l'usage et qui leur semblaient d'une faible valeur, ils ne volèrent rien. Enfin l'Aïn-Sefra fut atteinte.

C'était une vraie source du désert ; son eau était sale, jaunâtre, boueuse. Elle sourdait à la base d'un renflement de terrain composé de gypse et de sable et avait l'apparence d'une flaque comme on en voit dans nos champs un jour de pluie. Tout autour croissaient une douzaine de palmiers de haute taille. Un peu plus loin, une vingtaine de ces arbres magnifiques gisaient étendus à terre, sans doute depuis longtemps, car personne ne pouvait dire s'ils avaient été renversés par une tempête ou par la méchanceté et l'incurie humaines.

Était-ce tout ce qui restait d'une oasis prospère, ou bien l'Aïn-Sefra avait-elle donné naissance à la rare végétation groupée autour d'elle ? Nul encore n'eût pu 'répondre à celte question. Probablement, quelques noyaux de dattes jetés négligemment par des nomades, avaient germé, favorisés par l'humidité, et s'étaient développés en ces palmiers qui garantissaient la source des ardeurs du soleil, la gardaient des sables mobiles et paraissaient être des sentinelles commises à sa surveillance et à sa conservation.

Soit qu'elle fût en dehors des routes suivies par les caravanes, soit qu'elle se trouvât trop isolée, l'Aïn-Sefra semblait peu fréquentée. Dans ses environs, on ne distinguait pas ces squelettes nombreux d'hommes et d'animaux qu'on remarquait aux abords des puits et des sources du désert. Quelques ossements blanchis, calcinés par le soleil se voyaient çà et là, à demi enfouis dans le sable.

Les voyageurs écarquillaient grandement les yeux pour voir l'Amghâr et la petite armée dont il avait le commandement, mais leur regard augmenté de la puissance des lunettes d'approche ne découvrit absolument rien. Le désert s'étendait au loin sans présenter la moindre agglomération humaine. Le cheik Targui expliqua que le chef suprême du Djebel-Hoggar devait certainement se trouver à proximité de l'Aïn-Sefra et qu'il se montrerait aussitôt qu'il aurait connaissance du renfort qui lui arrivait.

À cause de la chaleur, ajouta-t-il, il est fort probable que l'Amghâr voyage la nuit afin de ne pas essouffler les mahara. Ses éclaireurs nous signaleront dès ce soir, et demain, s'il plaît à Allah, il nous rejoindra. Reposez, dormez en paix, nous touchons au terme de notre course.

Ces paroles ne rassurèrent qu'à demi Amar ben Hamis et le colonel Tombelène, mais comme il était impossible de rien changer à la situation, ils prirent leurs précautions habituelles pour passer tranquillement la nuit et dressèrent leurs tentes à deux cents mètres environ des Touaregs, installés et campés confusément autour de l'Aïn-Sefra.

La nuit, en, effet, fut calme. C'était une de ces belles nuits tropicales remplies d'étoiles scintillantes et de brises rafraîchissantes qui font oublier l'éclat du jour et son accablante chaleur. Tout était silencieux. Accroupis à terre, les chameaux ruminaient la provende d'orge et de fèves que les conducteurs leur avaient distribuée, et prenaient, dans les ténèbres, l'aspect de ces sphinx de pierre dont les Égyptiens ont couvert les sables de la vieille Afrique. Les sentinelles se promenaient lentement autour du camp endormi et jetaient à intervalles inégaux des cris d'avertissement que nul écho ne répétait.

Le lendemain, dès que l'aube matinale eut empourpré le ciel, les Touaregs réunirent à la hâte les chameaux de charge, montèrent sur leurs mahara et s'éloignèrent de l'Aïn-Sefra, ne laissant derrière eux que cinq animaux blessés et incapables de fournir une longue course. Surpris de ce départ précipité, les

voyageurs se placèrent devant leurs tentes et cherchèrent à se l'expliquer.

— Hé ! cheik, cria Amar ben Hamis à pleins poumons, où allez-vous ?

Les Touaregs s'arrêtèrent un instant et une voix qui fit tressaillir le vaillant khébir lui répondit :

— Abrité par mon litham, tu ne m'as pas reconnu, Amar ; je suis ton ennemi, Hamera, et je n'ai cessé de te suivre depuis Amadghor. J'avais juré de ne pas verser ton sang et celui de tes compagnons ; je tiens mon serment… Mais vous mourrez tous… Nous vous abandonnons sans ressources et sans soutiens au milieu du désert…

En ce moment, Paul Fabrin accourut tout effaré.

— Savez-vous ce qu'ont fait ces misérables ? dit l'agent voyer : ils ont comblé l'Aïn-Sefra… La source n'existe plus…

Un cri de stupeur et d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines. Les Touaregs repartirent en soulevant un épais nuage de poussière, mais les cinq exclamations suivantes parvinrent encore jusqu'à leurs oreilles :

Amar ben Hamis. — Djiffas-ben-djiffas[20] !

ARSÈNE PANCHOT. — Canailles !

GIB BOCK. — Fellows[21] !

ROUMOIS. — Tas de propres à rien !

Lord RATKINS. — Enfin, je suis donc volé ! ! !…

20 Charognes, fils de charognes.

21 Gueux.

Deuxième partie – l'oasis

I. Aide-toi…

Après un moment d'effervescence suscité par la colère et l'indignation, les voyageurs se regardèrent avec un morne désespoir. Éloignés de tout centre habité, séparés du monde civilisé par un désert immense, privés de tout moyen de transport et de vivres, qu'allaient-ils devenir ? Cette question se dressait effrayante devant eux et restait sans réponse, tant leur trouble était grand, tant leur désolation était excessive.

Le soleil émergea derrière les protubérances de gypse et de grès qui servaient de limite à la déclivité dont l'Aïn-Sefra était le centre ; sa lumière éclatante mit en relief la vaste solitude et la fit paraître plus aride, plus triste, plus dénudée que la veille. Cette nature lugubre s'harmonisait avec la scène qui venait de se passer et rendait la douleur plus amère, l'abandon plus navrant. Assise sur le bât d'un chameau, étreignant ses enfants contre sa poitrine, Mme Tombelène pleurait silencieusement, Sada, la courageuse Sada, n'avait aucune énergie et se résignait d'avance à toutes les souffrances qu'elle entrevoyait. Le colonel regardait l'espace infini comme s'il eût cherché au loin quelque vague espérance. Roumois, Panchot, Blaimont, Fabrin, Gib Rock, Amar ben Hamis n'osaient se communiquer leurs craintes et leurs terreurs. Le découragement était général. Seul, Lord Sylvan Hatkins ne paraissait pas affecté et se frottait les mains avec une satisfaction qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Il allait donc avoir sa dose d'émotions, et la perspective de mourir de faim et de soif ne l'effrayait pas… À quoi bon lutter pour rester un moment de plus sur la terre quand on n'est déjà plus de ce monde !…

Enfin, le colonel réagit contre les sinistres impressions qui l'accablaient et rompit le silence.

— Eh bien ! Amar, demanda-t-il au khébir, n'est-il aucun moyen de sortir de la pénible situation où nous nous trouvons ?

— Aucun, répondit le khébir en secouant tristement la tête.

— Bah ! fit Blaimont avec une apparente insouciance : Aide-toi, le ciel t'aidera !

Ce proverbe, lancé à brûle-pourpoint dans la conversation, raffermit le courage de Paul Fabrin. L'agent voyer releva fièrement la tête et son regard exprima une virile énergie.

— Oui, murmura-t-il, c'est bien cela… et peut-être serons-nous sauvés…

Puis il reprit à haute voix :

— Messieurs, ne perdons pas notre temps à nous lamenter et faisons notre inventaire.

Les voyageurs, ainsi que nous le savons déjà, avaient pris l'excellente habitude de placer, tous les soirs, autour de leurs tentes, les bagages, les outils, les munitions, les semences, les diverses marchandises qui leur appartenaient en propre ; et, grâce à cette précaution, les Touaregs ne leur avaient enlevé que leurs chameaux et des objets sans grande valeur. L'agent voyer constata surtout avec un vif plaisir que son matériel de forage était intact. Moins heureux, Gib Rock avait été dépouillé de presque toutes ses précieuses cantines et d'une bonne partie de l'attirail somptueux qui composait le mobilier de son maître… et le sien.

Une sérieuse inspection des vivres fit reconnaître que l'on avait du biscuit pour un mois environ. On possédait bien des conserves, du café, du thé, trois hectolitres d'orge, quatre de froment, deux de maïs, un de sorgho, un de fèves, un de haricots, et enfin diverses graines ou semences dont l'énumération serait trop longue ; mais tout cela, qu'était-ce pour douze estomacs habitués à une nourriture abondante ? À la rigueur, on pouvait manger pendant six à sept semaines, mais après ?…

Les Touaregs avaient emporté toutes les outres d'eau, et l'Aïn-Sefra étant comblée, il ne restait pas une goutte du précieux liquide aux voyageurs. Alors ils frémirent d'épouvante, car ils se virent condamnés à endurer le plus cruel de tous les supplices, celui de la soif.

En ce moment, l'un des cinq chameaux dédaignés par les Touaregs vint clopin-clopant rôder autour de l'emplacement qu'avait occupé l'Aïn-Sefra et chercha la source pour se désaltérer. Ne trouvant rien, l'animal piétina le sable avec impatience et respira à pleins naseaux l'humidité qui s'en échappait.

— Que veut donc ce chameau ? demanda Blaimont.

— Il nous indique ce que nous devons faire pour ne pas mourir de soif, répondit Fabrin. Les Touaregs (que le diable les extermine tous !) ont comblé et peut-être détourné la source, mais il leur a été impossible de tarir les filets d'eau qui l'alimentaient. Cherchons et nous les retrouverons.

— Oui, ajouta le colonel, cherchons-les… C'est le salut peut-être, car une caravane pourra passer et nous secourir avant que nous ayons consommé nos vivres.

— Et s'il n'en passe pas ? interrogea Lord Hatkins.

— Eh, pardieu ! répliqua l'agent, nous nous suffirons sans elle. Pour ma part, je vous déclare, milord, que je tiens fort peu à ce qu'une caravane vienne nous joindre, car je crains qu'elle ne soit composée d'une foule de coquins de la trempe de ceux qui nous ont volés, trahis et abandonnés.

— Alors, sur qui comptez-vous pour nous sortir du guêpier dans lequel nous sommes empêtrés ?

— Sur notre bonne volonté, milord, et puis sur le travail.

Le colonel Tombelène serra la main de l'agent voyer et le remercia du courage qu'il montrait.

— Votre exemple est un soutien, lui dit-il ; j'entends être le premier à vous seconder. Commandez, et je vous obéirai.

— Colonel, reprit Fabrin, gardez l'autorité qui vous appartient, restez toujours le chef intelligent et dévoué que nous connaissons et que nous aimons tous. Nul mieux que vous ne saurait nous conduire et nous protéger.

Un hurrah chaleureux poussé par les voyageurs fut la confirmation éclatante des paroles prononcées par l'agent voyer.

— Mes amis, mes bons amis, continua le colonel, touché par cette manifestation spontanée, je jure qu'aucun sacrifice ne me

coûtera pour vous sauver. Je saurai me rendre digne de votre confiance.

— Et que ça ne sera pas difficile de nous sauver, dit Panchot, vu que vous êtes coutumier du fait, mon colonel.

Munis de pioches et de pelles, Fabrin, Gib Rock et Panchot commencèrent à dégager l'Aïn-Sefra des amas de sable et des blocs rocheux qui avaient servi à la combler. Pendant ce temps, leurs compagnons rassemblèrent les bagages sur le petit plateau qui dominait la source et s'occupèrent de leur installation. Les vivres et tous les objets qui risquaient d'être détériorés par l'ardeur du soleil ou la rosée des nuits furent soigneusement enfermés dans une tente placée sous la surveillance de Roumois. Le brave capitaine fut proclamé « majordome » à l'unanimité des voix et eut pour consigne spéciale de distribuer les provisions et de les ménager afin de les faire durer le plus longtemps possible. Il promit de s'acquitter de ce service à la satisfaction générale, il déclara que toutes les rations seraient scrupuleusement mesurées… et s'intitula intendant général de l'expédition Tombelène.

Les autres bagages furent abrités tant bien que mal et utilisés fort ingénieusement pour former un rempart en cas d'attaque. Quant aux munitions, chacun prit une part égale de cartouches, de balles et de poudre pour éviter un de ces accidents, une de ces catastrophes trop souvent causés par des amas de matières explosibles. Cet excès de prudence était surtout commandé par la crainte d'une terrible éventualité, car sans poudre on se fût trouvé à la merci des bandes pillardes du désert.

Pendant que nos gens s'installaient, le colonel Tombelène voulut connaître exactement la position et l'altitude de l'Aïn-Sefra. À l'aide d'un excellent chronomètre et d'un sextant, il fit le point comme un capitaine de navire à son bord, et ses calculs lui démontrèrent que la source était par 8° 15' 23" de longitude E. et 23° 56' 17" de latitude N. Les baromètres arénoïdes contrôlés par un baromètre de Fortin d'une extrême sensibilité accusèrent une altitude de 727 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Lorsque le colonel piqua sur la carte d'Afrique l'épingle qui désignait la position de l'Aïn-Sefra, il reconnut combien l'expédition dont il avait le commandement était isolée, et pour ainsi dire, perdue dans l'immensité de la plus vaste partie de l'ancien continent. Les pays habités les plus voisins : le Djebel-Hoggar, l'Aïr ou Asben, Ghât, les petites oasis de Zihye et de Seggedine se trouvaient à une distance minimum de quatre à cinq cents kilomètres, distance qu'il ne fallait point songer à franchir sans de nombreux chameaux et d'abondantes provisions. Et puis, en admettant que la petite troupe se fût procuré des moyens quelconques de transport, était-elle certaine d'être bien accueillie dans ces contrées lointaines ? Il était donc inutile de songer à repartir et il fallait, bon gré mal gré, se cantonner autour de l'Aïn-Sefra et tâcher d'y vivre.

Vivre ! c'était bien là le « nœud de la question », En face du désert infini, de ce terrain aride, de ce sable presque mouvant, de ces blocs rocheux que l'on apercevait de toutes parts et aussi loin que portait la vue, on se demandait si l'existence était possible dans un pareil milieu.

Une fois les approvisionnements épuisés, qu'allait-on devenir ? … Le naufragé cramponné à l'épave flottant sur les abîmes de la mer a le suprême espoir d'être secouru par quelque vaisseau ; mais, eux, les naufragés du désert, se sentaient entourés d'un cercle de haines vivaces et se voyaient condamnés à périr de misère et de faim comme Burke et Wills dans les steppes de l'Australie !

Après un travail qui dura une bonne partie de la journée, l'Aïn-Sefra fut complètement déblayée et surtout nettoyée. Il fallut d'abord débarrasser la source des sables, des cailloux, des détritus qui l'obstruaient, puis enlever plusieurs mètres cubes d'une vase grisâtre et fétide. Enfin, Paul Fabrin parvint à mettre à jour un bassin creusé dans le roc, une sorte de vasque naturelle que l'incurie et la paresse des nomades du désert avaient laissé combler petit à petit, et cela peut-être depuis des centaines d'années. On vit alors nettement sourdre, ou mieux, suinter l'eau à travers les interstices de la roche. Ce n'était plus cette eau sale

et chargée de matières étrangères qui avait valu à l'Aïn-Sefra (source jaune) sa qualification caractéristique, mais une eau limpide, potable, franche de goût. On reconnut aussi que le débit de la source augmentait et qu'il serait plus que suffisant pour subvenir aux besoins des voyageurs.

— Ma foi ! dit Fabrin en faisant ces diverses constatations, je crois que je n'ai pas perdu ma journée.

— En effet, ajouta le capitaine Roumois, vous êtes un véritable Moïse, mon cher ami, et l'on croirait que le législateur hébreu vous a laissé en héritage la baguette magique avec laquelle il faisait jaillir des sources abondantes au milieu du désert de Sur. Maintenant, j'ai confiance et j'espère.

— Espérance et confiance ! continua Fabrin ; notre situation doit se résumer en ces deux mots si nous savons être forts, sobres et vaillants.

Le soir venu, chacun mangea la ration de biscuit et de conserves distribuée par Roumois. Sans être copieuse, cette ration était suffisante pour satisfaire tous les estomacs, et Lord Hatkins avoua que depuis longtemps il n'avait fait un aussi bon repas, tant le grand air et l'exercice excitent l'appétit, même le plus paresseux et le plus blasé. Pour chasser les noires appréhensions qui s'emparaient parfois de leur esprit, les voyageurs s'assirent pèle-mèle sur les ballots épars devant la tente du colonel Tombelène et causèrent tranquillement de leur situation et des moyens qu'ils pouvaient mettre en œuvre pour se sauver.

— Notre cas est exceptionnel, dit Paul Fabrin, et ne peut se comparer à ces naufrages « de mer » dont les annales des voyages sont remplies. Perdu dans la banquise des zones circumpolaires, le navigateur trouve quelques ressources. De temps à autre, l'Océan lui livre un phoque, un morse, une baleine dont il se nourrit. Les Esquimaux ne meurent pas de faim dans les régions les plus désolées, les plus froides, les plus sinistres de la terre. Tous les abandonnés, tous les Robinsons isolés dans quelque île inhabitée finissent par triompher des obstacles accumulés devant eux. La nature leur vient en aide et met souvent à leur

disposition une foule de substances alimentaires. La chasse et la pêche leur sont constamment d'un grand secours. Nous autres, messieurs, nous n'avons à compter que sur nous-mêmes, et si nous voulons vaincre dans la lutte « pour la vie » que nous engageons dès aujourd'hui, nous devons faire appel à toute notre raison, à toute notre énergie. Ici, rien n'existe. Devant nous, il n'y a que le désert aride et nu. Tout est à créer. Si nous avons confiance en nous, nous vivrons, nous vivrons longtemps… pour la confusion de ces damnés Touaregs qui nous ont lâchement abandonnés, et qui tôt ou tard, nous payeront leur infâme trahison !

— Ah ! que je vive pour ma haine, s'écria le khébir, et je vous vengerai tous.

Le colonel Tombelène se leva, regarda autour de lui en tenant les yeux fixés sur l'horizon assombri du soir, décrivit un large cercle avec son bras droit et désigna la plaine inculte :

— Si je vous ai bien compris, monsieur Fabrin, dit-il d'une voix émue, vous voulez transformer cette terre aride, vous voulez conquérir cette solitude, vous voulez affirmer la puissance de l'intelligence humaine et du travail sur la matière inerte ?

— Oui, répondit simplement l'agent voyer.

— Messieurs, messieurs, reprit avec enthousiasme le colonel, je me trouve en communion d'idées avec M. Fabrin, mais je n'osais exprimer ma pensée tout entière parce que j'étais effrayé de l'immense labeur que nous avons à nous imposer. Honneur à M. Fabrin qui a été plus brave que moi.

— J'ai toujours soutenu, interrompit Roumois, que M. Fabrin, malgré ses hésitations et ses timidités, avait le courage en dedans et ne s'effrayait de rien. Vous verrez que je ne me trompais pas.

Paul Fabrin sourit et tendit la main au colonel.

— Je suis heureux, lui dit-il, que nous ayons conçu les mêmes projets. Ensemble, nous serons forts pour les réaliser, et nous ne nous laisserons pas facilement rebuter. Vous êtes un savant, colonel, et j'aurai bien des conseils à vous demander. Soyez ici notre ingénieur en chef, et moi, je redeviendrai ce que j'étais…

un simple agent voyer, heureux d'obéir à un homme de talent et de science.

— Et nous tous, ajouta Blaimont, nous vous seconderons selon nos aptitudes, de toute la bonne volonté dont nous sommes capables.

— Oui, oui, crièrent tous les voyageurs, y compris Lord Sylvan Hatkins, entraîné par le courage viril que montraient ses compagnons.

— Avec des auxiliaires comme vous, mes chers amis, reprit le colonel, on triomphe de tout. Maintenant, l'avenir ne m'épouvante plus.

— Eh bien ! milord, dit Gib Rock à son maître, voulez-vous toujours mourir ?

— Ma foi, je veux encore attendre, répliqua Lord Sylvan, je suis curieux de savoir comment le colonel parviendra à nous sortir d'embarras.

En ce moment Arsène Panchot, qui était allé remplir un bidon, revint en annonçant que la vasque de l'Aïn-Sefra débordait et que l'eau s'épandait en filets nombreux dans les sables environnants.

— Bon, dit Fabrin en se frottant joyeusement les mains, mes espérances sont dépassées. Demain, nous maîtriserons ces filets vagabonds. Non seulement l'Aïn-Sefra nous donnera une boisson rafraîchissante, mais la fertilité et l'abondance.

— Messieurs, ajouta le colonel en souriant, nos pères avaient quelques bonnes coutumes. Pour s'encourager dans leurs entreprises et pour se rendre le destin favorable, ils préludaient par des libations. Imitons-les ; à défaut de vins parfumés, nous avons l'eau de la modeste source à laquelle nous devons l'existence. Nous boirons à nos succès… futurs.

Chaque voyageur, même Mme Tombelène et Sada, même Raoul et Blanche, chaque voyageur se munit de sa timbale et la remplit jusqu'au bord en puisant dans l'Aïn-Sefra.

— Allons, amis, dit le colonel, que notre premier toast soit pour la patrie absente !… Souvenons-nous que nous sommes ici, quoi qu'il advienne, pour tenir haut et droit son drapeau et

ajouter quelque chose à sa gloire… Buvons à la France ! à notre France chérie !…

— Vive la France ! crièrent toutes les voix.

— Et maintenant, ajouta Roumois, buvons au chef de notre expédition : ce toast exprimera toute la confiance que nous plaçons en lui et l'assurera de notre reconnaissance. Colonel, je bois à votre santé et à celle de tous ceux qui vous sont chers !

Et les timbales furent joyeusement vidées d'un seul trait.

Le colonel allait répondre quelques mols de remerciement, lorsqu'une lueur éclatante illumina l'espace et éclaira vivement l'Aïn-Sefra et les gens groupés autour de son bassin. C'était un bolide qui traversait les régions supérieures de l'atmosphère et s'enflammait en décrivant une parabole dont la direction inclinait vers le sud. L'astéroïde sembla s'arrêter pendant deux secondes et condenser la traînée de feu qui le suivait. Puis, comme s'il eût subi un choc formidable, il éclata en fusées, en girandoles, en gerbes, en étincelles de toutes nuances qui firent pâlir l'éclat des étoiles du ciel.

— C'est le feu d'artifice de la fête, dit Panchot.

— Oui, ajouta le colonel, et à notre place les anciens auraient cru à la manifestation des dieux immortels. Je suis superstitieux aujourd'hui, et je vous annonce que les présages sont heureux !

— Tu as raison, seigneur, dit Amar ben Hamis ; les imans les plus vénérés m'ont conté qu'un astre éclatant comme celui que nous venons d'apercevoir précédait le Prophète lorsqu'il montait la jument grise Elborack et voyageait en compagnie de l'ange Gabriel.

II. Tous ouvriers

Le lendemain, le camp des voyageurs se transforma en véritable atelier. Le travail fut distribué par le colonel Tombelène qui s'occupa lui-même, à plusieurs reprises, comme simple manœuvre. Mme Tombelène et Sada trouvèrent à s'employer utilement en réparant les toiles des tentes, en classant avec soin les divers objets que la cupidité des Touaregs n'avait pas enlevés.

Sur les cinq chameaux abandonnés, trois se trouvaient dans un piètre état. Il fut décidé qu'ils seraient abattus et que leur chair séchée au soleil viendrait augmenter le garde-manger du « majordome », C'était des provisions pour· quinze à vingt jours en plus, et cette réserve n'était pas à dédaigner, car il fallait, selon l'expression du capitaine Roumois, faire flèche de tout bois pour subsister et attendre l'avenir.

Les deux autres bêtes étaient des chamelles adultes et privées de leurs petits depuis peu de temps. Elles donnaient un lait abondant et aussi agréable au goût que celui de la vache. Elles n'étaient que légèrement blessées aux jambes, et Amar ben Hamis assura qu'après quelques jours d'un repos absolu, elles seraient propres à fournir une longue traite et à porter de lourds fardeaux. Il affirma que leur nourriture se réduirait à peu de chose et qu'elles trouveraient suffisamment de la « pâture » aux environs de l'Aïn-Sefra. Ces diverses raisons décidèrent le colonel à conserver ces deux animaux pour en tirer parti plus tard.

Afin de garantir l'Aïn-Sefra de l'envahissement des sables et la mettre à l'abri des rayons du soleil, Paul Fabrin fit entourer la vasque d'un mur de pierres sèches sur lequel il déposa des branches de palmier et quelques broussailles. Ces précautions étaient indispensables pour tenir l'eau constamment limpide, fraîche, et surtout, pour conserver la source en bon état.

Le plus embarrassé de tous ces hommes courageux, qui travaillaient avec une ardeur extraordinaire, était Lord Hatkins. Avait-il toujours confiance en son heureuse étoile et comptait-il qu'un événement imprévu viendrait à son aide ? Il se préoccupait

assez peu de cela, car il possédait une forte dose d'indifférence, qui le cuirassait contre les accidents de la vie. Et, cependant, il se sentait humilié de ne pouvoir se rendre utile, et se comparait à un frelon égaré au milieu d'une ruche d'abeilles laborieuses.

— Eh bien ! milord, lui dit Fabrin, quelle occupation vous donnerons-nous ? que savez-vous faire ?

— Rien, absolument rien.

— Tant mieux !

— Voilà un « tant mieux » bien mal placé.

— Non, milord. Puisque vous ne savez rien, vous pouvez tout apprendre. J'ai toujours bonne opinion des gens qui avouent leur insuffisance. Voulez-vous nous seconder ?

— Oui.

— Vous, un législateur, vous, un membre de la Chambre Haute ; n'avez-vous aucune prévention contre le travail manuel ?

— Dans notre situation, mes titres et ma fortune ne valent pas un iota.

— Milord, cette réponse est digne de vous, et pour vous montrer combien je l'apprécie, je vais commencer par faire de vous un menuisier.

— Un menuisier… fit Lord Sylvan avec quelque étonnement.

— Est-ce qu'en vous le « vieil homme » renaîtrait soudain ? Je le vois, milord, vous ne serez jamais qu'un faible ouvrier.

— Ah ! bah !… essayez…

— Eh bien, prenez une scie, une gouge, un ciseau dans notre magasin à outils et allez débiter les palmiers couchés à terre, M. Blaimont va vous aider dans ce travail, et moi-même je vous donnerai quelques instructions pratiques pour que vous tiriez un bon profit de ces troncs d'arbres. Souvenez-vous, milord, que c'est le seul bois que nous ayons à notre disposition, qu'il doit nous fournir la charpente des édifices que nous élèverons et le combustible dont nous aurons besoin.

— Je prends note de vos recommandations, monsieur Fabrin, et vais me mettre immédiatement à la besogne.

Lord Sylvan se dirigea vers les palmiers abattus ; Francis Blaimont vint le joindre et bientôt l'on entendit le grincement des

scies pénétrant dans le bois et le coupant par billes de diverses longueurs.

Gib Rock, Panchot et Amar ben Hamis reçurent l'ordre de creuser de petits trous à l'entour de l'Aïn-Sefra. Ils durent aussi bêcher quelques parties du terrain placé à proximité des palmiers qui s'élevaient près de la source et que le capitaine Roumois avait déjà baptisés : *les douze apôtres*. Le colonel Tombelène et Fabrin examinèrent avec attention les parcelles de terre soulevées par les instruments aratoires et reconnurent qu'elles étaient bien moins friables que les sables de la surface. En certains endroits, le sous-sol était réellement « lié » et présentait quelques traces d'humus.

— Bon, dit l'agent voyer, nos terrains ne sont pas aussi mauvais que je le croyais, et si nous savons les travailler, ils nous donneront de belles récoltes.

— Rappelez-vous, monsieur Fabrin, répliqua le colonel, que les sables du désert ne sont jamais infertiles lorsqu'on parvient à les humecter. Ceux de l'Égypte donnent par an jusqu'à quatre récoltes de céréales, si on les irrigue.

— Ne soyons pas si ambitieux ; essayons d'abord de ne pas mourir de faim. Plus tard nous aurons notre rivière et nos canaux, et je vous certifie, colonel, que le vice-roi d'Égypte n'aura pas dans sa *deyra* un canton mieux cultivé que le point du désert dans lequel nous sommes perdus et complètement oubliés du monde.

— Je vous crois, monsieur Fabrin, et c'est avec vous qu'on peut dire : si une chose est possible, elle est faite ; si elle est impossible, elle se fera.

Comme tous les Chamba, Amar ben Hamis connaissait les diverses cultures du Sahara et les ressources qu'on pouvait en tirer. Son expérience évita bien des tâtonnements, bien des mécomptes et permit aux Européens de se familiariser promptement avec certaines pratiques agricoles en usage dans le désert. Aidé par le khébir, Paul Fabrin choisit et coupa une centaine de drageons qui croissaient en grand nombre au pied des *douze apôtres* et les planta dans les trous préparés. C'est par

ces moyens que les populations des oasis multiplient les dattiers. Elles leur prodiguent ensuite des soins incessants pour hâter leur croissance ; car nous vivons de nos palmiers, disent-elles, comme « ceux de la tente » vivent de leurs troupeaux ; c'est la tête de notre fortune.

Rien n'était plus curieux que la vue de ces drageons, de ces palmes. aux formes gracieuses, aux feuilles lancéolées, éparpillées pour ainsi dire autour de la source, mouchetant de verdure le sable jaunâtre et donnant un peu de gaieté à la plaine aride et monotone.

— Voilà le commencement d'une forêt, s'écria Paul Fabrin en regardant sa plantation ; voila de l'ombre et de la fraîcheur assurées sous notre ciel de feu.

— Le désert reculera devant nous, ajouta le colonel, l'avenir nous appartient.

L'avenir dont parlait le colonel était bien problématique, et il n'était guère permis de l'escompter d'avance, car les drageons ne devaient être arbres faits, ne devaient commencer à produire des fruits qu'au bout de trois à quatre années. Mais Fabrin songeait d'abord au présent. Gros ou petits, jeunes ou vieux, les dattiers ont besoin d'une certaine quantité d'humidité ; leur culture est une culture à irrigation au plus haut degré. Il fallait donc arroser abondamment les drageons ou sinon les voir mourir sur place. À cet effet, une rigole partant de l'Aïn-Sefran et contournant la plantation fut creusée pour répandre l'eau sur la terre altérée. Afin d'utiliser jusqu'à la dernière goutte de cette eau précieuse, afin d'atteindre un double but, l'agent voyer sema, dans les intervalles qui séparaient les drageons, ces graines dont la germination et le développement hâtifs forment le potager de la plupart des fermes du midi de la France et de l'Algérie : haricots, pois, oignons, melons, radis, pastèques, fèves, lentilles, potirons, etc. furent confiés à tout hasard aux influences du climat de la zone intertropicale. Pour conjurer une entière déception. Fabrin mit aussitôt en terre les semences des plantes qui croissent dans les pays chauds et fournissent une saine nourriture. Des

arachides, des ignames, des bananes, des patates, etc., prirent place à côté des légumineuses européennes.

Lord Hatkins et Blaimont sciaient les palmiers abattus.

Pendant que les voyageurs possédant quelques notions d'agriculture bêchaient, plantaient, arrosaient, travaillaient sous les ordres de Fabrin, le colonel Tombelène ne perdait pas son temps. On le vit, en compagnie du capitaine Roumois, jalonner, mesurer, faire le nivellement d'une aire de terrain dont le diamètre était d'environ trois cents mètres. Les deux officiers apportaient un soin extraordinaire à cette besogne et paraissaient y attacher une importance capitale.

— Colonel, demanda Fabrin en riant, est-ce que vous vous préparez à arpenter nos futures propriétés ?

— Mieux que cela, mon cher monsieur Fabrin ; je me prépare à défendre vos récoltes et tous les biens dont vous entendez nous doter. J'imagine que les Touaregs ne sont pas si loin de nous qu'il ne leur prenne l'envie de nous rendre visite pour savoir ce que nous sommes devenus. Je veux les recevoir avec tous les égards qui leur sont dus.

— Ah ! les gueux et les brigands ! je ne leur pardonnerai jamais de m'avoir confiné dans ce lieu sinistre.

— Je comprends, je partage et j'approuve vos rancunes, dit le capitaine.

— Messieurs, continua le colonel, c'est notre haine contre ces bandits qui nous soutiendra dans les jours d'épreuves ou de privations. Mais comme il est indispensable, vu notre petit nombre, que nous résistions avec avantage aux incursions des pillards qui convoiteront nos biens, nous allons nous fortifier et organiser un camp retranché. En admettant qu'il plaise à nos ennemis de tenir le serment fait au khébir, ils tenteront de nous réduire par la famine en dévastant les terres ensemencées, en comblant de nouveau l'Aïn-Sefra. Or, c'est ce qu'il faut empêcher à tout prix. Je ne veux pas être affamé ni mourir de soif.

— Je devine votre pensée, colonel, interrompit Fabrin, et je vous remercie d'avoir songé à notre sécurité.

— J'ai assez combattu en Afrique, reprit le colonel, pour savoir que la moindre barrière, que la moindre muraille sont des obstacles à peu près infranchissables pour les indigènes, si elles sont défendues par des hommes courageux. Un fortin bien approvisionné et gardé par des soldats français est réellement imprenable quel que soit le nombre des assaillants. La tradition raconte que Goléah a été vainement assiégée pendant sept ans par une armée de Touaregs. En traversant ce Ksar, nous avons pu constater combien ses fortifications sont peu solides, et cet exemple nous permet de supposer que nous n'aurons pas à élever des retranchements formidables pour résister victorieusement.

— C'est aussi mon avis, dit Roumois et je crois qu'un *bordj* ou un *blockhaus* suffiront pour tenir à distance les Touaregs.

— Oui… en attendant mieux, conclut le colonel.

Mais pour bâtir un fort, il fallait de la chaux, du ciment, des pierres taillées, des poutres, des madriers, etc., et précisément tout cela manquait. Le colonel Tombelène n'était pas un homme à se laisser prendre au dépourvu lorsqu'il avait conçu et mûri un projet. Il explora le périmètre du terrain dont il avait levé le plan, fouilla le sol en donnant çà et là quelques coups de bêche, et examina en véritable géologue les parcelles de terre, les fragments de roche, les amas sablonneux qu'il soulevait. Il arriva ainsi jusqu'à l'endroit où Lord Hatkins et Francis Blaimont sciaient les palmiers abattus.

Habits bas, les manches de la chemise retroussées, la tête couverte d'un large *berrita* de paille, l'Anglais et le Français travaillaient avec ardeur et ruisselaient de sueur. Malgré la dureté de la besogne, le second ne perdait rien de sa verve accoutumée, et sa gaieté, son esprit primesautier déridaient son compagnon qui riait parfois à gorge déployée et envoyait à tous les diables la raideur et le « home » britanniques.

Le colonel interrompit un dialogue dont il n'entendit que les phrases suivantes :

— Milord, disait Blaimont, je vous prédis que si vous continuez à travailler ainsi, vous deviendrez le premier ouvrier de notre colonie.

— Et moi, monsieur Blaimont, répondait Lord Sylvan, je vous assure que vous êtes le plus charmant compagnon de travail qu'on puisse imaginer, et que le labeur le plus pénible devient avec vous une véritable récréation.

— Messieurs, dit le colonel en intervenant, je suis charmé de vous trouver en ces bonnes dispositions. Si chacun de nous fait bravement son devoir, nous défierons et vaincrons toutes les difficultés inhérentes à notre position actuelle.

Pendant que Blaimont et Lord Sylvan se remettaient au travail, le colonel enfonça sa bêche dans le sol et continua à examiner les mottes de terre.

— Que cherchez-vous donc, colonel ? demanda Blaimont.

— Vraiment, je commence à être embarrassé ; j'aurais besoin de quelques mètres cubes de terre tant soit peu argileuse, et je ne sais où les trouver. L'argile est rare dans le désert.

— Vous en trouverez ici même, dit Lord Hatkins.

— Le croyez-vous, milord ?

— J'en suis certain.

— Je vous demande pardon, milord, mais votre assurance ne parvient pas à me persuader.

— Un tout petit raisonnement va vous convaincre de l'exactitude de mon assertion. Vous admettez que les palmiers dont nous scions les troncs, M. Blaimont et moi, sont tombés ou ont été renversés sur le terrain que nous foulons aux pieds.

— Parfaitement. Et même en se donnant un peu de peine, on trouverait facilement la trace de leurs racines.

— Vous savez mieux que moi, sans doute, que pour croître et se développer, les palmiers ont besoin que leurs racines plongent dans l'eau. Cette eau est ordinairement retenue par une couche plus ou moins épaisse d'argile ou par un sol renfermant une proportion d'argile assez forte pour le rendre imperméable. Donc, si les palmiers ont grandi ici, il y a eu de l'eau, et puisqu'il y a eu de l'eau, vous rencontrerez de l'argile ou un terrain argileux en creusant un peu profondément.

— J'admire la logique de votre esprit, milord, et je vous remercie du service que vous me rendez. Ah ! milord, vous cachez votre jeu ; mais je vois que vous êtes un homme de bon conseil et d'expérience. Je vous préviens : nous vous mettrons impitoyablement à contribution.

— À votre aise, colonel. Pourtant, n'attendez pas des prodiges et des miracles de moi. Si j'ai pu vous donner un renseignement utile, mes études scientifiques n'y sont pour rien. J'ai beaucoup voyagé, et, quelquefois, j'ai fait exécuter des fouilles dans les sables qui recouvrent les ruines des vieilles villes de la Mésopotamie et de l'Égypte. Partout où nous trouvions des traces du séjour de l'eau, nous avons rencontré des terrains argileux. J'ai pensé qu'il en était de même ici. Voilà toute ma sorcellerie.

— Savoir observer, milord, est une qualité plus rare que vous ne croyez. Comme vous avez beaucoup vu, vous devez avoir retenu une foule de choses… efficaces pour nous ; et je vous demande la permission de vous interroger souvent.

Aidé par Blaimont et Lord Sylvan, le colonel Tombelène creusa un large trou dans la plus basse dépression du sol. Les prévisions de l'Anglais se réalisèrent en tous points. À un mètre environ de profondeur, les trois hommes trouvèrent une couche de terre roussâtre, assez consistante au toucher et présentant les divers caractères des argiles sableuses.

— Enfin !… Voilà mon affaire, dit le colonel.

Et, séance tenante, il piqueta sur le plateau qui dominait l'Aïn-Sefra le tracé d'une enceinte assez grande pour contenir

tous les voyageurs et leurs bagages, en cas de péril. Il ne s'agissait plus que d'élever une muraille assez épaisse pour n'avoir point à craindre les projectiles, assez haute pour la rendre infranchissable à des ennemis qui, au risque de subir de fortes pertes, tentent toujours un assaut, parce qu'ils sont téméraires et ne connaissent absolument rien de « l'art des sièges ».

Puisque les matériaux de construction manquaient presque complètement, le colonel résolut de bâtir les murs du fort en pisé, c'est-à-dire en cette terre argileuse qu'il avait tant cherchée et qu'il possédait maintenant en abondance. Pour édifier une « bâtisse » en pisé, on emploie des moyens primitifs qui n'ont subi aucune variation depuis l'antiquité la plus reculée. On entasse de la terre argileuse, mêlée de sable ou de gravier et légèrement humectée, entre deux planches et on la foule fortement ; ensuite, les planches sont enlevées pour être placées au-dessus de la partie construite, et on continue le tassement jusqu'à ce que la muraille ait une hauteur déterminée.

Ce genre de construction, en usage de nos jours dans beaucoup de pays chauds était connu des Carthaginois, des Égyptiens, des Romains. Pline le décrit avec beaucoup de détails, et il raconte que des murs en pisé résistaient pendant plusieurs siècles aux intempéries. Le naturaliste exagère probablement un peu, mais il est démontré que le pisé, établi dans de bonnes conditions et avec des terres éprouvant peu de retrait à la sécheresse, dure fort longtemps et ne craint pas les attaques de l'air, surtout s'il est protégé par un crépi de mortier.

Le lendemain, le colonel commença le fort, il s'adjoignit momentanément, pour cette besogne, Panchot, Roumois, Blaimont et Lord Hatkins.

D'un autre côté, Fabrin, Gib Rock, Amar ben Hamis continuèrent leurs « plantations », et pendant quatre à cinq jours, tout le monde, maçons et agriculteurs improvisés, travailla avec un entrain admirable.

III. Les grands travaux – La manne

Tout s'annonçait bien.

Le fortin s'élevait petit à petit au-dessus du sol, et le « potager » promettait un rendement magnifique. Déjà les semences germaient et projetaient des tiges qui permettaient de reconnaître leur nature et leur espèce. Sous ce climat tropical, et grâce à l'humidité distribuée par l'Aïn-Sefra, la végétation se développait avec une hâtiveté et une puissance étonnantes. Mme Tombelène, Blanche et Sada s'intéressèrent vivement à ces premiers produits d'une terre qu'elles avaient vue aride, stérile, calcinée ; elles entourèrent de soins attentifs les plantes qui s'épanouissaient, et bientôt elles acquirent une grande habitude du jardinage.

Le colonel Tombelène et Paul Fabrin comprenaient cependant qu'il restait encore beaucoup à faire avant de pouvoir définitivement compter sur l'avenir. Si productif que soit un potager, ce n'est pas lui qui crée la prospérité du fermier. Celui-ci demande à la terre d'autres ressources et les trouve en se livrant aux travaux de grande culture. Ayant longtemps habité les champs, l'agent voyer était parfaitement édifié à ce sujet, et il résolut de se mettre à l'œuvre sans retard, au risque de se heurter à des déceptions. Du reste, le temps pressait ; il fallait agir promptement.

Avec un bloc de palmier et quelques lames de fer prises dans le matériel de forage, Fabrin parvint à monter, tant bien que mal, un araire, c'est-à-dire une charrue primitive, sans avant-train, et telle qu'on en voit encore dans certaines contrées de l'Europe et dans plusieurs départements du midi de la France. Cette charrue était bien simple et presque faible, mais elle convenait pour labourer le sol sableux et peu résistant que les voyageurs se proposaient de cultiver à proximité de l'Aïn-Sefra.

Les deux chamelles conservées et remises en excellent état par un repos prolongé formèrent l'attelage de labour. Sous la conduite intelligente du khébir, les animaux se plièrent sans

résister aux exigences qui leur furent imposées, traînèrent alertement l'araire et tracèrent leurs sillons aussi bien que les bœufs les mieux dressés. Après un travail de trois journées, l'espace labouré était plus que suffisant pour recevoir les diverses semences que nos voyageurs tenaient en réserve.

On était au mois de mars, et la saison convenait pour semer et planter : car, sous cette latitude, il fallait bien se garder d'opérer comme en Europe. Dans les régions intertropicales, toutes les semailles sont des semailles de « printemps » et n'ont pas besoin, pour réussir, des froids qui leur sont indispensables dans la zone tempérée. En outre, les céréales s'accommodent de presque tous les climats et de presque tous les sols, si l'homme leur donne des soins intelligents. Les terrains ensemencés par Fabrin et ses aides furent répartis de la manière suivante :

Blé dur, 2 hectares.

Orge, 1 hectare.

Maïs, 4 hectares.

Sorgho, 3 hectares.

Il est inutile de dire que les rigoles de l'Aïn-Sefra furent agrandies, ou, plutôt, prolongées jusqu'aux dernières limites des « champs », Afin que l'eau ne se perdît pas dans les sables, les rigoles furent enduites d'une couche de terre argileuse qui les rendit étanches. Il y eut bientôt tout un système d'irrigations qui permit de distribuer l'eau avec régularité, et à tour de rôle, dans chaque division de la plantation. On parvint ainsi à arroser environ un hectare par jour.

Les voyageurs ne se ménageaient pas à la besogne et rien ne les rebutait. Ils bravaient la chaleur, ils riaient des fatigues qu'ils enduraient et ne s'effrayaient pas des difficultés de la tâche qu'ils entreprenaient. À tout prix, et coûte que coûte, il fallait vivre ! Qu'importait la rudesse du labeur ! Et puis, il y avait dans cette lutte contre la nature désertique une sorte d'âpreté grandiose qui stimulait toutes les forces du corps.

Lord Hatkins lui-même était « entraîné » et il se faisait remarquer par son assiduité et par l'habileté qu'il déployait pour bien s'acquitter des divers travaux dont on le chargeait. Cette

existence enfiévrée et toute nouvelle le rendait plus simple, plus familier et exerçait une heureuse influence sur son esprit morose et impitoyablement railleur. Il commençait à comprendre le véritable sens des mots de solidarité et de fraternité qu'il avait souvent prononcés à la tribune de la Chambre des lords avec une dédaigneuse indifférence. Ensuite, une considération majeure primait toutes les raisons qui se présentaient à sa pensée. *Il gagnait sa vie !* Lui, Lord Sylvan Hatkins, lui, possesseur d'une immense fortune, lui qui avait toujours vécu en nabab et qui n'avait qu'à esquisser un signe pour être servi par toute une valetaille servile. Il gagnait sa vie… et cela le changeait, et cela lui donnait une plus haute opinion de sa personnalité et mettait en son cœur une noble fierté qui n'avait rien de commun avec son orgueil et sa vanité d'autrefois.

— Gib Rock, dit-il un jour à son factotum, je vous délie des obligations auxquelles vous étiez soumis envers moi aux termes de notre contrat. Maintenant, je puis me passer de vos services.

— Votre Honneur se moque de moi, sans doute, répondit l'Irlandais ; j'entends vous servir pendant les cinq années stipulées dans notre traité.

— À quoi bon, puisque je ne pourrai vous payer vos gages ni les nombreuses indemnités que vous réclamez ?

— Milord, je n'abandonne aucun de mes droits.

— Gib, je vous reconnais bien là. Vous êtes et serez toujours la perle des serviteurs.

— Un peu de patience, milord ; je n'abandonne aucun de mes droits, mais je n'exige rien.

— Gib, j'admire la force et la logique de vos raisonnements. Où il n'y a rien, le diable perd ses droits. Maintenant, que pourriez-vous m'extorquer, où trouveriez-vous des recors pour me saisir à votre profit ? Mon banquier et mes fermiers ne m'enverront pas mes revenus poste restante sous le 23e degré de latitude nord.

— Eh ! pardieu, c'est parce que je sais tout cela aussi bien que vous-même, milord, que je veux rester à votre service.

— Hein ?

— Ne vous étonnez pas de ma résolution, milord, et cessez de railler, car l'ironie n'est plus de saison. Quoique je ne sois qu'un simple et un ignorant, mon existence a été assez tourmentée et j'ai assez souffert pour apprendre à me recueillir et à observer. Depuis que nous avons été abandonnés par les Touaregs, il s'est produit en vous une transformation qui m'a surpris, milord. Au lieu de vous draper dans votre orgueil et de vous résigner à mourir comme un fainéant et un lâche, vous avez su vous redresser et lutter Je vous parle ainsi, milord, parce que je vous ai entendu déclarer qu'ici nous étions tous égaux et que votre fortune et vos titres ne comptaient plus… Donc, lorsque je croyais avoir un maître indolent, altier, indifférent, je découvre tout à coup un maître sympathique, vaillant, bon… Et vous vous figurez que je vais le quitter ? Non pas. Il faudra qu'il me supporte, et moi, je prends l'engagement de le servir désormais avec dévouement, fidélité… et sans le moindre calcul intéressé.

Lord Sylvan regarda son domestique avec une surprise où se mêlait un peu d'admiration. Cependant, il ne laissa rien paraître de ses impressions ; et soit qu'il voulût tenter une épreuve, soit qu'il ressentît encore un dernier sentiment de défiance, il reprit sa désinvolture de grand seigneur et dit froidement.

— À votre aise, Gib ; agissez comme vous l'entendrez.

Cependant, lorsque Gib Rock se fut éloigné, Lord Hatkins se laissa envahir par une foule de réflexions qui finirent par dominer complètement son esprit. Il chercha à découvrir le mobile des paroles prononcées par son domestique, mais il reconnut qu'elles étaient désintéressées, puisqu'il ne possédait absolument rien. Alors il s'arrêta à des idées moins égoïstes et se rendit un compte exact de ce qui se passait autour de lui. Il vit ses compagnons, presque ses camarades aujourd'hui, s'entr'aider, se prêter un mutuel appui pour surmonter les difficultés de leur position, pour braver les dangers qui les menaçaient, pour travailler dans l'intérêt général. Au milieu d'eux, il vit Gib Rock ne s'épargnant pas à la besogne, offrant complaisamment son concours à ses nouveaux amis et mettant à leur disposition sa force physique et ses connaissances agricoles. L'habitué des

bouges de Londres, le valet effronté et outrecuidant avait totalement disparu. Il restait un homme actif, un homme de cœur qui s'efforçait d'être utile et de racheter son passé par une conduite exemplaire. Alors, le landlord comprit la puissance des bons exemples et l'heureuse influence qu'exerce le travail sur les natures les plus dévoyées.

On labourait profondément la terre.

— Décidément, murmura-t-il, les vertus sont contagieuses, elles aussi. Est-ce que par hasard le colonel aurait raison ?…

Pendant une quinzaine de jours, les voyageurs se livrèrent avec ardeur à tous les travaux nécessités par leur étrange situation et opérèrent de véritables miracles industriels. Ils fabriquèrent des outils qui leur manquaient, réparèrent leur garde-robe compromise par les longues pérégrinations, commencèrent à creuser deux silos et terminèrent le fort.

Ce fort n'était, à proprement parler, qu'une construction grossière composée de quatre pans de murailles en pisé, reliés entre eux par des fronts bastionnés et crénelés. Mais il était assez solide pour défier les attaques des nomades du Sahara et pour assurer aux colons une protection efficace. Assis sur le petit plateau qui dominait la dépression où coulait l'Aïn-Sefra, il avait fière mine et semblait surveiller la plaine en sentinelle vigilante. Sur la crête de l'un de ses angles saillants, le drapeau de la France battait fièrement à tous les vents du désert et sa vue soutenait toutes les forces, ranimait tous les courages.

Tant que nos colons improvisés s'occupèrent des semailles et de la construction du fortin, rien ne vint les inquiéter. Ils étaient seuls et bien seuls dans l'immense solitude. Pourtant, un jour, Panchot crut apercevoir au loin la silhouette de trois chameaux sur lesquels étaient montés des hommes qu'il distingua vaguement. Le colonel recommanda dès lors une surveillance plus attentive et il ordonna à tous les travailleurs des « champs » de se réunir autant que possible deux par deux et de se munir de leurs armes.

Les provisions, les armes, les munitions, les outils, le matériel de forage furent renfermés dans le fortin. Toutes les nuits, un voyageur monta la garde pour veiller sur le camp et prévenir un coup de main.

Bientôt, et comme par enchantement, les alentours de l'Aïn-Sefra se couvrirent de verdure. Malgré la chaleur torride, ou peut-être bien à cause de cette chaleur, la végétation se développait avec une luxuriante exubérance. Presque toutes les plantes grandissaient, grossissaient à vue d'œil, et promettaient une abondance extraordinaire. Quelle différence avec leurs congénères d'Europe qui demandent des soins assidus et de longs mois pour arriver à maturité ! Ici, et sous ce climat ardent, tempéré seulement par la fraîcheur des nuits, la nature accélérait la circulation de la sève et manifestait sa puissance par une activité désordonnée et féconde. Les voyageurs eurent bientôt à leur disposition des « primeurs » et ils varièrent un peu leur provende quotidienne. Le capitaine Roumois se réjouit de pouvoir distribuer ce supplément de vivres, car il voyait diminuer avec effroi les provisions confiées à ses soins. Déjà, il menaçait de rogner les rations afin d'attendre, sans de trop vives appréhensions, les récoltes futures.

Et ces récoltes étaient-elles bien certaines ? La température leur serait-elle constamment favorable ? Un orage, une trombe, le souffle empesté du simoun n'étaient-ils pas à craindre ? Ne devait-on redouter aussi la venue de ces nuées de sauterelles qui parcourent le désert comme un ouragan furieux et qui dévorent, en un instant, toute la végétation des champs sur lesquels elles

s'abattent ? Il existait tant d'incertitudes, l'avenir paraissait encore si problématique, que toutes précautions étaient bonnes à prendre et qu'un excès de prudence n'était pas à blâmer.

Près d'un mois et demi se passa sans amener de notables changements dans la situation de la nouvelle colonie. Pour employer le temps et pour mettre la moisson en sûreté, le colonel Tombelène fit creuser des silos de diverses dimensions.

Le silo est un grenier souterrain, imaginé dès la plus haute antiquité par les peuples du bassin méditerranéen. Il a la forme d'une immense carafe, et lorsqu'il est hermétiquement bouché, il conserve les grains qu'on lui confie sans leur faire éprouver le moindre déchet. On a retrouvé des silos égyptiens, carthaginois, romains et arabes, où le blé, après un ensilage de mille à trois mille ans, était aussi beau, aussi sain, aussi nourrissant que celui qui venait d'être fraîchement récolté.

Certainement, on pouvait préparer les « greniers », car la moisson s'annonçait florissante. Mais, en attendant, les provisions disponibles subissaient journellement des attaques qui réduisaient leur volume.

En considérant les brèches faites aux vivres, le capitaine Roumois éprouvait de véritables tortures ; et, tous les matins, dès que l'aube empourprait le ciel et dissipait la rosée disséminée en perles brillantes sur les tiges de verdure, il inspectait les champs, tâtait les épis, en égrenait deux ou trois pour s'assurer du degré de maturité. Son impatience était extrême, et il grommelait, murmurait, se fâchait tout rouge parce que les céréales « retardaient », Une fois, on l'entendit invectiver avec violence un carré de courges et de melons dont l'accroissement ne lui paraissait pas assez rapide. Enfin, un soir, il déclara que ses fonctions de majordome et d'intendant allaient devenir complètement inutiles, car il ne restait des vivres que pour deux journées.

Cette nouvelle n'effraya personne.

— Bah ! dit négligemment Fabrin, avant quatre ou cinq Jours, nous n'aurons plus à redouter la famine.

— Vous en parlez à votre aise, répliqua Roumois avec humeur, mais avant que l'orge et le blé soient coupés, avant qu'ils soient dépiqués, réduits en farine, transformés en galettes, nous avons le temps de mourir dix fois de faim.

En homme vraiment pratique, Gib Rock proposa de tuer les deux chamelles, de faire sécher leur chair et de la manger. En employant ce moyen radical, on pouvait attendre une semaine de plus. Mais les animaux avaient rendu tant de services, ils étaient, dans le fait, si indispensables, que tout le monde se récria contre la proposition de l'Irlandais.

— Ma foi, dit Blaimont avec cette philosophie insouciante qui le caractérisait, nous serrerons un peu nos ceintures, et pendant quelque temps nous nous contenterons de légumes et de bouillies de grains ; cela variera notre régime. Changement de nourriture met en appétit.

Les voyageurs n'eurent pas à se préoccuper longuement des privations qu'ils redoutaient, car il leur survint un secours inespéré et extraordinaire. Le lendemain, dès la première heure du jour, Amar ben Hamis aperçut à terre une substance grisâtre dont il ne distingua pas d'abord la nature. Elle s'étendait en couches, ou mieux, en plaques épaisses de un à trois centimètres. Aussitôt déliées, les chamelles coururent vers ces plaques et se mirent à les manger comme si elles eussent été des ruminants géophages.

— Seigneur colonel, cria le khébir à tue-tête, nous sommes sauvés ! nous ne périrons pas de faim ! Vois… ousseh-el-ard[22].

Tous les voyageurs entourèrent Amar ben Hamis qui ne cessait de répéter :

— Ousseh-el-ard !… Ousseh-el-ard !…

— Ah çà ! dit Blaimont, que signifie ce terme inconnu de nous tous, qui sommes cependant familiers avec la langue arabe ?

— Messieurs, interrompit le colonel, ce que nous voyons devant nous et que notre khébir appelle Ousseh-el-ard, c'est le *lichen esculentus* d'Acharius ou le *canona esculenta* de Pallas, c'est la manne des Hébreux !

22 Excrément de la terre. Nom de la manne dans le sud de l'Algérie.

— Ah ! bah ! firent Roumois, Fabrin et Panchot.

— Oui, continua le colonel, c'est la manne dont il est question dans la Bible. Elle est composée d'un végétal cryptogame, d'un lichen grisâtre que l'on connaît scientifiquement depuis fort peu de temps sans qu'on sache comment il se développe soudainement dans certaines parties du désert.

— Et cela se mange ? demanda Gib Rock.

— Sans être un aliment de premier choix, reprit le colonel, le *lichen esculentus* n'est pas à dédaigner… surtout par des gens privés de toute autre nourriture. Sa saveur est amylacée et rappelle faiblement celle du champignon. Bouilli dans l'eau, il devient gélatineux, s'accommode de diverses façons et les gourmets du Sahara le recherchent. Tous les animaux herbivores s'en montrent friands, et les chameaux, ainsi que vous pouvez vous en convaincre, s'en régalent avec délectation.

— Ne soyons pas plus difficiles que les Israélites, dit Blaimont.

— Que vos estomacs ne s'effrayent pas avant de tenter l'épreuve, continua le colonel en riant ; la manne a été analysée par des savants ; on est certain aujourd'hui qu'elle favorise la digestion parce qu'elle contient tous les principes assimilables qui constituent les aliments les plus sains et les plus nutritifs.

— L'Ousseh-el-ard, ajouta Amar ben Hamis, c'est quelquefois la Providence du voyageur dans le désert. Cet infime végétal est connu et estimé de tous les nomades. Souvent il leur a sauvé la vie ou les a garantis de la famine lorsque les récoltes manquaient.

Les voyageurs s'approchèrent des couches de lichen et les examinèrent avec attention. Ils remarquèrent que les cryptogames étaient de la grosseur d'un pois et que leur forme, presque ronde, présentait de petites aspérités, la cassure était farineuse et d'un blanc mat.

— Mais comment la manne a-t-elle poussé, comment est-elle venue ici ? demanda le capitaine Roumois dont la curiosité était vivement excitée.

— Il m'est impossible de vous donner une réponse satisfaisante, dit le colonel, car les botanistes ne fournissent aucune explication certaine sur la provenance de la manne. Ils supposent que les spores du lichen sont transportées au loin par le vent et qu'elles se développent spontanément lorsque la rosée des nuits les sature d'humidité. Les Arabes croient que la manne sort subitement de la terre ou tombe du ciel. Quoi qu'il en soit, ils s'en nourrissent et s'en approvisionnent. Si vous m'en croyez, nous allons les imiter.

Comme la manne n'adhère jamais à un co~ps étranger, particularité assez rare dans la famille des lichenacées, il fut facile d'en enlever une grande quantité. Paniers, couffins, serviettes, récipients de diverses natures, tout fut mis à contribution, et les charges d'esculentus s'amoncelèrent devant la tente de Roumois. Bientôt il y eut un véritable monticule et de quoi nourrir, selon l'expression d'Arsène Panchot, tout un régiment affamé.

Mme Tombelène, Sada et le khébir s'empressèrent de faire subir certains préparatifs culinaires à la manne, et eurent le talent de la transformer en une sorte de pâte qui rassasiait presque aussi bien que la galette et les biscuits excessivement durs, dont on se nourrissait depuis plus de deux mois.

— Bon, dit le capitaine Roumois en se frottant les mains, nous pouvons attendre la récolte et je reprends mes fonctions d'intendant.

— Ces fonctions ne seront pas une sinécure, répliqua Fabrin, car nos « campagnes » sont magnifiques et promettent une belle récolte. Vous aurez de la besogne, capitaine, pour emmagasiner la moisson… et la convertir en pain bien frais et bien nourrissant.

— Cela se fera, M. Fabrin, répondit Roumois, cela se fera… si vous le voulez et si vous m'aidez. Avec votre appui et celui du colonel, i e ne doute de rien.

IV. Prospérité et guerre

Pendant trois à quatre jours, les colons travaillèrent avec une fiévreuse ardeur pour préparer les outils et les instruments nécessaires à la récolte. Six faucilles, deux faux furent triées du « magasin » et aiguisées. Le colonel Tombelène établit une aire près du fortin et la rendit propre au battage des grains.

Enfin la moisson commença.

Ceux qui avaient des notions d'agriculture, tels que Gib Rock, Panchot, Amar ben Hamis, conduisaient le travail et enseignaient leurs compagnons. Le grincement strident des faux et des faucilles coupant la paille, accompagnait les refrains, légèrement gouailleurs, de Blaimont et de Panchot. Aussitôt que les tiges étaient coupées à terre, on les assemblait en gerbes, et puis, on les chargeait sur les chamelles qui les transportaient vers l'aire. Là, Mme Tombelène et Sada les recevaient et les empilaient avec ordre. Ainsi divisé, le travail avançait rapidement.

D'abord l'orge fut coupée et dépiquée au moyen de fléaux fabriqués avec des drageons mis soigneusement de côté par Fabrin. Cette céréale n'était pas, à proprement parler, d'un grand secours, car sa farine ne donne qu'un pain gris et grossier, mais il fallait en tirer parti et l'utiliser. L'hectare semé rendit trente-huit hectolitres du poids moyen de soixante kilos. C'était un résultat magnifique et qui dépassait toutes les espérances.

Après la récolte de l'orge vint celle du blé. La paille de cette dernière céréale était un peu courte, mais les épis avaient une grosseur insolite. Le rendement en graines fut admirable. Les deux hectares ensemencés produisirent soixante-huit hectolitres.

Cette quantité de froment garantissait la nouvelle colonie contre la disette et lui promettait une remarquable prospérité agricole. Aussi, nos voyageurs étaient enchantés de la tournure que prenaient les choses, et l'avenir leur paraissait tout rose et tout joyeux. Leur exultation allait jusqu'à former les projets les plus bizarres, jusqu'à préparer les desseins les plus audacieux,

jusqu'à concevoir les entreprises les plus téméraires. Leur victoire était éclatante ; ils avaient triomphé de la nature ingrate, ils avaient vaincu le désert aride ! Désormais, qu'avaient-ils à redouter ? Leur intelligence, leur courage, leur activité étaient des forces capables de se mesurer avec tous les obstacles, avec tous les dangers. L'avenir était bien à eux !…

Le colonel Tombelène et Paul Fabrin qui, malgré la vive satisfaction qu'ils éprouvaient, savaient se contenir et réfléchir, ramenèrent leurs compagnons à des notions plus exactes de leur situation. On avait du blé en quantité, mais pour le transformer en pain appétissant, il fallait d'abord le moudre, le bluter, puis pétrir la farine, et enfin cuire la pâte. Malheureusement, le moulin, le blutoir, en un mot, tout ce qui est indispensable à la mouture et à la panification, manquait à nos colons. Pour le moment, on était obligé d'écraser le grain à force de bras et de le moudre entre deux pierres ; ce procédé aussi simple que primitif, mais excessivement fatigant, est employé par les populations de l'intérieur de l'Afrique. Il donne peu de farine et favorise le mélange des éléments les plus hétérogènes. L'agent voyer promit de remédier avant peu à ces inconvénients en', imaginant quelques « instruments » de sa façon.

Quoi qu'il en soit, le premier pain fut trouvé délicieux. Manger un peu de pain, même assez mal cuit, même impur et gris, c'était une joyeuse fête. Toutes les mâchoires s'agitaient avec entrain, tous les yeux pétillaient de plaisir.

— Ma foi, dit Blaimont, je comprends que les anciens aient divinisé Cérès. Jamais personne ne mérita mieux les honneurs de l'Olympe que la blonde belle-mère de Pluton. En faisant connaître l'usage du blé au genre humain, elle lui rendit le plus utile des services.

— Toutes les céréales, continua le colonel, sont des plantes éminemment sociales. Leur culture a développé la raison humaine et a servi les progrès de la civilisation. Elles étaient indispensables, pour ainsi dire, à l'évolution qui suivit les époques de sauvagerie dans lesquelles vivaient nos ancêtres. Leur rôle dans l'alimentation est providentiel, aussi sont-elles

répandues à profusion sur la surface terrestre. Tous les climats et tous les sols ont au moins une espèce de céréale.

— D'où vient le blé ? demanda Raoul.

— Mon jeune ami, répondit Blaimont, Je ne puis guère vous renseigner à ce sujet, je vous répéterai ce qu'on m'a appris… autrefois : « Il faut que Cérès soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du seigle, de l'orge, etc., mais comme le crédit de Cérès qui donna le blé aux Grecs, et celui de Junon, qui en gratifia l'Égypte, sont fort déchus aujourd'hui, nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé. »

— Oh ! oh ! fit en riant Fabrin, nous ne sommes pas, sans doute, aussi ignorants que vous le prétendez, M. Blaimont, et je suis persuadé que M. le colonel Tombelène va nous tirer d'embarras.

— C'est difficile, répliqua le colonel, car on ne connait pas exactement le pays d'où nous vient le froment. On prétend qu'il croît spontanément dans la Haute-Asie, mais le fait n'est pas encore bien prouvé. Diodore assurait qu'il était originaire de la Sicile, d'autres affirment que la Perse et l'Inde sont ses patries premières. Peut-être le blé est-il de partout. Le blé le plus anobli par la culture, a écrit Raspail, ne tarde pas à s'abâtardir dès que l'homme l'abandonne à ses tendances spéciales ; et qui sait s'il ne va pas passer dans le corps de quelque gramen la baguette magique de la transformation ?

— C'est vrai, dit Gib Rock, et j'ai souvent constaté cela lorsque j'étais fermier.

— Oui, ajouta Lord Hatkins, cette explication est rationnelle, et elle est corroborée par les expériences des naturalistes anglais Lindley, sir Richard Philips et Lord Arthur Hervey. Le premier prétend que le blé, le seigle, l'orge et l'avoine sont quatre variétés d'une même espèce que nous ne savons pas reconnaître.

— Il est donc probable, continua le colonel, que le blé est le produit transformé d'une graminée qui s'accommode de tous les climats. Sans nous inquiéter autrement de son origine, jouissons des bienfaits qu'il nous procure et des services qu'il nous rend.

— Quand on a du pain sur la planche, reprit Blaimont, le lendemain est toujours solide.

— Ce proverbe est souvent vrai, dit Roumois, mais je dois constater que notre pain est encore bien… rudimentaire.

— Patience, patience, ajouta Fabrin, nous le rendrons savoureux et d'aussi facile digestion que le pain de luxe. Vous êtes un gourmet, capitaine, et maintenant vous voudriez constamment dîner et souper chez Lucullus.

— Non pas, sacrebleu ! mais quand on a traîné son corps un peu partout, quand on a mes vieilles dents, quand on est aux trois quarts usé, on peut désirer une alimentation réconfortante et légèrement variée, sans être pour cela porté sur sa bouche. Tous vos vœux seront exaucés, capitaine.

— Et comment vous y prendrez-vous ?

— Bien simplement. Nous fabriquerons du levain pour donner plus de légèreté à nos pâtes ; nous monterons notre four de campagne que les Touaregs ont bien voulu nous laisser… parce qu'ils ne savaient qu'en faire ; nous aurons ainsi du pain cuit à point et de bon goût.

— Puissent vos promesses se réaliser promptement !

Sous la surveillance de Roumois, redevenu plus majordome que jamais, l'orge et le blé furent emmagasinés dans les silos. À ces provisions s'ajoutèrent bientôt des réserves faites sur la récolte du « potager ». Les légumineuses, les arachides, les patates multiplièrent à l'envi et permirent de varier la nourriture quotidienne. Tout cela était encore bien maigre, mais il fallait savoir se contenter de peu. Posséder des vivres, c'était le but suprême, et ce but était atteint. On comptait même avoir du superflu, car le maïs et le sorgho, qui, pour arriver à complète maturité, ont besoin de rester en terre plus longtemps que l'orge et le blé, promettaient un rendement des plus abondants.

Gib Rock regrettait bien un peu les jours de bombance, ces jours heureux où les biftecks, les rosbifs, les plum-puddings arrosés d'un vin généreux disparaissaient dans son estomac comme une lettre à la poste ; mais il se soumettait philosophiquement aux exigences de sa nouvelle position,

travaillait avec courage, servait Lord Hatkins avec une fidélité, un dévouement absolus. Souvent, il essayait de seconder son maître dans les divers travaux qui lui étaient attribués, mais celui-ci repoussait son assistance et affirmait que le labeur le plus pénible et le plus ingrat ne l'effrayait pas. Alors, entre le noble Lord et l'humble valet s'engageait une discussion aussi courtoise, aussi paisible qu'elle eût été autrefois acerbe, irritée et blessante.

— Reposez-vous, milord, disait Gib, les rudes travaux des champs ne vous sont point familiers. Permettez-moi de vous donner un coup de main.

— Non, Gib, non ; ne vous dérangez pas. Je veux terminer ce que j'ai commencé. Ne dois-je pas m'habituer à ne compter que sur moi ?

— Certainement, milord, mais pour cela il est indispensable que vous ménagiez vos forces.

— Pourquoi ne vous imiterais-je pas, Gib ? vous ne vous épargnez guère, ce me semble.

— Oh ! moi, milord, c'est différent. Mon corps est fait à toutes les misères, rompu à toutes les lassitudes ; mes muscles sont de l'acier. Je suis une machine qui n'a besoin que d'être huilée pour bien fonctionner… Et malheureusement l'huile nous manque ici.

— L'huile vous est-elle bien nécessaire ?

— J'entends l'huile comestible.

— Je ne vous comprends pas, Gib, et je vous prie de vous expliquer.

— En deux mots, milord, voici l'affaire : mon estomac est fatigué de n'ingurgiter et de ne digérer que des farineux, des bouillies, des pâtes à peine cuites. Il réclame une nourriture plus substantielle.

— Gib, mes cuisiniers vous ont gâté.

— Non, milord ; ils m'ont bien nourri, voilà tout.

— Je suis désolé, Gib, de ne pouvoir plus satisfaire vos goûts raffinés.

— Ce n'est pas par gourmandise que je m'exprime ainsi. Je suis un appréciateur des bonnes choses, je n'en disconviens pas, mais je n'ai jamais mangé que pour vivre.

— Alors, pourquoi manifester des regrets si vifs ?

— Parce que si j'étais bien nourri, j'aurais plus de forces et je travaillerais pour deux.

— Eh bien !… consolez-vous, Gib, car MM. Tombelène et Fabrin m'ont assuré que nous aurions bientôt des côtelettes, des gigots, des biftecks à discrétion.

— Où se les procureront-ils, grands dieux !

— Je l'ignore… Cependant ils parlent de parquer des troupeaux de moutons et de bœufs à proximité de l'Aïn-Sefra.

— Parquer des troupeaux dans ce pays maudit ! Élever des bestiaux sur ce sol où il ne vient pas un brin d'herbe sans être immédiatement calciné !

— Ils ont promis de créer des pâturages.

— Ils ont promis… ils ont promis… Mais à quoi bon s'étonner ? Ces deux hommes ne doutent de rien. Ils sont capables de réaliser des projets que vous n'auriez osé concevoir vous-même, milord, avec tous les millions que vous possédez.

— Gib, l'intelligence et l'instruction sont des leviers plus puissants que l'argent.

— Ma foi ! je commence à le croire, milord.

Gib Rock dut se contenter encore de sa maigre pitance, car il survint quelques incidents qui le forcèrent à se résigner. Un matin, au moment où les colons allaient commencer leurs travaux journaliers, deux troupes de Touaregs furent signalées par Amar ben Hamis. Avec son œil habitué aux espaces sans limites, le khébir distinguait nettement des chameaux et des hommes que les lunettes des Européens montraient à peine aux confins de l'horizon. Ces deux troupes semblaient s'être dirigées vers l'Aïn-Sefra en suivant des routes différentes. Sans doute, elles obéissaient à une entente préalable et elles se réunissaient pour se concerter. Quelles étaient leurs intentions ? Venaient-elles en amies ou en ennemies ?

— N'est-ce pas quelque caravane qui vient renouveler sa provision d'eau ? demanda Roumois.

— Si c'était une caravane, répondit Amar, elle avancerait sans hésitation vers nous.

— Notre campement, notre fortin étonnent ces gens-là, ajouta Roumois ; ils croyaient trouver l'Aïn-Sefra déserte et abandonnée, et notre présence les surprend et les effraye peut-être.

— Si c'était une caravane, répondit Amar, son khébir serait venu nous reconnaître sans crainte, car il n'y a pas d'exemple qu'un khébir ait été tué et même insulté lorsqu'il s'avance en parlementaire.

— Attendons, il viendra probablement.

— C'est possible, mais tenons-nous sur la défensive.

Sachant que la méfiance est la mère de la sûreté, le colonel Tombelène prit ses dispositions pour prévenir une attaque, ou, du moins, pour y résister victorieusement. De l'eau contenue dans les outres, des vivres, des armes, des munitions, certains objets indispensables à la préparation des aliments furent transportés dans le fortin. Le matériel de forage fut laissé au-dehors, mais placé derrière des remblais de sable et mis ainsi à l'abri des projectiles. Comme le fortin était à ciel ouvert et exposait ses défenseurs aux rayons ardents du soleil ou à la fraîcheur souvent redoutable des nuits, on éleva à la hâte une charpente grossière composée de planches de palmier, de drageons, sur lesquels on appendit la toile des tentes.

Il ne restait plus qu'à attendre les événements.

La journée se passa tranquillement. À deux ou trois reprises, les Touaregs se montrèrent, mais ils disparurent presque aussitôt. Étudiaient-ils les abords de la « place » ou bien voulaient-ils continuer leur route ? La nuit remplaça le jour, et rien encore ne vint confirmer les prévisions pessimistes du khébir. Cependant, les colons ne restèrent pas inactifs et continuèrent de veiller. Toutes les heures, des rondes circulèrent autour du fort, sous la conduite du colonel et d'Amar ben Hamis. Il fallait éviter toute surprise, car, ainsi que le disait Blaimont,

dans son langage agrémenté d'aphorismes et de proverbes : — « Ennemis surpris, ennemis pris. »

Le lendemain, aussitôt que l'aube matinale éclaira les plus hautes branches des douze apôtres, les Touaregs apparurent soudain sur la crête d'une intumescence rocheuse. Ils s'étaient tenus cachés dans les redirs (bas-fonds) pour attendre une occasion favorable à leurs desseins. Cette occasion ne se présentant pas, ils se décidaient à commencer l'attaque et à tenter un audacieux coup de main. Ils accouraient en brandissant leurs longues lances, leurs sabres à large lame, et en vociférant des menaces et des cris injurieux. Excités par le tumulte, les mahara allongeaient le pas, étiraient leurs cous, poussaient des beuglements rauques et discordants. Bientôt les Touaregs se trouvèrent à une portée de carabine des colons. On put alors évaluer leur nombre. Ils étaient environ quatre-vingts, mais parmi eux, une dizaine seulement possédaient des armes à feu.

Dans le fortin rien ne bougeait, personne ne soufflait mot. L'œil à la meurtrière ménagée dans le mur, chaque combattant observait la manœuvre des assaillants et attendait le commandement du colonel pour tirer. Celui-ci avait ordonné de ménager les munitions, et surtout de bien viser. Les Touaregs avancèrent encore.

— Très bien, mes petits agneaux, murmura Panchot qui ne put conserver un plus long mutisme ; — approchez-vous un brin et l'on va vous servir un petit plat dont les fayots seront durs à digérer.

— Chut ! fit le capitaine Roumois.

— On se tait, mon capitaine ; mais la conversation que j'entreprends

avec moi-même n'a pour but que de…

— Attention ! attention ! cria le colonel ; préparez vos armes !

Chacun retint sa respiration, épaula sa carabine, engagea le canon dans la meurtrière, choisit la poitrine d'un Targui pour point de mire et attendit dans un suprême silence.

— Feu ! … commanda le colonel Tombelène en tirant lui-même sur un groupe distant d'environ cent cinquante mètres.

Une violente détonation retentit, et un nuage de fumée bleuâtre monta jusqu'au faîte du fortin. Les Touaregs s'arrêtèrent en proie à une terreur secrète. Quatre de leurs compagnons avaient été tués et six autres étaient blessés. Les mahara soufflaient bruyamment et beuglaient à briser le tympan d'un sourd.

Accueillis par cette vive fusillade, ignorant exactement le nombre de leurs adversaires, les Touaregs prirent le parti de s'éloigner sans même riposter. Mais leur mouvement de retraite s'effectua avec désordre et presque lentement, aussi furent-ils encore gratifiés d'un feu de peloton qui fit deux nouvelles victimes.

En constatant l'heureux résultat de leur adresse, les voyageurs célébrèrent leur facile victoire par un formidable hurrah ! qui éveilla les échos du désert, répondit aux cris des mourants et des blessés et fit tressaillir d'épouvante les Touaregs les plus endurcis.

V. Le blocus – Les esclaves

Les Touaregs et toutes les populations nomades, nous l'avons déjà dit, sont peu propres à l'art de la guerre tel qu'on le comprend et qu'on le pratique chez les nations… civilisées. La moindre muraille, le moindre retranchement passablement défendus sont des obstacles qu'ils ne savent franchir ou emporter. Autant ils sont bons pour la lutte en plaine rase, autant ils sont insignifiants et mauvais pour la guerre de siège. Le colonel Tombelène savait cela, et il ne s'affectait pas outre mesure de leur présence.

– Ils se fatigueront avant nous, dit-il ; ne nous exposons pas à leurs coups, restons abrités derrière nos murailles de terre. Il est inutile que nous cherchions à nous illustrer par des prouesses et des exploits qui seraient sans profit pour notre gloire et notre sécurité.

Le capitaine Roumois et Paul Fabrin éprouvaient des colères bleues qui amenaient parfois sur leurs lèvres des menaces vraiment homériques. Le capitaine était écarlate ; il se passait à tous moments l'index de la main droite sur le nez, et ce geste manifestait chez lui une rage concentrée qui n'attendait qu'une occasion favorable pour faire explosion.

L'agent voyer, ordinairement si tranquille et si calme, parlait de mettre en « marmelade » les assaillants, mûrissait les projets les plus extravagants pour les tuer tous d'un seul coup ou leur infliger les plus cruels supplices.

– Ces chenapans ! dit-il avec des gestes furieux, ils ne sont pas contents de tout le mal qu'ils nous ont fait. Ils viennent nous relancer jusqu'ici pour essayer de nous molester encore. Tenez, colonel, si j'avais à ma disposition quelques engins de l'industrie moderne, je tâcherais d'être l'Archimède du fortin que nous défendons. Je fabriquerais des machines d'une insurmontable puissance, et je broierais ces Touaregs maudits.

– Ils ne sont pas assez nombreux, répondit en souriant le colonel, pour que nous employions les grands moyens. Sans

ravitaillements, sans eau, sans secours, que voulez-vous qu'ils fassent en plein désert ? Avant trois jours, ils partiront.

– Et nous leur signerons leur feuille de route avec du plomb, dit Panchot, en intervenant dans la conversation.

Amar ben Hamis surveillait toujours l'ennemi et étudiait ses mouvements. Sada, Mme Tombelène, Raoul et Blanche agençaient l'intérieur du fortin en prévision d'un séjour prolongé et préparaient les aliments. Gib Rock et Lord Hatkins, le doigt sur la gâchette de leur carabine, l'œil appliqué aux meurtrières, échangeaient de rares et courtes paroles.

– Milord…

– Gib…

– Pensez-vous que les Touaregs s'entêteront ?

– Non.

– Reviendront-ils à la charge ?

– Pas si fous !

– Alors, nous n'avons plus rien à craindre de leur part ?

– Ne suis-je pas là, Gib ? Vous savez bien que ma présence est une garantie de succès.

– Ah ! c'est vrai, milord… votre veine, votre bonheur habituel…

– Oui.

– Je vous avouerai, milord, que je commençais à n'y plus croire.

– Vous avez tort, Gib.

– En ce cas, nous triompherons des Touaregs ?

– J'en suis certain.

Cependant, les assiégés n'étaient pas aussi rassurés qu'ils le prétendaient. Ils craignaient, non sans quelque raison, que les Touaregs ne vinssent saccager les champs de maïs et de sorgho, le potager et la plantation de palmiers. La terre cultivée et fertilisée par eux, la terre où ils avaient souffert et espéré, leur semblait, en ce moment, plus magnifique, plus splendide que n'importe quel paysage des zones privilégiées du globe, que n'importe quel Eden poétique. Tous leurs efforts tendirent à protéger les terrains cultivés contre les déprédations qu'ils

redoutaient, et ils résolurent de les défendre avec la dernière énergie. Les deux chamelles vaguaient autour du fortin, et comme il était impossible de les recueillir, Panchot les conduisit sous la verte feuillée des douze apôtres, les entrava pour les empêcher de s'éloigner et leur servit une forte provision de paille, d'orge et quelques tiges de maïs qu'il coupa à leur intention.

Vers dix heures du matin, les Touaregs reparurent, mais ils restèrent à une distance respectueuse. On devinait que la sévère leçon de la matinée commençait à porter ses fruits. Ils s'assemblèrent et se séparèrent à plusieurs reprises, expédièrent des éclaireurs dans diverses directions, se rangèrent en bataille, se débandèrent, avancèrent, poussèrent des cris stridents.

En somme, toute leur agitation, toutes leurs allées et venues se réduisirent à une de ces fantasias dont les nomades du désert sont toujours amoureux. Finalement ils se groupèrent et établirent leur campement à quinze cents mètres environ du fortin. De part et d'autre, on s'observa avec attention et, surtout, avec méfiance.

Dans la soirée, deux heures avant le coucher du soleil, une quarantaine de Touaregs se portèrent vers les champs de maïs et de sorgho. Pour être plus libres de leurs mouvements, ils laissèrent leurs inséparables mahara et s'avancèrent à pied. Voulaient-ils opérer une diversion ? Essayaient-ils de placer le fortin entre deux feux ? Avaient-ils l'intention de dévaster la récolte et la plantation des drageons ? Probablement, tels étaient leurs desseins ; mais ils durent les modifier, car un feu nourri, un feu à « volonté », terrible et bien dirigé, les accueillit et les empêcha d'approcher à plus de quatre cents mètres. Ils tentèrent bien de riposter, mais leurs fusils n'avaient qu'une portée dérisoire. Les balles n'atteignaient même pas la dépression formée par l'Aïn-Sefra. Après avoir tiraillé pendant vingt-cinq minutes, ils durent rejoindre leur camp en emportant trois hommes grièvement blessés. Bientôt, les premières ombres de la nuit couvrirent la plaine, et un silence majestueux succéda à toute cette agitation.

Pour bien montrer qu'ils veillaient et qu'ils ne se laisseraient pas aisément surprendre, les assiégés continuèrent à tirer sept ou huit coups de carabine par heure. Ils s'organisèrent en deux escouades dont l'une exerçait la plus vigilante attention pendant que l'autre reposait et dormait. Soit que les Touaregs fussent effrayés par les détonations répétées qu'ils entendaient, soit qu'ils eussent besoin, eux aussi, de repos et de sommeil, ils ne bougèrent pas jusqu'au retour du jour.

Aussitôt que le soleil eut dardé ses premiers rayons dans le bleu du ciel, les Touaregs se hissèrent sur leurs mahara qu'ils poussèrent tantôt à droite, tantôt à gauche, mais sans se rapprocher du fortin et sans le perdre de vue. Ils continuèrent cette étrange manœuvre pendant un laps de temps assez long ; enfin l'un d'eux se détacha et s'avança, en jetant autour de lui son bouclier, sa lance et son sabre. Panchot épaula sa carabine et se prépara à loger une balle dans le corps de cet assiégeant ; Amar ben Hamis l'empêcha de tirer en lui disant :

– Ne bouge pas ; c'est un Mecherahin[23].

– Que veut ce citoyen ? demanda Panchot.

– Nous allons le savoir.

Le Targui avança encore, et quand il fut à cinquante mètres environ du fortin, il cria d'une voix retentissante :

– Louange à Dieu qui donne la vie ou la mort ! Louange à Dieu qui allume la guerre ou fait fleurir la paix !

– Gloire à Dieu l'unique ! Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu ! répondit Amar ben Hamis.

Après ces préliminaires qui précèdent les discussions et la plupart des actions des nomades du désert, le khébir déposa sa carabine, sortit du fortin et se présenta seul devant le Targui.

– Parle. Qui es-tu ? demanda Amar.

– Je suis un Targui, répondit le parlementaire ; je suis un des guerriers les plus redoutés de ma tribu. Mon nom est connu de tous les peuples du Sahara, depuis le Soudan jusqu'au Mogrheb. Les poètes du désert ont chanté mes exploits et les femmes de

23 Provocateur. Ce terme est souvent pris dans le sens du parlementaire.

nos douars ont dénoué leurs ceintures pour célébrer mes victoires lorsque j'avais terrassé les infidèles et lorsque…

– Que veux-tu ? interrompit Hamis, ennuyé par ce verbiage ampoulé.

– Au nom des sages et des anciens de notre caravane, je viens porter la paix. Nous voulons mettre nos fusils en bandoulière et laisser dormir les sabres dans leurs fourreaux.

– Pourquoi nous avez-vous attaqués ? Pourquoi avez-vous tenté de prendre nos biens et nos vies ? Nous vous sommes étrangers, nous ne vous connaissons pas, nous ne vous avons jamais fait de mal.

– Je l'affirme par Allah, nous vous avons combattus parce que nous vous prenions pour des ennemis.

– Mensonge ! les Touaregs nous ont trompés et trahis plusieurs fois. L'un de vos cheiks, Hamera, vous a lancés contre nous lorsqu'il a su que nous n'étions pas morts.

– Je ne dépends pas d'Hamera. J'ai dit la vérité.

– Eh bien ! si vous voulez la paix, éloignez-vous.

– Plusieurs de nos confrères ont été tués par vous, et nous sommes en droit de vous demander la Dia (prix du sang).

– La Dia n'est point due lorsqu'on tue pour sa défense légitime.

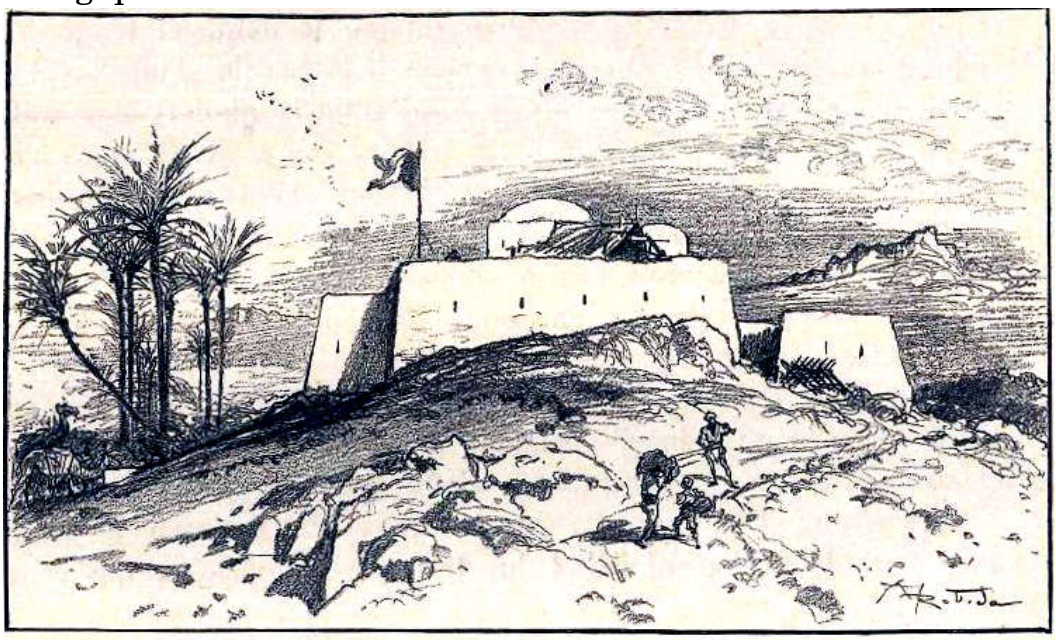
– Allah n'accorde sa miséricorde qu'aux miséricordieux ; qui est généreux aujourd'hui sera rassasié demain. Donnez-nous quelques mesures de grains pour nos blessés, laissez-nous remplir nos outres à l'Aïn-Sefra et nous nous éloignerons.

– Je vais transmettre ta demande à notre chef. Attends sa réponse sans bouger et sans essayer de nous espionner. Un mouvement mal interprété peut te coûter la vie.

– J'attends et je jure que je ne tenterai rien pour satisfaire ma curiosité et surprendre vos secrets.

Amar ben Hamis revint au fortin et fit part à ses compagnons de la proposition formulée par le Targui. Obéissant à ses sentiments chevaleresques, à cette générosité qui distinguent la plupart des officiers français, le colonel Tombelène ne vit plus d'ennemis en ceux qui imploraient son assistance. Il résolut,

moyennant certaines réserves, de leur accorder ce qu'ils demandaient. Mais Paul Fabrin et le khébir s'y opposèrent énergiquement.



Le fortin.

– La guerre, c'est la guerre ! dit le premier avec colère, et les Touaregs doivent supporter toutes les conséquences de la défaite. Les avons-nous provoqués ? Les avons-nous attaqués ? Je ne crois pas à l'erreur qu'ils prétendent avoir commise. Il n'est jamais difficile de distinguer un ennemi… surtout sous le ciel équatoria!Si nous étions à leur place, et si nous, invoquions leur pitié, vous verriez, colonel, comme nous serions reçus. Leurs protestations d'amitié sont trop tardives pour être sincères… Et encore, qui nous assure que leur démarche ne cache pas une nouvelle félonie ?

– J'apprécie vos excellentes raisons, monsieur Fabrin, répondit le colonel Tombelène, mais je trouve que vous parlez plutôt en soldat qu'en politique habile.

– Essayez donc de la diplomatie avec de pareils coquins.

– Oh ! Oh ! voilà un bien grand mot pour conclure un tout petit traité de paix. Un bienfait n'est jamais perdu, dit la sagesse des nations ; qui sait si les Touaregs ne se montreront pas reconnaissants du service que nous leur rendrons ? Dans notre

isolement, ne serait-il pas sage et profitable de nous ménager des alliances ? Aucun de nous, je suppose, n'est décidé à rester éternellement ici ; eh bien ! comment traverserons-nous le désert et reviendrons-nous en Algérie sans l'appui des Touaregs ? Nous avons donc tout intérêt à satisfaire leurs demandes insignifiantes.

– Ah ! seigneur, s'écria Amar ben Hamis, ta bonté et ta générosité nous perdraient tous. On peut se fier à la parole d'un Targui, mais non à celle d'un Snoussi. Je gagerais que la plupart des voilés que nous combattons sont affiliés à l'ordre des Snoussis. Hamera n'est point avec eux, c'est possible, mais ils sont envoyés par Hamera. Quand ils seront ravitaillés, ils nous attaqueront encore, ou iront chercher du renfort. Je ne crois pas à leur pénurie, et je suis persuadé qu'ils ne se seraient jamais aventurés si loin du Djebel-Hoggar sans prendre toutes leurs précautions.

– C'est aussi notre avis, dirent Roumois, Gib Rock et Blaimont. Après avoir tenu conseil pendant quelques minutes, le colonel revint sur ses premières résolutions. Il fut convenu que tout secours serait refusé aux Touaregs. Le khébir quitta de nouveau le fortin, s'avança vers le parlementaire et lui transmit la décision qui venait d'être arrêtée.

– C'est bien ! dit le Targui sans donner le moindre signe d'émotion.

Il ramassa ses armes, puis il ajouta :

– Les Francs veulent la guerre, ils connaîtront la force de notre bras. Qu'Allah maudisse les infidèles et leur jaunisse la figure[24]. Nous reviendrons et nous les tuerons.

– Va, répliqua le khébir avec un souverain mépris, les lions ne redoutent pas les chacals.

Après avoir échangé des phrases qui ne brillaient pas par leur aménité, après s'être adressé des provocations un peu outrées et dans le goût de celles des héros de l'Iliade, les deux hommes se séparèrent en jetant au vent des paroles de haine.

---

24 Expression proverbiale dans le Sahara ; sorte d'imprécation qui appelle li malheur sur la tête du prochain.

Les Touaregs n'étaient pas aussi dépourvus qu'ils le prétendaient, puisqu'ils restèrent dans leur campement jusqu'au lendemain. À trois ou quatre reprises ils essayèrent bien de se porter vers l'Aïn-Sefra, mais ils furent toujours obligés de s'éloigner en toute hâte, car le fortin ne chômait pas et crachait du plomb par toutes ses meurtrières. Ce qui se passait était réellement curieux et jurait avec toutes les traditions stratégiques. Ici, c'étaient les assiégés qui affamaient les assiégeants et les tenaient pour ainsi dire à leur merci. Jamais, dans les fastes de la guerre, pareil fait ne s'était produit.

Enfin, les Touaregs se décidèrent à cesser leur malencontreux blocus et à partir. Avant de quitter les environs de l'Aïn-Sefra, ils voulurent faire une dernière démonstration belliqueuse. Ils défilèrent à quatre cents mètres du fortin en criant comme des possédés et en déchargeant leurs armes à feu. Cette inutile et fanfaronne manifestation leur coûta cher, car les colons répondirent par un feu de peloton bien dirigé qui blessa deux hommes et mit du désordre dans la troupe turbulente. Les Touaregs s'éloignèrent et leurs cris de menace, leurs imprécations de colère se perdirent dans le lointain. Bientôt après, le désert reprit sa morne tranquillité ; un silence farouche succéda à cette agitation de quelques journées, et la solitude ne garda rien de ceux qui étaient venus la troubler, rien que des piétinements appelés à disparaître sous le premier souffle des brises du matin.

Les voyageurs s'estimèrent heureux d'avoir échappé aux dangers d'un assaut et résolurent de prendre toutes leurs précautions pour résister avantageusement fi. de nouvelles attaques, car ils supposaient que les Touaregs reviendraient en nombre pour prendre une revanche.

– Messieurs, dit le colonel, ne nous effrayons pas. Nous élèverons des fortifications et des retranchements qui protégeront, non seulement nos personnes, mais nos champs, nos greniers, nos plantations.

– Et moi, ajouta Paul Fabrin, je prends l'engagement de rendre ces fortifications inabordables, car je les entourerai de

fossés et de canaux où l'eau circulera à profusion. Messieurs, avant six mois, je promets de vous donner une rivière qui entourera nos possessions et permettra de développer nos établissements.

Un triple hurrah accueillit les .paroles de l'agent voyer.

– Nos victoires nous coûtent cher, reprit Lord Hatkins, car nous épuisons nos munitions sans pouvoir les renouveler. Comment résister aux bandes nomades qui se jetteront sur nous lorsque nous n'aurons plus de poudre et plus de balles ?

– Nous en fabriquerons, répondit le colonel.

– Avec quoi ?

– Milord, vous nous verrez à l'œuvre.

– Je compte bien vous aider, mais…

– Milord, interrompit Fabrin, ne doutez pas de nous, sinon je vous fabrique des mitrailleuses et des canons de Bange.

– Milord, ajouta Blaimont en riant, n'excitez pas MM. Tombelène et Fabrin, car ils sont capables d'installer une usine en plein Sahara et de concurrencer Birmingham, Manchester, Glascow et les cités les plus industrielles du Royaume-Uni.

Après avoir examiné les légères déprédations commises par les Touaregs, nos colons remontèrent leurs tentes et reprirent leurs occupations journalières. Panchot se rendit aux douze apôtres pour délivrer les chamelles qu'il avait entravées au commencement de l'action ; mais il se crut le jouet d'un rêve, se frotta les yeux, se mordit les lèvres, se tira la moustache pour s'assurer qu'il était bien éveillé. Au lieu de deux animaux, il en comptait sept.

– Décidément, murmura-t-il, c'est une multiplication de chameaux.

Et il revint sur ses pas pour prévenir ses compagnons de cet étrange événement.

– Ce fait n'a rien d'extraordinaire, dit Amar ben Hamis ; épouvantés par la fusillade, atteints par nos balles, rendus fous par la douleur et l'effroi, quelques mahara ont désarçonné leurs

cavaliers, se sont échappés et sont venus joindre les chamelles, attirés par la verdure des palmiers et l'odeur de l'eau.

– Allons ! allons ! fit Paul Fabrin en se frottant joyeusement les mains, à quelque chose malheur est bon. Nous avions besoin de plusieurs bêtes de somme, car nos deux chamelles ne nous suffisaient plus, et messieurs les Touaregs sont arrivés juste à point pour nous pourvoir. Ils ont droit à nos remerciements.

– Mais il faudra un surcroît de nourriture pour ces animaux, dit Roumois, et je ne sais vraiment pas s'il me sera possible de subvenir à leurs besoins.

– Ne vous inquiétez pas, capitaine, répondit le colonel, les chameaux ne sont pas difficiles à satisfaire, étant donnée leur sobriété proverbiale. Et puis, ils gagneront leur vie, soyez-en certain. Ne refusons pas le secours qui nous est presque miraculeusement envoyé. Les animaux sont des auxiliaires utiles, souvent indispensables, que la nature met à la disposition de l'homme, et Buffon a écrit : Le chameau est le vrai trésor de l'Orient.

– Après tout, conclut Gib Rock avec une féroce placidité, si les mahara nous sont à charge, ils nous rendront encore un service de premier ordre… nous les mangerons.

Toute la journée fut consacrée au travail, et chacun s'employa de son mieux pour réparer les dégâts causés par les Touaregs.

Il y a des espions...

Dans la soirée, il survint un incident qui étonna fortement les voyageurs et augmenta leur effectif. Un peu avant le coucher du soleil, trois têtes noires et crépues se montrèrent entre les tiges de sorgho et furent aperçues par Sada. La femme du khébir poussa un cri perçant qui rassembla immédiatement, autour d'elle, toute la colonie.

– Qu'y a-t-il ? demanda le colonel en armant son revolver.

– Il y a des espions dans le champ de sorgho, répondit Sada.

– Organisons une battue, reprit le colonel, et soyons sans pitié pour les ennemis qui apparaîtront à nos yeux.

Mais avant que les colons eussent pris leurs entières dispositions pour pénétrer dans le champ de sorgho, trois personnes apparurent, proférèrent quelques paroles incompréhensibles, se mirent à genoux, et levèrent les bras vers le cie!C'étaient deux nègres et une négresse désarmés et à peine vêtus. Leur attitude suppliante et respectueuse indiquait qu'on n'avait à redouter aucune agression. Amar ben Hamis s'avança seul vers eux et leur parla en employant la langue arabe.

Ces pauvres hères se prosternèrent en donnant toutes les marques d'une soumission absolue.

Fort heureusement, le khébir comprenait une bonne partie des dialectes qui sont parlés par les populations du Soudan. Il put s'entretenir avec les nouveaux venus et leur demander comment et pourquoi ils se trouvaient cachés dans le champ de sorgho. La négresse et les deux nègres se levèrent, et l'un d'eux raconta leur histoire commune. Ils étaient du Mosgou et avaient été réduits en esclavage à la suite d'une razzia exécutée par le sultan du Bornou. Le marchand de chair humaine auquel ils appartenaient s'était joint à une caravane qui se rendait à Mourzouk, la capitale du Fezzan. Mais, en route, cette caravane avait été attaquée et pillée par une bande de Touaregs, et presque tous les esclaves étaient devenus la propriété de ces derniers. Après un séjour de quelques semaines dans le Djebel-Hoggar, les Touaregs avaient projeté et accompli l'expédition qui venait de tourner piteusement à leur désavantage. Pour leur service particulier, ces bandits avaient amené avec eux quinze esclaves, quatre du sexe féminin, onze du sexe masculin. Quelle que soit la condition de l'esclave qu'une longue sujétion n'a pas encore avili, il ne songe qu'à reconquérir sa liberté perdue.

– Nous savions, dit le nègre, que les Francs sont généreux et n'ont point d'esclaves. Nous résolûmes, ma femme, mon frère et moi, d'aller vers eux au risque de perdre la vie. Ne valait-il pas mieux mourir que de supporter plus longtemps les injustes et

mauvais traitements des Touaregs ? Alors nous profitâmes du désordre que vos projectiles mettaient dans leurs rangs pour nous échapper et nous glisser au milieu des hautes tiges de sorgho. Quand nos maîtres ont disparu, quand nous avons été certains qu'ils nous croyaient morts ou perdus et qu'ils ne pourraient nous reprendre, nous nous sommes montrés… Maintenant, les Francs sont maîtres de nos existences et nous nous mettons dans leurs mains.

Le khébir raconta immédiatement au colonel Tombelène l'odyssée des trois fugitifs et lui demanda conseil.

– Es-tu bien certain, questionna le colonel, que ces deux hommes et cette femme ne sont pas des espions abandonnés à dessein par les Touaregs ?

– J'affirme que ce sont des esclaves, répondit Amar ; du reste, je vais les interroger plus longuement et nous serons bientôt édifiés sur leur compte.

– Informe-toi, surtout, de ce qu'ils savent faire, dit Fabrin.

– Oui, seigneur.

Le khébir adressa de nombreuses questions aux trois fugitifs et leur passa, s'il est permis de le dire ainsi, un véritable examen de conscience. Ses convictions s'affirmèrent et il reconnut que les deux nègres et la négresse pouvaient devenir d'excellents auxiliaires pour la colonie, car ils étaient propres à tous les travaux des champs tels qu'on les pratique dans les régions équatoriales ; en outre, ils savaient bâtir, filer, tisser, forger, et connaissaient les premiers .éléments d'une foule de métiers. Obligés de ne compter que sur eux-mêmes, les Soudaniens des classes inférieures apprennent à tout faire }. n'était leur paresse traditionnelle et la richesse de leur pays, ou mieux ; le despotisme sous lequel ils plient sans oser protester, ils seraient souvent des ouvriers d'une adresse remarquable.

– Très bien, dit Fabrin quand il sut tout cela ; nous ferons quelque chose de ces deux gaillards et de leur ménagère. Ils arrivent fort à propos.

– Alors, nous les gardons ? s'écria Roumois.

– Parfaitement, répliqua le colonel ; croyez-vous, capitaine, que je vais repousser ceux qui ont eu confiance en notre loyauté ? Les abandonner ou les éloigner, ne serait-ce pas les vouer à une mort certaine ?

– Colonel, on ne vit pas avec des sentiments, aussi beaux qu'ils soient !… Après les chameaux, les nègres !… Si cela continue, je n'aurai plus de provisions avant deux mois.

– Ne vous inquiétez pas, capitaine, reprit Fabrin, il y a de la place pour tous ici.

– De la place, soit. des vivres, non !

– Et je soutiens qu'avant les deux mois dont vous parlez, les pauvres nègres à qui vous marchandez quelques poignées de grains vous nourriront, peut-être.

– Allons, capitaine, dit en souriant le colonel, ne vous efforcez point de nous donner le change sur votre bonté ; n'essayez pas de nous faire croire que vous êtes inhumain.

– Si je suis inhumain, c'est pour le bien généra!Je n'entends pas que quelqu'un de nous souffre pour des étrangers.

Rouge de colère, le capitaine se tourna vers les esclaves et leur dit d'une voix rude :

– Venez, coquins, venez que je vous gave, puisqu'on me l'ordonne.

Les trois fugitifs ne comprirent pas le langage de Roumois, mais, à ses signes, ils devinèrent qu'ils devaient le suivre. Cinq minutes après, ils étaient installés sur des nattes et se réconfortaient en avalant quelques aliments. Le brave capitaine les servait lui-même, leur offrait ce qu'il avait de meilleur, et se fâchait presque parce qu'il trouvait que « ses convives » ne mangeaient pas assez.

VI. Franceville

Pendant les quatre à cinq jours qui suivirent le départ des Touaregs, les colons et les fugitifs couchèrent dans Fort-Refuge (c'est ainsi que Blaimont avait appelé le fortin), et exercèrent, à tour de rôle, une surveillance attentive, afin de n'être ni inquiétés, ni surpris. Petit à petit, la sécurité revint et chacun reprit tranquillement ses habitudes. Les deux Mosgoviens et la Mosgovienne s'abritèrent, tant bien que mal, dans un coin du fort, et comme leur ameublement ne se composait que de quelques nattes et de quelques couvertures, leur installation ne fut ni longue ni difficile.

Ces pauvres gens payèrent largement l'hospitalité qu'on leur accordait.

La reconnaissance semblait décupler leur force et leur activité. Ils se chargèrent des travaux les plus fatigants et rendirent de réels services. Le colonel Tombelène leur avait dit :

– Vous êtes libres !

Et ces simples mots avaient transformé ces natures primitives, et mis dans leur cœur des sentiments de dignité jusqu'alors inconnus.

Malgré le surcroît de bouches à nourrir, les colons étaient assurés de lutter contre la faim, car la quantité de vivres qu'ils possédaient et qu'ils avaient à récolter était plus que suffisante pour leur consommation. Du reste, ils préparaient de nouveaux terrains dans les environs de l'Aïn-Sefra et les rendaient propres à l'agriculture en les labourant et en les arrosant. Paul Fabrin dut fabriquer deux autres charrues pour suffire à l'activité de ses compagnons.

Mais si délaissé et si isolé qu'on soit, toute la vie ne se résume pas en ce seul mot : manger ! et les braves colons savaient cela. Après avoir pris conseil les uns des autres, ils résolurent de se loger convenablement, c'est-à-dire de se construire des maisonnettes, car les toiles des tentes commençaient à subir « les

irréparables outrages » du temps ; plusieurs s'en allaient en lambeaux.

Bâtir n'était point chose difficile, puisque la construction de Fort Refuge démontrait victorieusement qu'on pouvait élever de solides murailles, mais l'agent voyer et le colonel ne voulaient pas s'en tenir exclusivement au pisé qui leur avait pourtant si bien réussi ; Panchot. Gib Rock, Amar ben Hamis et un Mosgovien furent chargés de façonner des briques. La terre argileuse, nous le savons, ne manquait pas : il n'y avait qu'à l'enlever des endroits où elle était accumulée, pour l'exposer à l'air, et la malaxer par le marchaqe, Le métier de briquetier est, sans doute, l'un des plus anciens qu'aient inventés les hommes, et il n'exige presque pas d'apprentissage. Une table, des cadres, ou mieux, des moules en bois, une règle appelée plane, du sable, de l'eau suffisent pour fabriquer des briques. Il ne reste plus qu'à les sécher en les plaçant côte à côte, sur une aire préparée d'avance, et à les retourner de temps à autre pour que le soleil les frappe sur toutes leurs faces. Afin de leur donner plus de cohésion et de résistance, on les soumet ensuite à l'action d'une forte chaleur. Mais ici, il fallait négliger ce dernier point. Nos futurs maçons ne devaient songer qu'à employer des briques crues, c'est-à-dire suffisamment desséchées pour éviter des retraits ou des crevasses, car le combustible qu'ils possédaient était en, minime quantité.

– Moi, dit Roumois, je n'ai guère confiance en vos briques crues, et je me figure que nos maisons se démoliront bientôt.

– Tranquillisez-vous, capitaine, répondit le colonel Tombelène, les briques crues ont suffisamment prouvé leur solidité, dans les pays chauds, et même dans ceux qui sont exposés à la pluie et à l'humidité. N'est-ce pas le cas pour nous ?… Les Grecs, les Romains, les Égyptiens, les Assyriens ont élevé des monuments en briques crues qui durent encore. Deux mille ans ! c'est un joli brevet de longévité. La tour de Babel, les murailles de Babylone étaient aussi construites en briques crues. Il est donc probable que nos habitations dureront plus que nous, en admettant même que nous devenions tous centenaires.

La brigade de briquetiers ne tarda pas à fonctionner et acquit une habileté qui lui valut de chaudes félicitations. Panchot et Gib Rock moulaient, tandis que le khébir et le Mosgovien préparaient la terre et emportaient les briques façonnées sur l'aire. Lorsque les briques avaient un certain degré de consistance, elles étaient placées en haies, pour nous servir du terme technique, ou mieux, disposées les unes sur les autres, de manière à former une sorte de muraille à claire-voie, afin que l'air et la chaleur solaire pussent en opérer la dessiccation complète et les rendre résistantes.

Pendant que les matériaux essentiels des futures habitations étaient préparés, les récoltes encore sur pied finirent de mûrir. Le maïs, le sorgho, les bananes, les ignames, etc. s'ajoutèrent aux provisions accumulées dans les silos, et le capitaine Roumois, en reconnaissant qu'il pouvait narguer la disette, eut de véritables accès d'allégresse. Il fit l'inventaire exact des grains, des légumes, des tubercules que l'« intendance » tenait en réserve, et il s'assura que la colonie possédait des vivres pour deux années au moins. Aussitôt cette opération terminée, il éclata en transports de joie ; les aspérités de son caractère bougon semblèrent s'émousser, et, pendant quelques jours, il fut aussi gracieux qu'une fiancée de dix-huit ans.

– Eh bien ! dit Paul Fabrin à ses compagnons, puisque nous sommes certains d'être nourris et logés, nous allons maintenant nous occuper des grands travaux d'utilité publique. Messieurs, je vous annonce que je commencerai prochainement à creuser un puits artésien. Si rien ne contrarie nos efforts, nous aurons de l'eau en abondance, de l'eau qui se répandra en matière fertilisante au milieu des sables arides, de l'eau qui nous donnera une force motrice.

– Une force motrice ! demanda Roumois, au comble de l'étonnement.

– Oui, capitaine, répondit l'agent voyer, une force motrice qui nous épargnera bien des fatigues et nous sera d'un puissant secours pour réaliser les améliorations nécessaires à une colonie

de gens civilisés. Je vous préviens, je suis un égoïste, et j'entends avoir toutes mes aises.

– Si tous les égoïsmes étaient aussi généreux, aussi désintéressés que le vôtre, monsieur Fabrin, interrompit le colonel, l'humanité reviendrait à l'âge d'or.

– Colonel, répliqua finement Fabrin, nous ne suivons que votre exemple.

– Et nous serions heureux, ajouta Lord Hatkins, si nous parvenions à la perfection de notre modèle.

– Allons, messieurs, vos compliments me gâtent et me donnent une telle opinion de ma personne que j'oublie de vous parler de choses… plus intéressantes. Je vous annonce que je vais étendre nos fortifications et que je parviendrai facilement à défendre, ou plutôt à conserver tous les biens que nous acquerrons par notre travail et notre persévérance. Aujourd'hui, l'avenir ne nous effraye plus ; nous avons vaincu le désert et nous sommes, si je puis m'exprimer ainsi, les créateurs d'une oasis qui grandira, s'étendra et abritera peut-être une population que notre exemple initiera aux bienfaits de la civilisation. Petit à petit, notre œuvre perdra son caractère « personnel » et révélera les progrès modernes aux peuplades indomptées du Sahara. Elle sera (permettez-moi cette métaphore banale), elle sera le phare que le marin cherche à découvrir au milieu des brumes de la mer, et elle exercera une influence prépondérante sur cette immense région qui, de l'Algérie au Soudan, est vouée à l'ignorance, à la barbarie. Nous, messieurs, nous serons les agents modestes et dévoués, les pionniers infatigables d'une entreprise qui sera féconde en résultats. Pouvons-nous envier un rôle à la fois plus utile et plus glorieux ?

– Tout cela est très bien, dit Roumois, mais nous n'avons pas encore baptisé notre oasis. Si nous désirons que son nom arrive à la postérité, il serait bon de lui en donner un.

L'esprit méthodique de ce brave capitaine se reconnaissait à cette proposition, du reste très rationnelle. Il voulait que chaque chose fût à sa place, étiquetée avec soin, pour être facilement reconnue « en temps et lieu », ainsi qu'il disait pittoresquement.

Sans avoir les hautes visées du colonel, il tenait à ce que son oasis ne fût pas confondue avec celles qui sont éparses dans le Sahara et qui paraissent ne pas avoir d'histoire. Chaque voyageur indiqua un nom plus ou moins approprié aux circonstances présentes : l'oasis de l'Espérance, du Salut, de la Fraternité, de la Concorde, etc., etc., mais aucune de ces appellations ne prévalut.

– Messieurs, reprit le colonel Tombelène, notre, oasis ne se composera pas seulement de plantations de palmiers, de terrains de labour et de jardins. Prochainement, nous allons jeter les fondations de nos habitations, et peut-être la réunion de ces quelques maisonnettes sera le commencement d'une cité importante. Il faut que cette ville ait un nom cher à nos cœurs et rappelle celui de la patrie. Messieurs, je vous propose celui de « Franceville ».

– Oui, crièrent tous les colons en battant des mains.

– Et l'oasis prendra le nom de notre capitale, ajouta Roumois.

– Vraiment, oasis de Franceville fera bien dans la nomenclature géographique, dit Fabrin, et cela parle à l'esprit.

– Ce nom, continua Lord Hatkins avec une parfaite courtoisie, apprendra que des Français lâchement abandonnés n'ont pas désespéré d'eux-mêmes et sont parvenus à vivifier l'une des plus affreuses et des plus mornes solitudes du Sahara.

– Et comme nous avons été bravement aidés par deux Anglais, poursuivit Roumois, nous leur réservons une large part de gloire. Ils ont été à la peine, ils seront à l'honneur. Messieurs, je vous propose de nommer le plateau qui domine l'Aïn-Sefra plateau Hatkins, Quant à notre camarade Gib Rock, nous désignerons sous son nom…

– Oh ! moi, je me contenterai de peu, dit en riant Gib Rock ; que je serve de parrain à la première ferme que nous élèverons dans le « pays », et je serai pleinement satisfait.

– Adopté ! dirent les voyageurs.

Paul Fabrin se décida, enfin, à commencer le forage du puits artésien attendu depuis tant de jours. Il plaça tout son matériel sur le point le plus élevé du plateau Hatkins, y installa un

manège que des chameaux attelés devaient mettre en activité pour donner aux sondes un mouvement de rotation. En choisissant une des parties culminantes de la plaine, ’l’agent voyer obéissait à des considérations de premier ordre. Il savait que son travail serait plus long, plus pénible, mais il espérait tirer un parti plus avantageux des eaux jaillissantes. La rivière qui, tôt ou tard, allait surgir du sol, devait couler du plateau dans le redir cultivé, et par conséquent, former une chute de plusieurs mètres de hauteur. C’était avec cette chute que Fabrin comptait créer la force motrice dont il avait parlé, et préparer ainsi l’élément indispensable de toute industrie tant soit peu importante.

Le premier coup de sonde fut donné un matin du mois d’août.

Deux chameaux mirent en marche le manège, et une tarière en acier, attaqua vivement le roc gypseux, le broya et le répandit autour d’elle en débris pulvérisés. – Une chaleureuse acclamation accueillit ce premier travail qui, s’il était mené à bonne fin, allait ouvrir une ère nouvelle à la colonie.

Le puits artésien, en effet, est la véritable tête de l’oasis, pour employer une expression arabe. Il change le désert aride en un îlot de verdure où la végétation la plus exubérante ne tarde pas à s’étaler sous la bienfaisante action de l’eau. Les indigènes du Sahara savent cela depuis longtemps, et ils ont organisé des corporations de r’atss (plongeurs) qui jouissent d’une haute considération et sont exempts de toute espèce d’impôts. Mais pour parvenir jusqu’au Bohr-ettah-tâni[25], ces ouvriers hardis me.ttent un temps infini, ruinent leur santé et creusent des puits -dont la durée est éphémère. Souvent des oasis, à peine nées, disparaissent sous le souffle brûlant du Khamsin et sous l’amoncellement graduel des sables. Avec les procédés créés par l’industrie moderne, avec le matériel complet que possédait Fabrin, les colons n’avaient pas à redouter d’aussi tristes éventualités pour Franceville. Les tiges, les trépans, les cuillers,

25 Mer inférieure. C’est ainsi que les Arabes désignent la nappe d’eau souterraine qui se trouve invariablement à une profondeur de cinquante à deux cents mètres dans le Sahara.

les pinces, les cylindres de cuvelage, etc., en un mot, tout le matériel de forage était de qualité supérieure et assez important pour remplacer, sans inconvénients, les pièces brisées ou mises hors de service par des accidents imprévus. Il n'y avait donc plus qu'à surveiller les travaux, placer des tubes de forte tôle pour résister à la poussée des terres et attendre que l'eau jaillît.

Le khébir de la caravane de Tripoli.

Cependant quelques colons témoignèrent certaines appréhensions que le colonel et l'agent voyer durent dissiper. Ils doutaient du succès de l'entreprise parce qu'ils prétendaient que

le point de forage ne se trouvait pas dans une « zone de pluies » et était trop éloigné d'un centre montagneux.

– Rendez-vous compte de la théorie des puits artésiens, dit le colonel, et vous vous rassurerez. Les eaux emmagasinées au sein de la terre ne s'étendent pas, ainsi qu'on le croit généralement, en nappes parfaitement horizontales. Resserrées le plus souvent entre des couches de terrains stratifiés, elles s'étagent et s'accumulent dans un tube ou plutôt dans un gigantesque siphon renversé, dont une branche reçoit les eaux pluviales par des milliers d'infiltrations, tandis que l'autre est complètement obstruée. En vertu de la propriété que possèdent les vases communicants, quels que soient leur forme et leur étranglement, l'eau tend à s'élever dans la branche fermée. Si la sonde descend jusqu'à celle-ci, la force ascensionnelle se manifeste aussitôt et le puits artésien est créé. Mais la première branche, celle que j'appelle, branche « d'alimentation » peut s'étendre à de fort grandes distances. Arago a très bien démontré ce fait et a prouvé, par l'établissement du puits de Grenelle, que la pratique était d'accord avec la théorie. Quelques fontaines artésiennes dit-il, par exemple celles de Lillers, en Artois, jaillissent au milieu d'immenses plaines. La plus insignifiante colline ne se montre d'aucun côté ; où donc trouver, s'écrie-t-on, ces colonnes hydrostatiques dont la pression doit ramener les eaux souterraines 'au niveau de leurs points les plus élevés ? Il faut les chercher, si c'est nécessaire, au-delà de la portée de la vue, à quinze, à trente, à soixante lieues et au-delà. Je puis donc certifier que le puits de Franceville réussira et qu'il sera alimenté par les eaux tombées dans le Djebel-Hoggar. Malgré leur méchanceté et leur animosité, les Touaregs seront impuissants à nous priver d'un élément de prospérité qui nous viendra directement de leur pays.

Cette explication satisfit les plus sceptiques, et Fabrin continua les opérations de forage. Pendant que le manège tournait et que la sonde s'enfonçait un peu tous les jours, les colons mirent à profit le temps qui n'était point pris par les travaux agricoles. Ils commencèrent à bâtir des maisonnettes à

proximité des douze apôtres. Le colonel Tombelène, à son tour, fit dresser de nouveaux pans de muraille, fit creuser des fossés aboutissant à Fort-Refuge, pour mettre Franceville à l'abri de toute attaque et de toute surprise.

À diverses reprises, Amar ben Hamis et plusieurs de ses camarades tentèrent quelques petites excursions autour de l'oasis naissante. Le khébir ne craignit pas de s'aventurer au loin, afin de connaître la topographie d'une contrée qu'il avait traversée sans jamais s'y arrêter. Ses explorations ne furent pas inutiles, car, à dix kilomètres de Franceville, dans la direction de l'Est, il rencontra une vaste dépression, une sorte de cirque gigantesque parsemé de sebkas complètement à sec, mais tapissées de cristaux de se!Précisément, ce condiment, si utile aux besoins et à la santé de l'homme, commençait à manquer aux colons. Amar en prit çà et là quelques poignées qu'il enferma soigneusement dans un coin de son burnous et qu'il apporta au colonel Tombelène. Celui-ci félicita chaudement le khébir de sa précieuse découverte et examina la pureté du se!Aussitôt, il poussa un cri étonné et joyeux.

– Capitaine, dit-il, en se tournant vers Roumois, nous sommes réellement favorisés de la fortune. Nous avons du sel…

– J'entends, interrompit Roumois, et je ne suis nullement fâché de pouvoir relever le goût de nos provisions. Vraiment, tout ce que nous mangeons est d'un fade écœurant.

– Mais voyez donc, reprit le colonel sans s'arrêter aux réflexions prosaïques de son interlocuteur, voyez ces cristaux grisâtres, menus, irréguliers, c'est le chlorure de sodium, le vulgaire sel de cuisine ; voyez ensuite ces efflorescences ternies par la poussière du désert, c'est le carbonate de soude, c'est le natron que l'on employait autrefois en énormes quantités dans la fabrication du verre et du savon ; voyez maintenant, ces grains blanchâtres, presque semblables au névé et mélangés à la terre dans laquelle ils paraissent s'incruster, c'est le salpêtre, l'élément indispensable à la composition de la poudre. Entre les mains de M. Fabrin, ces substances nous rendront les plus utiles services et feront merveille.

Roumois, peu familier avec les sciences chimiques, ne s'expliqua pas tout d'abord l'enthousiasme du colonel et ne comprit guère le parti que l'on pouvait tirer du carbonate de soude et du nitrate de potasse, matières qui, pour lui, n'étaient que du sel un peu raffiné, plus ou moins propre à certaines préparations culinaires. Mais, lorsque Fabrin eut donné des signes de vive satisfaction et déclaré que la trouvaille du khéhir était réellement providentielle, le brave capitaine crut que l'on était en possession d'une panacée universelle, et pour Franceville il augura des splendeurs et des richesses auprès desquelles pâlissaient. toutes les magnificences des Mille et une nuits.

Vers cette époque, une importante caravane de Tripoli arriva à Franceville. Elle se composait de sept à huit cents chameaux et d'environ cent vingt personnes. Par une circonstance vraiment heureuse, son khéhir était parfaitement connu d'Amar ben Hamis. Après les formalités cérémonieuses et agrémentées, selon l'usage en plein Sahara, de paroles emphatiques, les nouveaux venus demandèrent l'hospitalité, c'est-à-dire, la permission de désaltérer leurs chameaux et de renouveler les provisions d'eau, presque épuisées par une longue marche.

Cette caravane se rendait à Kano (Haoussa) pour y trafiquer, ou plutôt pour y acheter des esclaves. Mais comme elle possédait un surcroît de marchandises et que les vivres commençaient à lui manquer, il se fit, entre elle et les colons, des échanges qui profitèrent à tout le monde. Ces derniers livrèrent quelques mesures de grains et reçurent des cotonnades, des pantoufles, des écheveaux de fil, du papier, des aiguilles, enfin, une foule d'objets qui, dans le désert, avaient un prix inestimable.

Le commerce, dit-on, rapproche les peuplades, les nations, et devient souvent l'un des principaux agents de sociabilité pour des gens d'origine et d'éducation différentes. Entre les voyageurs et les colons, il s'établit une sorte d'intimité passagère qui remplissait de générosité tous les cœurs. Les Africains étaient enchantés d'être si bien accueillis après leur rude traversée du désert, tandis que les Européens étaient ravis de sortir de leur isolement et de regarder des visages qui ne leur étaient point

hostiles. Le colonel Tombelène offrit la dil/a avec une libéralité de grand seigneur. Des galettes de maïs et de sorgho, des bouillies d'orge et de blé, des bananes, des arachides, des pastèques, des légumes cuits et crus furent présentés aux voyageurs qui les acceptèrent avec reconnaissance.

– Nous donnons ce que nous possédons ; dit le colonel au khébir de la caravane, et nous regrettons de ne pouvoir mieux vous traiter. Si nous avions des brebis et des chèvres, si nos chameaux étaient nombreux, notre diffa serait plus substantielle.

– Seigneur, répondit le khébir, le denier de la veuve est plus agréable à Allah que le douro d'un chef de tente : ce n'est pas la richesse du cadeau qui fait la générosité. Tu pratiques l'hospitalité comme si tu étais un sultan opulent, et je jure que je saurai être reconnaissant. Si Allah bénit notre voyage, j'apporterai de Kano des chèvres, des moutons, des volailles, qui, par tes soins, multiplieront, prospéreront et te créeront de nouvelles ressources.

Le colonel accepta la proposition du khébir, et le remercia avec effusion. Il comprenait que si l'oasis parvenait à posséder des troupeaux, rien ne s'opposerait désormais à son essor.

Après un séjour de quarante-huit heures, la caravane reprit sa route vers le Sud ; mais elle laissa à Franceville une vingtaine de malades qui ne pouvaient s'exposer, sans danger de mort, aux fatigues d'un voyage encore long et pénible. Quinze chameaux plus ou moins éclopés, furent aussi abandonnés. Les colons recueillirent gens et bêtes, promirent de bien soigner les uns et bien traiter les autres. Roumois, selon son habitude, se récria et déclara que se charger de tant de « bouches », c'était une véritable folie.

– Eh ! bon Dieu ! s'écria Panchot, si nous fondons une oasis, c'est pour y loger du monde, ce me semble. Autrement tout autant valait laisser désert le désert. Sauf votre respect, mon capitaine, c'est comme si vous aviez bâti une hôtellerie ou installé une cantine et que vous refusiez des pensionnaires.

– D'accord, ami Panchot, mais les pensionnaires payent la nourriture au maître d'hôtel… pour que celui-ci puisse acheter de

nouvelles provisions. Que nous donneront nos hôtes en échange des soins et des vivres que nous leur prodiguerons ?

– Attendez, capitaine, attendez, répliqua Blaimont, et souvenez-vous de ce dicton arabe : Allah ne fait jamais de mal à la main qui donne !

– Eh ! pardieu, monsieur le beau parleur, quand vous n'aurez plus rien à vous mettre sous la dent, que deviendrez-vous ?

– Capitaine, souvenez-vous encore de ce petit dialogue : on demandait à un Arabe qui courait le monde en bohème : Comment fais-tu pour vivre ? « Celui qui a créé ce moulin, répondit-il en montrant sa double rangée de dents, n'est pas embarrassé pour lui fournir la mouture. »

VII. Le simoun

Grâce au repos, au calme de la vie tranquille, et surtout aux soins qui leur furent prodigués, les malades ne tardèrent pas à se rétablir. Après deux semaines environ de convalescence, ils étaient alertes, gais, dispos, pleins de force, et aidaient les colons dans leurs travaux. Les uns s'occupèrent d'agriculture, les autres prêtèrent leur concours aux maçons, aux terrassiers, et les secondèrent avec énergie. Bientôt les fortifications prirent l'aspect d'une citadelle encore bien imparfaite, mais assez redoutable pour en imposer à n'importe quelle bande de Touaregs. À l'abri des « murailles », six maisonnettes s'élevèrent. Ces habitations, fort primitives, ressemblaient presque aux chaumières de nos paysans ; mais, sous ce climat de feu, elles valaient mieux que la tente la plus spacieuse et la plus riche. Quoique dépourvues du confortable, tel qu'on l'entend dans les pays civilisés, elles étaient aérées, saines, exposées au Nord, et réunissaient les conditions ordinaires d'une bonne hygiène. Du reste, chaque colon fut libre de s'agencer à sa convenance et ne dut s'astreindre qu'à certaines clauses d'un règlement de « salubrité publique », qui fut discuté et rédigé en commun.

La plus vaste de ces maisons, celle qui contenait quatre chambres, fut offerte au colonel Tombelène et à sa famille. Blaimont la décora du titre pompeux de Palais du Gouvernement. Les cinq autres étaient attenantes et bâties sur un modèle uniforme ; elles se composaient de deux chambrettes où il était possible d'installer un petit mobilier, c'est-à-dire un lit ou un hamac, une table, deux ou trois escabeaux et quelques étagères. Roumois et Fabrin s'établirent dans la première, Gib Rock et Lord Hatkins dans la seconde, Panchot et Blaimont dans la troisième, Amar ben Hamis et Sada dans la quatrième, et enfin, les Mosgoviens et la Mosgovienne dans la cinquième. Les gens de la caravane se logèrent sous des tentes en peaux de bœuf qui leur appartenaient, et, selon l'habitude des nomades, ils se

contentèrent, pour tout ameublement, de quelques nattes servant de tapis et de couches.

Pendant quatre à cinq mois, aucun incident digne d'être raconté ne troubla la quiétude des colons et de leurs hôtes ; les récoltes continuaient à être magnifiques et Franceville prospérait sans passer par ces alternatives de misère qui caractérisent les débuts de la plupart des colonies lointaines. Chacun travaillait avec une vaillance, une ardeur, une énergie qui produisaient d'excellents résultats. Lord Sylvan Hatkins devint presque gai, et il avoua au colonel Tombelène que jamais il ne s'était vu si bien portant et si heureux.

– Milord, dit le colonel, c'est le travail qui vous a transformé radicalement et vous a mis au cœur des aspirations qui vous étaient inconnues lorsque vous n'aviez qu'à répandre l'argent autour de vous, qu'à dire un mot pour être obéi. Le travail vous a donné conscience de votre utilité et vous a rattaché à la vie. Tout homme oisif est un fripon, a dit J.-J. Rousseau, et vous pouvez ajouter, milord, qu'il est un fléau pour la société, car, selon la remarque faite bon nombre de fois, il est corrompu et corrupteur. Je sais bien que j'émets des principes tombés dans le domaine de la banalité, tant ils sont ressassés, mais ils expriment des vérités… que votre exemple prouve victorieusement.

– Oui, répondit Lord Sylvan, le travail qui a un but, le travail qui met en éveil les facultés de l'intelligence et les forces du corps, est une véritable régénération, et je vous remercie, colonel, de m'avoir encouragé et soutenu par votre exemple. Perdu dans l'immensité du désert, relégué sur un amas de sable auquel nous demandons la vie par un labeur opiniâtre, j'ai plus d'estime pour moi-même que si j'étais dans mon hôtel, à Londres, entouré de toute ma valetaille et de mes faux amis.

Fabrin surveillait toujours le forage du puits artésien et s'impatientait quelque peu parce que la sonde ne s'enfonçait pas au gré de ses désirs. Il est vrai qu'en ce moment il perforait une couche de grès excessivement dure et qui paraissait assez épaisse. Les trépans broyaient difficilement le roc, et les tiges pénétraient lentement au sein de la terre. Malgré un travail de

huit heures par jour, l'agent voyer n'avait atteint qu'une profondeur de vingt-huit mètres.

Si l'on songe que certains puits artésiens, ceux de Grenelle et de Passy par exemple, pour ne citer que les plus connus, atteignent des profondeurs dépassant cinq cents mètres, et ont demandé, le premier huit ans, le second six ans, pour être complètement creusés, on ne s'étonnera plus de l'apparente lenteur apportée par Fabrin dans ses opérations de forage. Du reste, l'agent voyer affirmait que la couche de grès serait bientôt traversée et que les conditions de travail s'amélioreraient. Il comptait rencontrer de l'argile, du sable, de la craie, etc. ; il annonçait que la nappe aquifère serait trouvée avant trois mois, que l'eau jaillirait alors avec abondance, qu'une petite rivière arroserait Franceville et fertiliserait un territoire de plusieurs kilomètres carrés.

Les indigènes s'étonnaient que la caravane ne fût pas de retour de Kano, et ils émettaient certaines suppositions fâcheuses sur ce retard. Mais comme ils étaient parfaitement traités et que rien ne leur manquait, ils ne s'affectaient pas outre mesure et étalaient froidement la dose d'égoïsme dont sont munis presque tous les nomades.

Un jour, deux Chamba et deux Touaregs, montés sur des mahara, se présentèrent inopinément à Franceville et demandèrent à parler, en toute hâte, au Cheik de l'oasis. Ils furent immédiatement conduits devant le colonel Tombelène et lui annoncèrent qu'ils venaient chercher du secours parce que la caravane dont ils faisaient partie était réduite aux abois, près d'un puits situé à trois journées de marche de l'Aïn-Sefra.

Tous les colons furent appelés et consultés. Les quatre parlementaires dépeignirent les souffrances de leurs camarades avec une éloquence douloureuse. Ils ajoutèrent que le hasard seul les avait conduits à Franceville et qu'ils ignoraient son existence, l'Aïn-Sefra ne se trouvant pas sur la route ordinairement suivie par les caravanes. Ils ajoutèrent encore qu'ils ne s'étaient mis à la recherche d'un « secours » que par dévouement et pour sauver la vie de quelques Français qui voyageaient avec eux, et qui

avaient été envoyés dans le Sahara pour découvrir les traces d'une expédition partie d'Ouargla, quelques mois auparavant.

Le colonel Tombelène tressaillit. La France ne l'avait donc pas oublié et veillait encore sur lui et ses compagnons ! La patrie tentait de l'assister et s'efforçait probablement de faciliter son retour vers elle ! Cette idée amena un flux de sang à son visage, et il s'écria :

– Messieurs, toute hésitation de notre part serait un crime et une lâcheté ; messieurs, ce sont des compatriotes qui nous appellent ; faisons pour eux ce qu'ils feraient pour nous ! Cet enthousiasme gagna les colons, y compris le froid Gib Rock et l'impassible Lord Hatkins. Seul, Amar ben Hamis conserva quelques défiances qui s'évanouirent lorsqu'il eut questionné les deux Chamba venus avec les Touaregs.

– O mes frères ! leur dit-il, je suis de votre race et de votre peuple.

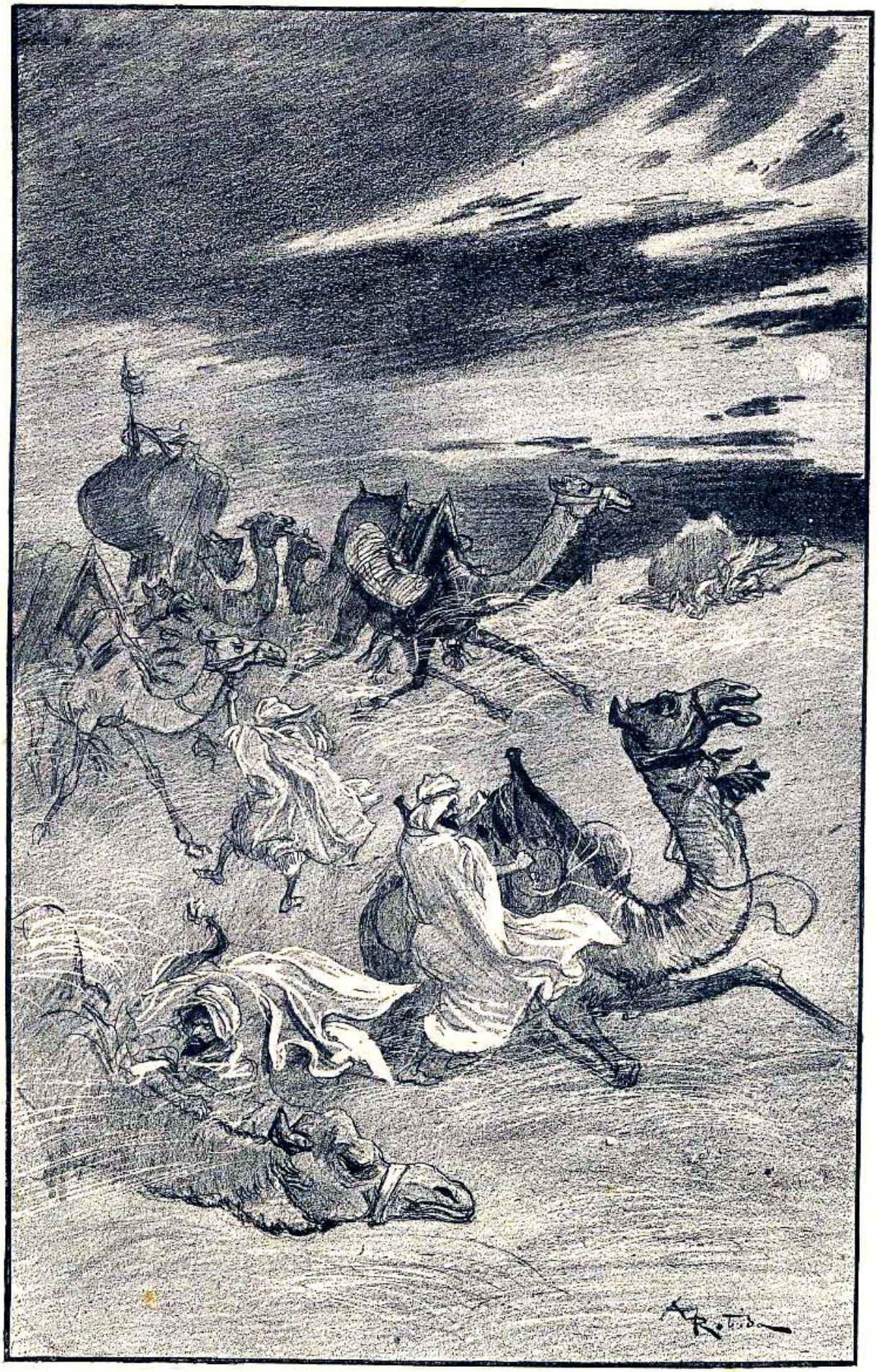
Comme vous, j'appartiens à la puissante tribu des Chamba ; vous êtes mes hôtes.

– Louange à Dieu ! répondirent les Chamba, puisqu'il nous permet de rencontrer un compatriote, un ami, un protecteur dans le coin le plus reculé du désert.

– Les lois de l'hospitalité me font un devoir de ne pas vous interroger, mais là-bas, j'ai laissé des êtres qui lui sont chers et je voudrais avoir de leurs nouvelles. Êtes-vous de Goléah, de Metlili ou d'Ouargla ?

– Nous sommes d'Ouargla, répliqua un Chambi, mais depuis longtemps nous avions quitté le ksour pour nous porter vers Oran où nous faisions le commerce des dattes. Nous ne venions qu'une fois par an à Ouargla pour nous approvisionner, et nous avons eu l'occasion de t'y voir. Tu es Amar ben Hamis, de Metlili, et l'un des khébirs les plus autorisés et les plus habiles de notre région. Interroge-nous sans crainte, nous sommes à ta discrétion.

– Gloire à Allah et au saint Prophète qui réunissent miraculeusement leurs humbles serviteurs. Les Touaregs et les Chamba sont des ennemis acharnés ; comment se fait-il que vous voyagiez en compagnie des voilés ?



Le simoun.

– Les Français organisèrent une caravane pour secourir une expédition qui parcourait le Sahara depuis un an et dont on n'avait pas de nouvelles. Lorsqu'ils surent que nous étions allés au Djebel-Hoggar, ils nous engagèrent et nous rétribuèrent princièrement. Ils engagèrent aussi des Touaregs et achetèrent la protection de leurs chefs par de grosses sommes d'argent. Notre caravane était nombreuse et bien approvisionnée ; nous courûmes le désert et arrivâmes jusqu'au Soudan, mais le bonheur qui, jusque-là, nous avait constamment favorisés, nous abandonna. Il fallut se battre contre les païens, il fallut abandonner une partie de nos bagages et de nos bêtes de somme. Alors, les Français résolurent de revenir sur leurs pas et nous nous enfonçâmes de nouveau dans le Sahara. Mais les fatigues, les épreuves de toute sorte, les privations avaient diminué nos forces et ruiné notre santé. Moins habitués que nous à cette rude existence, les Français tombèrent malades. Pour comble de malheur, un guide s'égara et conduisit la caravane dans un lieu isolé, aride, n'offrant aucune ressource. Haletants, épuisés, à demi morts de faim et de soif, nous arrivâmes près d'un puits presque à sec. Alors, des éclaireurs partirent dans toutes les directions pour chercher et demander du secours à quelque caravane passant dans notre voisinage. Nous autres et les deux Touaregs nous prîmes la direction de l'Est… Allah nous a conduits ici et nous a permis de te rencontrer.

Ce récit, débité naturellement et avec un accent de franchise qui ne laissait subsister aucun doute, enleva les suspicions d'Amar. – Pourtant, par un excès de prudence bien compréhensible, il questionna encore les Chamba, leur demanda s'ils connaissaient un cheik Targui, nommé Hamera, s'ils n'avaient jamais entendu parler de lui et si rien d'insolite ne se passait dans la partie du désert qu'ils venaient de parcourir. Les réponses négatives de ses compatriotes achevèrent de tranquilliser le khéhir, et il appuya la résolution prise par le colonel.

Après une discussion assez longue, il fut convenu que la moitié des colons se porterait au secours de la caravane en détresse,

tandis que l'autre moitié resterait à Franceville. Roumois et Fabrin, en raison de leurs occupations, durent se résigner à garder l'oasis en compagnie d'une dizaine d'indigènes. Au fond de tous les cœurs, il y avait une vague espérance dont on ne parlait pas à haute voix, mais qui se découvrait dans tous les regards et se lisait sur presque tous les fronts. Malgré l'attachement que les Européens avaient pour Franceville, cette œuvre de leur intelligence et de leur travail, ils conservaient toujours les aspirations et les désirs de l'exilé pour la patrie absente. Mme Tombelène déclara qu'elle accompagnerait son mari avec Raoul et Blanche et qu'elle voulait être la première à secourir des compatriotes qui souffraient. Personne ne combattit cette idée de Française et de mère. L'approbation tacite qu'elle reçut encouragea Sada, qui annonça qu'elle ne quitterait pas sa bonne maîtresse.

Le lendemain, une petite caravane composée de vingt-sept chameaux et de vingt-deux personnes fut organisée. Les animaux portaient les provisions de bouche et l'eau, mais ils n'étaient pas chargés pesamment et on pouvait se hisser sur leur croupe sans craindre de trop les fatiguer. Du reste, les Chamba et les Touaregs assuraient que le trajet était relativement court, qu'il n'était pas nécessaire de surmener les chameaux et qu'avant la fin du troisième jour de marche on serait rendu.

Impatient, le colonel Tombelène donna le signal du départ, et la petite caravane se dirigea vers l'ouest. Bientôt les panaches verdoyants des douze apôtres, le manège de forage, le drapeau français qui flottait au-dessus du Fort-Refuge, enfin tout ce qui constituait Franceville et rappelait la civilisation, tout disparut dans le lointain, et la plaine rase se déroula tristement jusqu'aux confins de l'horizon sous un soleil implacable. Les voyageurs ne s'arrêtèrent qu'après avoir franchi une distance évaluée à trente kilomètres. Ils campèrent sur les berges d'un chott desséché, et, pendant la nuit, rien ne troubla leur sommeil.

Avant les premières lueurs de l'aube, la caravane repartit et s'engagea sur un plateau mi-rocheux, mi-sablonneux, et accidenté de petits *redirs* à pentes presque insensibles. Lorsque

le soleil parut, la chaleur devint accablante. Bêtes et gens haletaient, soufflaient, suaient comme s'ils eussent été placés aux portes d'un enfer. Panchot déclara qu'il était aux trois quarts cuit. Un thermomètre, exposé quelques minutes à l'ombre projetée par le corps d'un chameau, accusa 50 degrés centigrades. Même sous l'équateur, cette température excessive est rarement dépassée. Tout en faisant de nombreuses haltes, les voyageurs poursuivaient bravement leur route, et pas un murmure ne s'échappait de leurs lèvres.

Vers le *meguil* (heure de la méridienne), l'azur du ciel sembla pâlir et l'air perdit sa transparence accoutumée. Parfois, des bouffées de chaleur étouffante forçaient tous les visages à se retourner dans la direction opposée au vent. Une lassitude accablante paralysait les membres et anéantissait les forces. Amar ben Hamis regardait vers le Sud et surveillait de petits nuages de poussière que son œil exercé distinguait au loin. Puis, il pressait les conducteurs de chameaux et leur recommandait d'assurer solidement les ballots de provisions et les outres d'eau.

– Que crains-tu ? demanda le colonel Tombelène frappé de la mine soucieuse du khébir ; sommes-nous menacés par un parti de Touaregs ?

– Non. L'ennemi qui s'avance est plus formidable que les voilés.

– Tu m'effrayes, Amar. Quel est cet ennemi inconnu ?

– C'est le Choum ou Khamsin, ce terrible vent que vous autres, les chrétiens, vous appelez le Simoun.

– Prenons des précautions de suite.

– Réunis tes compagnons, seigneur, je leur ferai quelques utiles recommandations qui les garantiront de tout danger si la tempête de sable se déchaîne sur nous. Quant aux Arabes et aux Touaregs, ne t'inquiète pas d'eux ; leur vieille expérience du désert les préservera des effets du khamsin.

Le colonel avait assez lu de relations de voyages, avait recueilli assez d'observations pour savoir combien est violente et désastreuse une tempête au milieu du désert. Il appela

immédiatement Blaimont, Panchot, Gib Rock, Lord Hatkins et leur recommanda d'écouter Amar ben Hamis.

– Si le khamsin vient sur nous, dit le khébir, entourez-vous la tête d'une étoffe finement tissée et jetez-vous ventre à terre. Souvenez-vous que l'air sera embrasé et que le sable peut brûler votre gorge. Si le sable s'amoncelle à vos côtés, remuez-vous et faites-le couler sous vos corps afin de ne pas être ensevelis. Sous aucun prétexte, ne vous découvrez la tête. Suivez mes conseils et le simoun glissera sur vous.

– Nous obéirons, répondirent les colons.

– Sérieusement, est-ce une tempête qui se prépare ? interrogea Lord Hatkins.

– Oui, répliqua le khébir.

– Mais une véritable tempête, non une tempête pour rire ?

– Je ne te comprends pas, seigneur.

– Est-ce que la manie des « émotions » reprendrait votre Honneur ? dit Gib Rock.

– Gib, je suis toujours un peu incrédule. Je crois que les tempêtes de sable sont plus terribles dans les récits de voyages que dans la réalité.

– Alors, tant mieux, milord.

Cette fois la nature se chargea de démentir Lord Hatkins. Au moment où il se préparait à répondre à son domestique, une rafale de vent, chaude comme si elle se fût échappée de la gueule d'un four, souffla avec une impétuosité extraordinaire en soulevant un épais nuage de poussière. Le soleil s'effaça presque complètement, et son disque devint plus blafard que celui de la lune par une nuit brumeuse. Instantanément, tous les chameaux s'arrêtèrent, s'accroupirent, ployèrent leurs longs cous et appuyèrent la tête contre le corps, du côté opposé au vent. Les indigènes se blottirent près des animaux et les Européens s'empressèrent de les imiter en mettant en pratique les sages avis du khébir. Mme Tombelène, Raoul, Blanche, Sada quittèrent en toute hâte les palanquins dans lesquels on les transportait, s'enveloppèrent de burnous en laine blanche, couvrirent leur visage d'un litham et s'appuyèrent contre la croupe de leurs

chameaux. Le colonel Tombelène et Amar eurent le temps de les rassurer, et, surtout, de leur adresser quelques conseils salutaires pour les garantir des colères du simoun. Puis ils se portèrent, tant bien que mal, et presque en rampant, vers les chameliers, pour les exhorter à veiller sur les provisions et sur les outres qui contenaient l'eau.

Raoul et Blanche avaient disparu...

Lord Hatkins voulut résister à la tempête et se dressa comme pour la braver ; mais les grains de sable soulevés par le vent lui labourèrent la figure et l'aveuglèrent. Ses lèvres et sa gorge se desséchèrent, ses poumons refusèrent de fonctionner, et il tomba presque en défaillance sur le sol brûlant. Gib Rock s'empressa de lui venir en aide et de lui entourer la tête avec un litham.

– Milord, dit-il, ne vous entêtez pas inutilement. Cette fois, je pense que nous avons un branle-bas général.

– C'est une véritable séance de la Chambre des communes quand les tories et les whigs se disputent.

Le khamsin hurlait avec rage et enlevait des nappes de sable qu'il tordait, pliait, étalait et répandait dans l'atmosphère troublée. Tout ce qui n'était pas solidement assujetti au sol par la

pesanteur ou par de fortes attaches se trouvait emporté au loin. Le jour était complètement obscurci ; à deux pas, l'œil ne distinguait absolument rien. Une chaleur presque latente dans la poussière fine et grise qui passait comme un brouillard sec embrasait l'air, devenait parfois suffocante et gênait la respiration. Pendant deux longues heures, la tourmente se déchaîna avec une furie terrible, sans un instant de calme et de répit. À trois ou quatre reprises, quelques Européens s'impatientèrent et essayèrent de quitter leur position horizontale, mais le simoun les renversa. Les chameaux restaient toujours immobiles, entr'ouvraient à peine leurs narines et haletaient comme s'ils eussent fourni une longue course. Enfin, une accalmie se produisit, la chaleur devint moins intense, une lueur presque aussi pâle qu'un crépuscule perça le nuage poudreux, un coin du ciel apparut avec son bleu encore terni et le vent perdit sa violence extraordinaire.

Aussitôt, bêtes et gens, à demi ensevelis sous le sable, furent sur pied et se secouèrent pour se débarrasser des molécules arénacées adhérentes à leurs corps. On eût dit des fantômes sortant de terre et revenant subitement à la vie au milieu d'un immense cimetière. Blaimont ne put s'empêcher de rire en voyant la teinte grisâtre qui couvrait la figure de ses compagnons, et surtout en apercevant Panchot qui était encore tout ahuri et se comparait à une « vieille terre cuite », Tout à coup, un cri perçant, plein de douleur et d'angoisse, traversa l'espace.

– Mes enfants ! mes enfants !… que sont devenus mes enfants ?… cria Mme Tombelène en se tordant les mains.

Et la pauvre mère s'évanouit.

Raoul et Blanche avaient disparu…

VIII. Abandonnés

Tous les voyageurs entourèrent Mme Tombelène et lui prodiguèrent les soins que réclamait son état. Grâce à quelques gouttes d'un cordial généreux que trouva Gib Rock dans un ballot contenant ses provisions « personnelles », la femme du colonel revint à elle et fournit les renseignements qu'on lui demandait avec anxiété. Il lui était impossible d'expliquer comment les enfants avaient disparu ; ils se trouvaient à ses côtés dès le commencement de la tempête et elle les avait encore sentis près d'elle longtemps après, toutefois sans les apercevoir, à cause de l'obscurité qui régnait et du litham qui voilait ses yeux.

Affreusement pâle, le colonel Tombelène écoutait le récit de sa femme et jetait des regards douloureux autour de lui. Une pensée terrible traversa son cerveau et glaça tout le sang de ses veines. Peut-être Raoul et Blanche avaient été ensevelis sous les sables ! … L'asphyxie pouvait ne pas être complète !… Il était possible de les sauver !… Et le père, se rattachant à cette dernière idée, inspecta le terrain environnant. Malgré sa faiblesse extrême, Mme Tombelène voulut le suivre ; elle désigna l'endroit où elle s'était abritée contre les rafales du khamsin, l'endroit où se trouvaient les enfants. Le sol ne présentait aucune intumescence.

– Mon Dieu ! murmura le colonel en étouffant un sanglot ; si mes enfants sont morts, que je puisse au moins embrasser leurs cadavres…

Devant la douleur poignante de ces parents, personne n'essayait une consolation, personne ne tentait de relever leur courage affaibli. La consternation était générale. On oubliait tout, la tempête qui menaçait encore, même la soif qui desséchait les gorges et les poitrines.

– Nom d'une pipe ! murmura Panchot, ce n'est pas naturel !…

Et le brave soldat promena un regard effaré sur les indigènes, se figurant que quelqu'un de ceux-ci savait ce qu'étaient devenus Raoul et Blanche. Il se préparait à les interroger lorsque le khébir survint.

– Seigneur, dit Amar en s'adressant au colonel, les enfants vivent.

Ils ont été enlevés par les deux Chamba et les deux Touaregs qui nous accompagnaient.

– Où sont ces misérables ?

– Eh ! le sais-je ?… Le désert est si vaste !…

– Alors Raoul et Blanche sont perdus à jamais, s'écria Mme Tombelène.

– Pas encore.

– Les enfants sont-ils en sécurité avec ces bandits ? demanda Lord Hatkins.

– Peut-être.

– Alors ? interrogea le colonel.

– Seigneur, reprit Amar, il nous est impossible de stationner plus longtemps ici, car le khamsin a desséché les outres et nous risquons de manquer d'eau. Il faut que la caravane revienne immédiatement à Franceville. Tu l'y conduiras toi-même.

– Et toi ?

– Moi, je vais me mettre à la poursuite des enfants.

– Khébir, quelle triste opinion as-tu de ma personne ? Penses-tu que je t'abandonnerai la recherche de mon fils et de ma fille ?

– Seigneur, ne te méprends pas sur le sens de mes paroles. Tu connais mon dévouement, laisse-moi agir à ma guise. Je prends l'engagement de te ramener Raoul et Blanche s'ils sont…

Amar ben Hamis n'acheva pas sa pensée.

– Pardonne-moi, dit le colonel, pardonne-moi, mon bon et noble khébir. Mais l'amère douleur qui étreint mon cœur me rend fou et enlève toute lucidité à mon intelligence. Pourquoi ne t'accompagnerais je pas ?

– Parce que si nous avançons encore dans le désert, nous risquons de périr misérablement. Les chameaux sont harassés, nous n'avons presque plus d'eau, le khamsin a probablement desséché ou comblé les puits les plus proches, et il sera impossible de se ravitailler avant quatre à cinq jours. Qui nous assure ensuite que des ennemis cachés n'essaieront pas de nous surprendre ? Si nous mourons tous, quel profit les enfants

tireront-ils de notre mort ? Il te faut vivre pour veiller sur eux si je les ramène, il te faut vivre pour les vènger s'ils ont été tués.

– Mais enfin…

– Ne comprends-tu pas que c'est Hamera qui les a fait enlever ? Il y a longtemps que ma haine me dit que le Snoussi nous épie. Devant respecter notre vie à cause de sa promesse écrite, il nous fera tout le mal qu'il pourra sans chercher lui-même à verser notre sang. Voilà pourquoi je suis à peu près certain que les enfants n'ont pas été tués…, et voilà pourquoi j'espère les retrouver. Conduis la caravane à Franceville et ne retarde pas son départ. Le temps presse… Les Touaregs et les Chamba, ces traîtres qui ont violé tous les devoirs de l'hospitalité, ne sont pas encore très éloignés ; je les rattraperai bientôt, et, je le jure par le saint Prophète, leurs méfaits seront punis !

Le colonel Tombelène finit par écouter les raisons du khébir, et il se prépara à reconduire la caravane vers Franceville. Il fut convenu qu'Amar ben Hamis se mettrait à la poursuite des ravisseurs avec Panchot, Blaimont, Gib Rock et deux Arabes dans lesquels il avait toute confiance. Si, au bout de cinq ou six jours, Amar ne donnait aucune nouvelle ou ne reparaissait pas, le colonel était libre d'agir selon son inspiration et sa volonté ; en quelques minutes toute la caravane se trouva debout, et les chameliers se rangèrent avec leurs bêtes suivant l'ordre de marche indiqué.

Mme Tombelène vint s'offrir, elle aussi, pour accompagner ceux qui allaient à la recherche de ses enfants. Elle promit d'être vaillante, résignée, stoïque jusqu'à la mort. Pour éviter la prolongation de cette scène pénible le khébir donna le signal du départ à ses compagnons. Ceux-ci passèrent une rapide inspection de leurs armes, renouvelèrent leurs munitions, s'approvisionnèrent de biscuits et se rangèrent autour de leur chef. Afin de ne pas trop surcharger leurs montures et de les remplacer en cas d'accident, ils prirent quatre chameaux en plus sur lesquels ils placèrent les outres d'eau et quelques objets que Gib Rock crut devoir ajouter dans l'intérêt de sa « santé ».

La caravane partit d'un côté, le khébir et ses compagnons s'engagèrent dans la direction opposée.

Toutes les conjectures émises par Amar ben Hamis s'étaient malheureusement réalisées. Raoul et Blanche avaient été enlevés.

– Je suis lié par ma parole, avait dit Hamera à deux Touaregs et à deux Chamba dissidents affiliés au Snoussi, et je ne puis attaquer ces chrétiens maudits qui viennent dans nos plaines pour tenter de nous asservir. Portez-leur un de ces coups qui paralysent toute force et tout courage ; faites-les dévorer par le désert. Ainsi, mon serment ne sera pas violé ; ils mourront et je ne les aurai pas tués.

Touaregs et Chamba avaient habilement dissimulé leurs desseins en affectant une réserve et des sentiments amicaux qui leur étaient commandés par leur faiblesse numérique. Le simoun vint seconder leurs projets.

Avec leur connaissance approfondie du désert et de ses phénomènes physiques, les Touaregs et les Chamba savaient que le khamsin n'exerce ordinairement ses ravages que sur une zone souvent fort étroite. Cela a été constaté par bon nombre d'explorateurs et aussi par les soldats français qui ont traversé le Sahara algérien. Ils remarquèrent que la distance à parcourir pour se mettre en dehors des atteintes du vent brûlant ne dépassait pas cinq à six cents mètres. Ils se concertèrent à la hâte et résolurent de frapper un grand coup. Deux d'entre eux s'approchèrent en rampant de Raoul et de Blanche, et grâce à l'obscurité, à l'impétuosité du vent, au bruissement du sable soulevé, ils prirent les enfants entre leurs bras nerveux, serrèrent fortement les voiles épais qui couvraient leurs têtes pour les empêcher de crier, et les transportèrent rapidement, et sans être remarqués, vers leurs montures. Excités par la voix et par les coups, les mahara se dressèrent sur leurs longues jambes et partirent à fond de train en coupant obliquement le vent. Bientôt après ils atteignirent la limite nettement dessinée de la perturbation atmosphérique.

Raoul et Blanche ne montrèrent ni crainte ni frayeur. Ils se figuraient que les Touaregs et les Chamba obéissaient aux ordres de leur père et avaient mission de les soustraire aux effets du khamsin. Ils se réjouirent même, après avoir été débarrassés de leur litham, de revoir la lumière éclatante du soleil et le ciel azuré. Cependant les mahara trottaient avec une vitesse extraordinaire et leurs pieds s'appuyaient à peine sur le sable.

Les mahara, nous avons omis de le dire, sont des chameaux de course et ont ces formes sveltes, dégagées, élancées qui sont un attribut de légèreté. Dans une journée, ils peuvent fournir une traite de quarante, quarante-cinq et même cinquante lieues. Le mahari, disent les Arabes, est au *djemel* (chameau ordinaire) ce que le *djeud* (noble) est au *kheddim* (serviteur). – Avec lui le désert n'a pas d'espace.

Maintenus sur la *rahhala* (selle) par un Targui en croupe derrière eux, les enfants finirent cependant par s'inquiéter de la course rapide qui les éloignait de la caravane et du silence gardé autour d'eux. Les quatre nomades n'ouvraient la bouche que pour exciter leurs montures.

– Raoul, sais-tu où l'on nous conduit ? demanda Blanche.

– Non, petite sœur, répondit l'enfant.

Et comme il parlait passablement l'arabe, il questionna le Targui entre les bras duquel il se trouvait.

– Où notre père t'a-t-il ordonné de nous mener ?

– Je n'obéis pas à ton père.

– N'es-tu pas de notre caravane ?

– Non.

– Que veut-on faire de ma sœur et de moi ?

– Tais-toi, fils de chien, ou je te broie la tête.

Raoul comprit alors que sa sœur et lui étaient victimes d'un guet-apens et qu'ils se trouvaient sans la moindre protection, sans la moindre défense, à la merci d'ennemis barbares. Il eut assez de fermeté pour contenir les impressions qui se présentèrent à son esprit, afin de ne pas épouvanter Blanche.

– Petite sœur, lui-dit en français, ne crains rien. Bientôt nous reverrons notre père et notre mère.

– Bientôt, n'est-ce pas ?

– Oui.

– J'ai bien soif, Raoul.

– Moi aussi.

– Les hommes qui nous conduisent ont-ils de l'eau ?

– Attends, je vais le savoir.

Raoul demanda à boire à son Targui. Celui-ci refusa brutalement un peu d'eau. Cependant, sur la demande réitérée de l'enfant, il prit conseil de ses camarades pour savoir ce qu'il devait faire.

– Donne à boire à ces enfants, dit un Chambi, il faut que nous les présentions pleins de vie et de santé à notre cheik. Lui seul décidera de leur sort.

Le Targui arrêta son mahari, dénoua la bouche de son outre et aéra l'eau pendant quelques minutes. Raoul et Blanche burent avidement et se sentirent plus forts pour braver la chaleur torride.

Après une courte halte, les mahara reprirent leur trot allongé et parcoururent une plaine aride, sauvage, désolée, au, milieu de laquelle on distinguait quelques blocs erratiques entraînés jusque-là aux temps préhistoriques, lorsque le Sahara était une mer profonde. Enfin, les Chamba et les Touaregs s'arrêtèrent près d'un palmier isolé et furent immédiatement rejoints par une trentaine de leurs compagnons. Celui qui paraissait commander cette bande s'approcha de Raoul et de Blanche qu'on avait mis à terre, et les regarda avec un sentiment de mépris en haussant les épaules.

– C'est tout ce que vous avez su faire ? dit-il ; enlever des enfants ! Par Mahomet, il n'était nul besoin de dépêcher quatre hommes auprès des infidèles pour obtenir ce maigre résultat.

– Seigneur Hamera, répondit un des Touaregs ravisseurs, si tu le veux, notre besogne ne sera pas inutile ; les Francs sont riches et nous pouvons obtenir une forte rançon de ces deux enfants.

– Vous avais-je envoyé auprès de ces maudits pour leur soutirer de l'argent ? J'entends qu'ils ne pénètrent jamais dans le

Djebel-Hoggar. Leurs dépouilles et leurs richesses ne nous appartiendront-elles pas lorsqu'ils dormiront leur dernier sommeil ?

– Faut-il tuer ces enfants ? demanda le Targui.

Faut-il tuer ces enfants ?

– Non, répondit Hamera, abandonnez-les. À quoi bon nous souiller les mains du sang de ces deux êtres inoffensifs ? Qu'ils errent sans secours et sans appui dans le désert jusqu'à ce qu'ils meurent d'épuisement ou de soif. Quant à nous, revenons vers la caravane des Francs pour l'empêcher d'avancer.

Les Touaregs remontèrent sur leurs rapides mahara et disparurent sans s'inquiéter de Raoul et de Blanche qu'ils abandonnaient, sans même jeter un regard de pitié et de compassion sur eux.

Il était environ cinq heures du soir. Le soleil dardait encore de chauds rayons sur la terre et répandait à profusion sa splendide clarté. Les ombres projetées par les roches, par les saillies du sol, commençaient à s'allonger, et les contours vivement arrêtés contrastaient avec la teinte blanchâtre des sables ou des couches compactes de gypse.

Raoul et Blanche se levèrent, se prirent par la main et essayèrent de s'orienter.

– Où sommes-nous ? dit la jeune fille.

– Je l'ignore, petite sœur.

– Verrons-nous bientôt père et mère ?

– Espérons-le. Ne restons pas ici. Les hommes qui nous ont emportés sont des méchants qui peuvent revenir d'un moment à l'autre pour nous faire du ma!Partons, petite sœur, partons.

– J'ai peur.

– Ne t'effraye pas. Notre père enverra à notre recherche tous ses serviteurs et tous nos amis. Viens.

Et la main dans la main, les deux enfants tournèrent le dos au soleil et marchèrent devant eux. Une sorte d'intuition leur disait que c'était de ce côté que devaient leur arriver des secours. Ils pressèrent le pas, avancèrent hardiment, sans parler, sans se communiquer leurs impressions, l'œil fixé sur l'horizon, attendant dans une suprême espérance une figure amie, une protection efficace.

Ils marchèrent longtemps ainsi et ne virent d'abord qu'un steppe dénudé, couvert çà et là de galets et d'efflorescences salines au milieu desquels croissaient quelques touffes éparses de soudes ; plus loin, le terrain se relevait légèrement et dans les endroits où le sable prenait un peu de consistance, l'on apercevait des éphèdres rappelant la forme de nos prêles fluviales, des herbes charnues de la famille des caduacées, et enfin, des anastatiques ou roses de Jéricho, appelées par les Arabes *kef-meryam* (main de Marie), petites plantes crucifères qui offrent un curieux exemple du phénomène connu sous le nom de reviviscence. Lorsque la rose de Jéricho se dessèche, le vent l'arrache facilement et l'entraîne au loin. Si on la plonge dans l'eau, ou si ses rameaux touchent un lieu humide, quelques mois, et même quelques années après sa complète dessiccation, elle s'épanouit de nouveau et reprend tout son éclat.

Les enfants marchaient toujours, et aucun être animé, aucun vestige de créature ayant vie ne se montrait à leurs yeux. Pas un souffle n'agitait l'atmosphère ; l'immobilité, l'inertie étaient partout. Le soleil descendait à l'Ouest dans un ciel empourpré. et son disque s'agrandissait en prenant les teintes de la fonte en fusion. Bientôt, il parut toucher la terre et s'engloutir derrière une faille gigantesque. Les rayons, pareils à des protubérances de feu, s'écartèrent comme les lames d'un immense éventail et envahirent le firmament jusqu'au zénith. Ce fut alors un embrasement général, une illumination splendide, une sorte de phosphorescence qui éclaira l'espace et fit ressembler le ciel à une vaste coupole d'or.

Puis les lueurs éclatantes pâlirent peu à peu et l'auréole s'effaça sous les teintes grisâtres du crépuscule naissant. Le dernier segment de soleil disparut dans une buée irisée par la décomposition de la lumière et le jour tomba. Aussitôt la nuit survint avec son cortège de ténèbres. La voûte céleste conserva pendant quelque temps une couleur opaline sur laquelle se détachèrent les astres brillants qu'on aperçoit toujours à l'horizon du soir. Ensuite la nuit s'assombrit et la surface du sol perdit tout relief. Une à une, les étoiles scintillèrent dans l'espace ; mais bientôt, ce fut un fourmillement de constellations de toutes grandeurs et de toutes nuances. La transparence de l'air semblait augmenter la profusion des mondes, des soleils, des planètes, des satellites innombrables qui traçaient leurs orbites au sein de l'infini, pareils à des milliers et des milliers d'étincelles échappées d'un énorme foyer.

Raoul et Blanche avançaient toujours, mais les ombres de la nuit rendaient leurs pas incertains et remplissaient leur âme de crainte. Ils crièrent et appelèrent en vain. L'écho ne répondit même pas à leurs voix. Alors, en face de ces deux immensités, le ciel constellé et la solitude vide, ils eurent conscience de l'isolement dans lequel ils se trouvaient. Ils écoutèrent « le silence » majestueux du désert, et toutes leurs facultés s'accumulèrent, pour ainsi dire dans l'ouïe. Ils essayèrent de percevoir un bruit, une rumeur, un murmure lointain qui pût les mettre sur la trace de quelque caravane, mais ils n'entendirent rien. Le silence était absolu et terrifiant. Accablés de fatigue, exténués par la marche, ils s'accroupirent derrière un amas de sable, se pressèrent l'un contre l'autre, et attendirent avec résignation le retour du jour, n'osant demander au sommeil l'oubli de leurs souffrances et de leur abandon…

IX. Les Mohicans du Sahara

Amar ben Hamis, Gib Rock, Panchot, les deux Arabes ne perdirent pas de temps et pressèrent vivement l'allure de leurs chameaux. Après avoir dépassé la zone où s'était déchaîné le simoun, le khébir rechercha les traces des Touaregs et des Chamba, et ne tarda pas à les trouver.

Sur le sable, il était facile de distinguer l'empreinte laissée par les mahara, mais la tâche devenait plus malaisée lorsque le terrain présentait de grandes étendues rocheuses. À différentes reprises, Amar parut embarrassé et dut quitter sa monture pour examiner, ou mieux pour flairer le so!Il regardait attentivement les moindres touffes d'herbes et s'assurait si elles étaient intactes ou si elles avaient été foulées par le pied d'un animal ou par celui d'un homme ; son étonnante sagacité ne fut jamais mise en défaut ; toujours il trouvait la voie suivie par les ravisseurs et avançait hardiment devant lui. On eût dit un de ces trappeurs, un de ces Mohicans mis en scène par Fenimore Cooper dans les savanes du Nouveau Monde et s'acharnant à quelque piste mystérieuse. Gib Rock se tenait raide et presque immobile sur sa selle. La mission qui lui était confiée prenait à ses yeux l'importance d'un sacerdoce. Le domestique disparaissait et faisait place à un homme énergique, courageux, dévoué. Décidément, le colonel Tombelène l'avait bien jugé. Francis Blaimont fouillait l'horizon avec une lorgnette dont il s'était muni et s'excitait en monologuant les impressions qui se pressaient dans son cerveau. Il parlait de pourfendre tous les Touaregs et de les « avaler » d'une seule bouchée, comme si cette grosse besogne eût été la chose la plus simple et la plus facile du monde. L'agneau devenait tigre. Parfois, il évoquait des souvenirs tragiques et récitait des tirades interminables d'alexandrins puisés dans les situations les plus dramatiques de notre théâtre. Racine, Corneille, Crébillon, Ducis, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Ponsard, Émile Augier, Pailleron et bien d'autres, furent impitoyablement mis à contribution.

Arsène Panchot, lui, se mordillait la moustache et observait une taciturnité qui n'était guère dans ses habitudes. Quelquefois, cependant, de sourdes exclamations de colère s'échappaient de ses lèvres, et il passait nerveusement la main sur la crosse de ses pistolets ou sur la poignée de son sabre. D'un regard anxieux, il suivait tous les mouvements d'Amar ben Hamis ; son visage se contractait douloureusement lorsque les traces semblaient perdues, mais son œil s'éclairait de joie lorsqu'elles étaient retrouvées. Alors il rompait son mutisme.

– Eh bien ! disait-il au khébir, sommes-nous sur la piste ?

– Oui.

– Tout espoir n'est pas perdu ?

– Allah est avec nous.

– Nous les ramènerons sains et saufs à leurs parents ?

– J'y compte.

– Ah ! khéhir, khébir, tu es un frère et un ami ! Tu es le roi des lascars et un vrai copain !… Si nous retrouvons Blanche et Raoul, vois-tu, c'est entre nous à la vie, à la mort !…

– Attends, camarade, attends encore, et le seigneur colonel sera content de nous.

– Ah ! mon brave Amar, tu me réconfortes le physique et le moral.

Cherche, cherche encore, cherche toujours… et si nous mettons le grappin sur ces Touaregs damnés… je ne te dis que ça…

La petite troupe continua de marcher jusqu'au déclin du jour avec des alternatives d'espoirs et de déceptions qui se .succédaient tour à tour, selon que le khébir relevait la « voie » ou la perdait. Quand la nuit eut couvert de É'es ombres la plaine infinie, les six hommes discutèrent. Fallait-il s'arrêter ou bien devait-on continuer la poursuite ? Gib Rock, Blaimont, les Arabes opinaient pour l'arrêt afin de prendre un peu de repos et de laisser souffler les chameaux. Amar ben Hamis et Arsène Panchot combattirent vivement cette opinion, prétextant que les Touaregs avaient une forte avance et qu'on ne les rattraperait jamais si on s'arrêtait.

– Par cette nuit obscure, dit Blaimont au khébir, ne nous égarerons-nous pas dans le désert ?

– La nuit est sereine, les étoiles nous guideront, répondit Amar, je sais lire dans le ciel.

– J'ai pleine confiance en ton expérience ; mais si tu n'y vois pas, comment découvriras-tu la trace des Touaregs ?

– Marchons et tu le sauras.

– Partons ! la fortune favorise les audacieux.

– Eh bien ! en avant !

La petite troupe repartit, mais sans presser l'allure des chameaux. Du reste, ces animaux, étant peu chargés, semblaient n'éprouver aucune fatigue. Quand on leur eut distribué quelques poignées d'orge et de l'eau, ils parurent aussi frais, aussi dispos qu'au départ. Amar ben Hamis donna de nouvelles preuves de sa perspicacité, et, malgré les ténèbres, il retrouva toujours les empreintes laissées par les mahara des Touaregs. Lorsque les aiccidents du terrain ne lui permettaient pas de suivre franchement la trace, il tâtait le sol avec la main, flairait des poignées de sable, portait à sa bouche des tiges d'herbes, et, après quelques minutes d'examen, il indiquait, sans hésitation, la direction à prendre.

Lorsque les Arabes voyagent pendant la nuit et qu'ils craignent de s'égarer, ils emploient ces divers moyens pour retrouver leur route. Quelques-uns acquièrent une habileté, ou mieux une sorte d'intuition qui étonne même leurs coreligionnaires. Léon l'Africain raconte que le conducteur de sa caravane étant devenu aveugle par suite d'une ophtalmie, reconnut en touchant l'herbe et le sable qu'on approchait d'un lieu habité.

Vers minuit, le khébir commanda la halte et dit à ses compagnons qu'il lui était impossible d'aller plus loin.

– Pourquoi ça ? demanda Panchot.

– Parce que les traces se confondent, répondit Amar ; ici les ravisseurs ont dû se mêler à un parti de leurs compatriotes dont je ne puis évaluer le nombre. Le sol est piétiné comme une *mellaab* (lieu de réunion) le jour d'une fantasia. Par cette nuit

noire, je suivrais peut-être une fausse piste. Pour être sûr de moi, il me faut attendre le retour du solei!Nous nous sommes rapprochés des enfants et les Touaregs ne sauraient être loin de nous. Par crainte des dgins, ils marchent rarement pendant la nuit. Reposons-nous et dormons jusqu'au *fedjer*. Demain nous aurons probablement besoin de toutes nos forces et de tout notre courage pour supporter les épreuves qu'Allah nous réserve encore.

– C'est dommage que la lune ne brille pas sur nos têtes, dit Panchot avec elle nous y verrions suffisamment pour continuer notre route.

– Félicitons-nous que la reine des nuits ne parcoure pas le ciel, répliqua le khébir, car elle nous eût trahis. Ne comprends-tu pas qu'elle serait « un œil ouvert sur nous » et qu'alors nos ennemis pourraient nous apercevoir, nous suivre à la dérobée et nous attaquer à l'improviste ? Les ténèbres épaisses sont nos alliées. Elles nous ont favorisés jusqu'ici et, vont nous permettre de reposer avec sécurité.

Les chameaux furent entravés et tenus à quelque distance du lieu que le khébir se proposait d'inspecter. Il ne fallait pas que les empreintes de leurs pieds se confondissent avec celles des animaux montés par les Touaregs. Les six hommes se roulèrent dans leurs burnous et ne tardèrent pas à s'endormir, accablés par les fatigues qu'ils avaient supportées.

Lorsque les premières lueurs de l'aurore éclairèrent le ciel de teintes rosées, le khébir secoua la torpeur de ses compagnons. À l'instant, ceux-ci se trouvèrent sur pied et se préparèrent à le seconder. Sans perdre de temps, Amar examina les traces avec une attention des plus intelligentes. Rien n'échappait à sa clairvoyance et à ses investigations. Enfin, après une longue demi-heure d'observation, un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine et il s'écria :

– Amis, nous retrouverons les enfants… Ils ont été abandonnés dans le désert par les Touaregs !…

– Oh ! les gueux ! dit Panchot en serrant les poings avec colère.

– Voici ce qui s'est passé, continua le perspicace khébir en promenant son regard sur le sol : les Touaregs et les Chamba qui ont enlevé Raoul et Blanche sont arrivés par la route que nous avons suivie. Ils ont été rejoints par une trentaine de mahara que montaient des guerriers. Cette troupe s'est arrêtée ici même et a discuté le sort des enfants. Ceux-ci étaient assis là, tout près de ce djali… Tout à coup, les Touaregs sont partis vers l'est, mais en obliquant un peu au sud. Étaient-ils menacés par un danger quelconque ? Se sont-ils élancés à la poursuite d'une nouvelle proie ? Je l'ignore.

– Les enfants ? les enfants ? demandèrent avec impatience Panchot et Blaimont.

– Rassurez-vous… ils doivent être près de nous. Si la nuit n'avait pas été si obscure, nous les aurions certainement rencontrés, car ils sont presque revenus sur leurs pas. Voyez sur le sable la marque de leurs pieds… elle se confond presque avec celle des chameaux… Allons, en route ! Les six hommes se hissèrent sur les selles de leurs montures et repartirent.

Pendant ce dialogue de quelques instants, le soleil avait surgi derrière une rangée de mamelons sablonneux épars dans le lointain et commençait à répandre sa clarté et sa chaleur sur la terre. Mais ce spectacle, toujours magnifique dans les régions fertiles, éveillait ici des sentiments qui étonnaient l'âme plutôt qu'ils ne la charmaient. Pas une corolle ne s'entr'ouvrait pour sourire au rayon matinal, pas un souffle de l'atmosphère ne caressait les plantes rugueuses dispersées sur le sol aride, aucun insecte tapi sous l'herbe, aucun oiseau perché dans la feuillée ne saluaient de leurs cris stridents ou de leurs chants d'allégresse l'astre éclatant du jour La petite troupe marcha environ une heure sans rien voir autre chose devant elle que le sol pulvérulent et quelques intumescences de gypse. Tout à coup, Panchot poussa un cri aigu, et désigna un point noir qui se remuait dans la plaine.

– Khébir, dit-il, n'est-ce point Raoul ?

– Oui, répondit Amar ; tes yeux sont plus clairvoyants que les miens, camarade ; tu regardais avec le cœur.

– Et Blanche… où est-elle ? demanda Blaimont.

Mais Panchot n'écoutait plus ce qui se disait autour lui. Fou de joie, il piquait son chameau, le talonnait et partait à fond de train. Ses compagnons s'empressèrent de l'imiter. Le chasseur d'Afrique sauta à terre et courut vers Raoul qui tendait les bras vers lui en disant :

– Arsène, mon bon Arsène, sauve-nous !

– Et Blanche ?…

– Elle est là… elle repose… Ce matin elle n'a pu marcher.

– Oh ! mes enfants, mes chers enfants… je serais mort de douleur et de désespoir si je ne vous avais retrouvés.

Et, en parlant ainsi, Panchot essuyait d'un revers de main les larmes qui sillonnaient sa rude et martiale figure.

Violemment secouée par les émotions, accablée de fatigue, saisie par le froid de la nuit, Blanche était en proie à des accès de fièvre. Sa nature délicate et presque fragile n'avait pu résister à la série d'événements qui, depuis la veille, troublaient si profondément son existence. C'est en vain qu'elle avait tenté, dès le matin, de se lever pour suivre son frère, qui la soutenait et l'encourageait. Ses forces l'avaient trahie et elle était retombée sur le sable.

Gib Rock montra alors quel homme de précautions il était. Puisant dans les petits hallots chargés pour son usage particulier, il en sortit des boîtes de conserves, des biscuits tendres, des fruits confits. Il plaça ces vivres devant les enfants et les engagea à se réconforter. Raoul mangea quelque peu, mais Blanche ne voulut rien prendre, car la fièvre lui enlevait tout appétit ; elle ne demanda qu'à boire. Sachant combien il était dangereux de donner de l'eau pure à la jeune fille, Gib Rock puisa encore dans ces ballots et en sortit une lampe à esprit de vin, une cafetière en argent, une timbale et un petit étui renfermant des pilules de quinine. Blanche avala trois de ces pilules. Quelques minutes après, Gib Rock lui présentait une infusion de thé qu'il venait de préparer avec des précautions qui eussent fait honneur à une ménagère accomplie, ou mieux, à une

garde-malade expérimentée. Blanche but avidement cette tisane fumante et elle se sentit un peu soulagée.

Heureux d'avoir si bien rempli leur mission, les six hommes résolurent de partir en toute hâte afin de regagner Franceville le plus tôt possible. Raoul monta rapidement en croupe derrière Panchot ; Blanche, bien enveloppée d'une couverture, fut confiée aux soins de Gib Rock. L'Irlandais prit la petite malade entre ses bras, l'appuya sur la selle, ouvrit son fameux parasol pour la garantir des ardeurs du soleil, et la surveilla avec la plus touchante sollicitude.

X. Le retour

Autant le départ de nos chercheurs avait été triste, inquiet, autant leur retour fut gai, confiant. Amar ben Hamis levait plus fièrement la tête qu'un triomphateur qui vient de gagner dix batailles ; Francis Blaimont reléguait au dernier plan les auteurs tragiques et mettait à contribution les plus joyeux flons-flons de nos chansonniers ou de nos vaudevillistes. Il aborda même l'opéra et entonna des airs de bravoure qui eussent fait reculer une légion de guerriers… tant ils étaient chantés faux. Panchot conversait avec Raoul et manifestait sa satisfaction par des expressions bienveillantes et goguenardes.

– Ah ! que madame votre mère va être contente ! disait-il, et que mon colonel va être heureux ! Ah ! mille Bédouins ! si nous étions en France, ou tant seulement en Algérie, quel balthazar je me flanquerais à votre intention ! La fine fleur de la cantine y passerait, quoi !… Ne faut-il pas célébrer un brin les événements qui vous ragaillardissent le cœur ? C'est obligatoire !… Hier, j'étais aussi triste qu'un bonnet de coton, tandis qu'aujourd'hui je suis plus joyeux que si l'on me nommait empereur du Maroc et du Pérou réunis… Ah ! tenez, monsieur Raoul, il faut que je blague jusqu'à plus soif… Ça m'étoufferait si je ne disais rien… Le plaisir me rend bavard comme une pie… Je ne vous fatigue pas, au moins ?

– Non, non, Arsène… Si tu savais comme le silence du désert est lugubre, surtout pendant la nuit… Ta voix me semble plus douce et plus harmonieuse que n'importe quelle musique.

– Pour lors, puisque cela est « équilatéral », j'use de la permission et je continue… Mais je ne suis qu'un animal, qu'un triple sot, qu'une vieille basane qu'on devrait taper à grands coups de rotins pour la ramollir un peu… Je ne fais que parler de mon individu, comme si je voulais accaparer toute votre reconnaissance, comme si je n'étais pas toujours l'obligé de mon colonel… Monsieur Raoul, il y a quelqu'un qui mérite tous vos respects et toute votre admiration… C'est à lui que vous devez

l'existence, c'est lui qui nous a guidés vers vous, c'est lui seul que vos parents auront à remercier, car il s'est dévoué pour leur procurer ces joies et ces consolations qui effacent toutes les afflictions et sèchent toutes les larmes.

La voix de Panchot avait pris une gravité, une émotion qui surprirent l'enfant.

– Qui est-ce ? demanda Raoul.

– Le khébir… Ah ! monsieur Raoul, si vous saviez quel homme hors ligne il est !… Eussiez-vous été à cent pieds sous terre dans le fin fond du Sahara, il vous y aurait déniché… Cré nom de nom ! quel policier il serait en Europe !… Et puis, avec tout ça, il est franc comme l'or, courageux comme un lion, sobre comme un dromadaire et bon comme du pain !…

– J'aimais notre khébir, parce qu'il est l'ami de mon père.

– Eh bien ! aimez-le encore davantage… Quant à moi, voyez-vous, je lui garderai une éternelle reconnaissance de nous avoir conduits vers vous.

– Puisque tu me le recommandes, j'aimerai bien Amar.

– Hé ! khébir ! cria Panchot à pleins poumons.

– Que veux-tu, seigneur Panchot ? répondit Amar ben Hamis.

– De quoi ! « seigneur Panchot ! » veux-tu bien m'appeler vieux frère… et te rappeler que je suis ton camarade tout dévoué… Je tenais à te glisser dans le tuyau auditif l'expression de la reconnaissance éprouvée par le fils de mon colone!Il me dit que ton nom restera éternellement gravé dans sa mémoire, et qu'après ses parents, tu seras le premier dans ses affections.

– Je remercie le fils de notre chef, dit Amar, du sentiment qu'il témoigne. Il a du cœur et de la fermeté ; ce sera un homme. La joie de ses parents me récompensera de mes efforts et de ma conduite. Le colonel a été généreux envers moi quand il ne me connaissait pas ; je suis toujours son serviteur fidèle.

– Rien !… c'est-il parler cela !… exclama Panchot avec enthousiasme. Le brave soldat s'approcha du khébir, lui serra la main et l'agita comme s'il eût voulu lui disloquer le bras.

Malgré la chaleur, la petite troupe marcha pendant quelques heures sans prendre un moment de repos. Blanche s'était

endormie entre les bras de Gib Rock, et sa fièvre paraissait moins violente.

– Encore un coup de collier, dit Blaimont, et nous ne tarderons pas à rejoindre le colonel.

– Nous le surprendrons, ajouta le khébir, car je lui avais annoncé que nous ne serions de retour que dans quatre à cinq jours.

– Mais, sacré sac à papier ! fit Panchot en désignant une tache mobile qui ressortait au loin sur le bleu du ciel et le jaune du sable ; il nous survient, à nous, une surprise désagréable. Je veux bien que le diable m'emporte si ce ne sont pas des Touaregs que j'aperçois là-bas…

– Des Touaregs ? dirent toutes les voix.

Le khébir se dressa sur sa selle, regarda l'endroit désigné par le chasseur d'Afrique et confirma la fâcheuse nouvelle. Puis il fit pirouetter son chameau afin de scruter tous les points de l'horizon. Tout à coup son visage se contracta et il s'écria :

– Malédiction sur nous !… Préparez vos armes !… nous sommes entourés !

En effet, sur différents points du périmètre découvert par le regard du khébir, plusieurs groupes de Touaregs s'avançaient sans précipitation ni lenteur et semblaient converger vers nos voyageurs. Ils obéissaient certainement à des instructions données d'avance, car leur mouvement s'exécutait avec un ensemble parfait. Les mahara marchaient au pas avec une régularité qui n'est guère dans leurs habitudes. Cette manœuvre étonnait Amar ben Hamis, qui murmurait entre ses dents :

– Quelles sont les intentions des voilés ?

– Serons-nous attaqués ? demanda Blaimont.

– Je l'ignore ; cependant, prenons nos précautions

– Et les enfants ?… interrogea Panchot avec anxiété.

– Il faut les sauver à tout prix, ajouta le khébir ; faites coucher les quatre chameaux qui portent nos provisions, entravez-les afin qu'ils ne puissent se relever, placez les enfants au milieu d'eux et recommandez-leur de s'allonger sur le sable, ils seront ainsi à l'abri des projectiles… Quant à nous, résistons avec opiniâtreté et

ne tirons qu'à bout portant. Les Touaregs se servent peu des armes à feu et, quoi qu'ils disent, le fusil et le pistolet bien dirigés sont plus forts que le sabre et la lance.

Les ordres d'Amar ben Hamis furent ponctuellement exécutés. Panchot plaça lui-même Raoul et Blanche entre les chameaux accroupis à terre et leur recommanda de ne pas bouger.

– Ne vous effrayez pas, mes enfants, leur dit-il en souriant, pour cacher ses craintes, si vous entendez un peu de tapage… Ces gueux-là venaient pour vous reprendre, mais bernique ! nous sommes près de vous, nous autres… et nous allons leur administrer une tripotée soignée… Allons, mes enfants, tenez-vous bien sages et bien tranquilles… et surtout, ne bougez pas…

Les Touaregs avançaient toujours et le cercle qu'ils formaient se rétrécissait à chaque instant. Bientôt, on put les distinguer facilement et reconnaître qu'ils se préparaient à l'attaque.

– Il y a six groupes de voilés, dit Amar, et nous sommes six hommes bien armés. Que chacun de nous choisisse son groupe et tire sur lui lorsque nous serons certains que nos balles porteront.

Les Touaregs avancèrent encore.

– Peut-on commencer le rigaudon ? demanda Panchot.

– Oui.

Six coups de feu éclatèrent comme un tonnerre et mirent du désordre parmi les Touaregs, car plusieurs de leurs mahara furent tués ou blessés. Cependant, ils continuèrent leur mouvement offensif en criant des menaces et des invectives sanglantes. Leur cercle se rétrécissait encore. Le sort en était jeté : il fallait combattre et probablement mourir… Que pouvaient six hommes contre une quarantaine de guerriers féroces !… Panchot songea aux enfants et deux larmes humectèrent ses paupières.

Soudain, les. Touaregs s'arrêtèrent et se turent.

Panchot fit coucher les enfants entre les chameaux.

Du côté de l'Est, il s'élevait un nuage de poussière au milieu duquel on distinguait, pèle-mèle, des chameaux, des burnous blancs, des canons de fusils reluisant au soleil. Sans doute il arrivait un formidable renfort aux agresseurs, et nos six camarades jugèrent leur situation désespérée. Le nuage s'approchait rapidement et grossissait. On eût dit une de ces trombes de sable que soulève parfois le vent du désert et qu'il pousse devant lui en tourbillons furieux.

Fataliste comme tous les musulmans, le khébir eut un instant de défaillance. Il donna une dernière pensée à sa femme, au colonel Tombelène, aux deux enfants toujours couchés derrière les chameaux accroupis et murmura :

– C'était écrit !…

Gib Rock et Blaimont, sans se faire la moindre illusion sur le sort qui les attendait, redressèrent la tête avec fierté et jetèrent un violent défi aux ennemis qu'ils avaient en face et à ceux qui allaient entrer en scène. Cette attitude résolue releva le courage d'Amar ben Hamis qui se prépara à vendre chèrement sa vie. Arsène Panchot, lui, ne sut contenir la rage que lui donnait le sentiment de son impuissance. Appercevant un Targui qui s'isolait de ses compagnons pour courir mi-devant des nouveaux venus, il se dirigea vers lui, forçant son chameau à prendre un trot allongé… et lui fracassa la tête avec une balle de son revolver. Au même instant, la monture de l'impétueux chasseur d'Afrique fut atteinte par un coup de lance. Homme et bête roulèrent sur le sable. Pour venger leur compatriote, cinq ou six Touaregs se précipitèrent vers Panchot qui s'agitait fiévreusement pour dégager ses jambes retenues sous le chameau. Cette fois, il allait irrévocablement mourir !

Tout à coup, plusieurs détonations retentirent ; deux Touaregs mordirent la poussière et les autres s'enfuirent épouvantés. Toujours à terre, le brave Panchot se frotta les yeux et se mordit les lèvres jusqu'au sang pour bien se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un rêve. Le colonel, le colonel Tombelène était là, devant lui, le regard plein d'audace, la mine hautaine et fière, tenant un sabre d'une main et de l'autre un pistolet ! À côté de

lui, il y avait Lord Hatkins, et plusieurs Arabes. En un tour de main, ces derniers dégagèrent Panchot qui se leva tout ahuri.

Homme et bête roulèrent sur le sol.

– Comment ! c'est vous, mon colonel ! s'écria-t-il ; et vous arrivez juste à point pour me sortir des griffes de ces satanés Touaregs !… Ce ne sera donc jamais mon tour de vous sauver la vie ?… Ah ! sacré nom d'un pompon ! je suis humilié à la fin…

– Et Raoul et Blanche ? demanda le colonel sans écouter les réflexions de son ordonnance.

– Pardonnez-moi, mon colonel, j'aurais dû commencer par vous parler d'eux. Nous les ramenons…

– Où sont-ils ?

– Là-bas, près de ces chameaux couchés.

– Messieurs, excusez-moi, dit le colonel.

Et il se dirigea vers l'endroit où étaient les enfants.

Ainsi qu'on doit se l'imaginer, la bataille dura peu de temps.

Surpris par le renfort inattendu qui arrivait aux voyageurs, les Touaregs s'enfuirent dans toutes les directions et laissèrent le champ libre. Du reste, telle est leur habitude lorsqu'ils trouvent devant eux une résistance opiniâtre. Ce n'est pas par lâcheté qu'ils effectuent leur mouvement de retraite, mais par calcul. Dans tout combat, ils recherchent le profit plutôt que la gloire, car ils ne connaissent pas ces sentiments d'honneur qui sont familiers à tous les soldats français.

Lorsque le colonel arriva auprès des enfants, il les trouva suspendus au cou de Mme Tombelène qui riait et pleurait à la fois en les couvrant de baisers. Alors son cœur bondit à rompre sa poitrine et ses yeux se voilèrent.

– Oh ! mes enfants !… mes chers enfants !

Et il répétait ces quelques mots, sans trouver autre chose à dire. Une joie immense, une de ces joies qui tuent parfois, remplissait les cœurs de cette mère, de ce père, de ces enfants si brusquement séparés, si cruellement éprouvés, et qui se revoyaient après une nuit et une journée de tristesses, de larmes et de déceptions poignantes.

Tous les voyageurs vinrent féliciter Raoul 'et Blanche de leur heureux retour. Alors le colonel songea à remercier les six hommes qui s'étaient dévoués pour aller à leur recherche. Il le fit avec cette franchise de l'âme, ces accents émus qui expriment mieux la reconnaissance que les phrases pathétiques et sonores. Il serra cordialement la main à Panchot, à Gib Rock, à Blaimont et au khéhir. Quant aux deux Arabes, il leur accorda une gratification de mille francs à, chacun. Cette générosité fut des plus agréables à ces derniers, car généralement tous les « fils du désert » sont cupides. Leur cupidité, il est vrai, s'explique par leur misère et les privations qu'ils sont parfois forcés de supporter.

Mme Tombelène ajouta quelques paroles de gratitude.

– Messieurs, dit-elle, je me souviendrai éternellement de votre dévouement, de votre abnégation, et je recommanderai à mes enfants de ne prononcer vos noms qu'avec sympathie et respect.

– Madame, répondit Blaimont, nous sommes heureux d'avoir pu nous rendre utiles. Nous vous remercions des éloges dont vous nous comblez et nous espérons que vous voudrez bien nous mettre à contribution lorsque vous aurez quelque service à demander.

Gib Rock, Arsène Panchot et le khébir ajoutèrent leurs protestations à celles de Blaimont et promirent de veiller désormais sur les enfants avec une vigilance incessante. Ensuite, ils voulurent savoir par quel hasard extraordinaire le colonel Tombelène était accouru à leur secours lorsqu'ils allaient succomber sous l'attaque des Touaregs. L'explication de ce fait tenait à des considérations purement psychologiques qui ne firent presque aucune impression sur les indigènes, mais qui émerveillèrent Panchot, Gib Rock et Blaimont.

En arrivant à la « halte » de la veille, le colonel avait ordonné de distribuer une copieuse ration de grains aux chameaux, afin que la caravane fût prête à partir s'il survenait le moindre incident. La nuit se passa tranquillement, mais les ténèbres épaisses et le silence du désert ravivèrent la douleur de Mme Tombelène. Le soleil parut et répandit ses rayons dorés sur la morne solitude. Alors, par une de ces intuitions, par un de ces pressentiments qui ne surgissent que dans le cœur des mères, Mme Tombelène eut peur et supplia son mari de revenir en arrière. Il lui semblait que ses enfants et les hommes partis à leur secours couraient un grand danger. Le colonel résista, pensant que la douleur égarait les sens de sa femme. Celle-ci devint plus pressante et communiqua ses appréhensions à Lord Sylvan Hatkins.

– Les pressentiments sont instinctifs, dit l'Anglais, et ceux d'une mère ne se trompent pas. Rendons-nous jusqu'à l'endroit où le simoun a soufflé ; notre présence épouvantera peut-être des Touaregs qui tournent autour de nos vaillants camarades.

Le colonel résistait, parce qu'il supposait que Franceville était menacée. Il nourrissait un dernier espoir, espoir bien vague, mais qui le dominait entièrement. S'il parvenait à s'emparer de

quelques Touaregs, il avait des otages qu'il pouvait échanger contre ses enfants !

– Non, non, dit-il, ne revenons pas en arrière. Le salut, le salut pour tous est à Franceville. – Partons.

Soudain, un gros nuage de poussière fut signalé vers le Sud-Ouest .

– Est-ce encore le simoun ? demanda Lord Hatkins.

– C'est une caravane, répondit un Arabe.

En effet, c'était bien une caravane qui s'avançait. Mais comment est-elle composée ? Une incertitude terrible contracta tous les visages et mit de l'inquiétude dans tous les regards. Arrivait-il des amis ou des ennemis ? Le nuage de poussière grandit d'une façon démesurée et perdit son opacité pareille à celle d'une brume des mers du Nord. On distingua des bêtes de somme et des gens marchant pêle-mêle avec une certaine précipitation. Nos voyageurs armèrent leurs carabines et attendirent.

Enfin, un homme monté sur un mahari richement harnaché se détacha de la masse et s'annonça comme un « invité de Dieu ». C'était le khébir de la caravane impatiemment attendue à Franceville par les indigènes que la maladie avait retenus dans l'oasis. La caravane revenait de Kano après avoir heureusement effectué son voyage et remontait vers Tripoli avec un grand nombre d'esclaves.

Le colonel respira. C'était un secours, un appui vraiment miraculeux qui lui arrivait. Il résolut d'obéir aux inspirations de sa femme, et, en quelques minutes, il mit le khébir au courant des événements. Celui-ci hésita d'abord, mais quand il sut qu'Amar ben Hamis était exposé, il choisit à la hâte une trentaine d'hommes renommés pour leur courage, prit les chanieaux les moins fatigués et se mit, avec cette troupe improvisée, à la discrétion du colonel. Ce dernier, suivi de Lord Sylvan, de Mme Tombelène et de Sada, prit le commandement général de la petite colonne et poussa de nouveau sa monture dans la direction de l'Ouest.

Après deux heures de marche, des détonations furent entendues.

– Ce sont nos amis qui se battent ! s'écria le colonel ; courons ! courons !

– En avant ! En avant ! dit le khébir.

Et toute la troupe s'élança vers le lieu du combat.

Nous savons qu'elle était arrivée juste à point pour repousser les Touaregs, sauver Raoul, Blanche et les six hommes qui les ramenaient. Pour terminer cette journée si bien remplie, les voyageurs et leurs auxiliaires s'empressèrent de rejoindre le « gros » de la caravane de Kano, et goûtèrent enfin le repos qu'ils avaient si bien gagné. Le lendemain, la caravane entière se porta vers Franceville, et elle y arriva vers cinq heures du soir. Elle fut triomphalement reçue par Roumois, Fabrin et les indigènes restés en leur compagnie. En apprenant ce qui s'était passé, le capitaine embrassa Raoul et Blanche avec attendrissement et jura une haine mortelle aux Touaregs.

Lorsque Gib Rock et Lord Hatkins eurent repris possession de leur petite maisonnette, le second dit au premier :

– Gib, je suis satisfait de votre conduite ; si jamais nous revenons en Angleterre, faites-moi souvenir de vous compter mille livres sterling pour vous récompenser de nous avoir ramené Raoul et Blanche.

– Gardez votre argent, milord, je suis déjà payé de ce petit service.

– Par qui ?

– Par le colonel Tombelène.

– Que vous a-t-il donné ?

– Une bonne et cordiale poignée de main.

– Hum ! ce n'est pas beaucoup.

– Vous croyez, milord ? Eh bien ! je soutiens, moi, que vous n'avez jamais été aussi généreux.

Les esclaves.

– C'est ma foi vrai. Touchez là, Gib, vous êtes réellement un homme. Le Lord fier et hautain et l'humble domestique se serrèrent affectueusement la main. C'était le commencement d'une amitié qui devait durer autant que la vie de ces deux êtres, que leur naissance, leur éducation et leur condition sociale avaient presque fait ennemis.

XI. Les palmiers et l'oued

Ils apportaient six poules.

Le khébir de la caravane tripolitaine avait tenu la promesse faite au colonel. Il apportait six poules, deux coqs, trois brebis, un bélier, une chèvre et un bouc destinés à créer la faune de Franceville et à procurer, par leur multiplication, de nouvelles ressources alimentaires. Ce qu'il avait fallu de patience, de soins, d'attentions pour transporter ces animaux à travers le désert, lui seul le savait ! Le khébir déclara qu'il préférerait guider n'importe quelle bande indisciplinée de nomades plutôt que se charger encore de bêtes qui n'avaient résisté aux fatigues du voyage et à la chaleur que par un véritable miracle.

Oiseaux et quadrupèdes furent confinés dans un enclos prestement organisé sur le terrain abrité par l'abondante feuillée des douze apôtres. Il était indispensable de les garantir des rayons brûlants du soleil avant leur complète « acclimatation ». Mme Tombelène promit de surveiller la basse-cour aussitôt que Blanche serait rétablie. Les Mosgoviens déclarèrent que l'élevage des bêtes ovines leur était familier, et qu'ils se chargeaient de la garde des moutons et des chèvres ; ils ajoutèrent que la colonie serait bientôt dotée d'un troupeau nombreux.

Après un séjour de quarante-huit heures, la caravane, bien reposée et bien repue, quitta Franceville. Malgré les services éminents qu'elle avait rendus, son départ n'excita pas de vifs regrets chez les Européens, car elle traînait à sa suite environ trois cents esclaves des deux sexes dont l'aspect était vraiment lamentable. Ces pauvres diables, mal nourris, nus, harassés, le

front courbé, le regard triste et abattu, enchaînés par groupes de dix à quinze individus, ressemblaient à des suppliciés condamnés à subir toutes les transes de l'agonie avant de mourir. Quelques-uns étaient blessés par leurs liens, d'autres se tenaient à peine debout tant leur faiblesse était extrême, mais leurs maîtres barbares et féroces n'écoutaient aucun sentiment de pitié ; ils les rouaient de coups de bâton ou de coups de fouet pour les engager à marcher. Quand l'un d'eux tombait, trahi par ses forces, il était froidement égorgé, et son cadavre restait abandonné sur le sable ou le roc brûlants.

Ce navrant spectacle apitoyait les colons, mais ils ne pouvaient que plaindre les malheureux nègres. Pourtant le colonel Tombelène passa un marché avec le khébir et les principaux « négociants » de la caravane, qui sauva la vie à plusieurs esclaves et augmenta l'effectif de Franceville, considérablement diminué par le départ des indigènes à qui l'on donnait l'hospitalité depuis plusieurs mois. Il fut convenu que chaque esclave reconnu invalide, sérieusement malade ou impropre à la marche, ne serait pas tué tant que la caravane séjournerait à Franceville, et qu'il serait échangé contre une certaine quantité de grains. Sept hommes et cinq femmes eurent la chance d'être assez moribonds, assez exténués, pour profiter de ce singulier marché. Quatre Arabes refusèrent de quitter l'oasis naissante et obtinrent facilement la permission d'y établir leur résidence. En somme, Franceville ne perdit presque rien de sa population.

Les esclaves ne comprirent pas d'abord l'heureux changement survenu dans leur situation, et ils se figurèrent que leurs nouveaux maîtres ne valaient guère mieux que les anciens. Mais quand ils se virent traités avec douceur et soignés avec une sollicitude à laquelle ils n'étaient pas habitués, quand Amar ben Hamis leur eut expliqué qu'ils étaient parfaitement libres d'aller où ils voudraient lorsqu'ils seraient rétablis, un ineffaçable sentiment de reconnaissance et d'espoir passa dans leurs yeux luisants de fièvre ; ils déclarèrent qu'ils resteraient avec leurs bienfaiteurs blancs, la patrie où étaient morts leurs aïeux étant

trop lointaine. Plus expansives que les hommes, les femmes se traînèrent près de Mme Tombelène et se prosternèrent à ses pieds dans l'attitude de la plus humble soumission. La femme du colonel les releva en souriant et leur fit dire par Amar qu'elle serait leur amie et non leur maîtresse.

Quoique l'état sanitaire des esclaves si bizarrement libérés fût excessivement piètre, nos colons n'en perdirent qu'un seul, uri pauvre nègre du Baghirmi qui mourut en bénissant ses protecteurs. Les autres se rétablirent petit à petit, et, après un mois de repos, ils se mirent bravement à la besogne et ne tardèrent pas à devenir d'excellents cultivateurs. Les négresses s'occupèrent aussi des travaux des champs qui ne demandaient pas un développement de forces physiques, et secondèrent Ume Tombelène et Sada pour tout ce qui concernait l'économie domestique de la colonie,

Cependant, les tiges de forage, toujours surveillées par Fabrin, avaient traversé victorieusement les couches de rochers, et maintenant, elles s'enfonçaient de trente à quarante centimètres par jour. Les cuillers ne ramenaient que des matières meubles, des sables, des débris de stratifications calcaires, etc. Avec un sentiment d'orgueil facile à comprendre, l'agrent voyer annonça que le puits artésien serait définitivement creusé avant trois semaines. Il n'était tombé que des pluies assez rares en juin, juillet et août, et la végétation de Franceville avait dû emprunter l'humidité qui lui était nécessaire à l'Aïn-Sefra ; mais cette source commençait à ne plus suffire aux divers besoins pour lesquels elle était journellement mise à contribution et surtout, aux irrigations exigées par les palmiers, car le temps était venu de planter de nouveaux drageons afin de les multiplier et d'étendre une culture qui est la principale richesse des habitants du Sahara.

« Le dattier, disent les nomades, est le roi de l'oasis. »

Sans lui, en effet, le désert serait inhabitable et plus inconnu que les régions circumpolaires. La poésie arabe en a fait un être animé et créé par Dieu le sixième jour, en même temps que l'homme, et l'a doté des qualités les plus précieuses et les plus

nobles. Une civilisation relativement avancée repose sur lui, civilisation qui prendra le plus grand essor, le jour où la science moderne la touchera de sa baguette magique et la placera en avant-garde sur les diverses routes qui mènent au centre encore mystérieux de l'Afrique.

Par son utilité et sa beauté imposante, cet arbre magnifique a attiré depuis longtemps l'attention des voyageurs et des naturalistes. Linné -l'avait appelé le « prince du règne végétal », et ce titre est bien mérité, car aucune autre plante ne peut lutter avec lui pour l'élégance et l'importance des services qu'il rend.

Pour croître et se développer, le dattier exige de la chaleur, de l'air, et surtout de l'eau. Ainsi que nous l'avons déjà dit, une irrigation abondante est indispensable à ses racines. Celles-ci, fort heureusement, paraissent indifférentes à la nature de l'eau dans laquelle elles sont plongées. Eaux douces, eaux saumâtres, eaux thermales, tout leur est bon. La qualité des dattes dépend de la quantité de chaleur reçue annuellement 'par les palmiers plutôt que la composition des terrains sur lesquels ils s'élèvent.

Outre ses fruits délicieux qui sont la base de la nourriture des gens du Sahara, le palmier-dattier offre des ressources de premier ordre. Par la fermentation et la distillation, les dattes donnent une excellente eau-de-vie ; les noyaux broyés et ramollis par une ébullition prolongée servent à l'alimentation des chameaux et du bétail ; par incision des troncs, on obtient du vin de palmier, liqueur fort agréable au goût et presque toujours distribuée aux malades, Lès branches, servent fréquemment à recouvrir les maisons, à faire des plafonds et des clôtures. Les feuilles sont employées pour tresser des nattes, des couffins, des paniers ; par la macération, elles fournissent une filasse d'assez bonne qualité. Le bois, qui est très dur et qui se conserve longtemps, même dans l'eau, trouve de nombreuses applications, principalement dans les travaux de charpente. Enfin, les dattiers permettent de cultiver, sous la voûte de leur feuillage, une foule de plantes, une multitude d'arbres utiles qui mourraient étiolés ou s'arrêteraient dans leur croissance s'ils n'étaient garantis des ardeurs brûlantes du soleil.

Les services que nous avons sommairement énumérés font comprendre combien le palmier est précieux au sein des régions désolées. Sans lui, l'oasis ne saurait et ne pourrait exister. Il devenait donc nécessaire de le répandre, de le multiplier avec profusion à Franceville, pour assurer la prospérité de la colonie. Malheureusement, cet arbre ne produit que vers l'âge de huit ans ; mais une culture entendue, des arrosages fréquents, des soins intelligents permettent de hâter sa croissance, et il donne alors des fruits vers trois à quatre ans.

L'utilité du puits artésien s'imposait maintenant plus que jamais, et c'était avec une sorte d'impatience fiévreuse que l'on attendait la gerbe jaillissante qui allait permettre d'étendre le périmètre de l'oasis. Paul Fabrin ne quittait plus le manège et déployait une activité surhumaine. Aussitôt qu'un chameau paraissait tant soit peu fatigué, il le remplaçait immédiatement par un autre plus dispos, et le forage continuait sans trêve ni relâche. Les tiges accusaient une profondeur de soixante-huit mètres lorsque les cuillers ramenèrent un sable verdâtre et humide.

– Encore quelques coups de sonde, s'écria joyeusement l'agent voyer, et nous aurons l'eau !

Tout le personnel de la colonie, Européens et Africains, blancs et noirs, hommes et femmes, se pressa autour du manège.

Chacun voulait voir, voulait toucher les premiers flots de cette eau bienfaisante qui allait sourdre des profondeurs de la terre et répandre autour d'elle une fertilité exceptionnelle.

Enfin, on entendit un sifflement aigu, les chameaux plièrent sur leurs jambes comme s'ils eussent été atteints par une commotion électrique, et une violente secousse ébranla les branches du manège. Avant que les animaux fussent dételés et que les branches de sondage fussent enlevées, l'eau s'échappa par le trou de sonde, jaillit au-dessus de l'encliquetage, s'échappa dans un canal préparé d'avance, et se précipita du plateau Hatkins dans les redirs qui sillonnaient la plaine. Des hurrahs formidables, des cris de joie, des exclamations enthousiastes sortirent de toutes les poitrines. Obéissant à la sauvage

impétuosité de leur nature, les nègres se jetèrent comme de véritables canards dans les ondes de la nouvelle rivière, barbotèrent et témoignèrent leur satisfaction par des gambades et des danses qui se prolongèrent longtemps. Les Arabes et les Européens complimentèrent Fabrin et lui serrèrent les mains. L'agent voyer reçut les félicitations avec la modestie qui le caractérisait et s'estima fort heureux d'avoir rendu quelques « petits services » à ses amis et à lui-même.

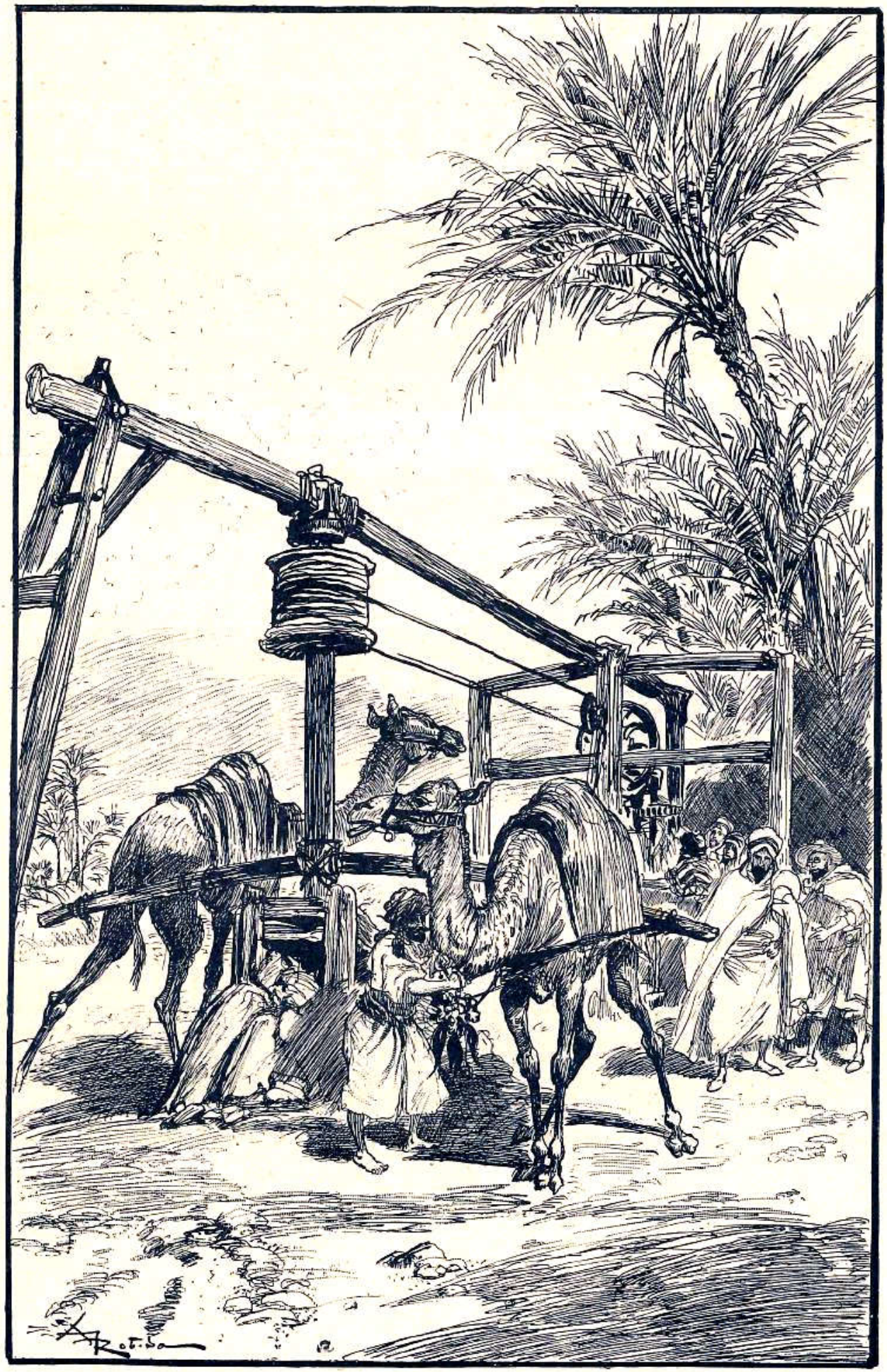
– Ces petits services, ainsi qu'il vous plaît de les appeler, dit le colonel, ces petits services, vont transformer notre existence. Grâce à vos travaux, nous deviendrons les maîtres du désert, et la solitude ne pèsera plus sur notre âme. Bientôt Franceville sera une oasis qui vous devra la plus belle part de sa magnificence et de sa prospérité.

– Et pour témoigner notre reconnaissance à M. Fabrin, ajouta Mme Tombelène, nous attacherons son nom à son œuvre.

Cette proposition fut accueillie par des bravos répétés, le nom *d'Oued-Fabrin*[26] fut décerné sans aucune contestation à la rivière que l'agent voyer avait su créer.

D'abord jaunâtre et boueuse, l'eau qui sortait du puits artésien ne tarda pas à devenir limpide. Alors on put la boire sans dégoût et reconnaître qu'elle était d'excellente qualité. Faute d'instruments de précision, son débit fut évalué approximativement à 3 500 litres par minute. Désormais, il était possible d'irriguer de nombreux hectares et d'abreuver des troupeaux dépassant plusieurs centaines de têtes.

26 Oued, rivière.



Forage du puits artésien.

Pendant les quelques jours qui suivirent cet important événement, les colons canalisèrent l'Oued-Fabrin afin de maintenir ses eaux qui s'échappaient çà et là en rigoles indociles. La petite rivière eut alors un véritable lit sur une longueur de deux kilomètres environ. En un mot, c'était le réservoir où devaient s'alimenter les canaux secondaires que l'on se proposait d'établir pour les irrigations. Dans les endroits où le thalweg présentait des sinuosités, le colonel fit creuser des abreuvoirs d'une contenance de cinquante mètres cubes chacun pour permettre aux bêtes de somme de se désaltérer en évitant ces poussées, ces désordres, ces piétinements qui souillent et dégradent les abords de la plupart des sources du Sahara.

L'eau ! l'eau si utile et si indispensable, même dans les régions de la zone tempérée, allait faire de Franceville un centre d'attraction pour toutes les populations nomades du désert et lui donner une vitalité exubérante. Entre les mains d'Européens instruits, patients, industrieux, elle devait prêter à une foule d'usages inconnus aux Africains et vivifier les forces endormies du sol. Les Arabes des oasis, même ceux qui ont des puits artésiens ou des sources abondantes, ignorent le parti industriel qu'il est possible de tirer de l'eau et l'emploient fort maladroitement pour les services de l'agriculture. Une paresse traditionnelle, un amour passionné de la routine bornent leurs désirs, leurs besoins, leurs aspirations. Ils dédaignent les richesses qu'ils pourraient se procurer en échange d'un peu d'initiative et de travail et préfèrent croupir dans une misère dégradante.

Heureusement, les colons savaient que l'agriculture est la source de toute prospérité et de bien des contentements d'esprit ; ils résolurent d'employer l'eau jusqu'à la dernière goutte.

Alors ils mirent à jour les graines, les boutures, les semences, les bulbes, les noyaux, etc., qu'ils tenaient en réserve depuis leur départ d'Algérie. Ils possédaient un assortiment qui eût été l'honneur d'un jardin botanique et qui eût fait la fortune d'un habile pépiniériste. Ces richesses végétales formaient deux séries distinctes que le colonel classa ainsi :

1° Les plantes alimentaires, telles que : grenadiers, orangers, cédratiers, figuiers, thé, café, jujubiers, citronniers ;

2° Les plantes industrielles telles que : bambous, indigo, canne à sucre, eucalyptus, tabac, etc.

– Cette dernière série, dit le colonel, nous rendra des services de premier ordre, et il ne faut rien négliger pour « acclimater » les végétaux qui la composent. Les bambous, les eucalyptus, qui croissent avec une rapidité extraordinaire, nous fourniront nos bois de construction et d'ébénisterie ; l'indigo teindra les étoffes que nous fabriquerons ; le sumac nous donnera le tanin nécessaire aux peaux dans lesquelles nous taillerons nos chaussures ; le tabac, l'arachide deviendront entre nos mains un important élément de commerce ; la canne produira le sucre, si utile aux besoins de la vie civilisée, et nous mettra en possession d'une certaine quantité de rhum, ce qui ne déplaira pas, je suppose, à notre brave Panchot.

– Ma foi ! répliqua le chasseur d'Afrique, j'avoue que si un petit verre de tafia pris le matin ne fait pas de bien, il ne fait pas du mal, du moins à mon estomac. Et pour tout dire, mon colonel, je *réavoue* que le rhum que vous annoncez sera le bienvenu dans ce coquin de pays, où nous n'absorbons que de l'eau pure… comme de vrais méchants.

Avant d'essayer des plantations que diverses circonstances climatériques pouvaient compromettre, il fut convenu que l'on créerait un « jardin botanique » où seraient tentés les premiers essais de culture. Il était essentiel de ne rien livrer au hasard. Coûte que coûte, il fallait réussir pour que Franceville pût complètement se suffire en toutes choses. La direction de ce jardin d'essai fut donnée à Gib Rock, qui était certainement le meilleur cultivateur de la colonie, et qui promit de protéger, de surveiller et d'élever les végétaux confiés à sa garde et à ses soins.

XII. La question de gouvernement

Pendant quelque temps, et grâce à l'Oued-Fabrin qui arrosait les sables arides, tout sembla sourire aux colons. Les graminées s'empilaient dans les silos, les légumineuses se multipliaient à profusion, les dattiers grossissaient à vue d'œil, les bananiers étalaient leurs larges feuilles au soleil et formaient de vastes parasols qui répandaient une ombre bienfaisante sur la terre calcinée. Franceville se couvrait de verdure et prenait un air pittoresque et coquet qui égayait la vaste solitude. Çà et là, sur les bords de la petite rivière et des rigoles d'arrosage, une herbe légèrement grisâtre, mais fine et tendre, poussait rapidement et servait de pâture aux bêtes ovines. Les brebis et les chèvres allaient être bientôt mères et leur présence, leurs bêlements, leur retour au « parc » pendant les heures les plus chaudes de la journée, animaient la scène.

D'un autre côté, poules et coqs faisaient merveille et se multipliaient à l'envi. Par les soins de Mme Tombelène et de Sada, les couvées se succédaient comme par enchantement et donnaient chaque fois de nombreux oisillons qui couraient dans les chaumes sous le regard de leurs mères. La volaille était une des gaietés de Franceville.

Pendant le silence des heures accablantes de la méridienne, pendant que tout se taisait et que pas un souffle n'agitait les feuilles des arbres ou les tiges des céréales, on se plaisait à écouter le piaulement incessant des poussins, les gloussements des poules auxquels répondaient les chants victorieux des coqs. C'était comme une fanfare éclatante et joyeuse qui secouait la torpeur occasionnée par la chaleur.

Dans le désert, la création d'une nouvelle oasis, la fondation d'un *qsar* fortifié, l'installation d'une colonie organisée et commandée par des Francs, avaient pris les proportions d'un événement très important. Les nomades, non ceux qui vivent de tueries ou de pillages, mais ceux qui parcourent le Sahara, du Soudan au Mogrheb, pour trafiquer, passaient volontiers par

Franceville, certains d'échapper à des droits onéreux, certains de trouver une hospitalité, et souvent une protection qui leur manquaient ailleurs. Du reste, nos colons, tout en se montrant prudents, s'ingéniaient pour attirer les caravanes dont ils connaissaient les intentions pacifiques, et pour faire de leur oasis un centre de ravitaillement et d'opérations commerciales. Sachant, selon la parole de Montesquieu, que le commerce « fuit où il est opprimé et se repose où on le laisse respirer », le colonel Tombelène avait décrété la liberté absolue des transactions. Franceville devint ainsi une sorte de port franc où florissait la théorie du libre-échange, non seulement parce que le numéraire manquait, mais en vertu de ces principes économiques qu'avait devinés Colbert, qu'avait compris Turgot et dont l'application fait aujourd'hui la fortune de certaines nations.

En ce siècle, la protection est une hérésie, et les États qui apportent des restrictions à la liberté commerciale ne comprennent pas leurs véritables intérêts. Seul, Roumois était protectionniste, et si on l'eût écouté, il ne serait rien entré, rien sorti de Franceville sans acquitter des droits extraordinaires. Le capitaine ne se doutait guère qu'en agissant ainsi, il imitait les Touaregs dont il n'admettait point les procédés commerciaux, et qu'il prélevait réglementairement un tribut que les voilés exigeaient par la force.

Fort heureusement les idées libre-échangistes avaient prévalu, et il en était résulté des avantages inattendus. Non seulement les caravanes venaient plus nombreuses, non seulement Franceville était l'une des principales stations de leur route, mais des voyageurs de toute condition, des marchands et des chameliers, des maîtres et des valets, des blancs et des noirs, séduits par la fertilité de l'oasis, par sa prospérité croissante, par sa tranquillité, par « l'administration » qui la régissait et l'aménité que l'on y rencontrait, avaient demandé la permission d'y résider. D'autres, fatigués de traîner une vie errante et misérable, sollicitaient la faveur de s'installer à Franceville avec leurs familles pour y vivre en paix.

Enfin, au bout d'un certain temps, la population se trouva quadruplée. Un recensement fait avec soin par Lord Hatkins accusa un chiffre de quatre-vingt-quatorze personnes se répartissant de la manière suivante : 70 hommes, 18 femmes, 6 enfants, dont 4 garçons et 2 filles. Ces nombres révélaient une disproportion entre l'élément féminin et l'élément masculin, mais il était impossible, pour le moment, de rien changer à cette situation anormale qui eut, du reste, un effet moralisateur sur des natures souvent abruties par des excès de toutes sortes. Dans l'intérieur de l'Afrique, les femmes sont presque considérées comme des bêtes de somme et soumises aux travaux les plus pénibles ; aussi, elles sont généralement des êtres dégradés et hébétés. Mais à Franceville, l'exemple de Mme Tombelène et de Sada que tout le monde respectait, relevait pour ainsi dire, leur condition sociale et leur donnait une autre opinion des devoirs qu'elles avaient à remplir.

Malgré leur différence d'origine et de race, les « immigrants » se supportaient et travaillaient avec ardeur. Ils comprenaient que leur intérêt particulier, aussi bien que l'intérêt général, reposait sur la culture des terrains qui avoisinaient l'oasis. L'Oued-Fabrin suffisait amplement à toutes les nécessités agricoles, et une partie de ses eaux se perdait dans les sables, parce qu'il était encore impossible d'utiliser le rendement du puits artésien. En somme, chacun vivait de son travail, et le capitaine Roumois n'avait plus à s'inquiéter de la distribution des provisions.

Au commencement, tout ce monde s'était logé tant bien que mal, soit à l'abri des murs de Fort-Refuge, soit sous des tentes de peau ou de poils de chameaux ; mais le colonel Tombelène avait exigé que les logements temporaires fussent transformés en habitations sédentaires, parce qu'il savait que la possession d'une maisonnette relativement confortable devait modifier les mœurs des nomades et les attacher définitivement à Franceville. En conséquence, des briques furent encore fabriquées en grand nombre, et bientôt, un township[27] aux rues spacieuses, aux places

27 Emplacement de ville en Amérique.

couvertes d'eucalyptus et de palmiers, fut tracé en dehors de l'enceinte fortifiée et sur les bords de l'Oued-Fabrin. Cette mesure était ordonnée par des considérations de salubrité que méconnaissent trop souvent les populations du Soudan et du Sahara. Avant tout, il fallait éviter cette agglomération d'habitations des villes orientales, agglomération qui devient un foyer d'épidémies, de choléra, de peste. Les maisons ne tardèrent pas à s'élever, et quelques-unes, grâce à l'emploi intelligent des bambous, prirent un cachet gracieux et coquet qui réjouit l'œil ; d'autres s'entourèrent de légères vérandas sous lesquelles l'air circulait librement et donnait une fraîcheur avidement recherchée aux heures où le soleil brillait de tout son éclat. Sans avoir cette uniformité qu'on demande aujourd'hui aux cités européennes, la 'ville, où mieux, l'unique rue qui la composait encore, présentait un aspect agréable qui n'eût point déparé certains quartiers de nos villages.

Prétendre que la population de Franceville vivait exempte de passions et dans la pratique de toutes les vertus, ce serait bien mal connaître l'humanité en général et les Sahariens en particulier. Ceux-ci, quoiqu'ils fussent soumis à l'autorité des Européens, avaient des usages trop enracinés, avaient trop de péchés de jeunesse sur la conscience pour se plier tout d'un coup à une existence devant reposer sur l'honneur, le travail, et non sur la satisfaction des appétits les plus grossiers. Avec sa rare sagacité d'administrateur, le colonel Tombelène comprenait bien cela, mais il lui répugnait d'imposer le progrès et la civilisation en s'autorisant des droits que lui donnait la situation de chef incontesté de l'oasis. Alors, les colons se réunirent et discutèrent gravement la question de « gouvernement », La discussion ne fut point aussi calme qu'on l'aurait espéré ; chacun raisonnait avec son tempérament, ses préventions, ses préconceptions, ses désirs. Gouverner ! c'est la chose du monde qui paraît la plus simple et la plus facile ! Il n'est pas un folliculaire, il n'est pas un orateur de dixième ordre, un discoureur de clubs, un sempiternel bavard, Un politiqueur de tripots qui ne pense être apte à conduire « le char de l'État », selon la célèbre expression de Joseph

Prudhomme. Hélas ! combien en a-t-il existé et en existe-t-il encore de ces téméraires Phaétons qu'une lourde chute ne guérit pas de leur suffisance et de leur présomption ! Fort heureusement, nos héros s'étaient guéris de bien des vanités dans leur lutte contre l'âpre nature du désert et avaient appris à s'estimer. Aussi, ils ne tardèrent pas à se faire mutuellement des concessions qui abrégeaient le débat et le maintenaient dans une urbanité quelquefois inconnue à des législateurs plus graves.

Hâtons-nous d'ajouter que les préoccupations purement politiques tenaient peu de place dans les discussions de nos futurs législateurs. Avant tout, ils s'inquiétaient de la prospérité de Franceville et des moyens qu'il leur était possible de mettre en œuvre pour rendre heureux les gens qui l'habitaient.

– Messieurs, dit le colonel, ne nous perdons pas dans des généralités et des phrases creuses qui n'avanceront en rien la « question de gouvernement ». Franceville n'est, dans le fait, qu'un centre purement agricole dont nous voulons étendre la bienfaisante influence. Pour bien administrer notre oasis, nous devons revenir aux deux principales formules de Sully : *1° Pâturage et labourage sont les mamelles de l'État. – 2° Une nation veut être gouvernée comme une métairie.*

– C'est ça même, dirent Panchot et Gib Rock.

– Or, continua le colonel, si nous établissons la propriété individuelle, si nous encourageons le travail, si nous assurons la sécurité aux pionniers du désert, si nous les guidons moralement et matériellement, nous arriverons à gouverner sans effort ces natures un peu sauvages, et Franceville prospérera en vertu de certains principes économiques qui sont l'A B C D de toute science sociale et qui découlent tout simplement les uns des autres. La production est la source de la richesse, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Fabrin.

– Plus on active la production, plus on obtient de produits qui peuvent être livrés à la consommation et au commerce. Plus on crée et plus on consomme, plus le producteur gagne et plus le consommateur économise. Dans ces conditions, l'un et l'autre forment, réunissent, accumulent des capitaux. Plus les individus

accumulent des capitaux, plus la nation s'enrichit, plus sa population s'accroît, et réciproquement. Plus la nation est riche et populeuse, plus elle se civilise et s'enrichit. Plus elle s'instruit, plus elle devient libre, heureuse, puissante. Érigeons donc le travail en une maxime d'État, et Franceville deviendra l'oasis la plus belle, la plus prospère, la plus enviée de ce grand Sahara dans lequel nous sommes presque perdus.

– Voilà un cours d'économie politique, interrompit Lord Hatkins, qui a trois excellentes qualités : il est bon, bref et clair. De plus, il a le mérite d'exprimer en peu de mots des vérités éternelles comme le monde.

– Sans avoir de trop hautes visées sur notre oasis, reprit le colonel, il faut que nous l'administrions presque comme une commune française dont nous serons, avec quelques indigènes, les premiers conseillers municipaux. Et si, dans cette modeste assemblée, il se glisse parfois un bavard sempiternel, eh bien ! il faudra le supporter.

– Ou le rappeler à l'ordre, interrompit Fabrin.

– Mieux que cela, continua Roumois : lorsque l'assemblée francevillienne sera définitivement organisée, mettez en tête de son règlement cet article indispensable : « Nul orateur ne devra garder la parole plus de dix minutes. »

– Cette motion a du bon, ajouta Lord Sylvan Hatkins, et elle mérite d'être prise en sérieuse considération… en Europe et en Amérique.

– Messieurs, dit Fabrin, résumons nos formules de gouvernement en lois claires précises, justes ; appuyons-nous sur les principes qui sont la plus complète expression de la liberté, de la dignité, de la solidarité humaines, et nos administrés seront aussi heureux qu'on puisse l'être sur la Terre… et dans le fin fond du Sahara.

– Très bien, reprit Francis Blaimont ; mais je remarque que nous nous occupons beaucoup de nos futurs administrés et que nous ne disons rien de nous-mêmes… Sommes-nous assez parfaits, assez bons, assez instruits pour gouverner les pauvres

hères réfugiés ici ?… Je sais quelqu'un qui va nous faire la leçon…

– Qui est-ce ? demanda Lord Hatkins.

– Don Quichotte.

Les colons se mirent à rire.

– Ne vous moquez pas encore, continua Blaimont, car il est une foule de choses bonnes à méditer, malgré leur apparente frivolité. Écoutez donc les conseils que Miguel Cervantès place dans la bouche du chevalier de la Triste-Figure, lorsque Sancho se prépare à prendre le gouvernement de Barataria.

– Nous écoutons, dit Fabrin.

– « Ne te guide jamais par la loi du bon plaisir, si en faveur auprès des ignorants, qui se piquent de finesse et de pénétration.

« Que les larmes du pauvre trouvent chez toi plus de compassion, mais non plus de justice que les requêtes du riche.

« Tâche de découvrir la vérité, à travers les promesses et les cadeaux du riche, comme à travers les sanglots et les importunités du pauvre.

« Quand l'équité peut et doit être écoutée, ne fais pas tomber sur le coupable toute la rigueur de la loi, car la réputation de juge impitoyable ne vaut certes pas mieux que celle de juge compatissant.

« Si tu laisses quelquefois plier la verge de la justice, que ce soit sous celle de la miséricorde.

« S'il t'arrive de juger un procès où soit partie quelqu'un de tes ennemis, éloigne ta pensée du souvenir de ton injure et fixe-la sur la vérité du fait.

« Que la passion personnelle ne t'aveugle jamais dans la cause d'autrui. Les fautes que tu commettrais ainsi seraient irrémédiables la plupart du temps, et, si elles avaient un remède, ce ne serait qu'aux dépens de ton crédit et même de ta bourse.

« Celui que tu dois châtier en action, ne le maltraite pas en paroles ; la peine du supplice suffit aux malheureux, sans qu'on y ajoute les mauvais propos.

« Le coupable qui tombera sous ta juridiction, considère-le comme un homme faible et misérable, sujet aux infirmités de

notre nature dépravée En tout ce qui dépendra de toi, sans faire injustice à la partie contraire, montre-toi à son égard pitoyable et clément ; car, bien que les attributs de Dieu soient tous égaux, cependant celui de la miséricorde brille et resplendit à nos yeux avec plus d'éclat encore que celui de la justice. »

– Eh ! eh ! fit Lord Hatkins, ce programme est excellent. Saurons-nous le mettre en pratique ?

– Oui, répondit le colonel Tombelène, si nous prenons la résolution de vaincre nos passions et d'élever nos cœurs au-dessus des mesquineries qui affligent parfois l'humanité.

– Pardon, monsieur Blaimont, questionna Panchot, ce don Quichotte dont vous venez de nous parler n'était-il pas un peu toqué ?

– Il paraît que ses idées n'étaient pas toujours très reposées.

– J'ai connu des gens sérieux ou prétendus tels ; eh bien ! je veux que le diable m'emporte si jamais l'un d'eux s'est exprimé plus sagement que ce fou.

– C'est aussi mon opinion, conclut Fabrin.

XIII. Cherchez et vous trouverez

Il serait oiseux d'énumérer toutes les industries qui furent implantées ou créées à Franceville par l'initiative du colonel Tombelène et de Paul Fabrin. Sans avoir à leur disposition les diverses ressources que le génie humain accumule dans les usines et les manufactures, ils réalisèrent de véritables merveilles et surent tout imaginer, tout inventer pour remplacer l'outillage qui leur manquait.

– L'un, disait Blaimont enthousiasmé, est une encyclopédie vivante ; l'autre est un assortiment de manuels Roret.

Rien n'embarrassait ces deux hommes ingénieux pour qui le moi « impossible » n'existait pas, tant ils avaient confiance en eux-mêmes, ou plutôt, en la science. Ils payaient bravement de leur personne et donnaient l'exemple de l'assiduité au travail. Quelquefois, ils se faisaient simples ouvriers, et, les bras nus, le front ruisselant de sueur, ils exécutaient les besognes les plus rudes et les plus pénibles. Cela scandalisait Roumois qui ne voulait point admettre que le colonel et Fabrin descendissent jusqu'à remplir des fonctions subalternes.

D'abord, une fabrique de poteries fut établie et donna des produits remarquables par leur élégance et leur solidité. Les Soudaniens sont tous un peu artistes céramiques, et on put recruter des ouvriers habiles. Gargoulettes, plats, pichets, brocs, lampes, cruches, alcarazas, tasses, assiettes, enfin tous les ustensiles indispensables à l'économie dornestique, sortirent comme par enchantement des mains des ouvriers et passèrent dans celles des ménagères. Il était impossible de vernisser ces poteries et de les recouvrir de la glaçure qui les rend imperméables et multiplie leur usage, car les oxydes métalliques servant à cet objet manquaient encore à Franceville ; mais le colonel remédia à cet inconvénient en employant un procédé trouvé vers 1690 par les frères Ellers, potiers anglais. Dans le four servant à la cuisson des pièces, il jeta du sel commun. Cette simple opération procura le vernis désiré ; car sous l'influence de

la chaleur, le sel se volatilise, s'attache à l'argile, forme une couche vitreuse très adhérente et d'un fort bel effet.

À côté de la poterie, une savonnerie fut installée, et comme le natron (carbonate de soude), l'huile d'arachides, les matières, grasses fournies par les dépouilles d'animaux servant à l'alimentation ne manquaient pas, il fut aisé de fabriquer autant de savon qu'on en voulut et d'inculquer aux indigènes certaines notions de propreté ordinairement inconnues dans le Sahara. La propreté est presqu'une vertu, a-t-on dit, elle est surtout un des principaux éléments de la santé, et Liebig a écrit « que la quantité de savon que consomme une nation pourrait servir de mesure pour apprécier le degré de richesse et de civilisation auquel elle est parvenue ». Le colonel Tombelène savait que des causes secondaires sont quelquefois les plus fécondes en résultats, et sans édicter des lois somptuaires, il exigea que tous les indigènes fissent usage du savon. La précaution était bonne sous un climat où la saleté est endémique et provoque les épidémies les plus meurtrières.

Une fabrique de poterie fut établie.

Après le savon, vint le sucre. Le jour où le capitaine Roumois put faire dissoudre du sucre dans son café, il sembla rajeuni de vingt ans et manifesta son enthousiasme par les expressions les plus hyperboliques. "Que lui parlait-on des grandes inventions et des belles découvertes dont s'honorent les fastes de l'humanité ! Aucune substance ne valait le sucre, morbleu ! car il vous transformait le café en véritable ambroisie, en délicieux nectar dont n'avaient point idée les dieux de l'Olympe…

– Une toute petite goutte de tafia, dit Panchot, et le moka serait parfait.

– Vous en aurez, ami Panchot, interrompit Fabrin. Et l'agent voyer tint sa promesse.

Grâce aux efforts de Gib Rock, deux plantations de cannes à sucre avaient prospéré et donné des récoltes abondantes.

Aussitôt, Fabrin adjoignit des cylindres broyeurs à l'arbre de couche qui activait le moulin et écrasa facilement les roseaux saccharins. Pour obtenir du sucre, il ne restait qu'à concentrer le jus ou vesou après l'avoir clarifié. Cette concentration s'exécutait au moyen de jarres d'argile fabriquées exprès pour supporter l'action d'une assez forte chaleur. Lorsque le jU3 était suffisamment épaissi, on le versait dans des bassins où il ne tardait pas à se cristalliser.

Cette série d'opérations ne donnait pas, on doit le comprendre, un produit aussi parfait que celui qui sort de nos raffineries, mais enfin, c'était du sucre. Et quand on sait les services que rend le sucre, où s'explique la joie de Roumois et l'on s'étonne que les anciens aient pu se passer de ce précieux condiment.

Le rhum n'étant que l'alcool retiré des sirops de sucre fermentés, on en fabriqua une bonne quantité. Cepend…nt, il ne fut pas donné un grand développement à cette nouvelle industrie, car le colonel Tombelène connaissait le penchant des Soudaniens pour l'ivrognerie. À tout prix, il fallait repousser de l'oasis cette cause d'avilissement et de décadence. Des peines très sévères furent édictées contre les ivrognes ; mais nous devons dire qu'on n'eut jamais l'occasion de les appliquer. L'emploi du rhum ne se généralisa que pour certains usages domestiques et on ne le distribua qu'avec parcimonie.

Enfin, grâce aux efforts répétés des Européens, grâce à leur initiative intelligente, presque toutes les industries nécessaires aux besoins ide l'homme civilisé se trouvèrent bientôt représentées à Franceville par des ateliers où se formèrent d'habiles ouvriers. Outre les terrassiers, les jardiniers, les briquetiers, les potiers, les boulangers, il y eut des tanneurs, des cordonniers, des maçons, des menuisiers, des forgerons, etc., toute l'armée des travailleurs qui produit et aide l'humanité à transiter de la barbarie à un état social plus élevé, plus digne, plus complet.

Assurer le bien-être matériel, bâtir des maisons et des magasins, rendre l'agriculture et l'industrie florissantes, développer le commerce, créer enfin tous les éléments de

prospérité qui font la richesse et la gloire de quelques cités privilégiées, c'était très bien, mais il fallait aussi prévenir certains événements qui pouvaient détruire en un jour, en une heure. l'œuvre si bien commencée. En s enrichissant, Franceville devait exciter des jalousies et des appétits qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se manifester. Naturellement envieux et pillards, les Touaregs convoitaient l'oasis comme une proie qui leur était destinée, et, plus d'une fois, on aperçut des détachements envoyés, sans doute, en observation, pour s'assurer de la force de la colonie. Mais les fortifications élevées par le colonel inspirèrent toujours aux « voilés » un respect pour la chose d'autrui qui n'est guère dans leurs habitudes.

Cependant, la poudre et les munitions s'épuisaient, et il était presque impossible de les renouveler, parce que les caravanes de passage n'en faisaient point le commerce, et se procuraient fort difficilement elles-mêmes les quantités nécessaires à leur sécurité. À tout prix, il fallait prendre des précautions pour mettre en pratique le vieil adage latin autrefois expliqué par Blaimont au capitaine Roumois : *Si vis pacem, para bellum*, Le salut commun était là.

Il fut question d'envoyer Amar ben Hamis à Tripoli ou en Algérie, avec la première caravane qui se dirigerait vers le nord de l'Afrique ; mais les caravanes étaient si souvent attaquées et dispersées, la vie des voyageurs est tellement problématique, le trajet d'aller et retour demandait tant de jours, en admettant qu'il s'effectuât dans de bonnes conditions, qu'il fallut renoncer à ce projet.

La Djemmâa[28] se réunit pour examiner ce qu'il convenait de tenter ; mais, ainsi que cela arrive dans bon nombre d'assemblées délibérantes peu préparées à traiter certains sujets spéciaux, il surgit une foule de motions remarquables par leur étrangeté et souvent, hélas ! par leur extravagance et leur absurdité. Quelques orateurs proposèrent sans rire de ressusciter tout l'attirail guerrier des temps antiques et du Moyen-Âge : massues,

28 Assemblée de notables, sorte de conseil municipal. Toutes les tribus, tous les ksours ont une Djemmâa qui discute les intérêts généraux.

arcs, javelots, frondes, haches, martels, espadons, hallebardes, pertuisanes, etc. Fort heureusement, la « majorité » reconnut que ces armes ne pouvaient entrer en parallèle avec le fusil, la carabine, le pistolet.

Pourtant, il était urgent de prendre une décision, car Roumois déclarait, avec de grands éclats de voix, que les « arsenaux » ne contenaient absolument rien et que toute défense sérieuse était impossible si les contingents ennemis se présentaient devant Franceville. Il termina même une tirade emphatique par ces mots empruntés à l'histoire : « Nous délibérons et l'ennemi est à nos porrrtes !… » Roumois se conformait aux traditions usitées en pareil cas. Rien ne menaçait l'oasis, mais, avant tout, il fallait, selon l'expression consacrée, frapper l'imagination et produire de l'effet. C'est une vieille ficelle et une règle de gouvernement, ajoutait le capitaine, pour excuser son langage solennel.

La Djemmâa se sépara sans avoir pris une décision et s'ajourna… pour délibérer encore. Mais comme le débat menaçait de s'éterniser, le colonel Tombelène et Fabrin prirent une initiative qui changea la face des choses et amena des résultats pratiques. Au lieu de discuter, ils agirent.

Ils organisèrent une caravane composée d'environ cent hommes et explorèrent géologiquement les alentours de Franceville sur un rayon de soixante à quatre-vingts kilomètres. Cette expédition dura plus d'un mois. Lorsque le colonel Tombelène et Fabrin revinrent à l'oasis, ils paraissaient enchantés de leurs « découvertes », Cependant, ils n'apportaient que des échantillons de terre, des fragments de roches qu'on eût regardé avec dédain dans la plus pauvre des collections minéralogiques ; mais entre leurs doigts habiles, ces échantillons, ces fragments, allaient mettre à leur disposition tous les éléments nécessaires à la fabrication des munitions de guerre et leur procurer des ressources inattendues.

– Montrez-nous vos richesses, monsieur le président, demanda l'impatient Roumois, deux jours après l'arrivée de la caravane.

L'agent voyer présenta des spécimens.

– Monsieur Fabrin va les exhiber, répondit le colonel, et j'espère, mon cher capitaine, que vous en serez satisfait.

– Je sais bien qu'avec vous, il faut toujours s'attendre à quelque surprise, mais je serais fort étonné que vous ayez trouvé une Californie ou un Eldorado dans les environs de Franceville.

– Mieux que cela, répliqua Fabrin avec une légère ironie.

Et l'agent voyer présenta des spécimens de roches, des débris terreux de diverses nuances.

– Vos trésors ont une triste apparence, reprit Roumois avec une moue dédaigneuse.

– Attendez, capitaine, attendez ; il ne faut jamais juger ni choses ni gens sur l'apparence. Malgré leur peu de valeur relative, les objets que je place sous vos yeux sont plus précieux pour nous que l'or des placers d'Amérique et d'Australie, que l'argent du Mexique, que les diamants de Golconde. Le désert n'est pas aussi pauvre qu'il le paraît, et si sa surface est aride et stérile, le sous-sol contient parfois des richesses que n'ont jamais soupçonnées les nomades qui le parcourent, mais qu'on déniche toujours… lorsqu'on a de l'œil et du flair.

– Voyons.

– D'abord, connaissez-vous la composition de la roche que vous foulez journellement aux pieds ?

– Je sais que c'est du gypse parce que je vous l'ai entendu dire.

– Or, le gypse est une composition de chaux, d'acide sulfurique et d'eau. Sachant que l'acide sulfurique est une combinaison, lui aussi, de soufre et d'oxygène, il faut nécessairement que le soufre existe ou ait existé là où il se forme du gypse. Comprenez-vous, capitaine ?

– Parfaitement.

– Mais le soufre se rencontre rarement pur ; il est généralement allié avec des métaux et forme des sulfures ou des sulfates, selon qu'il est simplement combiné ou qu'il est le radical de l'acide d'un sel. Les sulfures sont répandus dans presque tous les terrains ; les roches ignées en renferment, aussi bien que les dépôts sédimentaires. Connaissant ces divers faits chimiques, que nous restait-il à faire ?

– Chercher des sulfures, parbleu !

– Nous les avons cherchés… et trouvés. Pas une roche, pas une fissure, pas une crevasse, pas un amas sablonneux ou terreux n'ont échappé à l'œil clairvoyant du colonel Tombelène. Lorsque nous ne découvrions rien à la surface du sol, nous le creusions. Armés de pelles et de pioches, les hommes de la caravane bouleversaient les terrains sur lesquels nous campions et nous étudiions leur composition. Le colonel, à qui nulle branche de la science n'est étrangère, rendrait des points aux géologues les plus distingués ; il nous indiquait sans hésitation la nature de la roche et nous évitait des tâtonnements.

– Monsieur Fabrin, interrompit le colonel en souriant, ne vous effacez pas devant moi ; vos mérites, votre concours dévoué, votre activité nous ont été et nous sont encore indispensables.

– Colonel, ayez quelques égards pour ma modestie… Mais pour édifier et convaincre notre camarade, je poursuis mon explication.

– J'écoute, dit Roumois.

– Voici d'abord une roche rouge et jaune dans laquelle on voit distinctement des reflets mordorés et des teintes métalliques ternies : c'est du fer, ou plutôt, un bisulfure de fer (FeS_2), assemblage de pyrites dont la calcination nous donnera du soufre et du fer très pur. Il est inutile que je fasse l'éloge du fer. Vous savez aussi bien que moi qu'il est le plus puissant auxiliaire de la civilisation, et que son usage témoigne de la richesse industrielle des nations.

L'or cède le pas au fer, ajouta sentencieusement Roumois. Maintenant, voici de la galène ?

– Qu'est-ce que la galène ?

– C'est encore un sulfure, capitaine, un sulfure de plomb (Pb S). Sa structure est lamellaire et se divise en fragments cubiques avec une extrême facilité. Nous en retirerons du soufre et du plomb pour fabriquer des balles.

– Avec quoi lancerez-vous les balles si vous n'avez pas de poudre ?

– Vous ne saisissez donc pas mon explication ?

– J'ai compris, mais il n'a point été question de poudre.

– Pour fabriquer de la poudre, que nous fallait-il ?

– Du charbon, du salpêtre et du soufre.

– Du charbon, il est facile de s'en procurer, car aujourd'hui le bois ne manque pas dans l'oasis. En sacrifiant quelques palmiers, eucalyptus et bambous, nous en aurons qui conviendra parfaitement à la fabrication de la poudre. Nous possédons déjà du salpêtre, qui n'est que du nitrate de potasse, ce sel dont notre khébir Amar ben Hamis avait déjà découvert d'importants gisements pendant l'une de ses premières excursions. Il ne nous manquait que du soufre, mais à présent, nous en aurons telle quantité qu'il nous plaira en calcinant les sulfures que nous avons trouvés.

– Comment cela ?

– Nous placerons les pyrites dans des récipients en terre réfractaire et nous les soumettrons à l'action d'une chaleur assez forte. Le soufre se vaporisera presque aussitôt et se rendra, par des tuyaux d'argile, dans un réservoir contenant de l'eau. Là, il se condensera, et s'il n'est pas suffisamment pur, nous lui ferons subir une seconde distillation.

– Après ?

– Après ?… Et que demandez-vous encore, capitaine ?

– De la poudre, encore de la poudre, toujours de la poudre !… pour la confusion et l'extermination complète des ennemis qui auront l'audace de s'attaquer à Franceville.

– Il ne nous restera plus qu'à raffiner, triturer, tamiser le charbon, le salpêtre, le soufre, et en opérer le mélange dans les proportions suivantes :

Nitrate de potasse.....75,00
Charbon.....12,50
Soufre.....12,50
100,00

Après certaines préparations qu'il serait trop long de vous expliquer, nais qui ne présentent aucune difficulté sérieuse, nous serons en possession d'une poudre de première qualité ; nous approvisionnerons vos arsenaux, monsieur le ministre de la guerre, et il vous appartiendra désormais de veiller sur nous et d'organiser la victoire.

– Et ce n'est point à vous, monsieur le ministre des *travaux publics*, ni à vous, *monsieur le président,* ajouta Roumois en riant, que les Touaregs et tous les pillards du Sahara appliqueront cette locution devenue proverbiale pour qualifier un esprit étroit et borné : Il n'a pas inventé la poudre. Vous êtes plus fort que Bacon lui-même, et, maintenant, je suis complètement rassuré sur l'avenir de notre colonie.

– Croyez-vous, reprit le colonel Tombelène, croyez-vous que M. Fabrin vous ait dévoilé tous ses secrets ? Il va amener l'âge d'or à Franceville.

– Comment m'y prendrai-je, grands dieux !

– C'est bien simple. Avec les corps qui servent à la fabrication de la poudre, vous allez constituer de nouveaux éléments qui vont donner un essor incomparable à notre industrie naissante et mettre entre vos mains une puissance formidable.

– Je ne vous comprends pas, colonel.

– Le salpêtre vous fournira de l'acide nitrique (NO_5, HO), vulgairement appelé eau-forte, c'est-à-dire l'oxydant le plus énergique que l'on connaisse. Le soufre et l'acide nitrique vous donneront l'acide sulfurique (SO_3), ce produit auquel ont recours presque toutes les industries… Alors, nous serons réellement maîtres de la matière, et nous la soumettrons à toutes nos exigences. Les métaux s'amolliront, les roches se dissoudront, les gaz se transformeront. L'acide sulfurique, qui sert à la préparation d'autres acides utiles, de la soude, de l'alun, du chlore, du phosphore, du glucose, deviendra un agent précieux de

civilisation dans ce coin de terre brûlé par le soleil, et nous donnera une prépondérance incontestée sur l'immense région saharienne dont Franceville est le centre.

– Oh ! maintenant, je comprends, dit Fabrin ; notre conquête sera pacifique et durable. La civilisation s'implantera ici et rayonnera sur cette contrée déshéritée. Grâce à la science, notre oasis exercera une attraction qui s'étendra au loin et rattachera à la grande famille humaine des populations farouches et barbares. Franceville deviendra une nouvelle Palmyre et la reine du désert.

– O Science ! s'écria Roumois enthousiasmé, ô Science ! que tu es grande et noble, ô Science ! que tu es utile et puissante !…

XIV. Pour l'esbattement des politiqueurs… et non aultres

En mettant en pratique les principes administratifs et les théories scientifiques que nous avons énumérés, nos héros établirent sur des hases solides la prospérité et la force de Franceville. L'oasis s'agrandissait, et sa population augmentait de jour en jour. L'agriculture et l'industrie, au lieu de se combattre et de se jalouser comme cela arrive trop fréquemment, s'appuyaient l'une sur l'autre et créaient des richesses qu'on rencontre rarement dans le Sahara. Cependant, par une sorte d'étrange fatalité et malgré le va-et-vient incessant des caravanes, les colons recevaient rarement des nouvelles du dehors : – nous entendons des nouvelles d'Europe, et surtout de France. Chacun d'eux avait écrit au moins une vingtaine de fois, mais, soit que les lettres eussent été confiées à des mains infidèles, soit que les porteurs eussent été dévalisés ou tués, jamais personne ne reçut une réponse. Pour se consoler de cette mésaventure, Roumois disait, moitié riant, moitié grommelant :

– C'est la faute de nos institutions. Il nous manque un ministère des postes et des télégraphes.

Pourtant, le brave capitaine était plus inquiet qu'il ne le paraissait, et souvent, en songeant aux siens, en songeant à la patrie, une larme coula sur sa rude moustache. Enfin, il imagina un expédient pour apprendre à son neveu, Charles Guérande, qu'il était encore de ce monde et vivait confiné dans le grand désert. Sachant le respect que les musulmans ont pour les amulettes, il enveloppa sa missive dans un sachet de cuir qu'il donna comme un talisman précieux, avec prière de le remettre au premier agent consulaire qui serait rencontré, afin que ce dernier pût l'expédier à La Mecque et assurer au porteur toutes les félicités du paradis de Mahomet. Un billet, également enfermé dans le sachet, expliquait au fonctionnaire le subterfuge employé et le suppliait de faire parvenir à sa vraie destination ce courrier d'un nouveau genre. La même lettre fut copiée plus de quinze fois

et envoyée dans différentes directions, principalement en Tripolitaine et en Tunisie, à la grande satisfaction des messagers, qui se figuraient que les portes du ciel leur seraient ouvertes à deux battants, tant le fanatisme est aveugle et raisonne peu.

Cette lettre était curieuse à plus d'un titre et nous la reproduisons fidèlement, parce qu'elle donnait de curieux renseignements sur l'organisation de la colonie et sur les « hauts dignitaires » de Franceville· :

« Mon cher neveu,

« Si tu as reçu quelques-unes des nombreuses lettres que je t'ai écrites, tu dois connaître aussi bien que moi-même les divers événements qui ont contraint l'expédition commandée par le colonel Tombelène de s'établir au centre du Sahara. Chaque fois qu'il m'a été possible de confier ma prose à quelque caravane de passage, je t'ai expédié un véritable « journal » où je relatais, presque jour par jour, nos aventures, nos déboires, nos travaux, nos espérances, nos succès ! « Quelle existence et quelle série d'événements surprenants l C'est à ne pas y croire. Parfois, je me demande si tout ce qui nous est arrivé est bien exact. Jamais roman de Fenimore Cooper, de Mayne-Reid, de J. Verne, jamais roman de cape et d'épée surchargé d'incidents plus extraordinaires les uns que les autres, ne sauraient te donner une idée de nos aventures. Nous dépassons de cent coudées tous les Robinsons passés, présents et futurs. Nous avons droit à une place d'honneur dans les fastes des voyages, ou plutôt des naufrages célèbres, car nous avons été de vrais naufragés dans cette mer de sable qu'on appelle le Sahara.

« Voilà que j'obéis à mes vieilles habitudes. En t'écrivant, mon bel officier (tu es officier depuis longtemps, n'est-ce pas ?) il me semble que je cause avec toi et je ne sais plus retenir ma langue… ma plume, veux-je dire. Depuis que nous avons quitté Ouargla, tu es probablement sans nouvelles de ton oncle, et tu crois sans doute que j'ai passé l'arme à gauche. Console-toi, petit bonhomme vit encore. Les oncles à héritage, vois-tu, sont durs à la détente et destinés à devenir aussi vieux que Mathusalem. Si

tu ignores les faits qui nous ont forcés de séjourner dans le désert, je vais les résumer succinctement pour t'expliquer les causes de notre absence… prolongée et involontaire.

« L'expédition avait dépassé le Djebel-Hoggar et atteint l'Aïn-Sefra, lorsque la haine et la trahison d'un bandit nommé Hamera, nous mirent dans le plus piteux état. Abandonnés à cent lieues de tout centre habité, n'ayant que la perspective de mourir de soif et de faim, nous passâmes un fort vilain quart d'heure. Si ce jour-là je ne suis pas devenu fou de désespoir, c'est parce que ma cervelle est parfaitement équilibrée. Pour toute consolation, je n'avais que la liberté de jurer comme un païen, et Dieu sait si je m'en suis donné !… Mais jurer ne changeait en rien notre triste situation et il fallait trouver autre chose.

« Heureusement, le colonel Tombelène et l'un de nos collègues, M. Fabrin, ne se laissèrent pas envahir par le découragement. Ils regardèrent bien en face le danger, mesurèrent d'un seul coup d'œil nos chances de salut, relevèrent nos courages affaiblis, nous remontèrent le « moral » et placèrent en nos cœurs une dose d'espérance qui fit l'effet d'un cordial énergique sur un corps délabré. Ah ! mon ami, quels hommes ! Dans ton Plutarque tu n'en trouveras pas de pareils. Intelligences supérieures et grands caractères, esprits ingénieux et âmes héroïques, ils seraient l'honneur d'une nation… ainsi que tu vas en juger.

« Messieurs les Touaregs avaient daigné nous laisser quelques provisions, notre matériel de forage, nos semences, nos outils, nos munitions et nos armes, enfin tout ce qu'ils ne purent nous voler. Ces gredins estimaient que nous mourrions bientôt d'épuisement et qu'ils s'empareraient alors facilement de ce qui restait encore en notre possession. Mais ils avaient compté sans le colonel et sans M. Fabrin. Sous la direction de ces deux vaillants, nous nous procurons de l'eau en déblayant une source obstruée, nous grattons la terre avec tout ce qui tombe sous nos mains, nous l'ensemençons avec les graines que noustenions en réserve, nous plantons des palmiers, des bananiers, des arachides, des légumes, et pendant trois à quatre semaines, voilà le capitaine Anténor Roumois, de la 4e compagnie du 3e bataillon

du 82e de ligne, réalisant le type du soldat-laboureur rêvé par le maréchal Bugeaud.

« Et il fallait labourer, bêcher, sarcler, semer, enfin bûcher comme de vrais nègres par une température de + 45° à l'ombre, par un soleil qui nous calcinait le crâne et nous boursouflait la peau ! J'ai compris alors le sens de cette expression si souvent employée par les présidents des comices agricoles : « Les sueurs de l'homme fertilisent la terre. » J'ai tellement sué que je m'étonne de ne pas être complètement desséché. Mais devant l'exemple donné par nos deux chefs, qui travaillaient sans relâche, personne ne se plaignait. Nous goûtions je ne sais quel âpre plaisir à nous mesurer contre la stérilité du désert et à combattre, ardents et fiévreux, ce combat incessant qu'on appelle « la lutte pour la vie ».

« Pendant que les récoltes poussaient, pendant que les produits du potager augmentaient un peu nos maigres rations, nous creusions des tranchées et des fossés, nous élevions des murailles de terre, nous construisions un fort afin de mettre nos personnes et nos « biens » en sûreté. Bien nous servit de prendre ces précautions ; car les Touaregs se présentèrent un beau jour pour partager nos dépouilles et insulter nos cadavres. Inutile de te dire qu'ils furent reçus avec tous les honneurs qu'ils méritaient. Nous leur infligeâmes une telle leçon qu'ils s'en souviennent encore et paraissent avoir oublié que nous sommes toujours de ce monde.

« Cependant, notre position était bien précaire ; et l'aspect du désert n'avait rien d'encourageant. Autour de nous, tout était morne, silencieux, aride, et un inexprimable sentiment de tristesse .amère dominait nos pensées. Souvent je me suis posé cette question : Comment cela finira-t-il ? Et n'osant donner aucune réponse à cette interrogation, je m'asseyais découragé sur la terre et m'endormais en proie au désespoir et aux cauchemars les plus effrayants.

« Le colonel et M. Fabrin se sont pris corps à corps avec toutes les difficultés inhérentes à notre situation et ont accompli de véritables tours de force. Leur intelligence, leur énergie, leur

volonté, leur science ne connaissaient point d'obstacles. Tout ce qui est nécessaire aux besoins et même aux agréments de l'existence, tout ce qui constitue le bien-être dans sa plus large acception, ils ont su le trouver, ou mieux, le créer. Le diable m'emporte, je les crois un peu sorciers ! Alors j'ai compris combien était grande et formidable la puissance que l'instruction donne à l'homme. Dans notre position, tous les millions de Rothschild, tous les milliards comptés à la Prusse ne nous eussent· point tirés d'embarras, tandis que le savoir et l'activité de deux voyageurs isolés, perdus dans le Sahara, créaient des ressources inattendues qui nous ont permis de vivre et d'espérer. Cela a bien modifié certaines idées ancrées depuis fort longtemps dans mon cerveau, mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses erreurs. Décidément, l'avenir appartient aux peuples instruits.

« Qu'ajouterais-je pour te donner une idée exacte de tout ce qui a été réalisé par le colonel Tombelène et son aide infatigable ? Il faudrait que tu sois ici pour t'en rendre compte, il faudrait que tu voies de tes propres yeux les merveilles dont ils ont doté notre colonie naissante. Grâce à leurs efforts multipliés, une ·oasis a surgi comme par enchantement au milieu du désert, et aujourd'hui, l'imagination aidant un peu, nous pourrions nous croire dans une sorte d'Arcadie… moins la fraîcheur. La nouvelle oasis a été baptisée du nom de Franceville, Cela nous rappelle la France, cette chère France qu'on n'oublie jamais, même dans les délices de Capoue. Nous nous figurons être les habitants d'un canton éloigné, et le drapeau de la patrie flotte sur tous nos édifices « publics ». Je compte que Franceville figurera sur la prochaine carte d'Afrique comme l'une de nos possessions, et qu'elle sera, avant peu, l'une des stations destinées à relier l'Algérie au Soudan. Notre œuvre ne sera donc pas stérile et nous en retirerons quelque gloire…

« La prospérité de notre oasis ne tarda pas à être connue au loin ; et comme nous ne tenions nullement à jouir en égoïstes des résultats de nos travaux, ni à vivre isolés au sein d'une région presque inconnue et parcourue par des Touaregs qui n'attendent

qu'une bonne occasion pour nous occire le plus gentiment du monde, nous accueillîmes avec empressement les « étrangers » qui témoignèrent le désir de se fixer à Franceville. Nous en attirâmes d'autres en leur assurant une existence tranquille et libre, en leur promettant aide et protection, n'exigeant d'eux en retour qu'un peu de travail.

« Il est une pensée qui domine nos actions et nos travaux, une pensée qui soutient nos courages et redouble l'énergie de nos âmes : c'est celle de la patrie, de notre France bien aimée. N'est-ce pas pour elle que nous travaillons, n'est-ce pas pour répandre ses idées généreuses et émancipatrices que nous avions organisé notre expédition ? Ah ! si tu savais comme on l'aime, lorsqu'on est loin d'elle ! C'est presque une Consolation pour nous, de voir son drapeau arboré sur nos maisonnettes et accepté par les indigènes eux-mêmes comme un signe de ralliement et d'indépendance. Plus d'une fois, nos yeux se mouillent de larmes en contemplant ce lambeau de toile aux trois couleurs, symbole de gloire et d'honneur qui évoque de si touchants souvenirs ! « Et la France, songe-t-elle à nous ? Sait-elle que nous vivons encore ? Ne nous a-t-elle point oubliés ?… Qu'importe ! Rien n'éteindra dans nos cœurs le culte que nous lui vouons. Toujours et toujours elle sera notre mère chérie, et toujours nous l'aimerons et nous nous efforcerons de la faire aimer…

« Peut-être laisserons-nous nos os sur une terre étrangère, et alors… Mais à quoi bon évoquer de lugubres souvenirs en terminant ma lettre ! Advienne que pourra ! Si ces lignes te parviennent, informe le gouvernement français de notre situation.

« Je finis en te priant d'essayer de me répondre. Une caravane se chargera peut-être de ta missive. Embrasse ta mère pour moi et apprends-lui que je suis florissant de santé.

« Adieu, mon cher neveu, car je n'ose te dire au revoir .

« Savons-nous ce que l'avenir nous réserve ?… Adieu et reçois une cordiale poignée de main. »

« Ton oncle,
ANTÉNOR ROUMOIS,

Capitaine en retraite,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Actuellement à Franceville
(par 8° 15' 23" de long. E. et 23° 56' 17" de lat. N. Afrique).

Troisième partie
–
La mission Flatters

I. Une surprise

Bien des jours s'étaient écoulés depuis que le capitaine Roumois avait écrit à son neveu, mais aucune réponse ne parvint à Franceville : Les rares et vagues nouvelles qu'on recevait d'Europe, voire du Sud algérien, de la Tunisie et de la Tripolitaine, arrivaient par l'entremise de quelques khébirs ignorants, de quelques marchands avides s'inquiétant de leurs affaires personnelles plutôt que des événements qui agitent parfois le monde civilisé. En dehors de leurs intérêts, ces natures brutes et à demi sauvages ne connaissaient rien, et elles se complaisaient volontairement dans l'indifférence la plus insouciante et la plusvapathique.

Cependant, l'oasis continuait à prospérer. Une forêt verdoyante de palmiers couvrait maintenant les abords de l'Aïn-Sefra et protégeait clef son ombre bienfaisante les cultures que l'ardeur du soleil tropical eût compromises. Céréales, légumineuses, cannes à sucre, bambous, eucalyptus, bananiers, etc., s'étalaient pleins de fraîcheur, sous les palmes chargées de régimes ; les bords de l'Oued-Fabrin et des canaux qui en dérivaient se garnissaient de plantes aux fleurs éclatantes, aux feuilles bizarrement dentelées. Partout enfin la vie végétale se manifestait avec une puissance, une exubérance qui témoignaient de la fécondité extraordinaire des terrains travaillés et préparés par les colons.

La « ville » s'était agrandie et avait franchi depuis longtemps les limites primitivement tracées. Plusieurs centaines de maisonnettes se groupaient à proximité de Fort-Refuge et se présentaient sous l'aspect le plus riant. – Il avait fallu bâtir de

nouveaux « établissements publics » pour suffire aux exigences des services administratifs. Les magasins, l'arsenal, l'école, les ateliers, se distinguaient par leurs proportions assez vastes et par leur architecture plus européenne qu'orientale. Cinq redoutes ou fortins extérieurs avaient été élevés pour protéger l'oasis et la défendre contre toute attaque et toute surprise.

Nos héros se trouvaient aussi heureux qu'on peut l'être lorsqu'on est loin de la patrie ; le travail de tous les jours, le succès de l'œuvre à laquelle ils vouaient leurs forces, leur expérience, leur intelligence, adoucissaient l'amertume de l'exil. Raoul et Blanche avaient grandi et étaient devenus, le premier, un jeune homme rempli de vaillance et de générosité, la seconde, une belle jeune fille un peu bronzée par le soleil africain, mais gracieuse et riante comme une Parisienne.

Malgré le climat énervant des tropiques, tous les Européens se maintenaient en bonne santé, grâce à leur existence régulière, à leurs labeurs, et surtout à des mesures d'hygiène rigoureusement observées. Dans l'intérieur de l'Afrique, l'oisiveté et l'intempérance sont les deux plus mortels ennemis des blancs. Seul, Roumois s'affaiblissait un peu parce qu'il commençait à subir le « poids » des ans. Le brave capitaine se consolait en disant :

– Que voulez-vous ? je vieillis ; mais vieillir, c'est le seul moyen de vivre longtemps.

Quelquefois, cependant, de sinistres pensées l'envahissaient et il se laissait gagner par un profond découragement.

– Faudra-t-il donc que je meure, ajoutait-il tristement, sans revoir la France et sans embrasser mon neveu ? Que j'aie au moins l'une de ces consolations, et quand le moment fatal arrivera, je partirai sans trop me rebiffer.

Mais il survint certains incidents qui changèrent le cours des noires idées de Roumois et éveillèrent l'attention de ses compagnons. Un jour, Amar ben Hamis, revenant de l'une des excursions souvent entreprises autour de Franceville, annonça qu'une expédition française avait quitté l'Algérie et s'avançait vers le Djebel-Hoggar. Les renseignements recueillis étaient

encore bien vagues, mais ils paraissaient authentiques. Les caravanes qui traversaient le Sahara parlaient de cet événement important, les Touaregs s'agitaient fiévreusement et envoyaient des émissaires dans toutes les directions. Se préparaient-ils à recevoir la mission française en amis ou en ennemis ? Il était fort difficile de pénétrer et de préciser leurs intentions. La rumeur publique ajoutait que cette expédition était commandée par un officier supérieur et qu'elle se composait cl' un nombreux personnel.

Les Européens accueillirent d'abord ces bruits divers avec une certaine méfiance, mais lorsqu'ils se furent assurés de leur exactitude, ils ressentirent une de ces joies qui semblent tenir du délire, tant elles sont bruyantes et expansives. Le colonel Tombelène lui-même se départit de sa réserve habituelle et annonça à sa famille et à ses « ministres » qu'il quitterait l'oasis pour retourner en France.

– L'œuvre que nous avons entreprise, dit-il, n'a plus besoin de notre concours. La trace de nos pas est désormais marquée dans le désert. Les voyageurs qui nous suivront feront-ils mieux que nous, surtout s'ils se trouvent dans des situations aussi difficiles que celles qui signalèrent notre arrivée ici ? Je ne le pense pas. Nous avons toujours tenu droit et haut le drapeau de notre pays, et quand je considère les résultats acquis avec le peu de ressources que nous avions à notre disposition, je crois que la France aura le droit d'être fière de nous… et de nos alliés, Lord Hatkins et Gib Rock.

Ces paroles furent vivement approuvées, et tous les ouvriers de la première heure, y compris Amar ben Hamis et Sada, témoignèrent le désir de quitter Franceville.

D'un commun accord, les « fondateurs » de Franceville commencèrent leurs préparatifs de départ et attendirent impatiemment des nouvelles plus sûres de l'expédition française annoncée. Pendant quelques jours, ils passèrent par toutes les alternatives de l'incertitude et de l'espérance, tant les renseignements qui leur parvenaient étaient singuliers et contradictoires.

Pourtant, l'expédition signalée par le khébir n'était pas un mythe.

Elle existait, elle parcourait le Sahara, elle se dirigeait vers le Djebel-Hoggar. Parviendrait-elle sans encombre jusqu'à Franceville ? Toute la question était là.

Le gouvernement français avait compris l'utilité d'une exploration du désert avant de commencer les études relatives à un chemin de fer transsaharien. Par ses ordres, une expédition fut préparée, et le commandement en fut confié au colonel Flatters. Cet officier avait longtemps vécu en Afrique, connaissait parfaitement les mœurs, les usages, le langage arabes, et se recommandait par une fermeté et une bravoure à toute épreuve. Il avait déjà conduit une mission dans le Sahara et s'était avancé jusqu'au lac Menghough, situé à mille kilomètres environ au sud d'Ouargla.

MM. Masson, capitaine d'état-major, Béringer, ingénieur de l'État, Santin, ingénieur civil, Roche, ingénieur des mines ; Guïard, médecin aide-major, de Dianous de la Perrotine, lieutenant d'infanterie de ligne, furent adjoints au colonel Flatters pour le seconder. Quatre-vingt-cinq indigènes commandés par les maréchaux des logis au 3e spahis Denery et Pobéguin, composaient l'escorte de la mission et conduisaient les deux cent cinquante chameaux équipés pour transporter une suffisante quantité de vivres et d'eau. L'expédition avait donc tout ce qui garantit le succès : chefs instruits et dévoués, personnel nombreux et choisi, excellentes bêtes de somme, approvisionnements abondants.

Le colonel Flatters partit de Ouargla le 5 décembre 1880 et s'engagea dans le Sahara en suivant l'Oued-Mia[29]. Le 19, il arriva à Assi-Imifel où il renouvela sa provision d'eau, et se dirigea sur Assi-Messeguen, en obliquant un peu vers l'Ouest. Le 1er janvier 1881, il était à Assi-Messeguen et donnait quelques jours de repos à la caravane. Il eut d'abord l'intention de se porter vers l'oasis d'In-Çalah, mais il reprit la route du Sud, espérant rencontrer avant peu un chef des Touaregs-Hoggar, dévoué,

29 La rivière aux cent sources.

disait-on, à la France. Le 18 janvier, il atteignit l'Igharghar qu'il remonta jusqu'à la Sebka d'Amaghdor, et il séjourna à Inziman-Tikhsin (eau sous le sable). Là, il attendit vainement le chef Targui. Alors il forma le projet de traverser tout le Sahara et d'aller jusqu'au Bornou, malgré la longueur de la route et les dangers qu'elle présentait. Il crut qu'il était de son devoir de dépasser les instructions envoyées par le gouvernement et de pénétrer dans le Soudan. Cependant, certaines appréhensions agitaient son esprit, car il écrivait : « Rien ne nous prouve que nous passerons facilement… Nous allons donc à l'aventure. À Dieu va ! Advienne que pourra ! »

À Franceville, on savait que le colonel Flatters se trouvait près d'Inziman-Tikhsin le 29 janvier 1881 ; mais depuis cette date on perdait sa trace et on ignorait complètement ce qu'il était devenu. Pénétrait-il dans le Djebel-Hoggar ? Se dirigeait-il vers le Soudan ? Revenait-il sur ses pas ? Toutes les suppositions étaient permises ; mais la dernière affecta vivement les colons. Il leur sembla que l'espérance s'enfuyait à jamais. Malgré ses nombreuses excursions aux environs de l'oasis, malgré sa sagacité ordinaire, Amar ben Hamis ne se procura aucun renseignement et ne découvrit aucun indice concernant la mission Flatters.

– Pourtant, maugréait le capitaine Roumois, une caravane composée d'une centaine d'hommes et de trois à quatre cents chameaux ne disparaît pas comme par enchantement.

– Et qui sait ? répliquait Blaimont ; l'armée de Cambyse, une armée de cinquante mille hommes, fut engloutie tout entière dans le désert de Lybie.

– F… ichez-moi donc la paix avec votre Cambyse 1 C'est encore un mensonge de cette vénérable antiquité qui nous en a tant fait accroire.

L'inquiétude et l'impatience s'emparaient de tous les esprits. Le colonel Tombelène et Paul Fabrin, ordinairement si calmes, s'agitaient fiévreusement et se rendaient, vingt fois par jour, sur les points culminants de l'oasis pour inspecter la plaine poudreuse. Mais ce rôle de « Sœur Anne » ne leur fut point

favorable, car ils n'aperçurent rien et faillirent être atteints par l'insolation.

Dans la matinée du 12 février, Amar ben Hamis annonça qu'une caravane était signalée vers le Cherg (l'Est) et qu'avant une heure elle serait arrivée. Un soupir de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines. Personne, parmi les Européens, personne ne pensa un seul instant qu'il pouvait se présenter une autre caravane que celle du colonel Flatters. Immédiatement, la Djemmâa se rassembla et résolut de recevoir pompeusement l'expédition française. En quelques minutes, toute la population valide de l'oasis se trouva groupée à plusieurs centaines de mètres en avant, de Fort-Refuge, prête à célébrer la venue des Français par des acclamations enthousiastes, des coups de fusil et tout ce qui constitue une brillante fantasia et l'hospitalité la plus généreuse.

Comment! c'est toi, mon Charles!...

Enfin, la caravane si impatiemment attendue apparut dans le lointain et se profila distinctement sur le sable et le roc jaunâtres du désert. Mais presque aussitôt, un cri de stupéfaction et de désenchantement tomba de toutes les lèvres. Devant soi, chacun voyait une trentaine de chameaux conduits par quelques

hommes. Était-ce là .cette expédition Flatters annoncée avec tant de fracas et qui faisait tant parler d'elle dans le Sahara ? Où se trouvait donc sa nombreuse escorte ? Où étaient ses bagages et les trois à quatre cents bêtes de somme affectées à son service spécial ?

– Peuh ! fit avec dédain Amar ben Hamis, nous nous sommes dérangés pour quelque *marcanti*.

– Marcanti ou non, répliqua le colonel Tombelène un peu désappointé, que les voyageurs étrangers soient les bienvenus.

Et il rétrograda de quelques pas pour rentrer à Franceville. Soudain, une exclamation de Panchot l'arrêta.

– Mon colonel, criait à tue-tête le chasseur d'Afrique, voyez, voyez, voyez donc !…

La caravane avançait toujours et on commençait à la distinguer nettement. Les hommes qui la composaient marchaient devant les chameaux, et l'un d'eux portait un drapeau aux trois couleurs vivement éclairé par le soleil africain.

Plus de doutes : c'était bien le colonel Flatters qui arrivait. Il avait probablement laissé le gros de l'expédition en arrière et se portait vers Franceville avec une avant-garde organisée à l'improviste.

Rien ne saurait dépeindre les tressaillements de joie et les sentiments d'allégresse éprouvés par les Européens. Leurs yeux se mouillèrent de larmes, leurs bras se tendirent en avant et un cri formidable de : « Vive la France ! » partit de leurs poitrines.

La caravane, le drapeau, n'étaient plus qu'à quelques pas…

– Oui, vive la France ! répéta une voix mâle et fière.

Un homme drapé dans un burnous éclatant de blancheur, quitta les rangs de la caravane, s'approcha des Francevilliens et se jeta au cou du capitaine Roumois en criant :

– Ah ! mon oncle, mon cher oncle, mon bon oncle !… que je suis heureux de vous revoir plein de force et de santé !…

C'était Charles Guérande.

L'émotion du brave capitaine fut si forte qu'il faillit s'évanouir comme une simple fillette. Pendant quelques instants il tint son

neveu pressé contre sa poitrine sans pouvoir proférer un seul mot. Enfin, sa langue se délia et s'agita avec volubilité :

– Comment ! c'est toi… mon Charles… mon cher neveu… c'est toi, mauvais sujet. Et tu traverses exprès le Sahara pour me faire une peur bleue… car, le diable m'emporte ! je tremble encore de saisissement… Nous diras-tu au moins d'où tu sors et comment tu es parvenu jusqu'à nous ?… Et ta mère, comment se porte-t-elle ?… Bien, n'est-ce pas ? Qu'y a-t-il de nouveau en France ?… Je parie qu'on nous croyait morts et enterrés depuis longtemps déjà… Ah ! nom d'un Bédouin ! quel événement et quelle surprise !… Vrai, si je m'attendais à voir quelqu'un, ce n'était pas toi, sacré !…garnement !… Pourquoi es-tu seul ?… Où sont tes camarades ?… Nous savons qu'une expédition importante a·quitté l'Algérie… En fais-tu partie ?. Mais réponds, réponds donc… je suis sur des charbons ardents…

– Mon bon oncle, répondit Charles en souriant, accordez-moi quelques minutes de répit et je m'empresserai de vous satisfaire.

Quoique rien de particulier ne distinguât le colonel Tombelène, qui portait, ainsi que tous ses compagnons, le costume arabe, Charles Guérande le reconnut sans hésitation et lui offrit ses respects. Le colonel lui serra les mains avec effusion, le félicita chaudement et le présenta à ses compagnons. Ensuite Raoul s'avança :

– Monsieur, dit-il, vous m'avez peut-être oublié, mais mon père et votre excellent oncle m'ont si souvent parlé de vous qu'ils m'ont donné l'envie d'être l'un de vos amis les plus dévoués.

– Non, Raoul, non, je ne vous ai point oublié. Je me souviens de votre aimable accueil lorsque je venais visiter vos parents, toujours si bienveillants pour moi. Je vois que le jeune homme n'a point démenti les promesses de l'enfant, et je suis heureux de reconnaître que vous serez digne du nom glorieux que vous portez.

– Et moi, dit Panchot en se présentant, m'avez-vous oublié, monsieur Charles.

– Non, Panchot, vous n'étiez pas absent de ma mémoire.

– Allons, interrompit le colonel, rentrons dans l'oasis. Mme et Mlle Tombelène seront heureuses de vous revoir, mon cher hôte, et je ne veux point retarder leur joie.

– Je suis à votre disposition, mon colonel.

Amar ben Hamis donna des ordres pour que les gens de la caravane fussent magnifiquement traités et pour que les bêtes de somme n'eussent à endurer aucune privation. Ensuite, le colonel Tombelène, ayant à ses côtés le capitaine Roumois et Charles Guérande, se dirigea vers l'oasis, salué par une multitude sympathique, mais bruyante et curieuse. Les hommes poussaient de frénétiques hurrahs, les femmes accompagnaient leurs cris aigus de battements de mains cadencés, les enfants, négrillons ou blancs, apportaient leurs notes gaies et rieuses à ce tapage étourdissant. Les « soldats » faisaient parler la poudre et saluaient par des salves répétées le colonel et son hôte.

– Vraiment, dit en riant Charles Guérande, un sultan n'aurait pas une réception plus amicale et plus splendide. .

– Vous êtes Français, et, pour nous, cela vaut tous les titres, répondit le colonel.

En pénétrant dans l'Oasis, Charles Guérande fut frappé de son aspect florissant et de la splendeur de sa végétation. Il en témoigna son étonnement au capitaine Roumois.

– Tu en verras bien d'autres ! répliqua celui-ci : le jardin des Hespérides et le Paradis terrestre ne sont rien, comparés à notre oasis.

Cinq minutes plus tard, le jeune homme était reçu par Mme Tombélène et Mlle Blanche, avec cette exquise politesse, cette franche amitié qui doublent le prix de l'hospitalité.

– Monsieur, lui dit Blanche ; nous ressemblons aux personnages du conte de la Belle au bois dormant. Quoiqu'un sommeil prolongé n'appesantisse point nos paupières, nous sommes retenus à Franceville… Comme la princesse et ses gens endormis, nous attendions un libérateur.

– Et vous espérez, mademoiselle, que je serai ce libérateur ?

– J'en suis certaine.

– Vous avez raison de compter sur moi ; j'emploierai toutes mes facultés, tout mon courage, tout mon dévouement pour mettre un terme à votre long exil.

– Et vous verrez, Blanche, ajouta le capitaine Roumois, que ce coquin-là est capable de tenir sa promesse et de nous ramener tous en France.

II. L'odyssée de Charles Guérande

Après s'être reposé une couple d'heures, Charles Guérande dut répondre à une foule de questions et satisfaire l'ardente curiosité de gens privés de nouvelles du « dehors » depuis fort longtemps. Quand il eut donné des explications sur les événements qui avaient agité l'Europe, et principalement la France, il put parler de son voyage.

– Pour venir d'Ouargla à Franceville, dit-il, j'ai marché rondement.

– Alors, demanda Roumois, tu n'appartiens pas à la grande expédition qui a quitté l'Algérie depuis deux mois environ et que le gouvernement français envoie à notre recherche ?

– Détrompez-vous, mon oncle, l'expédition dont vous parlez et que commande le colonel Flatters ne vient pas vers vous. Elle ignore l'existence de Franceville.

– Ah ! Bah !

– C'est comme j'ai l'honneur de vous l'apprendre.

– Toi, comment nous as-tu trouvés ?

– Vous allez le savoir.

– Nous t'écoutons.

– Si je m'en souviens, les dernières nouvelles que vous fîtes parvenir en Algérie étaient datées d'Idelès, ou du moins de quelque camp situé à proximité de la capitale du Djebel-Hoggar. Puis, l'on perdit toute trace de la mission Tombelène. Par un calcul dont il est facile de saisir la portée, les Touaregs répandirent le bruit de votre mort. Les journaux « bien informés » racontèrent avec de prolixes détails une scène émouvante du massacre… Au milieu de l'épouvante irritée que causa cette catastrophe, quelques vagues espérances surgirent, et l'on pensa que plusieurs d'entre vous avaient échappé au carnage et vivaient prisonniers des Touaregs. Le gouvernement s'émut et mit tout en œuvre pour recueillir des informations précises. Des courriers chamba descendirent jusqu'à la Sebka d'Amaghdor et confirmèrent, à leur retour, le triste événement.

Le doute n'était plus permis : vous étiez bien morts !… Et vos noms prirent place dans le martyrologe des explorateurs africains.

– Merci ! fit Roumois.

– Excusez ! ajouta Panchot.

– Les années s'écoulèrent, continua Charles Guérande, et petit à petit, insensiblement, l'intérêt qu'on vous avait témoigné s'amoindrit et l'indifférence enveloppa votre souvenir. Le nord de l'Afrique fut même délaissé, surtout la partie comprise entre l'Algérie et le Hoggar, et bien rares furent les voyageurs qui s'aventurèrent dans le Sahara. Enfin, un réveil de l'opinion publique, les mémoires de M. Duponchel sur le chemin de fer transsaharien, les travaux du commandant Roudaire sur la mer intérieure de Tunisie et d'Algérie, les publications de MM. Duveyrier, Soleillet, Largeau, attirèrent plus particulièrement l'attention de la France sur le Sahara. La seconde expédition du colonel Flatters fut résolue.

– Je connais particulièrement mon collègue Flatters, dit le colonel Tombelène, et je vous certifie qu'il saura se montrer digne de la confiance que l'on met en lui.

– C'est l'avis général, reprit Charles, et l'on croit qu'avec cet officier supérieur de grandes choses seront accomplies… Sachant que l'expédition devait passer dans les parages où l'on supposait que vous aviez été assassinés, je demandai la permission d'en faire partie pour recueillir des renseignements plus certains que ceux que nous possédions sur votre mort, pour rendre un dernier hommage à la mémoire de mon oncle. Il me fut répondu que la mission était au complet.

– Alors ? interrogea Roumois.

– Mais voilà qu'un beau jour, je reçois deux lettres, deux lettres complètement pareilles, venant l'une de Djedda, en Arabie, l'autre de Benghazi, dans la Tripolitaine. Je reconnus l'écriture de mon cher oncle… Il vivait, il me disait où je pourrais le trouver, il me parlait de tous ses camarades avec un enthousiasme juvénile ; il me racontait tout ce que le colonel Tombelène et ses vaillants compagnons avaient fait

d'extraordinaire pour échapper à la haine des Touaregs et pour vivre au milieu du terrible Sahara… Cette nouvelle me bouleversa et je faillis m'évanouir de plaisir.

– Ah ! pardieu, interrompit Roumois, je savais bien que mon moyen avait du bon !

– Sans perdre de temps, poursuivit Charles Guérande, je me rendis à Paris, et je demandai avec insistance d'être adjoint à l'expédition Flatters. Mais celle-ci allait partir ou était même déjà partie, et je me heurtai à des refus obstinés. Dans les bureaux du ministère de la guerre, personne ne voulait croire ce que je racontais, et certains chefs de division m'examinaient sérieusement pour se rendre compte de mon état mental. Vous étiez si bien tués par les journalistes et l'opinion, que tout le monde branlait la tête lorsque j'annonçais votre résurrection. Repoussé par les uns, bafoué par les autres, j'eus une inspiration qui aplanit soudainement toutes les difficultés. Je me rendis chez M. de Freycinet, l'un des plus influents instigateurs de la mission Flatters Après avoir pris connaissance de mes lettres, après m'avoir écouté avec intérêt, M. de Freycinet partagea mes convictions. Ensuite, il me demanda ce que j'entendais faire. Je lui expliquai mes projets et lui' parlai des obstacles qui m'empêchaient de les réaliser. Dix minutes après, M. de Freycinet m'installait dans sa voiture, et deux chevaux rapides nous emportaient vers l'Élysée. À la présidence, nous fûmes immédiatement reçus. M. le Président de la République vint gracieusement au-devant de nous et nous demanda la cause de notre visite.

– Monsieur le Président, dit M. de Freycinet, j'ai l'honneur de vous présenter un jeune lieutenant qui va vous entretenir de « gens de l'autre monde »… et qui veut aller les rejoindre. Je le recommande à votre sollicitude pour lui permettre d'entreprendre son voyage sans 'inconvénients et, surtout, sans retards.

Puis, il conta ce que je lui avais appris et me recommanda d'une façon toute spéciale.

M. le Président m'interrogea avec bonté et parcourut rapidement l'une des lettres de mon oncle.

Il m'adressa ensuite quelques paroles bienveillantes et me demanda quelles étaient mes intentions.

– Je me joindrai à la mission Flatters, répliquai-je, et lorsque nous serons arrivés au Djebel-Hoggar, je prendrai quelques hommes de bonne volonté et je poursuivrai ma route jusqu'à Franceville.

– Et si le colonel Flatters est parti ? dit M. de Freycinet.

– Eh bien ! j'organiserai moi-même une expédition, j'en prendrai le commandement et m'aventurerai dans le Sahara. Pour arriver à Franceville, je suis disposé à braver tous les dangers et à m'imposer tous les sacrifices. Ce n'est pas seulement pour secourir mon oncle que je sollicite l'honneur d'exposer ma vie ; j'obéis à des considérations d'un ordre plus élevé. Des Français -sont confinés dans le désert depuis de longues années et ne cessent de glorifier la patrie quoiqu'ils pensent être abandonnés par elle ; la France doit tout tenter pour leur porter secours et les sauver.

Ce langage fut vivement approuvé par M. le Président de la République et par M. de Freycinet.

– Il l'est aussi par nous tous, interrompit le colonel Tombelène en serrant la main du jeune officier, et, au nom de mes compagnons, je vous remercie de votre noble insistance et de votre courage chevaleresque.

– Bref, continua Guérande un peu confus des éloges qu'il recevait, j'obtins pleins pouvoirs pour organiser une expédition. Je partis aussitôt de Paris, et en cinq jours j'arrivai à Alger. Après une courte conférence avec le gouverneur général de l'Algérie, je repartis et me dirigeai vers le Sud, m'approvisionnant en route, achetant des chameaux, engageant des Arabes qui connaissaient le désert et l'avaient parcouru à maintes reprises. Lorsque j'atteignis Ouargla, le colonel Flatters était parti pour le Hoggar depuis une dizaine de jours. Sans perdre de temps, je complétai mon personnel, je terminai mes préparatifs, et, comme disent les marins, je levai l'ancre aussitôt.

Je ne vous parlerai point des rares incidents de mon voyage, car ils ne sont pas assez intéressants pour s'y arrêter. Du reste, la caravane du colonel Flatters, dont nous suivions presque exactement la trace en nous efforçant de la rejoindre, nous facilitait notre marche.

– C'était une excellente avant-garde que vous aviez là, dit Paul Fabrin, et je m'explique facilement votre marche rapide.

– Lorsque nous arrivâmes à la Sebka d'Amaghdor, poursuivit Charles Guérande, j'appris que le colonel Flatters avait quitté Inziman-Tikhsin depuis deux jours et qu'il se dirigeait vers le Soudan. Malgré l'envie que j'avais de le rejoindre, je ne pouvais suivre ses traces plus longtemps, car je me serais écarté de Franceville. J'ordonnai à mon khébir d'obliquer vers le Sud-Est. Nous doublâmes les étapes et avançâmes rapidement. En quelques jours, nous franchîmes la distance qui sépare Amaghdor de l'oasis de Franceville, et je certifie que peu d'expéditions ont été plus constamment favorisées que celle dont j'avais le commandement. J'ai même remarqué que les Touaregs semblaient s'effacer pour nous livrer passage. Depuis la Sebka jusqu'ici, aucun « voilé » ne s'est montré à nous, personne n'est venu, selon la coutume du désert, nous demander un droit de passage. Je ne sais vraiment à quoi attribuer ce fait insolite.

– Probablement, dit Blaimont, les Touaregs se sont portés au devant du colonel Flatters pour le recevoir dignement et discuter avec lui les clauses d'un traité avec la France. On prétend qu'en toutes circonstances graves et solennelles, ils se rassemblent pour délibérer et fêter les hôtes de distinction.

– Hum ! hum ! fit Roumois, j'ai peu de confiance dans les sentiments chevaleresques de ces sacripants, et je ne serais nullement étonné d'apprendre qu'ils méditent quelque mauvais coup. S'ils se rassemblent, c'est pour se concerter entre eux comme larrons en foire.

– Vous voyez tout en noir, capitaine, interrompit Lord Hatkins.

– Milord, je suis comme le vieux rat de notre bon La Fontaine ; ce rat était peut-être un capitaine retraité et un

radoteur comme moi, mais il savait que la méfiance est mère de la sûreté.

Ainsi qu'on doit se le figurer, Charles Guérande fut félicité, fêté, choyé avec la plus vive cordialité. Pendant les trois à quatre jours qui suivirent sa réception, il visita l'oasis jusque dans ses coins les plus ignorés, et tout ce qu'il vit l'émerveilla. Ce n'était pas seulement la richesse de la flore intertropicale qui excitait son admiration, mais les travaux humains. Il ne tarissait pas d'éloges lorsqu'il examinait tout ce que l'ingéniosité, la patience, le savoir de quelques personnes unies et de bonne volonté avaient produit d'utile. Parfois, il se croyait le jouet d'un rêve.

– Ah ! mon gaillard, lui dit le capitaine Roumois, tu es étonné de tout ce que nous te montrons ; tu aurais été autrement surpris si tu nous avais vus à la besogne. Nous avons fait de véritables tours de force qui, racontés dans un roman, dans un conte merveilleux, paraîtraient toujours invraisemblables.

– Mon oncle, vous finirez par me démontrer que le mythe d'Hercule est une réalité et que ses douze travaux sont dépassés par ceux de la mission Tombelène.

– Eh ! pardieu, je le pense bien ainsi ; ton Hercule était un demi-dieu, tandis que nous ne sommes que des hommes, mais des hommes, saperjeu ! ayant du cœur et de la poigne.

– Mieux que ça, mon oncle, des hommes ayant de l'énergie, de la science, de l'abnégation, enfin, toutes ces solides qualités qui, si elles ne sont pas le génie, s'en rapprochent énormément.

– C'est ce que je voulais dire. Tant pis pour ma modestie !

– À votre place, mon oncle, je ne serais pas plus modeste que vous-même. Vous et vos camarades avez le droit d'être fiers de votre œuvre.

Cependant le colonel Tombelène prenait toutes ses dispositions pour organiser une caravane de départ et laisser l'administration de Franceville aux mains des indigènes les plus dignes, les plus honnêtes, les plus intelligents, et aux soins des notables. Il ne voulait pas que le fruit de plusieurs années d'un labeur opiniâtre fût anéanti par suite de négligences ou d'imprévoyances. Ce n'était pas seulement pour assurer l'exercice

des services publics qu'il prenait des précautions ; il tenait surtout à laisser au milieu de l'immense désert, un centre où le nom de la France fût aimé et respecté, un lieu d'asile pour les caravanes, un refuge pour les expéditions futures.

Quoique l'homme s'attache aux lieux où il a souffert et lutté, les colons étaient impatients d'abandonner Franceville. Nul d'entre eux n'avait emporté la patrie à la semelle de ses chaussures, et Lord Sylvan Hatkins lui-même soupirait après les brouillards de l'Angleterre. La bizarrerie du noble Lord s'était singulièrement effacée depuis qu'il avait tourné son existence vers un but utile et compris les jouissances que donne le travail. Mais les personnes qui ressentaient le plus de joie étaient, sans contredit, Mme Tombelène, Raoul et Blanche. Cette dernière, surtout, manifestait la satisfaction qu'elle éprouvait par une activité fébrile et un babil continuel. Elle se souvenait à peine de la France, et il lui semblait qu'elle ne la reverrait jamais assez vite. Pour elle, Charles Guérande devenait une sorte d'ange libérateur, un être presque surnaturel qui allait l'arracher à son long exil et lui ouvrir les portes d'un pays féerique.

Un soir, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, la jeune fille aborda Charles qui se promenait sur les bords de l'Oued-Fabrin et recherchait un peu de fraîcheur à l'ombre allongée des palmiers. Avec cette familiarité que permettait son éducation presque masculine, avec cette liberté d'allures que connaissent seules les âmes candides et pures, elle prit le bras de l'officier et lui dit :

– Monsieur, vous êtes mon prisonnier ; je vous condamne à supporter ma compagnie ; nous parlerons de la France, si vous le voulez bien.

– Mademoiselle, répondit Charles, je suis à vos ordres et m'estimerai toujours heureux de vous obéir.

– Ah ! que vous avez bien fait de venir ici ! reprit Blanche ; depuis que vous êtes à Franceville, tout paraît plus beau, plus ravissant, plus joyeux ; l'on croirait qu'un lambeau de la patrie vous a suivi dans votre pérégrination et s'est transporté au milieu du désert.

– Mademoiselle Blanche, prenez garde d'être la dupe de votre imagination. La France est bien belle sans doute, mais elle n'a pas la flore splendide, le soleil radieux, le ciel pur de votre oasis. Qui sait si vous ne serez pas un peu désenchantée lorsque vous la verrez ?

– Croyez-vous que ma mère me soit moins chère depuis que les années ont mis quelques rides sur son front, depuis que j'ai aperçu quelques fils argentés dans sa chevelure ?

– Vous avez raison ; la patrie, elle aussi, est une mère qui a droit à tous nos égards, à tout notre amour.

– Surtout lorsqu'on est éloigné d'elle ?

– Oui.

– Contez-moi ce que vous avez éprouvé en quittant la France… sans espoir de retour peut-être. Vous avez dû bien souffrir.

– Je suis parti sans regarder derrière moi. Ne remplissais-je pas un devoir sacré ? la France elle-même ne me commandait-elle pas d'explorer les solitudes africaines pour chercher des fils qu'elle croyait perdus à jamais ? À mes regrets, il se mêlait une allégresse confiante qui soutenait mon courage. Ce n'est pas avec des sentiments, si nobles qu'ils soient, que l'on domine une situation et que l'on entreprend de grandes choses.

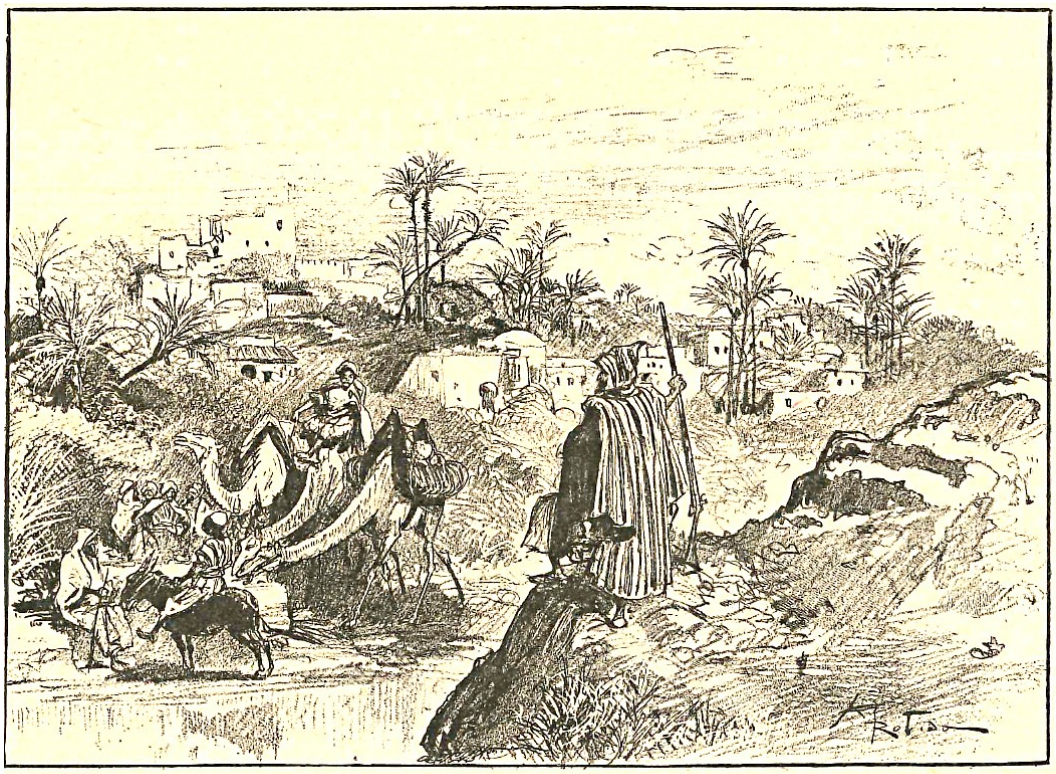
– Et pourtant, votre conduite est en contradiction flagrante avec vos paroles. N'était-ce pas un « sentiment » d'affection pour votre oncle, de reconnaissance, si vous le voulez, qui vous a décidé à vous élancer dans le désert et à le traverser, ignorant les dangers qu'il vous fallait braver ?

– C'est vrai, je suis ici pour mon cher oncle, mais je n'y suis pas pour lui seul.

– Vous y êtes beaucoup pour lui et un peu pour ses compagnons d'exil ?

– Je mentirais si je ne vous assurais que mon oncle est pour beaucoup, afin de me servir de votre expression, dans mon voyage ; mais vous n'y êtes pas complètement étrangère.

– Moi ? comment cela ? vous me connaissiez à peine.



Franceville.

– De ma part, une confession bien franche, bien loyale, ne vous offenserait-elle pas ?

– Mais je l'exige.

La voix de Charles Guérande se troubla un peu, et il continua ainsi :

– Vous rappelez-vous, mademoiselle, mon départ de Mostaganem ?

– Oui ; ce jour-là, vous et le capitaine Roumois aviez dîné chez mes parents. J'étais bien jeune alors.

– Bien jeune, en effet, mais vous étiez toute rose, toute mignonne, toute gracieuse et la plus charmante enfant qu'on pût rêver. Au moment où j'allais partir, le colonel Tombelène me donna une paire de pistolets, Raoul un poignard, Mme Tombelène un médaillon renfermant votre portrait et celui de votre frère. Vous, Blanche, vous n'aviez rien à m'offrir, et votre contenance embarrassée témoignait le dépit enfantin que vous ressentiez. Mais votre cœur vous inspira. Vous prîtes une fleur et après avoir effleuré les pétales de vos lèvres souriantes vous vîntes à

moi en me disant : « C'est tout ce que je puis vous donner… mais les fleurs portent bonheur et rappellent le souvenir de ceux que l'on abandonne… » Vous disiez vrai, Blanche… cette fleur maintenant desséchée, je l'ai gardée, je la porte encore sur moi, j'ai cru en elle comme en un talisman magique… et votre souvenir ne s'est jamais effacé de ma mémoire. Mon imagination devançait les temps et vous revêtait de cette beauté, de cette grâce de la femme que je retrouve en vous aujourd'hui et qui emplissent mon âme d'une extase qu'il m'est impossible de définir…

Blanche s'arrêta et mit la main sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur. Mais son visage rayonnait. Elle était heureuse du premier hommage qu'elle recevait ; elle ne cherchait pas à cacher son bonheur derrière une fausse modestie. La chasteté de ses pensées, la pureté de son âme, la fierté de ses sentiments éloignaient de son maintien et de son langage toute contrainte et tout embarras.

– Je vous crois, dit-elle hardiment au jeune officier ; aimez-moi bien. Lorsque je raconterai à ma mère ce qui s'est passé entre nous ce soir, elle sera joyeuse de notre joie et vous tendra la main comme à un nouveau fils.

– Alors, je puis espérer…

– Nous verrons plus tard.

– Oh ! Blanche, que vous êtes belle et que vous êtes bonne !

– Chut ! monsieur, chut ! je vous défends de me répéter cela avant notre retour en France.

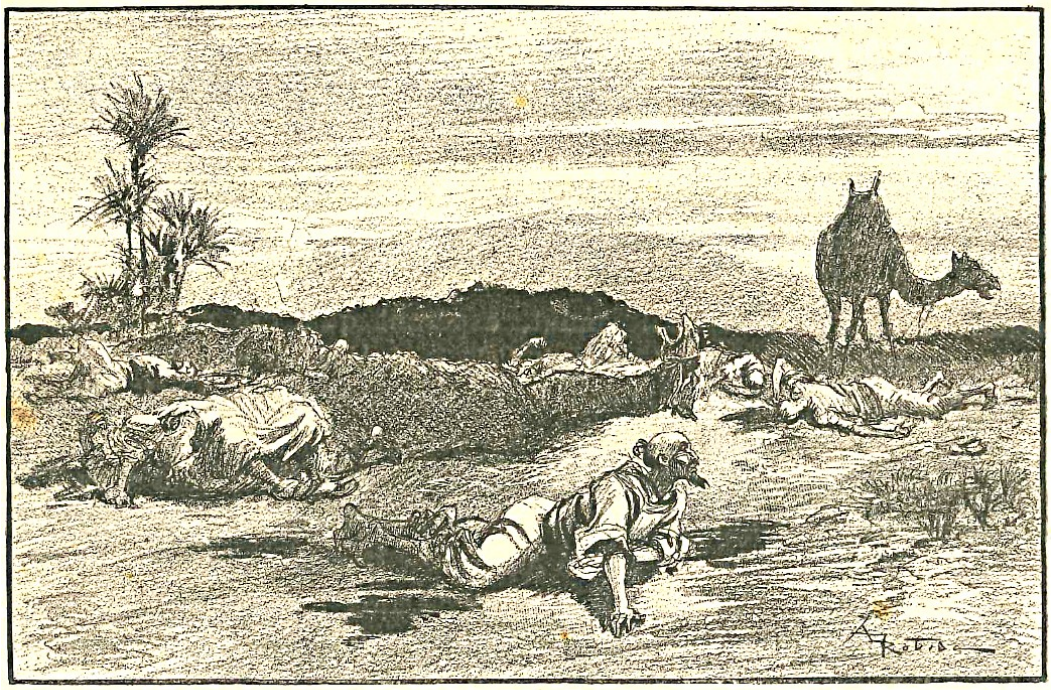
La fille du colonel se retira toute souriante en menaçant de l'index Charles Guérande, qui était prêt à se mettre à genoux comme le plus vulgaire amoureux.

Le jeune officier se promena encore seul pendant quelques instants, et il lui sembla que l'horizon, éclairé par les lueurs pourprées du soleil couchant, était plus resplendissant que jamais, et que toute l'oasis s'animait, riait, entonnait une cantilène d'une harmonie séraphique.

III. La mission Flatters

– Encore trois jours, dit un matin le colonel Tombelène à ses compagnons, et nous partirons.

En effet, les chameaux, les armes, les munitions, les vivres avaient été préparés par les soins d'Amar ben Hamis, tout disposé à reprendre les fonctions de khébir, Environ cent cinquante Francevilliens robustes et familiarisés avec toutes les exigences de la vie nomade, devaient accompagner les Européens et les protéger contre les Touaregs si ceux-ci montraient des intentions hostiles. La caravane était parfaitement organisée, les animaux étaient frais et dispos, les hommes d'escorte et les chameliers formaient une troupe d'élite ne laissant rien, à désirer sous le rapport de la fidélité. Tout permettait donc de présager un voyage heureux.



L'échappé du massacre.

La veille du départ, un Arabe, monté sur un mahan fatigué, arriva à Franceville. Cet Arabe paraissait exténué et son visage pâli accusait une forte souffrance. Son bras gauche pendait inerte le long du corps et était entouré d'un grossier bandage

ensanglanté. Ce pauvre diable s'annonça comme un Chambi de Metlili. Amar ben Hamis s'avança et reconnut dans le nouveau venu un de ses compatriotes, et même un de ses parents éloignés. Il le reçut avec bienveillance et lui demanda les causes de son délabrement et de son état maladif. Le Chambi raconta succinctement qu'il était un des chameliers de la mission Flatters… et que le colonel Flatters avait été attaqué et tué le 10 février aux environs d'Assiou[30], par un nombreux parti de Touaregs.

– Le colonel et quelques-uns de ses camarades, ajouta-t-il, sont tombés en se défendant vaillamment. La fatalité s'est appesantie sur eux. Avant que les soldats de l'escorte aient pu les secourir, ils étaient percés de coups… Parmi les gens de l'expédition, il y avait des traîtres – que Dieu les maudisse ! – et le colonel a été victime d'un guet-apens !

– Et toi ? interrogea le khéhir.

– Moi, je me suis battu avec l'énergie du désespoir, mais une balle a traversé mon bras gauche, et je suis tombé inanimé au milieu de la mêlée. L'on m'a cru mort, et les Touaregs ne se sont pas inquiétés d'un cadavre de plus. La fraîcheur de la nuit me ranima ; à la pâle clarté de la lune, il me fut permis de contempler la scène du combat. Vingt hommes au moins étaient couchés sur le sable et dormaient leur dernier sommeil. Par un bonheur inespéré, un mahari abandonné ou échappé du troupeau de nos agresseurs vint flairer le champ du carnage et passa à côté de mol.

« Je pus saisir la longe fixée à ses naseaux par un crochet et me hisser sur la selle. Comme tous les chameaux équipés pour la guerre, le mahari portait des vivres ; sur les flancs, aux courroies qui assujettissent la selle, étaient appendus une outre remplie d'eau, et un sac garni de galettes et de viande desséchée. Me confiant à la sagacité de l'animal, je lui laissai prendre telle direction qu'il voulut, espérant qu'il me conduirait vers quelque centre habité. Allah eut pitié de moi. Vers la pointe du jour, je rencontrai trois Touaregs qui ignoraient le massacre de

30 Assi ou Hassi signifie puits. – Textuellement puits d'Ou.

l'expédition Flatters et qui cheminaient vers le Hoggar. Me voyant seul et inoffensif, ils me secoururent. Tout en causant avec eux, j'appris qu'il existait vers l'Est une oasis prospère qui m'était complètement inconnue. Ils ajoutèrent qu'un Franc et un Chambi nommé Amar ben Hamis en étaient les deux cheiks principaux. Alors je me souvins de mon parent que l'on croyait mort depuis de longues années, et, dissimulant la joie que j'éprouvais, j'adressai de nombreuses questions aux Touaregs, je leur demandai la distance qui me séparait de l'oasis, la route qu'il fallait suivre pour y arriver. Quand j'eus tous les renseignements que je désirais, je poursuivis mon chemin. Malgré mes souffrances, malgré la fièvre qui agitait mon corps, je fis prendre une allure plus rapide à mon mahari et partageai avec lui ma nourriture pour soutenir ses forces. Pendant quatre jours, le noble animal a couru sans presque se reposer, et il a parcouru une grande distance[31]. C'est grâce à son agilité que je n'ai plus à redouter les Touaregs et que je suis maintenant l'hôte d'un ami.

L'étrange et sinistre nouvelle apportée par le Chambi fut bientôt connue de tous les habitants de Franceville. Les Européens commentèrent vivement les graves événements qui s'étaient passés dans une région presque limitrophe de l'oasis. Fallait-il partir ? Fallait-il rester ?

L'indécision se glissait dans les cœurs les plus énergiques et paralysait toutes les volontés. À son tour, le colonel Tombelène interrogea le Chambi et essaya d'avoir de nouveaux renseignements.

– Es-tu certain, lui dit-il, que le colonel Flatters soit mort ?

– Oui, Seigneur, il a été frappé près de moi et je l'ai vu tomber de mes propres yeux.

– À combien estimes-tu le nombre des Touaregs qui vous ont attaqués ?

– Ils étaient au moins cinq à six cents.

– D'autres Francs ont-ils été tués en même temps que le colonel Flatters ?

---

31 Les mahara parcourent environ 150 kilomètres en une journée.

– Oui.

– Conte-nous comment vous avez été surpris.

– Après une entente avec les Touaregs-Hoggars, continua le Chambi, et après avoir remplacé son guide de la tribu des Oumba par un Targui, le colonel Flatters donna l'ordre de marcher jusqu'à un endroit que le guide disait à huit journées de marche du pays d'Aïr. Vers dix heures du matin, le colonel demanda au guide de quel côté il trouverait de l'eau. Après avoir cheminé quelque temps, le guide dit au colonel qu'il s'était trompé de direction et, sous le prétexte que l'endroit où l'on se trouvait était le seul pâturage de la région, il lui conseilla de s'arrêter là et d'envoyer chercher de l'eau au puits. Le colonel ayant exprimé le désir de camper près du puits, le guide objecta d'abord que ce n'était guère la peine de se fatiguer en rebroussant chemin. Il ajouta qu'étant le guide et, par conséquent, le maître de commander la marche, il voulait que ses conseils fussent écoutés. Le colonel ordonna alors de faire halte, puis il suivit le guide vers le puits accompagné par MM. Masson, Guiard, Roche et Dennery. Des chameliers et quelques serviteurs, parmi lesquels j'étais, les suivirent. Il était onze heures.

– Qu'advint-il ensuite ? demanda Charles Guérande.

– En arrivant près du Bir el Gharama[32], le cheik chambi Ben-Bou-Ddjemàa, galopant près du colonel Flatters, lui dit : « Mon colonel, tu es trahi. Que viens-tu faire ici ! Reviens au camp. » Le colonel répondit : « Toi et les Chamba, vous m'ennuyez. Depuis l'année dernière vous me trompez. Laisse-moi tranquille. » Deux Touaregs (le guide et Seghir-ben-Cheik) assistaient les Français. Seghir tenait la jument du colonel et le guide tenait de même la jument du capitaine Masson. Le colonel tournait autour du puits, en examinant le terrain, lorsque Ben-Bou-Djemàa lui cria encore : « Colonel, tu es trahi ! » Les membres de la mission, en se retournant, virent de tous côtés des masses nombreuses de Touaregs. Le colonel les salua d'abord ; puis, voyant qu'ils mettaient le sabre à la main, il courut vers sa monture. Le colonel posait le pied sur l'étrier quand il reçut un coup de sabre

32 Puits maçonné.

du traître Seghir. Le colonel ne dit rien, mais prenant son revolver, il tira ses six coups. Un deuxième coup de sabre l'atteignit à l'épaule, un troisième lui coupa la jambe ; puis il fut· percé d'une quantité innombrable de coups de lance.

– Ah ! les gredins ! ah ! les sauvages ! interrompit Roumois avec colère.

– Le capitaine Masson, reprit le Chambi, n'avait pu atteindre sa monture. Cerné, il se défendit bravement, mais un coup de sabre lui fendit la tète, un second coup lui coupa les jambes. Le docteur Guiard tira son sabre et se défendit énergiquement. Il reçut une estafilade terrible sur la nuque et tomba. Les ingénieurs se trouvaient à une certaine distance du colonel et suivaient le bord d'un oued pour en faire le relevé topographique, mais quoique je ne les ai pas vus tomber, ils doivent avoir été tués, car les Touaregs qui ont assailli le colonel venaient de ce côté. Nous autres, les hommes d'escorte, nous nous mîmes sur la défensive et soutînmes le combat. Malheureusement, nous étions trop peu nombreux pour résister à la masse de nos ennemis. Quatre Hoggars restés fidèles et un soldat furent massacrés en défendant les chameaux ; deux Hoggars et une douzaine de tirailleurs furent tués après avoir épuisé leurs munitions. Moi, j'eus le bras traversé par une balle et je fus renversé inanimé sur le sol. Cependant, avant d'être blessé, je vis des gens de l'expédition qui s'enfuyaient vers le camp et j'aperçus le cheik Ben-Bou-Djemàa qui, après avoir tiré deux coups de fusil sur les Touaregs, se sauvait avec son mahari. Depuis, j'ignore ce qui s'est passé[33].

– Alors, demanda le colonel Tombelène, il existe encore des survivants de la mission Flatters ?

– Probablement.

– Que penses-tu qu'il soit advenu de leur personne ?

– Deux suppositions sont admissibles : ou ils ont tenté d'échapper aux Touaregs en reprenant la direction du nord, ou ils

33 Le récit du Chambi est de la plus scrupuleuse exactitude. Nous mettons dans sa bouche les détails recueillis par le gouvernement français.

se sont réfugiés dans le camp, et à l'heure présente, ils résistent aux attaques de l'ennemi.

– S'ils sont cernés, peuvent-ils tenir longtemps ?

– Le camp, était fortifié selon la méthode arabe, c'est-à-dire avec les bagages disposés sur les fronts de bandière et quelques terrassements élevés à la hâte. En outre, il était suffisamment approvisionné de vivres et de munitions. Si un chef résolu se révèle, nos gens tiendront facilement pendant un mois, car les Touaregs sont faibles devant des hommes abrités. Ils connaissent les ruses de la guerre et savent surprendre un douar mal gardé, mais ils ne savent pas s'emparer d'une forteresse ou d'un camp bien défendu.

– C'est vrai, interrompit Amar ben Hamis.

– Admettons, reprit le colonel Tombelène, que les survivants aient pris une des deux déterminations dont nous parlons, quelles sont les chances de succès qui peuvent les favoriser ?

– Elles sont bien problématiques, répartit le Chambi, si nos compagnons ont repris la route du désert, les Touaregs les suivront, les harcèleront, les décimeront un à un. S'ils restent dans le camp, les Touaregs intercepteront toutes les communications, feront bonne -garde sans s'exposer à leurs coups et attendront patiemment que leurs provisions soient épuisées. Alors, quand ils les sauront faibles et exténués, ils les tueront.

– Il n'y a donc pour ces malheureux aucun espoir de salut ?

Fataliste comme tous les musulmans, le Chambi leva sa main droite vers le ciel et dit :

– Allah seul peut les sauver.

Rien ne saurait dépeindre les douloureuses émotions éprouvées par les Européens pendant que le Chambi parlait. Par la pensée, ils se portaient vers le lieu où avait été immolé le colonel Flatters, et partageaient toutes les angoisses des vaillants pionniers qui, partis d'Algérie pleins d'espérance il y avait deux mois à peine, venaient échouer misérablement devant l'hostilité d'une horde barbare et fanatique. Ils souffraient leurs souffrances et ressentaient les premières atteintes de cette sourde irritation que donnent le sentiment et la conscience de

l'impuissance. En effet, comment secourir ces malheureux aux prises avec les ennemis implacables, en proie peut-être au désespoir ? Mais le colonel Tombelène n'était pas l'homme des longs atermoiements et des raisonnements oiseux. Il dit au Chambi :

– À quel parti penses-tu que se soient arrêtés tes compagnons ? – Je crois qu'ils sont restés au camp.

– Pourquoi crois-tu cela ?

– Parce qu'ils espèrent lasser les Touaregs par leur résistance.

– Messieurs, reprit le colonel en s'adressant aux Européens, notre devoir est tout tracé. Sans hésiter, il faut que nous nous portions vers le bir el Gharama et que nous tentions de délivrer nos compatriotes et leurs serviteurs qui vivent encore. C'est la France, c'est l'humanité, c'est notre conscience qui nous ordonnent de marcher.

– Ah ! mon colonel, dit Charles Guérande, de votre part, j'attendais cette mâle proposition. Nous vous suivrons tous.

– Oui, oui ! s'écrièrent les colons.

– Et nous mettrons en marmelade ces damnés Touaregs, ajouta le capitaine Roumois, cette engeance maudite, cette vermine, cette canaille, qui n'a que l'instinct du mal.

– Enfin, murmura Panchot, nous allons encore nous taper mille Bédouins ! ça me va ! Je commençais à me rouiller… et peut-être une bonne occasion se présentera pour payer ma dette.

Il fut convenu que la caravane se dirigerait à l'Ouest au lieu d'aller vers le Nord et partirait le lendemain dès la première heure du jour. Comme il fallait mettre Franceville à l'abri d'un coup de main, tous les hommes valides furent armés et placés sous le commandement du capitaine Roumois. Celui-ci déclina cet honneur parce qu'il entendait faire partie de l'expédition, malgré l'état de sa santé un peu chancelante. Mais on lui démontra que son rôle n'avait rien de passif et qu'il lui appartenait d'assurer le succès de l'expédition en l'approvisionnant, si cela était nécessaire. Et puis, ne fallait-il pas que quelqu'un se dévouât pour protéger Mme Tombelène, Blanche, Sada et tous les habitants de Franceville ? Cette

dernière considération décida le brave capitaine. Il prit immédiatement le commandement de l'oasis. Du reste, pour le faire patienter et pour qu'il fût moins affecté par la séparation à laquelle il était condamné, on lui adjoignit Paul Fabrin dont l'humeur pacifique et tranquille s'accordait mal avec les aventures et les hasards de la guerre.

– Capitaine, ne nous plaignons pas du rôle qui nous est attribué, dit le modeste agent voyer ; les gens de bonne volonté savent se rendre utiles toujours et partout. Peut-être, nous contribuerons au succès de l'expédition entreprise par le colonel… plus que vous ne pensez. À ce sujet, j'ai des idées dont je vous entretiendrai en temps opportun. Attendons les événements.

L'état du Chambi blessé n'était pas aussi grave qu'on l'avait cru d'abord. En traversant le bras, la balle avait déchiré les chairs sans fracturer l'humérus. Si la gangrène n'envenimait pas la blessure, la guérison n'était plus qu'une affaire de temps. Quoiqu'il n'y eût pas de médecins à Franceville, l'art d'Hippocrate et de Galien y comptait des adeptes plus ou moins fervents. Le bras du Chambi fut débarrassé des langes maculés qui l'entouraient et soigneusement lavé. Mme Tombelène y appliqua des plumasseaux de charpie enduits de graisse épurée et soutenus par un bandage solide. Après ce traitement, le pauvre diable se sentit excessivement soulagé, et déclara qu'il pouvait servir de guide à l'expédition qui allait tenter de secourir les survivants de la mission Flatters. Amar ben Hamis accepta la proposition de son parent.

Le lendemain matin, avant que le soleil eût coloré de ses teintes éclatantes l'horizon du cherg[34], la caravane était prête à partir. Elle se composait, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'une centaine d'hommes et d'environ deux cent cinquante chameaux portant les provisions et quelques légers bagages. Tous les habitants de Franceville se pressaient autour d'elle et témoignaient leurs sympathies par des expressions amicales.

34 L'Orient.

– Reviens vainqueur, reviens vite, disaient-ils au colonel Tombelène ; Allah te doit la victoire, car tu es brave et généreux. Reviens vite, tu es notre père… et tes enfants ont besoin que tu vives glorieux et respecté.

– Mon ami, ajoutait le capitaine Roumois en s'adressant à son neveu, venge les Français qui ont été lâchement assassinés par les chenapans du Sahara. N'aie aucun ménagement pour cette abjecte canaille, mais ne t'expose pas inutilement. La prudence est aussi nécessaire en campagne que la bravoure.

– Soyez sans inquiétude, mon cher oncle ; je ne tiens pas à être tué… encore. Mais je vous le déclare, j'essaierai d'être un rude adversaire pour les Touaregs.

– Eh ! sacrebleu ! c'est ce que je te conseille. Allons, embrasse-moi… Voilà que je m'attendris comme un vieux serin et que je suis prêt à pleurer comme un poupon qui perd sa nourrice… Mais ces choses-là, vois-tu, c'est plus fort que moi… Adieu… ou plutôt, au revoir, mon enfant…

– Au revoir, mon bon oncle.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, le colonel Tombelène échangea rapidement ses adieux avec sa famille. Mme Tombelène et Blanche pressèrent longuement Raoul sur leur poitrine et lui firent toutes ces recommandations affectueuses qui ont tant de charme dans la bouche des femmes, surtout dans la bouche d'une sœur et d'une mère bien aimées. Malgré, les regrets de la séparation, Raoul laissait éclater les transports d'une joie impatiente. C'était sa première campagne ! Il allait servir d'aide de camp à son père et affronter, enfin, des dangers qui permettent à tout homme d'évaluer la mesure de son courage.

Le signal de départ fut donné. La petite colonne s'ébranla et s'engagea vers l'Ouest. Un formidable hurrah réveilla tous les échos de l'oasis et salua cette troupe de gens valeureux entraînés par le devoir vers l'inconnu. Et comme l'aube matinale n'avait pas encore empourpré le ciel constellé d'étoiles brillantes, Charles et Blanche purent se rencontrer au milieu de la cohue sans être remarqués et échanger un dernier adieu.

– Nous compterons les jours d'absence, dit la jeune fille, et nous ferons des vœux pour vos succès.

– Votre image est gravée en mon cœur, répondit Charles, et je penserai constamment à vous.

– Moi aussi, je ne vous oublierai pas. Au revoir.

– Au revoir, ma douce et belle amie.

Guidée par le Chambi, la caravane s'aventura dans le désert et parcourut une assez grande distance avant de prendre quelque repos. À la première halte, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, le colonel Tombelène organisa le service de « guerre ». Tous les Européens, Francis Blaimont, Lord Hatkins, Arsène Panchot, Raoul, Gib Rock, Charles Guérande prirent le commandement des sections composées chacune d'une vingtaine d'hommes et de quarante chameaux. C'était une excellente mesure pour assurer l'ordre de marche, et une bonne précaution pour éviter toute confusion en cas d'attaque.

Le soir, deux heures avant le coucher du soleil, la caravane repartit et continua sa course dans la direction du puits d'El Gharama. Elle ne s'arrêta que vers minuit et campa sur les derniers contreforts d'une série de mamelons rocheux et arides qui s'étageaient au loin comme les degrés d'un vaste amphithéâtre. Désormais, elle avança avec une certaine régularité, marchant pendant la nuit et les heures les plus fraîches du jour, s'arrêtant lorsque la chaleur devenait trop forte, ou lorsqu'elle se trouvait à proximité d'un puits. Pendant sept longues journées, elle alla droit devant elle, parcourant une contrée qui présentait tous les caractères des régions désertiques de l'Afrique : tantôt de grands espaces où le grès pavimenteux dominait, tantôt des dunes de sable dépourvues' de toute végétation. En exécutant un trajet qui fut estimé à quatre cents kilomètres, elle ne rencontra pas un seul être vivant. On eût dit que les Touaregs fuyaient devant elle et lui laissaient volontairement le chemin libre.

Enfin, elle pénétra dans un pays assez accidenté, mais d'un aspect sauvage et sévère. Des collines aux flancs pelés par le khamsin, sillonnées de ravins profonds, dressaient leurs crêtes

dépouillées à plus de cent cinquante mètres de hauteur et encadraient des bas-fonds où la chaleur était suffocante. Un défilé assez spacieux, mais parsemé de roches aux arêtes vivement découpées s'offrit à la vue de nos voyageurs.

– C'est ici, s'écria le Chambi, c'est ici que le colonel Flatters a été massacré !

Un inexprimable sentiment de commisération s'empara des Européens.

Le détachement découvre une grotte.

Ils se découvrirent avec respect pour rendre hommage à ce mort glorieux tombé victime de son dévouement à la science et à la patrie. Cependant, le terrain n'avait gardé aucune trace de la

lutte qui s'y était engagée. Aucun cadavre, aucun squelette, aucune arme brisée ne gisaient sur le sol. Rien, absolument rien ne révélait le drame sanglant dont le dénouement avait été si fatal à la mission Flatters. Le piétinement des chameaux, l'empreinte des pas humains s'étaient effacés sous l'action des phénomènes météorologiques ; un silence terrifiant régnait dans le défilé, et le soleil réfléchissait ses rayons ardents sur les rochers, témoins impassibles et muets de l'une des plus épouvantables catastrophes dont fassent mention les annales des voyages.

Francis Blaimont proposa d'élever, séance tenante, un rustique monument à la mémoire du colonel Flatters et de ses compagnons immolés par la haine des Touaregs, mais Lord Hatkins fit judicieusement remarquer qu'on n'avait pas le temps de s'attarder, et qu'avant de songer aux morts il fallait s'inquiéter des vivants.

– Ce n'est pas furtivement qu'il convient d'élever un monument à ces martyrs, dit le colonel Tombelène ; c'est au grand jour et à la face des Touaregs. Nous reviendrons accomplir ce pieux devoir lorsque les circonstances seront plus favorables. Pour le moment, allons secourir ceux qui souffrent.

Toujours guidée par le Chambi, la caravane traversa le sinistre défilé, gravit une colline à pente douce et déboucha sur un plateau moins aride, moins triste que les contrées que l'on avait déjà parcourues. Après deux heures de marche, on arriva au dernier « camp » de la colonne Flatters.

Des caisses brisées et éparses sur le sol, des lambeaux d'étoffes, des vestiges de toutes sortes accusaient le séjour d'une troupe encore assez nombreuse ; mais, hélas 1 le camp était vide…

Pas une voix humaine ne répondit à l'appel des voyageurs et aux signaux qu'ils établirent immédiatement pour déceler leur présence.

IV. Prisonniers

Qu'étaient devenus les survivants de la mission Flatters ? Avaient-ils été assez heureux pour échapper à la haine et à la colère de leurs nombreux ennemis, ou bien étaient-ils tombés à leur tour en vendant chèrement leur vie ? Nul ne pouvait répondre à ces questions. Le colonel Tombelène et ses compagnons ne surent que bien plus tard la triste odyssée de ces malheureux, et nous allons la résumer, afin de ne pas interrompre notre récit.

Les gens qui avaient été assez heureux pour échapper aux Touaregs s'empressèrent de gagner le camp et répandirent la nouvelle de la mort du colonel Flatters. Le lieutenant de Dianous et l'ingénieur Sentin, suivis d'une vingtaine d'hommes, se portèrent au secours du colonel, laissant le camp sous la garde de vingt hommes commandés par le maréchal des logis Pobéguin. Ils arrivèrent seulement vers quatre heures. Ils virent trois ravins remplis de Touaregs au nombre de six à sept cents au moins ; l'officier voulait se jeter au milieu d'eux, mais quand il eut constaté leurs forces, il dit :

– Replions-nous, nous ne pouvons rien pour sauver le colonel ; le mieux est de revenir au camp pour tâcher de sauver ceux qui restent.

Le lieutenant Dianous, qui s'attendait à une attaque du camp, avait ordonné de faire une barricade avec des caisses, en laissant un créneau ; mais ne voyant pas arriver les Touaregs, il dit :

– Nous n'avons ni eau ni guerbas en suffisante quantité, et si nous devons 'mourir, autant valent les balles que la soif. Marchons vers Ouargla, nous sauverons toujours quelque chose.

Comme les chameaux manquaient, les caisses furent brisées, on en sortit des provisions, de la poudre et de l'argent qu'on distribua.

La caravane partit pendant la nuit du 16 au 17 février, se dirigeant vers le Nord et s'orientant au moyen de la boussole. La marche se poursuivit ainsi jusqu'au 8 mars, sans autre accident

saillant que la disette d'eau et de vivres et des alertes causées par les Touaregs.

Le 8 mars, les Touaregs rejoignirent le détachement et offrirent de lui vendre ce dont il aurait besoin. Ils jurèrent sur le Coran qu'ils n'avaient pas participé à l'assassinat du colonel. Ils offrirent même une escorte pour le conduire à Ouargla.

Ces propositions furent acceptées. Cinq hommes seulement se détachèrent pour aller chercher les vivres promis. Le paiement devait avoir lieu en nature en arrivant au camp. Et la marche continua.

Le 9 mars au soir, la troupe étant arrivée à un puits, les Touaregs l'empêchèrent de boire.

Le lendemain, ils lui offrirent des dattes qui furent mangées avec avidité, mais tout le monde fut pris de vomissements quelques instants après. Les Touaregs avaient mis dans ces dattes une herbe vénéneuse appelée *elbethina*[35]. Un peu plus tard, les effets du poison produisirent de véritables accès de folie ; six soldats se sauvèrent. Le lieutenant Dianous tirait des coups de fusil sur les siens, on fut obligé de lui enlever son arme et ses cartouches.

Le 10 mars, les Touaregs cernèrent le détachement. Deux des hommes qui étaient allés chercher des vivres furent tués.

Devant les puits d'Assi-Guem, occupés par les Touaregs, il fallut encore se battre pour avoir de l'eau. Le lieutenant Dianous reçut une balle dans la cuisse et une autre au sein droit ; il tomba mort. Sentin, resté en arrière, périt assassiné ; un tirailleur reçut une balle en pleine poitrine. Brame, ordonnance du colonel Flattera, fut percé de coups de lance. Le 12 mars, le détachement découvrit une grotte, où il se barricada.

Pobéguin s'étant décidé à accepter l'offre d'aller chercher des vivres à Ouargla, quatre volontaires sortirent en rampant, au milieu de la nuit, et tantôt se glissant dans les ravines, tantôt se cachant dans les broussailles, ils purent esquiver les Touaregs et se diriger sur Ouargla, où ils arrivèrent le 28 mars.

---

35 C'était de lajusquiame, plante vénéneuse assez répandue dans certains endroits du désert.

Le kalifa d'Ouargla envoya aussitôt une caravane de secours, composée de 400 chameaux, pour aller au-devant de Pobéguin et des hommes qu'il commandait. Hélas ! elle arriva trop tard pour arracher à la mort tous ces malheureux si cruellement éprouvés. Elle ne put recueillir que douze indigènes exténués de fatigue et de faim. Le maréchal des logis Pobéguin et quinze hommes étaient morts d'inanition et de soif, après avoir supporté des souffrances atroces. Les survivants dévorèrent leurs cadavres.

Tel fut le navrant épilogue de la mission Flatters.

Espérant toujours trouver les survivants de cette fatale expédition, ou du moins leurs traces, les Francevilliens résolurent de « fouiller » les environs du camp et de se porter ensuite vers les puits d'Assiou. Ils pensaient que le lieutenant Dianous s'était réfugié près de ces puits, et dans leur ignorance des faits passés, cette hypothèse était fort admissible. En conséquence, le colonel Tombelène ordonna de marcher vers le Sud.

Le soir venu, et sans avoir rencontré un seul Targui, sans avoir aperçu un seul être humain, sans avoir relevé la moindre trace d'une troupe nombreuse, la caravane campa sur un petit plateau enclavé, de l'Est à l'Ouest, par des collines abruptes.

– Décidément, dit Panchot, les Touaregs ont peur de nous. Ils n'osent pas se montrer.

Amar ben Hamis secoua la tête et recommanda de veiller avec plus de vigilance que jamais. Le vaillant khébir n'était qu'à demi rassuré, et il ne partageait guère la confiance du chasseur d'Afrique. L'absence de tout ennemi et de tout indice de son passage déjouait sa merveilleuse sagacité et lui mettait au cœur de vagues inquiétudes.

– De là part des voilés, dit-il, il faut s'attendre à toutes les ruses de la guerre. S'ils redoutent la force de nos bras et la justesse de nos armes, ils tenteront de nous vaincre par la faim et la soif. Ils fuient pour nous entraîner au loin dans le désert, et lorsque nos provisions seront épuisées, ils apparaîtront et nous attaqueront.

– Je ne commettrai pas l'imprudence de m'enfoncer dans le désert à lat poursuite d'un ennemi insaisissable, répliqua le colonel ; j'entends ne pas dépasser les puits d'Assiou. À quoi nous servirait d'aller plus loin ?… Si : nous rencontrons la mission Flatters, notre but est atteint, et nous la ramenons avec vous ; si nous ne la trouvons pas… c'est qu'elle aura échappé aux bandits qui l'ont attaquée, ou bien qu'elle aura succombé tout entière. Quoi qu'il en soit, nous rentrerons à Franceville pour préparer une vengeance éclatante. Je jure que les crimes et les forfaits dont se sont rendus coupables les Touaregs ne resteront pas impunis. , Un peu tranquillisé, le khébir fit grouper les chameaux, assura le service de nuit, ainsi qu'il en avait l'habitude tous les soirs et vint se coucher près du lieu où reposaient les Européens.

La surprise.

Les étoiles se détachaient sur le bleu foncé du ciel et illuminaient l'espace de cette lueur affaiblie qui donne tant de charme aux nuits équatoriales. Les chauds effluves terrestres

rayonnaient vers les hautes régions de l'atmosphère et appelaient une brise douce et fraîche qui semblait apporter avec elle des principes vivifiants. Rien ne troublait le calme et la majesté de l'immense solitude. Les animaux eux-mêmes reposaient en paix et paraissaient respecter le silence du désert. À deux reprises, Amar ben Hamis se leva pour faire sa ronde accoutumée et se convaincre que les postes exerçaient une surveillance attentive. Puis il se recoucha et demanda au sommeil l'oubli de ses fatigues.

Tout à coup, vers trois heures du matin, une clameur discordante retentit comme un éclat de tonnerre, et un grand tumulte se produisit du côté où se trouvaient les chameaux. Une voix domina le tapage et jeta ce cri :

– Alerte ! Alerte !… Les Touaregs !…

Soit qu'ils eussent combiné un plan d'attaque, soit qu'ils eussent obéi à leurs instincts de rapine et de pillage, les Touaregs se jetaient sur les chameaux pour susciter un désordre favorable à leurs desseins.

Pendant quelques instants, ce fut une cohue sans nom d'où s'échappaient des interjections menaçantes, des cris de fureur, des coups de feu. Et, de toutes parts, les Touaregs surgissaient, avançaient en rangs pressés, culbutaient tout ce qui s'opposait à leur passage. Surpris et terrifiés, n'osant pas tirer sur leurs chameaux, craignant de s'entre-tuer, effrayés par le nombre toujours grossissant des assaillants, perdus au milieu des ténèbres, les Francevilliens lâchèrent pied et s'enfuirent dans toutes les directions, sans entendre les voix de leurs chefs qui commandaient la résistance.

Instinctivement, les Européens s'appelèrent, se recherchèrent et se réunirent pour tenir bon jusqu'à la dernière extrémité et se secourir mutuellement. Arsène Panchot se plaça, le sabre au poing, devant le colonel Tombelène et dit avec son accent gouailleur :

– Sacré nom d'une pipe ! Il fait plus noir ici que dans l'intérieur d'un four de campagne, et c'est gênant… On ne sait

sur qui taper… Les horions peuvent aussi bien atteindre les amis que les ennemis.

– Ah ! les canailles ! cria Blaimont en grinçant les dents.

– Raoul, es-tu là ? interrogea le colonel.

– Oui, père, répondit Raoul, je suis près de toi.

– Tout espoir est-il donc perdu ? demanda Charles Guérande.

– Bah ! répliqua Lord Sylvan Hatkins avec indifférence, il ne surviendra rien de fâcheux, puisque je suis là.

– C'est vrai, milord, vous êtes un veinard, interrompit Panchot ; mais si vous sortez sain et sauf de la contre-danse dont la musique se prépare, cela ne veut point dire qu'il en sera de même pour nous.

– Qui vivra verra, répondit Lord Hatkins avec son flegme habituel.

– En attendant, défendons notre peau, ajouta Gib Rock, car les Touaregs avancent de tous côtés.

En effet, ces derniers s'approchaient en formant un cercle qui se rétrécissait à chaque seconde. Par un raffinement de cruauté, ou plutôt pour se garer des premiers coups des Européens, ils poussaient devant eux les Francevilliens dont ils avaient pu se saisir et les rudoyaient pour les forcer d'élever la voix.

– Ne tirez pas ! ne tirez pas ! s'écriaient ces malheureux affolés ; vous nous tueriez !

L'embarras du colonel Tombelène et de ses compagnons était grand. Cependant, chaque seconde de retard compromettait leur situation et leur enlevait une chance de salut. Ils le comprirent et ils se préparèrent à combattre avec l'opiniâtreté du désespoir. Mais avant qu'ils eussent fait usage de leurs armes, une véritable avalanche humaine se rua sur eux, les culbuta et les sépara. Aussitôt, ils furent entourés individuellement, saisis par vingt bras robustes, maintenus solidement, et enfin renversés, désarmés et liés. On eût dit que les Touaregs en voulaient à la liberté des Européens plutôt qu'à leur vie, car ils ne tirèrent aucun coup de fusil et ne se servirent des lances que pour frapper leurs adversaires, et non pour les transpercer. Malgré sa « veine », Lord Hatkins fut contusionné et étroitement garrotté.

Pourtant, il ne perdit rien de son sang-froid et attesta que l'heure de la délivrance ne tarderait pas à sonner… pour lui.

– Oui, oui, dit Gib Rock, encore une chance pareille à celle-ci, milord, et vous irez dans l'autre monde en notre compagnie.

– Ami Gib, répondit l'Anglais, mon étoile brille toujours.

Les autres prisonniers ne partageaient pas la confiance de Lord Hatkins.

Ils savaient qu'ils étaient à la merci d'ennemis implacables, et le récent massacre de la mission Flatters ne leur donnait pas des idées bien roses. Pourtant, une chose les étonnait. Pourquoi les Touaregs les avaient-ils épargnés quand il leur était si facile de les tuer ? À quels mobiles obéissaient-ils ? Les réservaient-ils pour un supplice barbare et féroce ? Voulaient-ils les conserver comme otages ou bien les réduire à l'esclavage le plus abject et le plus dégradant ?

Enfin, l'aube matinale empourpra le ciel, et le soleil parut éclatant et radieux. Un simple coup d'œil jeté sur le champ de bataille démontra que la lutte n'avait pas été excessivement acharnée. Une dizaine de Francevilliens et autant de Touaregs, quelques chameaux et six mahara gisaient inanimés sur le sol. Sans s'inquiéter des morts, sans même tourner un regard de pitié sur eux, les vainqueurs s'ébranlèrent vers le Sud-Est, délièrent les jambes des captifs et les poussèrent devant eux comme un vil bétail. Panchot jurait et insultait ses gardiens en employant les termes les moins polis de son vocabulaire militaire. Fort heureusement, il n'était compris que par ses compagnons d'infortune.

Les autres prisonniers marchaient la tête courbée et s'abandonnaient aux plus tristes pensées, sauf Lord Hatkins, qui continuait à espérer, malgré la mauvaise tournure que semblaient prendre les événements. Le colonel Tombelène songeait à sa famille et il se reprochait amèrement d'avoir entraîné son fils dans une expédition dont il n'avait pas su prévoir le dénouement fatal. Mais Raoul, autant pour réagir contre les sinistres impressions de son père que pour montrer son courage juvénile, marchait avec assurance, levait fièrement les

yeux sur les farouches guerriers qui l'entouraient et souriait avec une inexprimable expression de mépris. Le découragement et le trouble des prisonniers avaient été d'abord si profonds que ce n'est qu'à la première halte qu'ils· remarquèrent que Charles Guérande et Amar ben Hamis n'étaient pas avec eux. Aussitôt les hypothèses, et les suppositions les plus hasardées reprirent leur co-urs. Qu'étaient devenus ces deux amis vaillants et fidèles ? Avaient-ils succombé accablés par le nombre ? Étaient-ils parvenus à s'échapper ? N'importe, un vague sentiment d'espérance dérida tous les fronts.

Vers dix heures du matin, les Touaregs s'arrêtèrent et établirent leur campement sur le point culminant d'un plateau qui se déroulait en molles ondulations semblables aux vagues d'une mer à peine agitée. Placés au milieu du camp, gardés par de nombreuses sentinelles, exposés aux ardeurs accablantes du soleil, les prisonniers devinrent l'objet de la curiosité générale et furent en butte aux insultes, aux vexations les plus blessantes. Pour calmer leur soif ardente, on ne leur donna qu'une faible ration d'eau fétide et saumâtre. Lord Hatkins finit par perdre patience et se révolta contre les procédés employés à son égard. Il se réclama de son titre d'Anglais et déclara à quelques Touaregs qui comprenaient l'arabe qu'il était assez ami du « commandeur des croyants » pour obtenir un châtiment exemplaire contre les mahométans qui ne le traitaient pas en parfait gentleman. On lui rit irrévérencieusement au nez et on le menaça de lui couper la langue s'il ne se taisait.

– Milord, dit Gib Rock, je crois que vous n'avez plus à compter sur votre bonheur habituel.

– Attendez, Gib, attendez et ne conjecturez rien avant la fin de nos tribulations.

– Je prévois cette fin, milord ; elle s'annonce aussi tristement pour vous que pour moi. Si j'étais libre, je ne donnerais pas un penny de vos os.

– Vous auriez tort, Gib, car ma tête est encore solide ,sur mes épaules. Raisonnez un peu, Gib, et vous vous convaincrez qu'un pensionnaire de Newgate échangerait volontiers sa place contre

la mienne. Les Touaregs pouvaient nous tuer pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?… Sans doute ils avaient quelque intérêt à nous épargner, et lorsque nous connaîtrons cet « intérêt », nous verrons plus clair dans notre situation et nous découvrirons des chances de salut qui nous échappent pour le moment.

– La souris avec laquelle joue le chat, le bœuf qu'on conduit à l'abattoir, le mouton que l'on mène à la boucherie ne sont pas encore morts, mais ils n'en valent guère mieux. Telle est notre position… et la vôtre, milord.

– Détrompez-vous, Gib, dit Lord Hatkins en parodiant une phrase célèbre de Napoléon : l'arme qui doit m'atteindre n'est pas encore forgée.

Soit que la contrée n'offrît pas assez de ressources, soit qu'il y eût un autre coup de main à exécuter, les Touaregs se séparèrent en deux bandes composées chacune d'environ deux cent cinquante à trois cents hommes et d'un nombre à peu près égal de chameaux. L'une d'elles s'enfonça dans le désert en prenant la direction de l'Est ; l'autre continua à descendre vers le Sud, conduisant avec elle les prisonniers et les surveillant toujours avec la dernière rigueur. Pendant deux journées qui parurent deux siècles aux Européens, elle marcha presque sans s'arrêter, et arriva enfin près de quelques puits creusés dans le lit d'un redir desséché. On était à Assiou.

La caravane s'installa plus convenablement qu'elle ne le faisait d'habitude, et les chefs ordonnèrent de dresser les tentes. Bientôt un douar, ce village mobile des nomades, s'éleva comme par enchantement sur le sol brûlant et rompit la monotonie du désert.

Le colonel Tombelène, Francis Blaimont et Lord Sylvan conjecturèrent qu'il allait être statué sur leur sort et sur celui de leurs compagnons. Ils ne se trompaient pas. Le lendemain, les principaux chefs touaregs se réunirent, et un véritable palabre s'établit entre eux. Ils discutèrent longuement avant de prendre une résolution et le firent avec cette surabondance de phrases ampoulées qui caractérisent les discours des musulmans. Enfin, l'un d'eux qui parlait l'arabe s'avança vers les captifs et dit :

– Chiens, fils de chiens, parlez sans détours. Y a-t-il parmi vous le cheik de l'oasis de Franceville, un chef de l'armée des Francs ?

Les Européens étaient tous vêtus de la même manière, et rien dans le costume ne les distinguait les uns des autres. Le colonel Tombelène allait répondre, mais il en fut empêché par Arsène Panchot.

– C'est moi, dit le chasseur d'Afrique en se campant fièrement devant le Targui, c'est moi qui suis le colonel Tombelène, le cheik de Franceville et le premier citoyen de l'oasis… Voilllà !

C'est moi, dit le chasseur d'Afrique.

– Panchot, s'écria en français le colonel, Panchot, que fais-tu ?

– Laissez donc, mon colonel, répliqua Panchot ; vous voyez bien que ces gueux veulent vous fusiller comme si vous n'étiez qu'un conscrit… Mais je vais les attraper et leur jouer une bonne farce. Au lieu d'un colonel ils n'auront qu'un simple cavalier. C'est ça qui sera vexant pour ce tas de mal blanchis.

– Panchot, je ne souffrirai pas…

– Mon colonel, aussi bien que je m'appelle Arsène Panchot, je vous jure que je me fais sauter la cervelle à la première occasion si vous m'empêchez de vous rendre ce « petit service ».

– Ta vie vaut autant que la mienne et je ne consentirai jamais…

– Ça, c'est une erreur, mon colonel. Sans vous, je serais déjà mort une demi-douzaine de fois. C'est bien le moins que je vous solde en gros ce que vous m'avez donné en détail. Vous devez vivre, mon colonel, pour Mme Tombelène, pour Mlle Blanche, pour M. Raoul… pour tous ceux qui vous aiment enfin et qui mourraient si vous étiez tué… Tandis que moi, je ne veux pas une calotte et ne suis qu'un propre à rien… Allons, c'est entendu : je monte en grade, je prends votre place… et vous, mail colonel, vous me remplacez à l'appel jusqu'à ce que vous soyez complètement sauvé !…

Malgré la trivialité peut-être calculée du langage de Panchot, il y avait dans son action une telle grandeur d'âme, un tel héroïsme, que tous les Européens se sentirent touchés et remués jusqu'aux plus mystérieux replis du cœur. Un sanglot déchira la poitrine du colonel Tombelène et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Il prit la main du brave soldat, la serra avec effusion et s'écria en détournant la tête :

– Panchot, Panchot, pourquoi m'as-tu parlé de ma femme et de mes enfants ?

– Parce que je le devais, répondit avec simplicité Arsène Panchat.

Raoul se jeta en pleurant dans les bras du chasseur d'Afrique et ne sut trouver pour témoigner sa reconnaissance et son admiration, que des lambeaux de phrases, que des mots à peine articulés.

– Allons, monsieur Raoul, reprit Panchot un peu ému, prodiguez des consolations à mon colonel qui en a plus besoin que moi… et puis… et puis… lorsque je serai à six pieds sous terre… pensez quelquefois à moi… à ce pauvre Arsène qui vous aimait tant. Pour le moment, rengainons toute sensiblerie, car le Targui nous regarde avec des yeux de carpe derrière son voile, et il finirait par s'apercevoir de la flibusterie que nous projetons.

En effet, le chef Targui observait avec curiosité ce qui se passait, mais il n'y comprenait rien. Il mit les gémissements et les larmes des prisonniers sur le compte de la crainte et il reprit avec impatience en s'adressant à Panchot :

– Est-il bien vrai que tu sois le colonel Tombelène ?

– Qui serais-je donc ? Pour qui me prends-tu ? Je suis assez connu, « me semble.

– Tu ne mens pas ?

– Je dis l'exacte vérité. Je me connais bien, que diantre ! et je n'ai nul besoin de fournir des certificats pour établir mon identité. Si tu ne veux pas me croire, adresse-toi à mes compagnons. Tous, sans exception, t'affirmeront que je suis le colonel, le vrai colonel en chair et en os.

– C'est bien.

Le chef Targui se retira pour conférer avec ses collègues et reparut quelques minutes après.

– Il y a, parmi vous, reprit-il, un cheik anglais qui partageait le pain et le sel avec nos ennemis. Qu'il se montre.

– C'est moi ! C'est moi ! s'écrièrent en même temps Lord Hatkins et Gib Rock.

Le landlord et l'ancien domestique se regardèrent avec surprise, et leurs yeux exprimèrent cette éloquence muette souvent plus vive que la parole et qui va droit au cœur.

– Ami Gib, ajouta lord Sylvan, l'exemple de Panchot vous a entraîné. Soyez béni pour votre dévouement et pardonnez-moi mes ironies parfois blessantes et mes écarts de langage. Au moment du péril, je n'entends point décliner la part des responsabilités qui m'incombent. Derrière moi, il n'y a ni

femmes, ni enfants ; je ne laisse personne sur la terre et la mort ne m'effraie pas.

– Milord, interrompit Gib, vous avez réparé vos torts envers moi en m'arrachant à une existence d'orgies et de misères. Malgré les étranges conditions que vous m'imposâtes lorsque j'entrai à votre service, je ne me suis jamais mépris sur le mobile de votre action. D'un ivrogne et d'un gredin, destiné tôt ou tard à être pendu, vous avez fait un homme. Laissez-moi vous en témoigner ma reconnaissance, puisque l'occasion s'en présente.

– Non, Gib, non, je ne veux pas que vous preniez ma place et…

– De vous deux, quel est le cheik anglais ? interrompit le Targui.

– Moi ! Moi ! répondirent encore Lord Hatkins et Gib Rock.

– Pourquoi l'un de vous veut-il se substituer à l'autre ? reprit le Targui avec colère. Par Allah ! je ne souffrirai pas qu'on se moque de moi.

– Tu as raison, continua Gib Rock avec animation ; il faut que la vérité éclate au grand jour. Ce misérable (il désigna Lord Sylvan) espère être mieux traité de vous autres en s'emparant des titres qui m'appartiennent et de la considération qui m'est due. Ce n'est qu'un homme de basse condition que je vais corriger pour lui apprendre à ne pas me manquer de respect.

En finissant de parler, Gib Rock appliqua un formidable coup de poing sous la mâchoire inférieure de Lord Hatkins. Celui-ci poussa un « goddam » douloureux et tomba à la renverse tout meurtri.

– Tu sais commander, tu sais châtier, s'écria le Targui émerveillé de la vigueur musculaire de l'Irlandais ; tu es vraiment le cheik. Toi et le colonel, suivez-moi.

– On y va, dit Panchot.

Francis Blaimont et Raoul se portèrent près de Lord Hatkins. Ils le remirent sur pied en lui disant :

– Ne compromettez pas votre situation, milord. Voilà un coup de poing qui prolonge vos jours.

– C'est égal, ajouta l'Anglais, moitié riant, moitié fâché et en se frottant le menton ; assommer les gens pour leur sauver la vie, c'est drôle.

– Milord, cria Gib Rock en anglais, excusez-moi de vous avoir boxé. La nécessité m'y a contraint… Souvenez-vous de l'article 17 de notre règlement. Les rôles ont été intervertis… et je suis votre débiteur de trois cents livres sterling. Hélas ! je crains bien de ne pouvoir jamais vous les payer…

– C'est moi, mon brave Gib, qui suis ton débiteur, répondit Lord Hatkins, et comme j'espère que nous sortirons sains et saufs des mains de ces damnés Touaregs, je te solderai en amitié et en reconnaissance.

– Suivez-moi, répéta le Targui en s'adressant à Panchot et à Gib Rock ; le conseil des cheiks va prononcer sur votre sort.

– Viens, Gib, dit Panchot, allons montrer à ces toilés de malheur comment savent mourir un Anglais et un Français !

V. Le conseil des cheiks

Gib Rock et Arsène Panchot furent conduits devant les chefs touaregs. Ceux-ci étaient rangés en demi-cercle et assis sur le sol, les jambes croisées. Derrière eux se tenaient leurs serviteurs, leurs soldats, la lance à la main. Du reste, le plus infime Targui comme le plus noble avait le droit d'émettre un avis. Tel est la coutume dans le désert, tant le sentiment d'égalité prédomine chez les peuplades nomades, malgré l'organisation quasi féodale qui les régit. Mais le spectacle n'avait rien de rassurant pour les deux Européens. À cause du litham épais qui couvrait le visage des Touaregs, il était difficile de comprendre les impressions qui les agitaient, mais leur attitude, leurs yeux menaçants partaient clairement. La mort, selon une expression vulgaire, la mort planait dans l'air. Panchot dit à Gib Rock :

– Nous sommes f… ichus.

– C'est mon opinion, réplique l'Irlandais.

– N'importe ; ayons de la dignité, sacrebleu ! Ne nous en laissons pas imposer par les lanciers qui nous entourent, jouons notre rôle jusqu'au bout. Souvenons-nous, Gib, que je suis colonel français et que tu es le milord le plus huppé de l'Angleterre.

– Tais-toi, kelb, cria en arabe un Targui, et ne réponds qu'à nos demandes.

L'interrogatoire commençait.

– Parlez, je vous écoute, dit Panchot dans la même langue.

– Pourquoi, demanda le chef, avez-vous quitté l'oasis d'Aïn-Sefra, que vous autres, les infidèles, vous appelez l'oasis de Franceville, et pourquoi nous avez-vous déclaré la guerre sans motifs ?

– Nous n'avons déclaré la guerre à personne, répliqua Panchot, et si nous nous sommes absentés de Franceville, c'était l'histoire de prendre l'air et de voir du pays. Nous savions que des amis passaient à une centaine de lieues de chez nous et nous voulions leur serrer la main. Ce n'est pas défendu d'être poli.

– Les hommes que tu commandais étaient armés.

– Avec ça qu'on est exposé à rencontrer une si bonne société dans le désert ! Vous autres, vous ne vous privez guère de porter des armes… Nous vous imitons, voilà la chose.

– Arsène, sois plus sérieux, interrompit Gib Rock ; tu vas augmenter la haine et la colère des Touaregs.

– Ah ! tant pis !… Je veux faire enrager ces propres-à-rien avant de recevoir leurs pruneaux dans la poitrine.

– Songe que tu es colonel.

– Bigre ! je l'oubliais.

– Tu savais, reprit le chef Targui, que le colonel Flatters et ses compagnons avaient succombé sous nos coups, et tu voulais les venger. Nous connaissons tes desseins.

– Vraiment ! le colonel Flatters a été tué ! dit Panchot en jouant l'étonnement ; eh bien ! en voilà une nouvelle !… Ce que c'est que de s'expliquer, on apprend toujours quelque chose.

– Nous ne sommes pas dupes de la surprise que tu simules. Tu venais vers nous, conduit par la vengeance. Allah condamne nos ennemis ; tu mourras… Mais' comme tu es un cheik renommé, nous t'épargnerons les tortures. Dans quelques instants tu seras fusillé.

– Merci, mes petits agneaux ; vous êtes d'une amabilité extraordinaire et je vous sais gré d'avoir choisi pour moi la mort d'un soldat français et non celle d'un mangeur de couscoussou.

Les Touaregs acclamèrent la décision de leur chef.

– Et toi, reprit le Targui en s'adressant à Gib Rock, que peux-tu invoquer pour ta défense ?

– Ma vie ne vaut pas la peine que je la dispute, répliqua l'Irlandais ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je ne démentirai pas les faits que vous voudrez m'imputer, car ma cause est perdue d'avance. Mais je jure que le colonel Panchot, le colonel Tombelène, veux-je dire, et moi, nous sommes les seuls coupables, et que nous avons entraîné nos camarades. Ils étaient nos subordonnés, ils devaient nous obéir. En conséquence, rendez la liberté aux autres prisonniers ; vous accomplirez un acte de justice dont Allah vous tiendra compte.

Ce langage digne et mesuré impressionna vivement les Touaregs. Il sembla qu'une sorte de détente se produisait dans ces farouches natures et qu'elles devenaient accessibles à la miséricorde, à la pitié. Alors un Targui placé au second rang s'écria :

– Une générosité en appelle une autre !

Arsène Panchot et Gib Rock tressaillirent ; ils reconnaissaient la voix d'Amar ben Hamis. Cependant, ils eurent assez d'empire sur eux-mêmes pour ne point manifester leur surprise et la joie qu'ils ressentaient. Par cette intuition familière aux gens qui se trouvent en péril, ils comprirent que leur situation n'était pas aussi désespérée qu'elle le paraissait, et qu'avec du sang-froid, de la ruse, ils pouvaient échapper au supplice dont ils étaient menacés. Du reste, le prétendu Targui les encourageait du regard et leur conseillait la prudence.

– Frère, explique-toi, dit le chef Targui sans même se retourner pour voir l'homme qui avait parlé.

– Que nous rapporterait la mort de ces deux cheiks francs ? dit le khébir.

– Ce sont des ennemis de notre race et de notre foi ; leur sang sera agréable à Allah.

– J'étais de ceux qui ont combattu contre les ennemis des Touaregs, continua Amar, et j'ai frappé le colonel Flatters. Alors, nous luttions pour la défense de notre liberté et de nos lois. La haine devait emplir le cœur et armer le bras de tout bon Targui contre ces hommes du Nord qui, sous un faux prétexte d'amitié, s'avançaient pour nous espionner et nous opprimer ensuite.

– Bien parlé, dirent quatre ou cinq chefs, continue.

– Aujourd'hui, poursuivit le khébir, qu'avons-nous à craindre ? Les infidèles connaissent la force de nos bras et notre colère les a balayés… mais pour soutenir la guerre, nous avons dû nous rassembler, renoncer à suivre les caravanes qui traversent le désert, et enfin abandonner nos troupeaux, nos récoltes. Tout ce que vous avez perdu, je puis vous le rendre. Voulez-vous m'écou ter ?

– Parle, parle, s'écria-t-on de toutes parts.

– Pourquoi serions-nous assez simples d'esprit pour tarir nous-mêmes les sources auxquelles nous nous abreuvons ? Depuis que l'oasis de Franceville existe, les khéhirs du Moghreb et du Soudan évitent les pays qui sont soumis à notre puissance, les droits payés par les caravanes sont presque nuls entre le Hoggar et Franceville ; nous avons donc tout intérêt à conclure un traité d'amitié avec les gens de Franceville, comme nous en avons conclu avec ceux du Touat, de Ghat, d'In-Çalah, de Ghadamès. Nous serons alors entièrement maîtres du désert par nous-mêmes ou par nos alliés, et nos tribus recevront un gros revenu.

– Les principaux chefs de Franceville sont à notre merci, interrompit un Targui. En les tuant, nous détruisons leur influence sur une vaste contrée et nous ressaisissons l'autorité qui nous a été enlevée.

– Non, continua Amar ; vous arrosez la haine de sang, et la haine ainsi arrosée repousse plus vivace que jamais. À Franceville il existe des guerriers nombreux et d'autres chefs qui voudront venger leurs camarades. En nombre, nous n'avons rien à redouter de leur colère ; mais obligés de nous disperser pour suivre les caravanes et exiger le tribut, notre force devient faiblesse ; nos ennemis nous épieront, nous surveilleront en attendant une occasion favorable pour surprendre nos détachements et les égorger sans pitié.

– Est-ce donc un cœur de femme ou d'hyène que tu as dans la poitrine, dit un Targui, pour être ainsi accessible à la peur ?

– Un homme vaut un autre homme, répondit le khébir, surtout lorsqu'il veut se venger. Si la guerre pouvait nous rendre nos droits et notre puissance, je conseillerais la guerre. Mais qui tient Franceville avec ses richesses et ses forces tient toute cette partie du désert qui s'étend du Djebel-Hoggar au pays des Tibbous, cet espace immense où le premier chamelier venu se rit de nos menaces. Si nous imposons un traité d'alliance, si nous avons la liberté de nous ravitailler à l'oasis, nous redevenons les maîtres absolus du Sahara. Toutes les caravanes nous payent le droit de passage… et nous nous enrichissons.

– Très bien, dit un chef ; mais qui nous répondra de nos voisins lorsque nous leur aurons rendu la liberté ? Dans leur oasis et derrière les murailles qu'ils ont élevées, ils 'rient de nous. Quand le faucon tient sa proie dans ses puissantes serres, il ne la lâche plus ; il la tue et la dévore.

– Ressemblons-nous aux païens du Soudan qui se battent pour s'entre-dévorer ? poursuivit Amar ben Hamis. Faisons tourner les chances de la guerre à notre avantage, et, par un faux calcul, ne les rendons pas stériles comme le sable du désert, épargnons la vie de nos captifs, mais rançonnons-les. Puisqu'ils sont riches, exigeons une partie de leur fortune en échange de la liberté. Je propose que chaque prisonnier paye pour sa rançon dix mahara avec leurs harnais, cinquante moutons, cent charges de dattes et mille douros.

Le khébir avait habilement manœuvré. Il connaissait les Touaregs et savait qu'en excitant leur cupidité il modifierait leurs sentiments de haine et de vengeance. Sa proposition fut accueillie par une rumeur confuse qui parut d'un bon augure à Panchot et à Gib Rock toujours impassibles devant leurs singuliers juges.

– Cependant, reprit un Targui, il ne faut pas que nous soyons dupes de notre générosité. Le rachat doit être plus élevé pour les chefs que pour les soldats. C'est la loi de la guerre. Je me range à l'avis de « mon frère » s'il propose de doubler la rançon des deux chefs ici présents.

Tous les guerriers applaudirent à la réflexion intéressée de leur camarade, et séance tenante on fit part à Panchot et à Gib Rock de la résolution qui venait d'être prise par le « grand conseil des cheiks ».

– Nous ne demandons qu'à être vos amis et à effacer les haines qui nous divisent, dit l'Irlandais, mais avant d'accepter votre pain et votre sel, il est indispensable que nous conférions avec nos amis.

– C'est juste, répondirent les Touaregs.

Et les deux prisonniers furent reconduits vers leurs compagnons de captivité. Ceux-ci connurent promptement la

nouvelle situation qui leur était faite et ils s'en réjouirent. Amar ben Hamis, toujours voilé et armé d'une longue lance, s'approcha et leur jeta quelques mots à la dérobée :

– Ne vous trahissez pas, ne me reconnaissez pas, acceptez toutes les conditions qui vous seront imposées. Je veille sur vos personnes… Espérez !…

Après quelques minutes, la délibération recommença avec les Touaregs, et cette fois tous les prisonniers y prirent part. Il fut convenu que les conditions du rachat seraient soumises à la ratification de la Djemmâa de Franceville, et qu'à cet effet deux Européens accompagnés d'une vingtaine de Touaregs se rendraient à l'oasis pour effectuer les premiers versements de la rançon. Continuant toujours son rôle, Panchot donna « ses instructions » au colonel Tombelène et à Lord Hatkins ; il les choisit avec l'approbation des vainqueurs pour aller à Franceville. Naturellement il affecta de parler avec l'autorité que donne l'habitude du commandement.

– Excusez-moi si je vous « mécanise » un peu, dit-il au colonel Tombelène, mais ces gredins seraient capables de vous empêcher de partir s'ils éventaient la mèche.

Après cet important et dernier conciliabule, les Touaregs s'humanisèrent et accordèrent quelques faveurs aux captifs. Ils leur distribuèrent des galettes, de la viande et de l'eau fraîche. Au repas du soir, ces provisions furent trouvées délicieuses, tant il est vrai que le contentement d'esprit est le condiment préféré de maître Gaster.

Le lendemain, une heure après le lever du soleil, le colonel Tombelène et Lord Hatkins arrangèrent prestement leur mince bagage, exhortèrent leurs compagnons à la patience, leur dirent un dernier adieu et se disposèrent à monter en selle et à prendre place au milieu de l'escorte chargée de les accompagner. Pour ne point se trahir, le colonel dut se contenter d'embrasser son fils sans donner des marques d'une trop vive tendresse. Francis Blaimont, Gib Rock et Panchot comprirent les inquiétudes du père, mais les dissipèrent en partie en lui disant :

– Partez sans crainte, nous veillerons sur Raoul.

Soit que le khébir ne jugeât plus sa présence nécessaire, soit qu'il fût méconnaissable sous son litham, personne ne le remarqua et ne sut ce qu'il était devenu. Se trouvait-il parmi les gens de l'escorte ? Restait-il au camp pour veiller sur les prisonniers ? Il était impossible de répondre à ces deux questions.

– Partons, dit Lord Hatkins, partons !… Notre retour s'effectuera plus tôt, et nos camarades seront plus promptement délivrés.

Puis il ajouta :

– Quant à moi, je savais bien qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux. Ma chance dormait, elle se réveille plus heureuse que jamais.

En ce moment, il se produisit une rumeur confuse à l'autre extrémité du camp ; un détachement composé d'une trentaine de Touaregs montés sur des mahara élancés, déboucha près d'un puits et s'avança en soulevant une fine poussière aussitôt emportée par le vent du matin. Celui qui commandait cette troupe devait être un chef important et influent, car tous les fronts s'inclinaient devant lui, et les cheiks lui parlaient avec le plus grand respect. Quelques paroles le mirent au courant de la situation et il voulut voir les prisonniers avant le départ de la petite caravane qui allait se rendre à Franceville.

Il poussa son mahari devant lui, et s'approcha, suivi d'une foule nombreuse. Il regarda attentivement les Européens et une lueur sauvage passa dans ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites.

– Quels sont les chefs francs ? demanda-t-il.

Un Targui désigna Panchot et Gib Rock.

– Qui envoyez-vous à l'oasis d'Aïn-Sefra pour traiter du rachat des prisonniers ! demanda-t-il encore.

– Deux kheadins sans importance, répondit un cheik.

Et il montra le colonel Tombelène et Lord Hatkins.

– On vous trompe, Touaregs, s'écria le chef d'une voix tonnante ; on vous trompe. Vous retenez les kheddins et vous laissez partir les Djeuds[36].

Puis sans aucune hésitation, il interpella le colonel Tombelène.

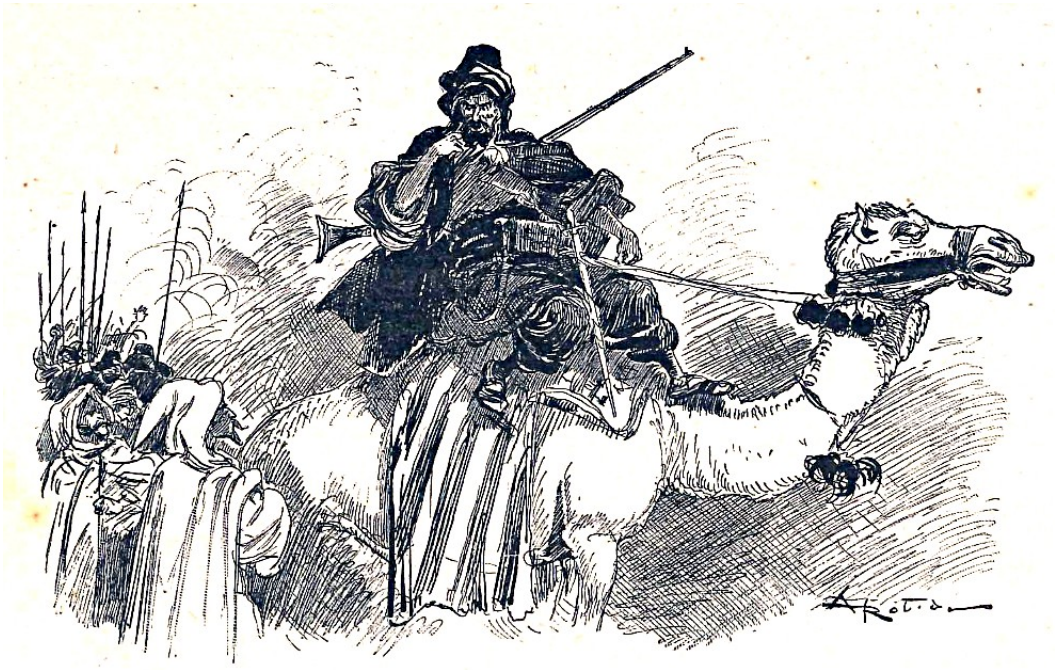
– Me reconnais-tu, colonel ? dit-il d'une voix haineuse. Je suis ton ennemi d'autrefois. Tu es en ma puissance et rien ne changera ta destinée. Tu mourras par moi… Je suis le cheik Hamera.

Le colonel se redressa fièrement et répondit :

– Oui, je te reconnais, vil bandit. Un traître à la foi jurée, un traître à sa parole se reconnaît toujours.

– Et votre chance, milord ? questionna Gib Rock en regardant piteusement son ancien maître.

– Par tous les patrons de la vieille Angleterre ! répliqua Lord Sylvan Hatkins, je ne m'attendais pas à ce dénouement.



Me reconnais-tu, colonel ?

36 Les nobles.

VI. Hamera

L'arrivée d'Hamera et l'incident que nous venons de raconter modifièrent les dispositions pacifiques des Touaregs. Les prisonniers faillirent être massacrés. Ils furent invectivés, rudoyés, malmenés, traités brutalement, et enfin, étroitement garrottés. Ce n'est que vers le milieu du jour et sur l'observation d'un Targui (probablement Amar ben Hamis) qu'on délia leurs membres endoloris et qu'on leur accorda un peu de liberté. Il ne fallait pas endommager les captifs, prétendait ce charitable Targui, car, tant qu'ils n'étaient pas morts, ils représentaient chacun une véritable fortune. La cupidité triompha encore une fois de la férocité des gardiens.

Le soir venu, il y eut une nouvelle réunion des Touaregs et, soit qu'ils fussent de plus mauvaise composition, soit que l'opinion d'Hamera fût prédominante, le « grand conseil » se montra haineux, barbare, cruel, et vota la mort des prisonniers à la presque unanimité.

Cependant, des réserves furent faites en faveur de Lord Hatkins. On le savait Anglais et excessivement riche, et on tenait à le pressurer plutôt qu'à le tuer. Ces diverses décisions furent notifiées aux Européens avec un raffinement de détails, une abondance d'insultes qui redoublèrent leur tristesse et leur mirent au cœur des défaillances inattendues.

– Bon ! dit Lord Sylvan, voilà ma chance qui me poursuit encore… Qu'on fasse venir le cheik Hamera, je veux lui parler.

Hamera se présenta.

– Est-ce vrai, demanda l'Anglais, que tu consens à ce que je rachète mon existence ?

– Oui ; répondit Hamera ; toi, tu n'es pas ennemi de notre race comme les Français, et ton sang nous est inutile.

– Très bien. À combien as-tu fixé ma rançon ?

– Le conseil a décidé que tu payerais cent-mille douros.

– C'est bien cher.

– Tu es riche ; nous le savons.

– Je suis riche dans mon pays, mais ici je suis aussi pauvre que tous mes camarades. Comment pourrais-je te payer ?

– Nous te conduirons jusqu'à Ghadamès. Là, tu écriras dans ton pays pour faire parvenir la somme de cent-mille douros à Tripoli. Quelques-uns des nôtres iront la chercher et tu seras immédiatement rendu à la liberté.

– Et si je ne veux rien donner ?

– Nous patienterons. Tu finiras par te lasser d'être notre esclave. Il viendra un moment où tu ne déclineras plus nos propositions.

– J'entends partager le sort de mes compagnons.

– Tes compagnons mourront… Toi, tu vivras ; c'est écrit.

– Tu me parais trop intelligent, seigneur Hamera, pour croire qu'il n'y ait pas d'accommodements avec la fatalité ou avec le ciel, comme nous disons, nous autres chrétiens. Je vais te proposer un arrangement.

– Parle.

– Tu conserveras la vie à mes camarades, tu les feras reconduire à Franceville, et pour chacun d'eux, je payerai cent-mille douros… Pour eux et pour moi, j'aurai à te compter six-cent-mille douros. Cela te convient-il ?

Six cent mille douros ? Trois millions de francs ! Hamera eut des éblouissements, et mille pensées diverses envahirent sa cervelle troublée. Six cent mille douros ! C'était la fortune d'un sultan, c'était, pour un chef du Sahara, l'opulence et la puissance sans limites ! Cependant, le Targui reprit son sang-froid et dit :

– Je ne suis pas seul maître. Dans une heure, aussitôt que les ombres de la nuit se répandront sur la terre, le conseil des chefs se réunira et statuera sur le sort des prisonniers. Que la miséricorde d'Allah leur soit favorable !

– Soumets ma proposition à tes collègues, ajouta Lord Sylvan ; dis-leur que je puis les enrichir s'ils veulent nous épargner… et Allah sera avec nous.

Le conseil des Touaregs

Hamera se retira absorbé par de profondes réflexions, tandis que Lord Hatkins, tout joyeux, se frottait les mains et se réjouissait. Il savait par expérience que l'or est un puissant levier… même au centre de l'Afrique. Il releva le courage de ses compagnons et leur déclara qu'ils n'avaient plus rien à craindre, tant il croyait fermement les sauver.

Cependant, les étoiles commençaient à scintiller dans le bleu foncé du firmament et les ténèbres de la nuit s'assombrissaient peu à peu. Bientôt, le camp s'endormit et le silence de l'immense solitude ne fut troublé que par les beuglements des chameaux et par les appels : cadencés des sentinelles.

Toujours pensif et vivement préoccupé, Hamera quitta sa tente et se rendit dans un redir situé à cinq-cents mètres environ du camp. Là, il s'assit sur un rocher et attendit. Après quelques minutes, il fut rejoint par un cheik Targui.

– Au nom de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali, je te salue, dit celui-ci.

– Par Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali, sois le bienvenu, répondit Hamera. D'autres chefs touaregs suivirent. Ils s'annoncèrent toujours par la « salutation » faite au nom de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali et furent accueillis par la même formule. Certainement, le nom de ce grand saint musulman était un mot de ralliement servant à reconnaître des gens en communion d'idées ou des affiliés de quelque société secrète. Lorsque les Touaregs furent au nombre de quinze, ils s'assirent sur leurs talons autour d'Hamera et préludèrent au débat qui allait s'engager par des prières, où revenait, à chaque instant, le nom du vénéré Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali.

– Quelles nouvelles ? demanda un cheik.

– Bonnes, répondit Hamera ; la puissance des Snoussi s'affirme et grandit tous les jours. Dans le Sahara, les chrétiens n'osent plus s'aventurer ; ils fuient devant nos frères qui les poursuivent ; ceux qui vivent encore partageront le sort du colonel Flatters ; aucun d'eux ne reverra le Moghreb.

– Et les musulmans qui accompagnaient les infidèles, quel sort leur est-il réservé ?

– Les musulmans qui ne sont pas avec nous sont contre nous. Allah les maudit.

– Y a-t-il de nouveaux ordres ? questionna un autre cheik.

– La guerre sainte est proclamée, le « commandeur des croyants » et les chefs de l'ordre des Snoussi ordonnent de courir sus à tous les infidèles établis sur les terres de l'Islam.

– Pour l'oasis d'Aïn-Sefra, qu'est-il décidé ?

– Par la ruse ou par la force, il faut que nous pénétrions dans l'oasis et que nous en fassions l'un des sièges de notre domination.

– Aujourd'hui, cela sera facile ; nous tenons en nos mains les principaux chefs de l'oasis.

– Oui, mais il en existe d'autres… là-bas, ajouta timidement un Targui.

– Que peut le bras, lorsque la tête ne commande plus ? Le colonel Tombelène et ses principaux lieutenants sont en notre pouvoir.

– Ils sont toujours à craindre tant qu'ils vivent.

Cette dernière phrase amena un silence menaçant pour les captifs. Hamera reprit la discussion.

– Les prisonniers, dit-il, veulent se racheter. Ils offrent six-cent-mille douros pour leur rançon.

– Rien ne saurait les racheter, répliqua un cheik, l'ordre des Snoussi les a condamnés à périr, sauf l'Anglais.

– Six-cent-mille douros ! reprit Hamera en scandant l'appellation de la somme.

– À qui profiterait cet argent ? demanda un autre ; l'ordre des Snoussi est riche et n'a pas besoin de l'argent des chrétiens.

– Six cent mille douros ; continua Hamera.

– Cette somme ne vaut pas l'oasis d'Aïn-Sefra.

– Que ferez-vous des cadavres des infidèles ? En tuant les prisonniers, vous satisfaites vos haines sans en tirer le moindre profit. En leur conservant la vie, vous acquerrez des richesses qui serviront à étendre notre influence.

– Cheik Hamera, dit sévèrement un Targui, es-tu soudoyé, toi, l'un des chefs vénérés des Snoussi, es-tu soudoyé pour plaider

ainsi la cause des infidèles ? L'or est une puissance dans les villes et près des sultans, mais dans le désert, dans l'espace infini, le sabre et le courage sont les seuls maîtres.

Cette violente interpellation surprit Hamera et l'épouvanta presque. Il savait que l'ordre des Snoussi n'admettait aucune transaction et punissait les moindres défaillances. Pour écarter toute suspicion et pour se relever aux yeux de ses coreligionnaires, il devint bassement féroce et demanda la mort des prisonniers avec insistance.

La mort fut votée à l'unanimité, puis, les Snoussi commencèrent une nouvelle discussion pour désigner le jour, le lieu et le genre de supplice. Mais avant que la délibération fût générale, un Targui se présenta et s'annonça en employant la formule consacrée :

– Mes frères, au nom de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali, je vous salue.

– Par Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali, frère, sois le bienvenu, répondit l'assemblée.

Au lieu de s'asseoir comme ses confrères, le nouvel arrivé resta debout et s'appuya sur sa lance.

– Frères, qu'avez-vous décidé ? demanda-t-il.

– Les Francs seront mis à mort, répondit un cheik, et nous examinons s'il nous faut les tuer par le sabre, le fusil, la faim ou la soif.

– Périssent tous les ennemis de notre foi !

– Qu'ils soient maudits !

– Qu'Allah et notre seigneur Mahomet les torturent éternellement !

– Avez-vous des instructions ? demanda le nouveau venu. Nos imans et nos chefs vous ont-ils autorisés à faire mourir les Francs ?

– D'après les statuts de l'ordre, répondit Hamera, nous avons le droit de vie ou de mort, parce que nous sommes en nombre pour juger. Les « maîtres » m'ont délégué leurs pleins pouvoirs pour absoudre ou punir, pourvu que je sois assisté de quatre « frères » Si tu es un bon Snoussi, comment ignores-tu cela ?

– Je n'ignore rien… Je sais aussi que nos lois demandent la tête de ceux qui trahissent.

– C'est vrai.

– Y a-t-il donc des traîtres parmi nous ? demanda un cheik.

– Oui, répliqua le Targui.

– Est-ce moi ? est-ce moi ? cria-t-on de toutes parts.

– C'est Hamera !… dit le Targui d'une voix forte.

– Ah ! maudit ! s'écria Harnera : oserais-tu soutenir ton accusation à la face du soleil ?

– Je la soutiendrai.

– Il y a vingt ans que j'appartiens aux Snoussi, il y a vingt ans que je sers l'ordre avec courage et fidélité… Toi qui t'abrites derrière le litham pour me calomnier lâchement, qui es-tu ?… Je te défie de prouver ton accusation.

– Mes frères, dit le Targui en s'adressant à l'assemblée, souvenezvous que ·tous les Snoussi, quels que soient leur nombre et leur rang, peuvent juger un traître.

– Parle. Nous t'écoutons.

– Puisque tu connais nos lois, Hamera, puisque tu sais qu'elles nous interdisent tout commerce avec les chrétiens et nous défendent de les assister, pourquoi proposais-tu de rendre la liberté aux prisonniers ?

– Est-ce tout ce que tu as à me reprocher ? répliqua Hamera avec une intonation exprimant le mépris.

– Non. Mais je tenais à constater que tu pactisais avec nos ennemis.

– Mensonge ! Les chrétiens qui sont en notre pouvoir savent qu'ils n'ont pas de plus ardent ennemi que moi.

– Il n'y a ni crime ni trahison, interrompit un cheik, lorsque, pour augmenter la puissance ou la richesse de notre association, on consent à des transactions et on étouffe la voix de la haine. Nos chefs eux-mêmes agissent ainsi lorsque l'intérêt de l'ordre est en jeu. Hamera émettait une opinion que nous étions libres d'accepter ou de repousser. Il ne nous a point imposé sa volonté et je ne saurais blâmer son intention. Qu'il soit absous !

– Qu'il soit absous ! répéta l'assemblée.

Hamera triomphait. Il leva fièrement la tête et interpella avec vivacité son adversaire.

– Tu n'es qu'une femme, lui dit-il, avec une ironie blessante, et non un homme libre. De la femme tu as l'étourderie, la loquacité irréfléchie et la lâcheté calomnieuse. Par Allah ! je saurai qui tu es et pourquoi tu as cherché à me mordre, vil serpent !

– Celui qui est vanté par mille ne peut être déprécié par un seul, ajouta un cheik. Hamera, tu as toujours notre confiance.

– Frères, frères ! s'écria le Targui avec véhémence, je vous affirme qu'Hamera voulait pactiser avec les prisonniers, ainsi qu'il l'a fait autrefois.

– Moi ?

– Toi-même.

– Prouve-le donc, chien.

– Que l'un de vous, mes frères, batte le briquet et allume la corde enroulée autour de sa chechia. La lueur sera assez vive pour vous permettre d'examiner les preuves de la trahison.

Quatre Touaregs déroulèrent les cordes en laine ou en poil de chameau qui ceignaient leurs coiffures et les allumèrent simultanément ; sous leur souffle, ces mèches improvisées jetèrent une lueur rougeâtre qui éclaira l'assemblée.

Le Targui s'avança et tendit deux feuilles de papier.

– Reconnaissez-vous le cachet d'Hamera ? demanda-t-il.

– Oui, répondirent les cheiks.

– C'est bien mon cachet, ajouta Hamera.

– Eh bien ! lisez ce qui est écrit, reprit le Targui, lisez, frères, et vous serez convaincus de la trahison d'Hamera.

– « *Par notre seigneur Mahomet et Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali,* lut un cheik en approchant une feuille de ses yeux*, moi, Hamera, cheik des Touareqs-Hoggars, je prends l'engagement formel de ne jamais combattre le seigneur Tombelène ni les gens de sa caravane, ni tous ceux qui se recommanderont de lui. Ses jours me seront sacrés. Qu'Allah me maudisse et que le démon prenne mon âme si je trahis mon serment ! »*

– Traître ! traître ! crièrent tous les Snoussi.

Hamera porta les mains crispées à son front comme s'il eût voulu comprimer sa tête prête à éclater. Il chercha à se rappeler dans quelles circonstances il avait fourni contre lui une arme si terrible et ne parvint pas à rassembler deux idées suivies.

– Est-ce bien ton cachet qui a signé cela ? demanda un cheik en mettant la feuille de papier sous les yeux d'Hamera.

– Je ne sais… je l'ignore… répliqua celui-ci tout troublé.

– Que t'avaient promis les chrétiens, demanda un autre cheik, pour te donner ou plutôt te vendre ainsi ?

– Ah ! je me souviens, s'écria Hamera avec surexcitation, cet engagement écrit me fut arraché par la force.

Puis, se tournant vers son accusateur, il ajouta :

– Je te reconnais, maudit… Tu n'es pas un Targui, tu n'es pas un Snoussi, tu es Amar ben Hamis, un Chambi de Metlili, un ennemi de notre nation, et de notre ordre.

La mort d'Hamera.

– Frères, reprit le Targui, l'entendez-vous, ce renégat, qui insulte et calomnie au lieu de se justifier ? C'est grâce à lui, grâce à sa lâche connivence, que les infidèles ont pu traverser le Sahara et s'établir à Aïn-Sefra où ils ont prospéré à nos dépens.

– Frères, frères, écoutez-moi, reprit Hamera tout haletant ; les prisonniers affirmeront eux-mêmes que je suis leur ennemi et que je voulais les perdre lorsque ce fatal écrit me fut arraché…

– Mensonge ! interrompit le Targui ; les statuts de notre ordre nous commandent de tout souffrir, même de mourir, plutôt que de pactiser avec les infidèles. Un bon Snoussi ne trahit jamais ses devoirs.

– Ah ! fils de chien, s'écria Hamera, je couperai ta langue pour la jeter à mes slouguis el tu ne mourras que par moi.

En finissant de parler, le chef snoussi s'élança sur son accusateur, le poignard dans la main, et essaya de le frapper ; mais celui-ci, prévoyant cette attaque, se trouvait sur la

défensive. Il fit un écart, abandonna sa lance, recula de deux pas et s'élança sur Hamera. Quelques Touaregs voulurent s'interposer entre les deux combattants qui, malgré l'obscurité de la nuit s'étreignaient avec rage et cherchaient à se frapper mortellement, mais avant que leur intervention se fût efficacement produite on entendit un cri perçant et Hamera tomba inanimé sur le sol. Le poignard de son adversaire était enfoncé dans la poitrine jusqu'à la Garde.

– Périssent ainsi tous les traîtres ! dit le Targui, vainqueur avec exaltation.

– Toi qui punis et qui devance notre justice, qui es-tu ? demandèrent les cheiks.

– Je suis « un envoyé ». Les chefs les plus puissants et les plus vénérés de l'ordre m'ont délégué pour tuer Hamera dont la trahison était connue. J'ai sur moi la sentence écrite ; voulez-vous la voir ?

– Nous te croyons sur parole. Tu es un véritable Snoussi. Ta main est sûre et ton courage égale celui du lion.

– Malheur à nos ennemis ! Ils périront frappés au grand jour ou dans l'ombre, selon que les « chefs » l'ordonneront. Rien n'arrêtera la vengeance des Snoussi… Quant aux prisonniers, leur mort est inévitable.

– Oui.

– Mais il est nécessaire de les laisser vivre pendant trois journées.

– Pourquoi cela ? demanda un cheik.

– Parce qu'ils nous faciliteront la possession de l'oasis d'Aïn-Sefra (lui, pour l'ordre des Snoussi, vaut plus que les trésors offerts à Hamera. Les chefs ont parlé et au nom de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djellali, nous n'avons qu'à nous incliner et à obéir. Dans notre prochaine réunion, je vous ferai part de leurs desseins et vous informerai de leurs décisions. Frères, le traître est puni (qu'Allah le maudisse !) ; séparons-nous maintenant pour travailler à la grandeur, à la puissance de notre ordre.

Les cheiks passèrent devant le cadavre d'Hamera étendu sur la terre et dirent l'un après l'autre :

– Traître, sois maudit !

Puis, ils se retirèrent et pénétrèrent dans le camp sans paraître émus de la terrible scène dont ils venaient d'être témoins, et sans y faire la moindre allusion.

Comme autrefois le Conseil des Dix à Venise, l'ordre des Snoussi exerce une puissance occulte établie sur la délation, l'espionnage, l'arbitraire, et punit' avec la dernière rigueur les plus légères fautes des affiliés, si humbles ou si haut placés qu'ils soient. Les cheiks observaient un silence réservé, car ils savaient que la méfiance était autour d'eux et qu'ils pouvaient être victimes de la moindre imprudence. Tel qui s'endort plein de vie ne s'éveille plus, parce qu'une main inconnue l'a frappé pendant le sommeil. Les fanatiques, les exaltés, et peut-être les politiques qui dirigent l'ordre des Snoussi sont impitoyables, inexorables comme la vengeance, et ils brisent tout ce qui s'oppose à leurs desseins.

Toujours au milieu du camp et couchés sur la terre dure, les captifs s'adonnaient aux plus tristes réflexions et aux plus amères pensées. Le sommeil qui répare les forces du corps et console parfois en jetant un moment d'oubli sur les angoisses de l'âme, le sommeil fuyait leurs paupières. Combien d'heures encore avaient-ils à vivre ? Ne voyaient-ils pas pour la dernière fois ce ciel constellé qui tournait sur leurs têtes avec son cortège de soleils et de mondes innombrables ? Dans la pénombre indécise de la lumière zodiacale qui éclairait le zénith d'une teinte légèrement argentée, ils évoquaient tout ce qui avait charmé leur existence, tout ce qui avait possédé leurs sympathies, tout ce qui avait contribué à les rendre heureux. Les visages aimés semblaient apparaître entourés d'une auréole, et le rayonnement des étoiles s'effaçait devant leur éclat.

Vers minuit, les sentinelles chargées de la garde du camp furent relevées et remplacées. Cet incident occupa un moment les prisonniers ; mais, aussitôt que le silence, un instant troublé, se fût rétabli, ils retombèrent dans leurs rêveries. Tout à coup le colonel Tombelène sentit un souffle chaud passer sur son visage.

Une main s'appuya sur sa tête et il distingua ces mots prononcés à voix basse :

– Silence !… Silence !… écoute-moi, seigneur…

Le colonel vit un homme allongé près de lui et qui s'était avancé en rampant.

– Qui es-tu ? demanda-t-il.

– Ne bouge pas… je suis Amar… Un mouvement, un cri peuvent nous perdre à jamais… J'ai remplacé une sentinelle et me suis avancé jusqu'ici sans être remarqué. Si j'étais découvert, tout serait perdu…

– Y a-t-il de l'espoir pour nous après ce qui est survenu ?

– Oui.

– Hamera veut nos têtes.

– Hamera n'existe plus… Je l'ai tué.

– Amar, tu as fait cela ?

– Oui… En épiant les Snoussi, j'ai surpris leurs secrets et leurs projets, et grâce au litham qui couvre mon visage, je passe pour un affilié. J'ai tué Hamera pour me venger et vous délivrer. Ma haine cherchait ce bandit depuis longtemps.

– Alors les négociations peuvent être reprises avec les cheiks ?

– Les cheiks sont furieux contre vous et demandent votre mort… Cependant j'ai obtenu que le jour de l'exécution fût reculé, et d'ici là il se passera bien des événements.

– Que veux-tu faire ?

– Je ne puis m'expliquer plus longuement. Souviens-toi, seigneur, que je veille… et vous serez tous sauvés.

– Mais enfin…

– Silence !… j'entends du bruit… je me retire… ne vous désespérez pas… Au revoir, seigneur.

– Au revoir, mon vaillant ami.

Glissant comme un serpent sur le sol rocailleux, Amar ben Hamis disparut au milieu des ténèbres.

Aux premières lueurs dorées de l'aube, Lord Hatkins s'éveilla un peu transi et se secoua comme un caniche qui vient de prendre un bain forcé…

– Brrr ! brrr ! fit-il ; j'ai fait un bien mauvais rêve.

– Cela m'étonne, milord, dit Blaimont ; vous qui voyez tout en rose, vous ne devriez avoir que des songes de cette couleur.

– Figurez-vous, continua Lord Hatkins, que j'ai rêvé que les Touaregs me pendaient par les pieds et me tailladaient le corps à coups de poignard. J'étais couvert de sang, je souffrais horriblement et je demandais en grâce que l'on me tuât immédiatement ; mais ces brutes riaient de mes souffrances et me répondaient : – Tu nous as offert six-cent-mille douros, tu recevras six-cent-mille coups. – Et les coquins continuaient froidement leur infâme besogne. Décidément, je crois que ma chance m'abandonne.

– Et moi, répliqua le colonel Tombelène, j'ai rêvé qu'Amar ben Hamis prenait la figure d'un ange exterminateur, qu'il immolait nos ennemis et qu'il nous délivrait.

Et il raconta ce qui s'était passé entre lui et le khébir, L'espérance, cette suprême consolatrice, rasséréna les visages de tous les prisonniers.

– Vraiment, dit Lord Hatkins, il y a des leviers plus puissants que l'argent !

VII. La délivrance

Un jour et une nuit se passèrent sans amener de notables changements dans la situation des captifs. Les Touaregs les surveillaient, les insultaient et leur annonçaient ironiquement que l'heure de la mort approchait. Cependant, ils ne les privaient pas de nourriture et leur distribuaient, soir et matin, des provisions suffisantes et de l'eau fraîche. Sans doute, ils tenaient à ne pas affaiblir leurs victimes afin de pouvoir mettre plus de cruauté raffinée dans le supplice qu'ils préparaient et jouir longuement des transes de leur agonie. Sans perdre toute confiance, le colonel s'inquiétait sérieusement de ne plus revoir Amar ben Hamis.

– Qui sait, disait-il, si les projets de notre fidèle khébir sont bien préparés, et si, au dernier moment, rien ne les entravera ? Un grain de sable suffit quelquefois pour arrêter une puissante machine. Probablement, notre existence ne tient qu'à un fil.

– Et la chance de milord Sylvan, vous ne la comptez donc pour rien, mon colonel ? interrompit Panchot.

– Ma foi ! répliqua Lord Hatkins, je crois que la chance et moi, nous commençons à nous brouiller.

Au moment de la sieste, alors que la chaleur était accablante et que l'agitation du camp se calmait, les sentinelles qui gardaient les prisonniers furent remplacées par trois Touaregs. Ceux-ci s'accroupirent à l'ombre de la tente et ne tardèrent pas à être plongés dans cette somnolence qui est l'intermédiaire entre le sommeil et la veille. Cependant, l'un deux levait quelquefois la tête et jetait à la dérobée un regard sur ses deux compagnons. Le colonel Tombelène finit par remarquer cette action insignifiante en elle-même, mais qui prenait, en ce moment, des proportions d'une gravité exceptionnelle. Il observa encore et il tressaillit. Il venait de reconnaître Amar ben Hamis toujours caché sous son litham et ayant, plus que jamais, les allures d'un vrai brigand du désert. Il fit un signe d'intelligence, mais un geste du khébir l'engagea à la plus grande circonspection. Bientôt les deux autres

sentinelles cédèrent à la chaleur, et leurs têtes branlantes, leurs yeux clos, leurs ronflements sourds et monotones prouvèrent qu'elles étaient parties pour le pays des songes, qu'elles oubliaient complètement la terre. Alors Amar ben Hamis se mit à chantonner en arabe d'une voix étouffée et sur ce ton traînard et nasillard qui caractérise si bien la « manière » des trouvères orientaux.

– O mon seigneur ! disait-il, écoute et ne perds aucune de mes paroles. Ce que je ne puis dire, je puis le chanter. Les sentinelles qui vous gardent avec moi ne comprennent pas l'arabe. Écoute mon chant, écoute toujours et ne réponds rien. Ne me regarde même pas ; tes yeux trahiraient tes pensées… Silence !… un Targui se remue… il va nous épier… Non, ce n'est rien… Il remue encore… Ah ! le chien… Si les djins pouvaient l'emporter en enfer !…

Un Targui chatouillé, sans doute, par quelque brin laineux de son litham se frotta le nez, éternua et se rendormit.

– O mon seigneur, écoute toujours mon chant, continua le khébir, et grave dans ta mémoire chacune de mes paroles. Vois-tu là-bas, vers l'Est, à une lieue d'ici, vois-tu ces trois palmiers isolés qui déploient leurs palmes verdoyantes au-dessus d'une butte sablonneuse ?… C'est là qu'il faut aller, c'est là qu'il faut fuir, c'est là qu'est le salut. Écoute toujours, écoute mon chant d'espérance… Les Snoussi se réuniront la nuit prochaine pour statuer sur votre sort et pour recevoir les communications importantes que je leur ai promises… Depuis que j'ai tué Hamera, ils croient que les chefs m'ont donné des pouvoirs extraordinaires, ils croient que je dois remplacer Hamera dans l'œuvre de vengeance… Ne vous effrayez pas… Allah n'a point encore marqué la fin de vos jours.

L'autre Targui, gêné probablement par une fausse position, se retourna. Il s'éveilla même à demi, jeta un regard oblique sur les prisonniers, et ne voyant rien d'insolite, il se rendormit tranquillement. Amar ben Hamis, qui avait interrompu sa psalmodie, la reprit aussitôt.

– O mes amis, l'oasis, notre belle oasis fleurit et se pare pour vous recevoir… Écoutez mes instructions, suivez mes recommandations et vous serez libres avant la nuit… Ce soir, on viendra vous prendre pour vous exposer aux insultes et à la risée des voilés. Chacun de vous sera hissé sur un mahari… Vos mains seront libres, mais vos jambes seront solidement liées aux flancs de l'animal… Les mahara seront attachés l'un à la suite de l'autre afin de prévenir toute tentative d'évasion… Un Targui (ce sera probablement moi) vous précédera, un autre vous suivra, et vous serez promenés dans le camp pour être bafoués, outragés… Ne répondez rien à ces bandits… Lorsque nous nous trouverons du côté des palmiers, je romprai les attaches des mahara… Fuyez alors, fuyez, fuyez ; excitez les animaux de la voix et du geste… Lorsque les voilés songeront à vous poursuivre, nous serons loin…

Une sentinelle toussa et interrompit le chant. Après deux à trois minutes d'attente, Amar ben Hamis recommença :

– O mes amis, ô mes frères, poussez vos mahara vers les palmiers que vous apercevez vers le *cherk* (l'Est), là est la liberté !… Ne déviez pas de votre route quoi qu'il advienne. Mon mahari portera des poignards, des sabres, des lances, des pistolets, et j'armerai vos bras… Élevez vos courages ce soir, car demain il serait trop tard. Demain, d'autres Touaregs viennent au camp pour se rassasier de votre sang et marcher ensuite sur Franceville… O mon seigneur, si tu m'as bien compris, porte la main droite au front, et préviens nos amis de se tenir prêts pour la délivrance…

Le colonel fit le geste demandé par le khébir et se concerta immédiatement avec ses compagnons.

Selon une expression d'Arsène Panchot, « il n'y avait pas à choisir » ; tous les prisonniers résolurent de suivre les prescriptions *chantées* d'Amar ben Hamis et de tout risquer pour sauver leur vie. Calculant les chances de salut qu'ils avaient et celles qui pouvaient survenir, ils les trouvèrent plus fortes que la somme des dangers à affronter et attendirent patiemment le soir.

Quand le soleil eut gagné les confins de l'horizon, les Touaregs s'agitèrent et se pressèrent autour des prisonniers. Le programme annoncé dans le chant d'Amar ben Hamis s'exécuta ponctuellement. Six mahara de grande taille furent amenés. On obligea les Européens à se hisser sur les *rahhala* (selles en bois) et on lia leurs jambes par des lanières de cuir passant sous le ventre des animaux. Précédés d'un Targui et suivis d'un autre, les captifs furent promenés dans le camp avec une lenteur calculée, et exposés à toutes sortes d'avanies. Les invectives les plus injurieuses, les insultes les plus grossières, les menaces les plus terribles leur furent prodiguées. Des femmes venues de quelque tribu voisine d'Assiou, véritables mégères excitées par un fanatisme et une haine aveugles, se montraient plus animées que les hommes et s'oubliaient parfois jusqu'à jeter des cailloux et des poignées de sable à la figure des prisonniers. Ce supplice épouvantable, cet abus de la force brutale contre des êtres désarmés dura environ une heure. Enfin les mahara furent conduits vers le côté oriental du camp et un peu en dehors du front de bandière. La foule affluait toujours et s'enivrait de son tapage, de sa colère, de ses cris étourdissants, et demandait la faveur de lapider les infidèles.

Effrayés de ce tumulte les mahara devinrent quelque peu rétifs, se groupèrent et finirent par mêler les longes qui les retenaient l'un à l'autre. Le Targui qui précédait le cortège se retourna alors et eut l'air de rétablir l'ordre, mais son poignard affilé coupait prestement les longes et rendait chaque animal maître de son allure. Quand cette opération fut terminée, le Targui poussa sa monture en avant et s'écria :

Les prisonniers.

– Suivez-moi !… Aux palmiers ! aux palmiers ! Tous les mahara s'élancèrent sur les traces de celui que montait Amar ben Hamis qui, fatigué de son déguisement, envoyait à tous les diables le litham cachant son visage. On entendit une rumeur immense, un grondement furieux, un hurlement de rage pareils aux mugissements d'une mer agitée ; mais les mahara couraient, couraient avec une extrême rapidité et mettaient les fugitifs à l'abri des projectiles. Seul, le Targui chargé de la garde des prisonniers avec le khébir essaya de les poursuivre et excita son mahari. Pendant un instant, il galopa à côté de Francis Blaimont. Celui-ci se pencha, le saisit au cou de ses mains de fer et l'enleva avec autant de facilité que s'il n'eût pesé qu'une dizaine de kilogrammes.

– Ah ! coquin, dit-il, tu paieras pour tes compagnons les outrages dont vous nous avez abreuvés.

Blaimont étrangla le Targhui.

Sans arrêter sa course, Blaimont étrangla le Targui, lui broya presque la gorge de ses doigts nerveux et le rejeta inanimé sur le sol. Le mahari de ce pauvre diable suivit ses congénères comme un véritable mouton de Panurge. Tout en avançant vers les palmiers, Amar ben Hamis allégeait sa monture de toutes les armes qu'il avait pu rassembler et les distribuait aux Européens. Bientôt, ceux-ci eurent à leur disposition des sabres, des poignards, des pistolets et deux lances. Pour la première fois, depuis longtemps, leurs regards rayonnèrent et un sourire dérida leurs visages assombris et humiliés.

– Et maintenant, qu'ils y viennent, s'écria Panchot, nous sommes en mesure de soutenir une conversation animée et nous pouvons larder la peau à ceux qui s'approcheront pour causer.

Arrivés aux palmiers désignés par le « chant » du khébir comme un lieu où toute crainte devait disparaître, les fugitifs s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux. Ils virent qu'une grande agitation régnait dans le camp des Touaregs, ils distinguèrent des mahara prêts à s'élancer dans la plaine… Amar ben Hamis fouillait l'espace de ses yeux perçants, et, pendant quelques secondes il parut inquiet. Une pâleur fugitive passa sur son visage bronzé.

– Eh bien ? demanda le colonel Tombelène.

– Seigneur, répondit Amar, mes précautions étaient pourtant bien prises…

Le vaillant khébir n'acheva pas sa phrase. Il redressa la tête avec orgueil et s'écria joyeusement :

– En avant ! en avant !… nous sommes sauvés !

Les mahara reprirent leur course effrénée et presque fantastique. Leurs pieds spongieux effleuraient le sol plutôt qu'ils ne le touchaient, et certainement, si les Européens n'eussent encore été attachés par les jambes, quelqu'un d'entre eux aurait vidé les arçons. Bientôt, la petite troupe distingua une caravane qui s'avançait au milieu d'un nuage de poussière.

– Qu'est-ce encore que cela ? demanda Gib Rock.

– En avant ! en avant ! répondit Amar en talonnant sa monture.

– Mais enfin, interrompit Lord Hatkins d'une voix essoufflée, faut-il que nous sachions si nous allons vers des amis ou des ennemis.

– Khébir, réponds, ajouta le colonel.

– Ne craignez rien, répliqua Amar ben Hamis ; c'est le seigneur Charles Guérande qui vient à notre aide.

Charles Guérande ! Ce nom fit l'effet d'un talisman. Les fugitifs le saluèrent d'un formidable hurrah et excitèrent encore les mahara pour les forcer de prendre une allure plus rapide. En quelques minutes, ils se trouvèrent auprès de la caravane qui les accueillit par des vivats enthousiastes et de frénétiques applaudissements. Ils reconnurent alors les gens de Franceville qui avaient fui devant les Touaregs.

– Nous ne sommes pas des lâches, disaient ceux-ci ; nous avons été surpris lorsque le sommeil nous laissait faibles et désarmés, mais nous accourions pour vous délivrer.

Charles Guérande se présenta. Il était couvert de poussière et paraissait exténué de fatigue. Il fut salué avec tous les transports d'une joie bruyante, expansive, reconnaissante.

– Charles, dit le colonel Tombelène en lui serrant la main, je saurai me rappeler votre dévouement et vos services.

– Mon colonel, répondit le jeune officier, mon dévouement vous est acquis, vous ne l'ignorez pas, mais je ne dois pas m'attribuer le mérite d'une action dans laquelle je n'ai joué qu'un rôle secondaire. Vos remerciements et votre reconnaissance s'adresseront mieux à votre vaillant khébir qu'à moi.

– À vous deux, mon ami. Je n'oublierai jamais l'admirable conduite d'Amar ben Hamis ; mais si vous n'étiez pas là pour nous protéger, ne serions-nous pas à la merci des Touaregs ?…

– Mon colonel, je suis ici par l'ordre d'Amar. C'est lui, lui seul qui a assuré le succès de votre fuite par des mesures savamment combinées.

– Mais Amar était avec nous au camp des Touaregs.

– Le khébir était partout où il espérait vous être utile, mon colonel.

– Après notre déroute, j'allais me joindre à vous lorsqu'Amar ben Hamis mit un litham sur mon visage et m'entraîna en me disant : – « Crois-tu qu'il n'y ait pas assez de victimes ? Sauvons-nous. Si nous réussissons à conserver notre liberté, nous rendrons des services aux survivants de notre défaite. » Les Francevilliens fuyaient éperdus, les uns à pied, les autres avec leurs chameaux. Après une course qui dura près de trois heures, le khébir et moi, nous ralliâmes les fuyards. Nous étions une cinquantaine d'hommes assez bien équipés. Le commandement de la nouvelle « armée » me fut donné et Amar disparut en me disant d'attendre ses instructions. Dans la soirée, je reçus l'ordre de reculer à deux journées de marche afin de ne pas donner l'éveil aux Touaregs de notre voisinage. Nous campâmes dans un redir desséché, et là, le khébir m'expédia des émissaires, sept ou huit Francevilliens déguisés en Touaregs. Il m'envoya ensuite des armes, des munitions et des vivres qui, joints à ce que nous possédions, nous permettaient d'attendre les éventualités.

– Mon brave khéhir ! dit le colonel tout ému.

– Hier, continua Charles Guérande, j'ai reçu l'ordre d'avancer vers le campement des Touaregs et de faire diligence pour me trouver le lendemain, avant six heures du soir, auprès de trois palmiers que je connaissais déjà pour m'être assis sous leur feuillage afin de me concerter avec Amar pendant notre débandade. Il m'était enjoint de mener tous mes hommes, de me préparer à lutter contre un ennemi supérieur en nombre et de résister jusqu'à la dernière extrémité. J'étais également prévenu que si vous ne parveniez pas jusqu'à nous, il me fallait attaquer les Touaregs à la pointe du jour et tout hasarder pour vous délivrer. Vous le voyez, je suis exact au rendez-vous assigné par le khéhir, et si je n'ai pas atteint les palmiers, c'est parce que vous étiez libres un peu avant l'heure convenue.

– Quand on obéit avec autant d'à-propos et d'intelligence que vous le faites, mon cher lieutenant, on est digne de commander. Un jour, vous serez l'un des chefs les plus brillants de la nouvelle armée française… et je souhaite que ma prophétie s'accomplisse le plus tôt possible.

– Je vous remercie, mon colonel, et je vous prie de reprendre l'autorité dont je suis momentanément investi. Depuis avant-hier matin, je suis debout et n'ai pris une seule minute de repos. Pendant que mes hommes dormaient, je veillais, ne voulant pas être surpris une seconde fois.

– Allez, mon ami, allez. Dès à présent, je prends toutes vos charges et m'estime heureux de vous soulager un peu.

Le khébir et Panchot survinrent.

– Il ne s'agit pas de s'amuser « à la moutarde », dit ce dernier en son langage sans-gêne, les Touaregs nous arrivent dessus. Je n'ai pas l'envie de me laisser repincer par eux. Que faut-il faire, mon colonel ?

– Se défendre.

– Se défendre et reculer, ajouta Amar.

– De quoi ! reculer ! fit Panchot.

– Ce soir, répliqua le khébir, l'attaque des Touaregs ne sera pas sérieuse : ils tirailleront pour nous inquiéter et nous lasser, car ils attendent des renforts demain… À deux heures de marche d'ici, je sais un endroit où nous serons en sûreté. C'est un petit plateau sur lequel nous pouvons facilement nous réfugier et braver nos ennemis, fussent-ils vingt fois plus nombreux que nous.

– Eh bien ! reculons, dit le colonel Tombelène.

Les Européens tranchèrent les liens qui retenaient leurs jambes aux flancs des mahara et reprirent leurs fonctions de « chefs de sections ». Chacun d'eux eut sous son commandement immédiat sept ou huit hommes pourvus de bonnes armes et de bonnes munitions. Charles Guérande s'installa tant bien que mal sur le bât d'un chameau de transport, recommanda à deux Francevilliens de veiller sur lui et s'endormit comme un bienheureux.

Rangée en bataille et guidée par Amar ben Hamis, la caravane rebroussa chemin.

Les Touaregs la suivirent, mais soit qu'ils ne fussent pas assez nombreux, soit que la précipitation du départ ne leur eût point permis de prendre toutes leurs précautions pour une attaque en

règle, ils semblaient hésitants dans la poursuite et se tenaient à une grande distance. Il est vrai que les Francevilliens les empêchaient d'approcher et faisaient pleuvoir sur eux une grêle de balles aussitôt qu'ils manifestaient l'intention d'avancer un peu trop.

La nuit répandit ses ombres sur la terre, et la retraite de la caravane s'effectua plus librement, ou du moins, avec plus de sécurité. Enfin, elle atteignit le plateau sur lequel elle devait camper. C'était une sorte d'îlot rocheux dans une mer de sable, ou mieux, une redoute informe aux abords abrupts et que dix hommes déterminés pouvaient avantageusement défendre contre cent assaillants. Amar ben Hamis, Charles Guérande un peu reposé, le colonel Tombelène désignèrent eux-mêmes l'emplacement des postes de surveillance, placèrent les sentinelles et prirent toutes précautions pour se mettre à l'abri d'une surprise.

Pour la première fois, depuis le jour de leur captivité, pour la première fois, les Européens goûtèrent ce repos fortifiant que donne un sommeil exempt de rêves sinistres. Ils étaient libres ! Libres de respirer à pleins poumons l'air rafraîchi du soir, libres de circuler à leur aise, libres de se mouvoir sans éveiller les soupçons de gardiens méfiants et cruels ! Et la roche dure sur laquelle ils s'étendaient leur paraissait plus douce qu'un moelleux matelas, et la voûte étoilée du ciel leur paraissait plus splendide que le dais somptueux de n'importe quel lit d'apparat. Ce n'est pas eux, certainement, qui eussent songé à se plaindre, comme le sybarite légendaire, d'être incommodés par les plis d'une feuille de rose. Panchot s'étirait avec une volupté féline et déclarait même que les aspérités de la roche lui « chatouillaient » agréablement les côtes.

La nuit se passa tranquillement et rien ne troubla le silence majestueux du désert, sauf les cris d'éveil des sentinelles. Lorsque le matin ramena l'aube aux reflets de feu, les Francevilliens se virent cernés de toutes parts. Au nombre de quatre à cinq cents et échelonnés par groupes, les Touaregs entouraient le plateau et vociféraient des menaces. Cependant,

ils étaient assez prudents pour se tenir hors de la portée des armes à feu. Amar ben Hamis examina leurs allées et venues et fronça le sourcil.

– Les voilés ont reçu des renforts. dit-il.

– Que vont-ils faire ? demanda le colonel.

– Rien encore.

– Et nous ?

– Attendons.

– Pouvons-nous attendre ?

– Oui ; notre position est inexpugnable et les voilés ne parviendront pas à nous déloger.

– Et lorsque nous n'aurons plus de vivres ?…

– Je pense à cela, seigneur. Il nous reste de l'eau pour deux jours ; les voilés connaissent notre pénurie, et ils espèrent que la soif nous mettra à leur merci.

– Existe-t-il quelque chance de s'échapper ?… Pour moi, je préfère mourir plutôt que de retomber entre les mains de ces bandits.

– Tout espoir n'est pas perdu.

Et se tournant vers Charles Guérande, le khébir demanda :

– Tous mes ordres ont-ils été exécutés ?

– Tous, répliqua le jeune officier.

– As-tu expédié des messagers à Franceville ?

– J'en ai envoyé quatre.

– À la fois ?

– Non, l'un après l'autre.

– Très bien. Allah ne nous a point abandonnés ; des secours nous viendront de Franceville. Il faudra rationner l'eau et n'en distribuer à chacun de nos hommes et à nous-mêmes que la quantité indispensable aux besoins de la vie. Si nous tenons cinq à six jours en ce lieu, nous serons sauvés.

Les conseils d'Amar ben Hamis, ou mieux, ses ordres furent ponctuellement exécutés. Toutes les outres qui contenaient encore de l'eau furent rassemblées et déposées sous une tente pour les soustraire à l'ardeur du soleil et empêcher l'évaporation. Lord Hatkins et Gib Roek durent se dévouer pour garder le

précieux liquide et le distribuer avec parcimonie à l'heure des repas.

Mais la caravane n'eut pas à endurer les souffrances de la soif, ces terribles souffrances que les Sahariens, même les plus sobres et les plus endurcis, appréhendent lorsqu'ils traversent leurs brûlantes solitudes. Après le repas du matin, repas tout spartiate composé de débris de galettes, de viande de chameau desséchée et de quelques gorgées d'eau tiède et saumâtre, les Francevilliens remarquèrent une animation dans le camp des Touaregs.

– Des guerriers montés sur leurs rapides mahara couraient dans la plaine, s'arrêtaient devant les tentes, échangeaient quelques mots et repartaient pour recommencer un peu plus loin la même manœuvre.

– Nous allons être attaqués, dit Amar.

– Attaqués ! Et par qui ! demanda le colonel.

– Nous le saurons bientôt.

En ce moment, Francis Blaimont signala une caravane qui surgissait au sommet de quelques mamelons situés à l'Est. Cent hommes au moins la composaient, et les chameaux qui la desservaient pouvaient être évalués au double de ce nombre. Une incertitude effrayante s'empara des assiégés et les jeta dans une prostration, qui, fort heureusement ; ne fut que passagère. Tacitement, sans échanger un seul mot, ils se regardèrent avec la sombre énergie du désespoir, résolurent de se faire tuer jusqu'au dernier et de vendre chèrement leur vie.

Soudain, ils poussèrent un cri d'allégresse qui retentit joyeusement en se répercutant dans le désert. La caravane avançait toujours, et pour mieux se faire reconnaître, un de ses conducteurs déployait au soleil resplendissant le drapeau de la France.

Selon la coutume des enfants de la vieille Angleterre lorsque l'enthousiasme les excite, Lord Hatkins et Gib Rock répondirent aux acclamations de leurs compagnons par trois hurrahs formidables pareils à des rugissements de lion. Tous les Francevilliens saluèrent de leurs vivats ce lambeau de toile qui leur rappelait l'oasis, c'est-à-dire la patrie d'adoption.

Quelque peu surpris, les Touaregs se portèrent pèle-mèle au-devant de la caravane pour lui barrer le passage, mais ils furent accueillis par plusieurs feux de peloton parfaitement exécutés qui arrêtèrent leur élan. La discipline triompha du nombre.

– Alors ils reculèrent et commirent la maladresse et se replier vers le plateau qui servait de refuge à leurs prisonniers de la veille et aux hommes conduits par Charles Guérande. Le colonel Tombelène qui épiait leurs mouvements, résolut de profiter de cette faute. Il ordonna de tirer « à volonté » et recommanda surtout de bien viser. Pris entre deux feux, affolés par une fusillade bien nourrie, les Touaregs se dispersèrent à droite et à gauche, en laissant une vingtaine. de morts sur le sol.

– En avant ! en avant ! cria le colonel Tombelène en désignant le drapeau français qui ondulait au milieu des fumées de la poudre.

– En avant ! répétèrent tous les assiégés.

Et Européens et Francevilliens descendirent les pentes escarpées du plateau en poussant devant eux les quelques chameaux qui portaient leurs provisions et leurs munitions. Ils tenaient à ne rien laisser aux mains des ennemis, rien qui pût leur servir de trophée et leur permettre de s'attribuer la victoire, car dans le Sahara, la guerre étant toujours entreprise pour la razzia, la plus grande partie de la gloire est réservée au parti qui emporte le plus de butin, fût-il rudement corrigé et même forcé de fuir.

La petite troupe rejoignit la caravane qui continuait de tirailler afin de tenir les voilés à une distance respectueuse. Elle fut reçue par une clameur éclatante et mille démonstrations d'amitié. Le colonel et ses compagnons eurent presque les honneurs d'une enthousiaste ovation, tant les nouveaux venus étaient heureux de les revoir et de contribuer à leur délivrance.

– Merci, merci, mes amis, dit le colonel tout ému en distribuant de chaleureuses poignées de main, vos cœurs sont reconnaissants et vos âmes sont vaillantes ; merci de votre dévouement.

– Nous sommes à toi, ne cessaient de crier les Francevilliens ; notre sang et notre vie t'appartiennent.

– Répondez-moi, reprit le colonel, et apprenez-moi qui vous a conduits jusqu'ici et qui vous commande.

– Eh pardieu ! c'est moi dit une voix un peu traînarde.

– Monsieur Fabrin !…

– Ma foi, oui, ajouta l'agent voyer en souriant et en essuyant son visage noir de poudre, j'ai empiété sur les attributions du capitaine Roumois. Je ne suis pas encore un foudre de guerre… Mais ça viendra peut-être.

– Vous êtes l'un de nos sauveurs, voilà ce que je sais…

Et le colonel se précipita dans les bras de Paul Fabrin. Un hurrah frénétique poussé par cent cinquante poitrines acclama le modeste « agent voyer », Blaimont, Lord Sylvan, Raoul, Gib Rock, Panchot se saisirent de lui, l'enlevèrent à force de bras et voulurent le promener triomphalement au milieu des Francevilliens qu'il avait conduits au' combat.

– Allons, descendez-moi, cria Fabrin en se débattant ; je ne suis pas chef mérovingien pour être élevé sur le pavois. Si les honneurs ne me font point tourner la tête, ils l'exposent singulièrement aux coups des Touaregs… Descendez-moi, ou sinon je vais servir de point de mire à tous les coquins que nous venons de balayer. J'ai la faiblesse de tenir à ma peau et non aux apothéoses et aux triomphes.

– Possible, dit Panchot en aidant Fabrin à mettre pied à terre, mais vous tenez si peu à votre peau que vous l'exposeriez dix, vingt, cent fois, s'il fallait nous sauver de quelque péril. Avec votre air de « sainte nitouche », monsieur Fabrin, vous êtes plus brave qu'aucun de nous… et cré nom d'un pétard ! je m'y connais…

VIII. Les idées de Paul Fabrin

« J'ai des idées dont je vous entretiendrai et que je mettrai en pratique en temps opportun », avait dit Paul Fabrin au capitaine Roumois lorsque le colonel Tombelène préparait l'expédition destinée à secourir les survivants de la mission Flatters. Et le prudent agent voyer s'était empressé de conformer sa conduite aux paroles prononcées. Ne recevant aucune nouvelle du colonel et de sa troupe, vivant dans une complète ignorance des événements accomplis, inquiet d'un silence qui se prolongeait, il éprouva certaines appréhensions qu'il ne communiqua à personne, afin de ne pas affliger Mme Tombelène, Blanche et Sada. L~s jours succédèrent aux jours et pas un messager ne vint à Franceville. Alors il redouta une catastrophe.

– Mon ami, dit-il à Roumois, il nous faut délibérer sur une affaire des plus importantes.

– Y pensez-vous ! s'écria le formaliste capitaine ; nous est-il permis de tenir conseil lorsque nos compagnons sont absents ? Parfaitement, répliqua Fabrin, puisque nous les remplaçons.

– C'est par Dieu vrai.

– Du reste, il ne s'agit pas de nous, mais des autres. Entre les puits d'Assiou et Franceville, continua Fabrin, la distance peut être franchie en sept à huit jours, et je suis étonné que le colonel ne soit pas de retour, ou du moins, qu'il n'ait expédié quelques courriers pour nous informer de sa campagne. Ou bien il est cerné et il lui est impossible d'établir des communications avec nous, ou bien il a partagé le sort du colonel Flatters.

– Ah ! taisez-vous, monsieur Fabrin, interrompit Roumois en frémissant.

– Toutes les suppositions, même les plus fâcheuses, sont permises, ajouta l'agent voyer, mais nous serions bien lâches et bien criminels si nous ne tentions pas de savoir ce que sont devenus nos camarades pour les secourir… s'il en est temps encore.

– Que faut-il faire ? Parlez, mon cher monsieur Fabrin. Vous avez une tête bien organisée, vous, et votre esprit nous a toujours dominés. Commandez et je vous obéirai aveuglément.

– Du sang-froid, capitaine ; parlons peu et agissons promptement.

– Je suis à votre disposition.

– Combien avez-vous d'hommes capables de combattre et de supporter les fatigues d'un long voyage.

– Trois à quatre cents environ. Et je vous assure qu'ils ne sont pas des maladroits, car ils ont été dressés par Arsène Panchot et par moi.

– Très bien. Tenez-en une centaine à ma disposition pour demain.

Vous les équiperez et les approvisionnerez au mieux, vous leur annoncerez qu'ils sont placés sous mon commandement immédiat et que j'exige d'eux une obéissance passive.

– Quels sont vos projets ? – Un instant, capitaine… Vous ferez préparer un convoi de deux èents chameaux. J'entends organiser une colonne légère prête à tous événements, prête à profiter de toutes les occasions qui peuvent seconder mes desseins.

– Ce soir même, monsieur Fabrin, vos hommes et vos chameaux seront prêts. Maintenant, communiquez-moi vos intentions.

– Avec cette petite colonne, je vais aller vers les puits d'Assiou pour savoir ce que sont devenus nos camarades. Je n'avancerai qu'avec la plus grande circonspection et ferai en sorte d'être constamment en communication avec Franceville, c'est-à-dire avec vous, mon cher capitaine, avec vous de qui j'attends un appui efficace. Il est essentiel que je puisse être ravitaillé facilement, et que je puisse battre en retraite sans être tourné par un ennemi supérieur en nombre.

– Ceci est une bonne tactique.

– Tant que je ne serai qu'à trois ou quatre jours de marche de Franceville, je pense que je n'aurai rien à craindre et qu'il nous sera facile de correspondre. À cet effet, je vous expédierai deux courriers par jour ; 'vous en ferez autant de votre côté ; en

prenant ces précautions, nous n'aurons à redouter aucune surprise.

– C'est aussi mon avis.

– Lorsque j'avancerai, vous entrerez en campagne à votre tour, capitaine, et vous vous tiendrez à quelques journées de marche de ma colonne afin de pouvoir me seconder si je vous appelle, afin de pou\ voir me protéger si je me replie. Vous veillerez surtout à ce que nos communications restent toujours établies avec Franceville. De cette dernière condition dépend tout le succès de mon entreprise.

– Alors, il faudra que j'organise un nouveau « corps d'armée » dont je prendrai le commandement.

– Oui.

– Qui gardera Franceville ?

– J'ai songé à cela. Vous armerez tous les hommes valides et invalides qui resteront ici et vous leur recommanderez de veiller avec vigilance. Derrière les murailles que nous avons élevées, ils sont à peu près invincibles, et je suis persuadé qu'ils n'auront à redouter aucune attaque. Ils devront s'occuper de convoyer les vivres et l'eau qui nous seront nécessaires si nous n'en trouvons" pas. M'avez-vous bien compris, capitaine ?

– Mais qui commandera l'oasis pendant que nous seront absents ?

– Mme Tombelène.

– Comment ? Vous voulez investir une femme des fonctions de général en chef.

– Pourquoi pas ? Quelques femmes ont mieux administré que des législateurs et mieux combattu que des guerriers de profession. Mme Tombelène est une femme de tête, capable de tous les héroïsmes parce qu'elle a constamment vécu dans la pratique de toutes les vertus. Pour quelque temps, elle changera son rôle de Cornélie en celui de Sémiramis… et probablement, nous n'aurons pas à nous repentir de notre choix.

– Prenez toutes les dispositions que vous jugerez utile au succès de votre expédition, répliqua Roumois, nous ferons tous nos efforts pour vous seconder.

– C'est tout ce que je demande, conclut Fabrin.

L'agent voyer n'attendit pas longtemps pour mettre ses projets à exécution. Il partit le lendemain à la tête de cent hommes et de deux cents chameaux et se dirigea vers les puits d'Assiou. Après quatre jours de marche, il eut le bonheur de rencontrer un courrier que Charles Guérande expédiait à Franceville. C'était le Chambi blessé qui avait guidé la caravane du colonel Tombelène. En quelques mots, il fut mis au courant des événements et apprit la défaite et la captivité de ses compagnons.

Paul Fabrin n'était pas un de ces hommes qui se laissent facilement abattre et qui perdent l'esprit lorsqu'une mauvaise nouvelle leur est annoncée. En face d'un péril connu ou inconnu, ses admirables facultés semblaient doubler de puissance, et sa fermeté réservée et prudente s'augmentait d'une audace prompte et décisive. Il résolut de se porter immédiatement au secours des prisonniers et expédia trois courriers au capitaine Roumois avec les instructions suivantes :

« Je suis sur la trace de nos amis. Rassurez Mme Tombelène et Blanche. Rien de fâcheux n'est survenu. Je pars ce soir pour les puits d'Assiou. Remettez le commandement de l'oasis à Mme Tombelène et entrez en campagne avec cent à cent cinquante hommes. Les courriers que je vous envoie vous serviront de guides. Vous trouverez de l'eau aux divers endroits que j'indique sur l'itinéraire que vous aurez à suivre. Chargez-vous de vivres frais pour vous et pour moi. Quoi qu'il advienne, maintenez toujours vos communications avec Franceville. Demain, je vous transmettrai de nouvelles instructions. »

Et sans attendre de réponse, Fabrin rassembla ses hommes, leur raconta ce qu'il savait, les anima de sa colère et de sa haine, promit des châtiments sévères aux lâches et aux indisciplinés, des récompenses aux braves, et partit. Guidé par le Chambi qu'il s'était bien gardé d'expédier à Franceville, l'agent voyer surmena les bêtes de somme, doubla les étapes, avança avec une extrême diligence et il arriva à temps pour secourir et sauver ses camarades et tous les braves gens que l'habileté d'Amar ben

Hamis et la constance de Charles Guérande avaient maintenus dans le devoir.

IX. Roumois

Plus rassurés et plus confiants, les Européens tinrent conseil pour examiner ce qu'il leur restait à faire. Certainement, ils pouvaient brayer les ennemis et leur infliger peut-être une sévère leçon, mais ceux-ci avaient avantage à ne pas livrer de combat. Le colonel Tombelène et Fabrin résolurent de battre en retraite et de gagner Franceville le plus tôt possible en se dirigeant vers le campement que devait occuper le capitaine Roumois.

Immédiatement, la colonne francevillienne fit volte-face et s'éloigna du champ de bataille. Les Touaregs s'élancèrent sur ses traces, mais ils mirent une sourdine à leur jactance et n'opérèrent la poursuite qu'en se tenant à bonne distance. Attendaient-ils de nouveaux renforts, ou bien comptaient-ils reprendre leurs avantages par une nouvelle surprise ? Leurs calculs furent déjoués par la prudence, la discipline, le courage de nos héros. Pendant les quatre journées que dura le mouvement de retraite, il ne fut échangé que de rares fusillades, et les Touaregs ne tentèrent aucun de ces audacieux coups de main qui, en rase campagne, leur réussissent presque toujours.

Enfin, on arriva au campement du capitaine Roumois. Celui-ci avait admirablement choisi sa position au milieu d'une plaine où l'on remarquait deux puits en piteux état, mais donnant pourtant une assez forte quantité d'eau. Il accueillit ses collègues avec les transports de l'amitié la plus vive, et les fit saluer d'une triple salve par ses hommes rangés en bataille. Puis, satisfait d'avoir dignement rendu les honneurs à ses amis, il les pressa de questions, leur demanda s'ils ramenaient quelques survivants de la mission Flatters, et s'ils avaient à leur actif de nombreuses et belles actions.

– Tenez, capitaine, dit Blaimont en désignant dans le lointain quelques Touaregs qui s'acharnaient à la poursuite et commençaient à se montrer ; voilà ceux que nous ramenons.

– Eh ! par ma foi ! ce sont des Touaregs.

– En effet, capitaine.

– Que veulent-ils ?

– Pas grand'chose : nos têtes d'abord, nos biens ensuite.

Alors, on raconta succinctement à Roumois les péripéties par lesquelles avait passé l'expédition placée sous le commandement du colonel Tombelène. Le brave capitaine se sentit tout troublé et détourna la tête pour cacher son émotion. Quand il sut la part qu'avait prise son neveu à la délivrance des prisonniers, il lui serra la main avec effusion et lui dit :

– Ah ! coquin, que tu as bien fait de venir nous trouver.

Puis, selon son habitude quand il était vivement animé, il se gratta le bout du nez avec fureur, éclata comme une bombe et se répandit en invectives violentes contre les Touaregs, contre cette engeance maudite qu'il fallait s'empresser de châtier vertement.

– Nous y songerons plus tard, dit Fabrin ; pour le moment, reposons-nous et réconfortons nos estomacs.

Le campement du capitaine Roumois était approvisionné comme un véritable pays de Cocagne en miniature. Outre les vivres qu'il avait apportés pour la consommation de son « armée » et celle de Paul Fabrin, il avait été ravitaillé à deux reprises par les soins de Mme Tombelène. Le matin même, un convoi était arrivé avec des provisions fraîches, des galettes à peine durcies, des légumes et des fruits conservés, de la viande fumée et desséchée, etc. Aussi, les hommes éprouvés par des jeûnes forcés, amaigris par la fatigue et les privations, purent réparer leurs forces en ingurgitant un solide repas. Gib Rock fit une terrible brèche aux vivres qu'on lui présenta et déclara, en savourant une timbale de café arrosé de quelques gouttes de rhum, qu'une légion de voilés ne l'effraierait pas, maintenant qu'il s'était donné « du cœur ».

Afin d'éviter toute surprise pendant la nuit, le colonel Tombelène fit exécuter quelques travaux de terrassement, plaça les chameaux et les bagages au centre du camp, établit des grand'gardes reliées les unes aux autres par un cordon de sentinelles ayant les plus sévères consignes.

Les Touaregs reconnurent, sans doute, l'efficacité de ces précautions, car ils ne donnèrent point signe de vie tant que les ténèbres couvrirent le désert. Au matin, ils s'agitèrent, se rapprochèrent un peu et manifestèrent quelques intentions belliqueuses. Leur nombre s'était augmenté au point de former un véritable bataillon qu'Amar ben Hamis évalua de sept à huit cents hommes.

– Voyons, dit Panchot, est-ce que nous allons nous laisser mécaniser longtemps par ces va-nu-pieds ?

– Patience ! patience ! fit Paul Fabrin ; ne compromettons pas le bon ordre de notre retraite par quelque coup de tête qui nous ferait perdre les avantages recueillis jusqu'ici.

– Oui, ajouta le colonel, il est plus sage de continuer notre mouvement rétrograde.

– Mais les Touaregs vont nous suivre jusqu'à l'oasis, dit Roumois.

– Ah ! s'ils pouvaient commettre cette imprudence, continua le colonel, nous vengerions nos morts, ceux de la mission Flatters, et nous ferions chèrement expier les avanies que nous avons été obligés de supporter.

Le camp fut levé vers six heures du matin, et la colonne francevillienne, flanquée par de nombreux tirailleurs, se remit en marche. À peine avait-elle franchi deux kilomètres, que les Touaregs l'attaquèrent furieusement et se ruèrent sur elle en proférant des cris de mort. Sans perdre de temps, le colonel Tombelène rassembla tous les hommes qui n'étaient point spécialement affectés à la garde du convoi, les força de mettre pied à terre, les rangea en bataille sur deux rangs et ordonna de commencer le feu. Les Touaregs comprirent qu'il fallait renverser cette muraille vivante pour se rendre maîtres du champ de bataille et du butin qu'ils convoitaient ; ils s'élancèrent sur elle avec impétuosité, mais sans ordre. Les mahara soulevaient d'épais nuages de poussière, se bousculaient, se poussaient, s'entravaient et s'abattaient, soit qu'ils fussent touchés par une balle ennemie, soit qu'il leur arrivât de butter contre quelque cadavre. Les Francevilliens continuaient à tirer sans se troubler,

et la précision de leurs armes, la rapidité du tir leur assuraient une supériorité qui compensait l'inégalité du nombre. Du reste, tous les chefs de section, c'est-à-dire les Européens, se tenaient derrière eux le pistolet en main, veillaient à ce que les rangs ne se rompissent pas, encourageaient les « conscrits » et menaçaient de brûler la cervelle au premier qui reculerait.

La colonne flanquée par de nombreux tirailleurs.

Stimulés par la fermeté de leurs chefs, enhardis par leur haine contre les voilés, affermis par la discipline, les Francevilliens se comportaient admirablement et leurs projectiles exerçaient de terribles ravages dans la masse grouillante des Touaregs. À trois reprises différentes, ceux-ci se débandèrent, se reformèrent et s'élancèrent en avant, mais chaque fois, ils durent se replier en laissant quelques-uns des leurs sur le terrain. Alors ils essayèrent d'opérer un. mouvement tournant, mais le colonel Tombelène les prévint en formant un carré qui tira constamment par ses quatre faces. C'est en vain que les Touaregs tentèrent d'entamer cette forteresse humaine hérissée de canons de fusils, entourée d'un rideau de fumée que

déchiraient à tout instant les sinistres lueurs de la poudre : ils ne réussirent qu'à se rapprocher un peu du convoi et à s'exposer plus directement aux coups de leurs adversaires. Comprenant la maladresse de leur tactique irrégulière, éprouvés par des pertes imprévues, ils lâchèrent pied et commencèrent à se disperser en désordre.

Surexcité par la bataille, emporté par la haine qu'il vouait aux Touaregs, le capitaine Roumois voulut compléter leur défaite et il s'élança à leur poursuite en entraînant quelques-uns de ses hommes.

– Exterminons ces gredins, cria-t-il, exterminons les jusqu'au dernier.

Mais cette ardeur guerrière faillit coûter cher au capitaine. En un instant, lui et les soldats qui l'avaient suivi furent entourés par un fort parti de Touaregs, et, certainement, ils eussent succombé si Charles Guérande, Arsène Panchot, Raoul et Amar ben Hamis ne fussent venus à leur secours avec les sections qu'ils commandaient. Pendant dix minutes environ, la mêlée devint furieuse, et l'on se battit corps à corps. Il fallut des prodiges de valeur pour forcer les Touaregs à reculer, mais alors, la défaite se changea en déroute, et ils s'enfuirent éperdus dans toutes les directions.

La victoire des Francevilliens était décisive, mais elle avait été chèrement payée. Une trentaine d'entre eux gisaient inanimés sur le sol, et le nombre des blessés était bien plus grand. Quant aux Touaregs, ils avaient perdu environ cent hommes, et plus de deux cents chameaux. C'était le premier châtiment de leurs méfaits, c'était la première expiation de leurs crimes. La mort du colonel Flatters et de ses malheureux compagnons commençait à être vengée …

– Et la France fera plus tard le reste, dit Fabrin tout joyeux du résultat de la bataille.

Roumois revint un peu' confus de l'échauffourée provoquée par sa témérité ; il s'attendait à recevoir quelques reproches du colonel Tombelène, mais celui-ci avait déjà oublié la faute du capitaine pour ne se souvenir que de son courage qui, après tout,

avait provoqué une action plus directe de la part de la colonne francevillienne et assuré ainsi le gain de la bataille.

– Capitaine, dit-il en lui tendant la main, vous possédez toujours la juvénile ardeur de vos vingt ans. Vous vous battez en vrai soldat.

– Que voulez-vous, colonel, répondit Roumois, c'est si bon de taper sur des gueux fieffés ! Et puis, je jouis de mes restes. Je suis déjà vieux, et jamais, peut-être, je ne trouverai l'occasion de recommencer, car voyez-vous…

Le capitaine ne termina pas sa phrase. Il porta les mains à son front, ferma les yeux et se renversa en arrière. Raoul et Panchot le soutinrent.

– Êtes-vous blessé ? demanda le colonel avec inquiétude.

– Non, non… balbutia Roumois, ce n'est rien presque rien…

c'est ce coquin de soleil… qui m'a chauffé le crâne plus que de raison… Rassurez-vous… quelques instants de repos me remettront complètement…

Le fait est qu'en se jetant à la poursuite des Touaregs, le capitaine avait oublié toute prudence et s'était exposé, tête nue et pendant plus d'un quart d'heure, aux rayons brûlants du soleil. Cela lui valait une insolation, accident toujours douloureux dans les régions intertropicales et dont les suites sont trop souvent fâcheuses. Il fallut placer Roumois sous une tente et le soumettre aux effets d'une médication rafraîchissante. Charles Guérande, Raoul et Panchot lui servirent de garde-malades.

On dut consacrer le reste de la journée à ensevelir les morts età soigner les blessés. Parmi ces derniers, il se trouvait bien quelques Touaregs que les indigènes de Franceville voulaient achever en leur coupant la tête, mais le colonel Tombelène et tous les Européens s'opposèrent à cet acte de barbare sauvagerie. Les Africains ne comprenaient guère cette mansuétude pour des ennemis dont ils connaissent l'implacable cruauté, mais ils obéirent aux ordres de leurs chefs, et ils secoururent indistinctement leurs camarades et leurs adversaires vaincus.

Après une nuit passée sur les positions si bien défendues la veille, la colonne reprit sa marche vers l'oasis de Franceville. Les

blessés furent confiés aux soins des convoyeurs dirigés par Amar ben Hamis, Gib Rock et Blaimont ; le capitaine Roumois, dont l'état ne s'était pas amélioré, fut placé dans un de ces larges palanquins en usage chez les nomades du Sahara. La rude correction infligée aux Touaregs leur avait si bien profité, qu'on n'en revit pas un seul pendant le temps que dura le voyage. Enfin l'armée pénétra dans l'oasis. Elle fut reçue aux acclamations enthousiastes de toute la population, et, selon l'usage antique et solennel, le doyen d'âge de la Djemmâa prononça un discours de bienvenue bourré d'hyperboliques louanges, d'allusions flatteuses, et de tirades aussi pathétiques qu'éloquentes.

Nous ne dirons pas la joie de Mme Tombelène et de Blanche, du colonel et de Raoul, heureux de se retrouver, de se revoir, de s'embrasser après une séparation qui avait failli être éternelle. Lorsqu'elles surent l'admirable dévouement d'Amar ben Hamis, elles embrassèrent Sada avec tous les élans de la plus vive reconnaissance. Il leur semblait qu'elles commençaient à s'acquitter ainsi envers le khébir, ne pouvant mieux faire pour le moment. Celui-ci paraissait heureux et fier, et les marques d'attachement données à Sada le réjouissaient comme la plus riche des récompenses.

À tous les transports joyeux dont retentissait l'oasis, il se mêlait des cris de regret, des pleurs, des lamentations, car la lutte soutenue contre les Touaregs avait fait des veuves et des orphelins ; mais sur la proposition du colonel Tombelène, la Djemmâa adopta les femmes et les enfants des morts, ordonna de leur distribuer des secours immédiats et prit la résolution de les aider puissamment pour se mettre à l'abri du besoin et assurer leur avenir. Cette généreuse décision ne tarit point toutes les larmes, car, hélas ! les morts étaient bien morts, mais elle enleva quelque amertume à l'affliction et rendit un peu d'espoir à ceux que la perte du chef de famille semblait condamner au dénuement.

Blanche et Charles trouvèrent un moment pour se presser tendrement la main et échanger ces quelques mots qui rappellent l'absence et qui paraissent si doux dans une bouche aimée.

Après deux jours de fête, l'oasis reprit son aspect accoutumé, et pour nous servir d'une expression mythologique de Blaimont : « Bellone céda la place à Cérès. » Si l'on n'avait rencontré çà et là quelque éclopé, quelque blessé, l'on ne se serait point figuré que les habitants de Franceville venaient de guerroyer. Chacun se remit rapidement au travail.

Cependant le colonel Tombelène ne perdait point de vue la « question de départ ». Il était même encouragé par Amar ben Hamis, qui assurait que le moment était propice pour traverser le désert sans courir de grands dangers.

– Seigneur, disait-il, les Touaregs nous laisseront le chemin libre ; ils ont perdu pour longtemps le désir et l'envie de nous attaquer. Aujourd'hui ils savent qu'ils ne sont plus invincibles et que nous rions de leur colère. En quelques jours nous serons hors des territoires où ils exercent leurs brigandages, et désormais nous n'aurons rien à redouter.

Ce raisonnement obtenait une entière approbation, mais le départ ne pouvait s'effectuer parce que Roumois était toujours malade, toujours très affaibli, et que c'eût été commettre une insigne lâcheté que de se résoudre à l'abandonner.

Le brave capitaine ne se faisait aucune illusion sur son état et il déployait une fermeté, une énergie qui surprenaient tous ceux qui le visitaient. Les soins les plus assidus lui étaient prodigués par Mme Tombelène, Sada, Blanche, Fabrin, Panchot, Charles Guérande et le colonel lui-même, mais la maladie empirait, et certains diagnostics permettaient de prévoir un dénouement fatal.

Un matin, le capitaine s'appuya sur les coussins de son lit, fit ouvrir les volets de sa fenêtre et regarda longuement les palmiers qui ombrageaient sa maisonnette :

– Je crois que ce sera pour aujourd'hui, dit-il ; j'aurais bien préféré quitter mes os là-bas… en France, ou du moins, en Algérie… Mais il n'est point possible d'avoir tous les bonheurs à la fois… J'ai mon neveu pour me fermer les yeux, et notre oasis est presque une terre française… Allons, allons, ne nous plaignons pas du sort… Nous avons fait de belles choses et

surtout des choses utiles… Ma vie a été bien remplie… Je serai bien ici pour dormir le sommeil éternel…

Mme Tombelène et Blanche, qui assistaient Roumois, voulurent réagir contre ces noires idées, mais celui-ci secoua la tête et sourit avec résignation.

– Je sais mourir, ajouta-t-il ; et puis, n'est-ce pas à moi qu'il appartient de donner l'exemple ? Je suis le plus vieux, le plus cassé, le plus usé…

Comme à l'ordinaire, les Européens, les membres de la Djemmâa, les notables, enfin, presque tous les gens de l'oasis vinrent s'enquérir de l'état du malade et offrir leurs services dévoués. Le capitaine reçut un grand nombre de personnes, et plus d'une fois, il s'efforça de consoler celles dont les yeux remplis de larmes exprimaient la douleur et les regrets.

– Vous vous fatiguez inutilement, lui dit Fabrin ; reposez-vous.

– Mon ami, répliqua le capitaine en souriant, il faut enseigner le devoir à nos administrés jusqu'au dernier souffle. Comme l'empereur Vespasien, un « fonctionnaire », j'entends un bon fonctionnaire, doit mourir debout.

Ensuite il demanda à parler secrètement au colonel Tombelène. Ce dernier se présenta immédiatement, et tout le monde se retira.

– Que désirez-vous, capitaine ? questionna le colonel, je suis entièrement à votre disposition.

– Mon ami, dit Roumois, j'ai presque un service à vous demander, et j'espère que vous ne le refuserez pas à un mourant.

– Vous refuser un service, moi, mon cher capitaine ! Doutez-vous de l'attachement et du respect que je n'ai cessé de vous porter ?

– Non.

– Je vous remercie de cette bonne parole.

– Avec vous, mon ami, il est inutile de prendre des détours et j'arrive directement au but.

– Je vous écoute, et tout ce qu'il vous plaira d'exiger de moi, je le ferai si cela est en mon pouvoir.

– Malgré mes airs de chat-huant, continua Roumois, je suis un vieux malin qui comprend et devine bien des choses sans que personne ne s'en doute… Je ne suis pas bien sorcier, mais j'ai vu que mon coquin de neveu aimait Blanche… ne vous formalisez pas de cela, mon ami… et qu'il en était aimé, je crois. Ah 1 la jeunesse ! qu'est-ce qui la rend si belle, si généreuse et si confiante, si ce n'est un rayon d'amour ! Ces enfants sont faits l'un pour l'autre ; ce serait un crime que de les empêcher de s'aimer… J'ai l'honneur de vous demander la main de Blanche pour Charles Guérande, mon neveu. Vous écouterez ma demande in extremis, n'est-ce pas ? et vous ne refuserez pas de m'accorder une des plus douces consolations que je puisse espérer avant de mourir… Répondez-moi.

– Ah ! mon cher et noble ami, répliqua le colonel en pressant la main défaillante de Roumois ; vous avez lu jusqu'aux plus secrètes pensées de mon âme. J'aimais déjà Charles comme un fils…

– Et il le mérite, ajouta Roumois, le regard brillant de satisfaction, il est digne d'être votre fils… Ah ! colonel… ah ! mon ami, vous ne vous figurerez jamais le bien que vous me faites… À présent, je mourrai content. J'ai rempli mes devoirs jusqu'au bout.

– Vous vivrez, mon cher capitaine, vous vivrez, pour les voir heureux ; vous prendrez de nouvelles forces pour retourner en France. Vos jours ne sont pas encore comptés.

– Hélas ! mon ami, vos espérances ne se réaliseront pas. Je sens mon mal… Entre deux soldats pourquoi déguiser la vérité ? Je suis perdu, et dans quelques heures tout sera fini !…

Le colonel se retira pour cacher son émotion et les larmes qu'il avait retenues, par un suprême effort de sa volonté, tant qu'il était resté auprès de Roumois. Alors la chambre du malade se remplit de visiteurs attristés. Soutenu par son neveu, le capitaine mit ,une certaine coquetterie à montrer qu'il n'était pas effrayé et il eut des mots aimables pour tous ceux qui l'entouraient. Ensuite, il se pencha vers l'oreille de Charles et balbutia quelques phrases qui firent rougir celui-ci.

– Comment, mon bon oncle, souffrant comme vous l'êtes, vous avez songé à moi, à mon avenir ?

– Eh ! ne le fallait-il pas, mauvais garnement, puisque tu es aussi timide qu'une fillette et que tu n'osais pas parler… Ah ! ah ! j'y voyais clair, mon garçon…

– Et le colonel vous a promis ?…

– Oui, coquin, oui, il m'a promis tout ce qu'il m'a plu de lui demander. Ton vieil oncle n'est pas aussi ganache qu'il en a l'air n'est-ce pas ?… Allons, sois heureux, deviens aussi bon mari que tu as été bon fils et bon neveu… et souviens-toi quelquefois de moi lorsque tu seras entré dans ta nouvelle famille… tu diras à ta mère que mes dernières pensées sont pour elle et pour toi…

La mort de Roumois.

Le capitaine eut une première défaillance qui lui enleva momentanément l'usage de la parole. Après une heure de repos, il revint à lui et insista pour être entouré de tous ceux qui avaient quitté l'Algérie, traversé le désert, lutté, souffert avec lui pour créer l'oasis et l'administrer. Le colonel, Raoul, Sada, Mme Tombelène, Blanche, Panchot, Amar ben Hamis, Gib Rock, Lord Hatkins, Fabrin, Blaimont obtempérèrent à ce dernier vœu du moribond.

– En regardant vos figures amies, dit-il, je crois me trouver en France pour y mourir… et la séparation me semble moins cruelle.

Puis, il fit ses derniers adieux en termes émus, et pria ses compagnons de lui pardonner les incartades de son caractère hérissé. Enfin, un hoquet assez fort le surprit, et il se renversa en arrière, les yeux voilés. Bientôt le râle de l'agonie s'échappa en sifflant de sa poitrine, et il murmura des phrases sans suite parmi lesquelles on distingua les mots de : patrie… Charles… ami… Blanche… drapeau… Franceville !…

Et ce fut tout.

Le capitaine Roumois avait vécu !

Pour obéir à un souhait souvent exprimé par Roumois, le colonel fit ensevelir le capitaine sous les verdoyants panaches des douze apôtres, ces palmiers dont il avait été le parrain et auxquels l'oasis devait sa première végétation. Sur la tombe champêtre, Fabrin éleva un petit monument funéraire ; Blaimont grava une inscription rappelant les services du capitaine et la part qu'il avait prise à la fondation de Franceville.

Quelques jours après la triste cérémonie, les Européens et Amar ben Hamis recommencèrent à parler du départ. Maintenant, rien ne les retenait dans l'oasis, et il fallait profiter de la crainte inspirée aux Touaregs pour traverser le désert. Il était difficile de trouver un moment plus favorable.

– Du reste, dit le khébir, pourquoi remonterions-nous directement vers le Nord et tenterions-nous de revenir à Ouargla ? Sur cette route, nous trouverons des populations alliées aux Touaregs et fortement prévenues contre nous. Je vous propose de suivre un autre parcours ; il a l'avantage de s'éloigner du Djebel-Hoggar et d'être moins long que le premier.

– Quel est ce parcours ? demanda Fabrin.

– Celui qui nous conduira en Tripolitaine en passant par G'hat et Mourzouk.

– En effet, dit l'agent voyer, ce trajet est plus court que celui que nous avons suivi pour venir d'Algérie jusqu'ici, mais offre-t-il plus de sécurité ? G'hat, si je ne me trompe, est une oasis appartenant aux Touaregs.

– Oui, mais aux Touaregs Azdjers, moins barbares que ceux du Hoggar, avec lesquels ils sont souvent en hostilité. Ils vont dans le Fezzan, fréquentent les oasis de ce pays et préfèrent commercer plutôt que de piller les caravanes. Quelques-unes de leurs tribus se livrent même à l'agriculture. Plusieurs khébirs du G'hat nous ont visités, je suis persuadé qu'ils se souviennent de notre bon accueil et qu'ils nous recevront en amis…

– Hum ! hum ! fit Fabrin.

– Chaque chose a son écueil, disent les gens du Sahara, répondit Amar ben Hamis ; mais les chrétiens disent aussi : Qui ne tente rien n'a rien.

– Ça, c'est vrai, interrompit Panchot.

– Tu as raison, khéhir, dit le colonel Tombelène ; si nous voulons revoir notre patrie, il faut que toute hésitation soit bannie de nos cœurs et que nous sachions prendre une résolution. C'est décidé : nous gagnerons Tripoli en passant par G'hat et Mouriouck. Et, maintenant préparons-nous pour ce dernier voyage.

– C'est entendu, conclurent les colons.

– Pendant les deux semaines qui suivirent cette courte discussion, le colonel s'attacha surtout à donner des instructions aux indigènes. Il voulait que l'œuvre si bien commencée par lui et ses compagnons durât le plus longtemps possible, et que Franceville devînt une des reines du désert.

– Soyez unis, dit le colonel aux indigènes, sacrifiez vos vanités et vos ambitions personnelles à la prospérité de l'oasis, et l'avenir vous appartiendra. Pratiquez la tolérance, ne permettez pas qu'il y ait un seul esclave au milieu de vous, obéissez aux lois qui vous gèrent et modifiez-les si les temps nouveaux amènent de nouveaux progrès : la loi n'est pas une borne immobile. Repoussez l'ignorance qui, jusqu'à ce jour, a été la cause de votre infériorité, travaillez avec énergie, exercez-vous au métier des armes lorsque les champs n'auront pas besoin de votre présence, ne désirez pas la guerre, mais ne la redoutez pas, pratiquez les faciles devoirs de bons citoyens, et vous ferez de Franceville la plus belle, la plus prospère, la plus respectée des oasis sahariennes.

« Nous laissons entre vos mains toutes les richesses industrielles et agricoles que nous avons accumulées et qui ont tant contribué à établir notre suprématie matérielle et morale sur une aire immense du désert. Continuez nos traditions commerciales, entretenez le matériel que nous vous abandonnons, perfectionnez-le, dressez des ouvriers habiles que vous associerez aux profits de vos travaux, luttez pacifiquement contre toute concurrence étrangère. Dans toute amélioration ou innovation, passez résolument de la théorie à la pratique et abandonnez les vieilles routines. Vous trouverez ainsi des

éléments de fortune que vous ne soupçonniez pas, et vous serez les propres artisans de votre puissance et de votre bonheur. Je n'ai qu'un mot à ajouter : souvenez-vous que c'est la France qui, par notre intermédiaire, a été votre initiatrice aux bienfaits de la civilisation ; conservez-lui toute votre reconnaissance et continuez l'œuvre que nous poursuivions ensemble depuis de longues années. Vous la récompenserez ainsi de toute la sollicitude que quelques-uns de ses enfants vous avaient vouée. » .

Pour témoigner de ses bonnes dispositions et de sa sagesse, la Djemmâa vota des remerciements au colonel Tombelène, et mit en liberté les Touaregs blessés qui avaient été amenés à Franceville. Elle les renvoya sans leur imposer des conditions vexatoires, sans exiger la moindre rançon, sans quémander un peu de reconnaissance, et leur fournit libéralement des montures, des armes et des vivres pour leur permettre de revenir dans le Djebel-Hoggar.

Étonnés au suprême degré de ce traitement si peu en usage entre des ennemis, surpris de cette magnanimité inattendue, les Touaregs, qui s'attendaient à périr dans les plus cruels supplices, remercièrent la Djemmâa et l'assurèrent qu'ils s'emploieraient activement auprès de leurs coreligionnaires pour qu'un traité de paix fût signé avec les gens de Franceville.

– La Djemmâa débute par un acte de bonne politique, dit Lord Hatkins ; c'est d'un excellent augure pour l'avenir. Si elle sait se préserver des rhéteurs et des orateurs ronflants, si elle prend le parti de parler souvent « affaires » au lieu d'éterniser des débats byzantins, elle sera réellement utile… et certaines grandes Djemmâas d'Europe pourront la prendre pour modèle.

Enfin, grâce à l'activité d'Amar ben Hamis et à l'impatience des Européens, une caravane composée d'environ deux cents hommes et de cinq cents chameaux se trouva prête vers les premiers jours d'avril. Un beau matin, la cohue de gens et de bêtes quitta Franceville, saluée par les acclamations d'une foule reconnaissante, et prit la direction du Nord. Au moment de dire un adieu probablement éternel à l'oasis, à cette oasis si belle et si

resplendissante qu'ils avaient su créer, tous les ouvriers de la première heure, tous ces vaillants qui avaient lutté avec tant d'énergie contre l'âpre désert, se sentirent attendris jusqu'aux larmes. En même temps, un inexprimable sentiment de fierté éclaira leurs yeux et éleva leurs cœurs. Devant cet îlot de verdure perdu dans l'immensité du Sahara, le passé se dressa devant eux et évoqua des i souffrances, des combats, des privations, des travaux opiniâtres qui ; donnèrent une conscience plus vive de la dignité et de l'intelligence humaines. En ne désespérant pas d'eux-mêmes aux jours de misère et d'affliction, ils avaient mieux apprécié les saintes obligations qu'impose le devoir, et ils étaient devenus utiles.

Que pouvaient-ils envier de mieux ? Leur gloire ne valait-elle pas la gloire éclatante de ces tueurs d'hommes, de ces dévastateurs de nations qu'on appelle des conquérants ? Ceux qui édifient, ceux qui tracent un sillon où germera, tôt ou tard, la moisson nourricière, ne sont-ils pas plus grands et meilleurs que ceux qui détruisent, ravagent et mettent le deuil au cœur des mères ? Sauf le capitaine Roumois désormais endormi dans la paix éternelle, ils se trouvaient tous là, les pionniers qui, séparés du monde civilisé, dépouillés, trahis, abandonnés autour d'une source boueuse, avaient fertilisé le désert aride et égalé, sinon dépassé, les audacieuses entreprises des squatters américains. Et tandis que la caravane avançait, ils se retournaient pour jeter un dernier regard sur l'oasis et lui envoyer mentalement un dernier adieu. Charles Guérande lui-même partageait l'émotion générale. L'oasis ne devait-elle pas laisser des impressions ineffaçables dans son existence ? N'était-ce point Franceville qui abritait la dépouille de son oncle, si bon et si tendre pour lui ? N'était-ce point à Franceville qu'il avait revu Blanche grandie, rayonnante de beauté, et que son cœur s'était ouvert aux plus douces aspirations de la jeunesse ? Enfin, la ligne vert sombre des palmiers qui zébrait l'horizon lointain s'amincit petit à petit, se rétrécit et prit les dimensions d'un point que le moindre accident de terrain cachait à tous les yeux. Bientôt ce point se

perdit dans le rayonnement du soleil, et la solitude se déroula terrible, stérile, seule…

L'oasis de Franceville disparaissait à jamais…

Soit qu'ils se souvinssent de la cuisante correction qui leur avait été infligée, soit que la force de la caravane leur en imposât, les Touaregs ne se montrèrent ni de près ni de loin. Les prophéties du khébir s'accomplirent, se réalisèrent en tous points, et le voyage s'effectua sans encombre. À G'hat, Européens et Africains furent parfaitement reçus par les Azdjers, et le colonel Tombelène renvoya à Franceville cent cinquante hommes de son escorte. Devant se joindre à une caravane fezzannaise qui allait à Mourzouck, il crut utile de ne plus s'entourer d'une force qui lui donnait l'air d'un chef de bande plutôt que celui d'un paisible voyageur.

La distance de G'hat à Mourzouck (350 kilomètres environ) fut franchie en dix jours. Le kaïmakan de cette dernière ville offrit une brillante diffa aux Européens et leur promit son assistance pour leur faciliter la traversée du Fezzan. Le colonel remercia les Francevilliens venus jusqu'à Mourzouck, leur distribua des cadeaux, et les plaça sous la sauvegarde d'un khébir qui formait une caravane à destination du Soudan, et qui devait traverser les oasis de G'hat et de Franceville.

Le Fezzan, la Phaziana des anciens, où les Romains entreprirent une expédition sous les ordres de Cornelius Balbus, présente tous les caractères des régions sahariennes. Dans son ensemble, dit M. Vivien de Saint-Martin, il peut être considéré comme un plateau dont l'altitude assez inégale varie entre 200 et 750 mètres, et d'où s'élèvent çà et là des hauteurs isolées ou des groupes entiers de montagnes. En somme, c'est un assez triste pays, où l'élément nègre prédomine et où l'on ne rencontre que des oasis peu étendues et peu fertiles. Nos voyageurs le traversèrent accompagnés d'une escorte qui se renouvela à Zeghon, à Sockna, à Bonjem, ksours faiblement peuplés, et ils arrivèrent à Tripoli vers la fin du mois de juin.

Quoiqu'ils fussent admirablement accueillis et fêtés par les consuls européens en général et le consul français en particulier,

nos héros ne séjournèrent que fort peu de temps à Tripoli. Ils s'embarquèrent sur un paquebot en partance pour Marseille et arrivèrent sains et saufs dans la vieille cité phocéenne.

Ici se termine l'odyssée de la mission Tombelène.

À peine débarqué, le colonel Tombelène fut informé qu'il était nommé général. Aujourd'hui il commande une subdivision d'Algérie. Mme Tombelène est toujours la providence des malheureux à quelque nationalité, à quelque religion qu'ils appartiennent, et sa charité discrète la fait aimer et bénir.

Arsène Panchot n'a point voulu abandonner ses modestes fonctions.

Il est vrai qu'on le traite plutôt en ami qu'en subalterne. Il rêve toujours expéditions lointaines, aventures de cape et d'épée, coups d'estoc et de taille, et imagine mille expédients pour « payer sa dette » et arracher à la mort son cher général.

Raoul est à Paris et y termine son éducation. En raison de son séjour prolongé et forcé dans l'intérieur de l'Afrique, il a obtenu la faveur d'une dispense d'âge pour se présenter à Saint-Cyr. Il compte être bientôt un officier digne de son père.

Amar ben Hamis et Sada sont revenus chez les Chamba. Le premier a été magnifiquement récompensé par le général Tombelène et le gouvernement français. Il est chevalier de la Légion d'honneur et caïd d'une importante tribu du Sud algérien. Ses administrés le chérissent et le respectent comme un père.

Francis Blaimont est administrateur à X… Sa sollicitude ne se porte pas seulement sur les Français, elle s'étend jusqu'aux indigènes, et il ne néglige rien pour donner, aux uns et aux autres, une éducation qui fera autant pour l'avenir de la colonisation que le défrichement et les travaux agricoles.

Paul Fabrin a été promu ingénieur. Toujours modeste, bon et serviable, il étudie, travaille et rend d'utiles services sans en tirer vanité.

Quant à Charles Guérande et à Blanche… mais à quoi bon parler d'eux ? Toutes les histoires d'amoureux ne finissent-elles pas comme les contes de fée ! Ils se marièrent… et sont heureux. Charles a été nommé capitaine au choix.

Gib Rock et Lord Sylvan Hatkins sont en Angleterre. Le premier est l'intime ami de son ancien maître. Le second, guéri de sa misanthropie, a repris sa place à la Chambre des lords. Il parle quelquefois et aborde certains sujets qui font tressaillir la noble assemblée. Lorsqu'il prétend qu'il y a une « question sociale » et que l'aristocratie anglaise ne doit pas s'endormir dans le passé si elle ne veut pas être emportée par une tourmente révolutionnaire ; ·lorsqu'il annonce que les opprimés et les malheureux de toutes nations et de toutes conditions ont la même chair, les mêmes os que ceux qui leur mettent le pied sur la gorge, les landlords sont étonnés et ahuris… Mais ils l'écoutent sans l'interrompre, sans frapper sur leurs pupitres avec des couteaux à papier, sans le menacer du poing, sans lui lancer des invectives, sans le regarder avec des regards furieux…

Il paraît que sa« chance » lui est revenue !

Adieux à Franceville.

X. Dernières nouvelles de Franceville

Il y a quelque temps, le général Tombelène reçut une lettre d'Amar ben Hamis. Nous la publions sans y changer un seul mot :

« Gloire au Dieu unique ! Son règne seul est éternel !

« Le salut le plus complet au généreux, à l'excellent seigneur général Tombelène, de la part de son humble serviteur, le caïd Amar ben Hamis.

« À tous les khéhirs qui conduisaient des caravanes vers le Soudan et qui passaient sur le territoire de ma tribu, je recommandais de visiter l'oasis de Franceville.

« Les uns ne sont plus revenus (que la miséricorde d'Allah s'étende, sur eux !), les autres m'ont apporté les salutations de nos amis et m'ont réjoui le cœur en m'apprenant que l'oasis vivait dans : la paix et l'abondance. Mais en ces derniers temps, je sus que la population de Franceville était profondément troublée, et que toutes sortes de calamités semblaient s'être appesanties sur elle.

« Cette dernière nouvelle m'attrista.

« Alors je résolus de revoir Franceville pour m'assurer si le fiel de la calomnie ne se mêlait pas aux paroles de ceux qui contaient la désolation de notre oasis bien-aimée.

« Afin de ne pas donner l'éveil aux Touaregs, je changeai de nom, m'annonçai comme un iman et me confiai à un ami, un khébir de ma tribu que j'avais assisté autrefois. Une importante caravane dont je faisais partie, traversa heureusement le désert, échappa aux embûches des méchants et des pillards, repoussa les attaques des voilés et arriva à Franceville.

« La bonté d'Allah protège celui qui voyage pour répandre le bien et soutenir les causes justes.

« Lorsque je revis Franceville, mes yeux se troublèrent. Je ne reconnaissais plus cette oasis que nous avions laissée si belle, si prospère, si riche. Devant moi, je n'apercevais que des ruines et toutes les traces d'une épouvantable dévastation.

« Des palmiers gisaient sur le sol, d'autres à demi carbonisés ne présentaient qu'un feuillage flétri au soleil. Nos jardins, nos vergers, nos champs si bien cultivés, si bien remplis de fruits et de moissons n'existaient plus. L'Oued Fabrin était tari, et le puits artésien qui l'alimentait ne donnait qu'un filet d'eau insignifiant.

« L'Aïn-Sefra elle-même, cette source à qui nous devions la vie et qui avait été la tête de l'oasis, disparaissait sous une couche épaisse de détritus et de sable. Les fortifications, les magasins, tous les établissements fondés par nous étaient dans un état lamentable. La ville n'offrait au regard qu'un amoncellement de ruines. On ne distinguait que des pans de muraille lézardés, éventrés, à peine en équilibre sur leurs bases. Pas une de nos maisons n'était debout. Çà et là, quelques masures semblables à des tanières d'hyènes s'adossaient contre des débris informes et servaient de refuge à des misérables.

La ruine.

« J'interrogeai un vieillard que je reconnus pour un ancien membre de la Djemmâa.

« – Le simoun a-t-il passé sur Franceville, lui demandai-je, et son haleine enflammée a-t-elle répandu la désolation en ce lieu autrefois béni d'Allah ?

« – C'est le simoun de l'adversité, répondit le vieillard sans relever la tête, c'est la colère, c'est la méchanceté des hommes qui ont ravagé notre oasis. Ah ! si vous l'aviez vue lorsqu'elle s'épanouissait comme une fleur printanière dans sa florissante verdure et dans sa splendide beauté ! Elle paraissait un coin de paradis oublié sur la terre.

« Du nord, il était venu des hommes blancs qui n'avaient pas craint d'affronter le désert et sa terrible aridité. La sagesse du saint Prophète résidait en eux. Ils nous enseignèrent le travail, l'ordre, l'économie, la solidarité. Sous leurs efforts, l'oasis naquit et les sables infertiles reculèrent. Nous étions misérables, ils nous rendirent riches ; nous vivions au jour le jour et la guerre sanglante était notre nourrice inconstante, ils nous donnèrent la paix et l'abondance.

« Pourquoi ne sont-ils pas restés parmi nous ?

« Nous vécûmes tranquilles et heureux, tant que nous observâmes les lois qu'ils nous avaient laissées en partant. Mais bientôt l'ambition se glissa dans les cœurs et jeta la discorde parmi les gens de l'oasis. Les fonctionnaires jouèrent aux sultans ; les membres de la Djemmâa se crurent une assemblée de khalifes à qui toute puissance était déléguée et oublièrent leur origine. Ils se jalousèrent les uns les autres et finirent par s'invectiver sans mesure. Les artisans, les travailleurs, les ouvriers, les commerçants, enfin tout ce qui compose la foule des cités, assistèrent à ces querelles sans y prendre part. Mais excités par les intrigants qui se disputaient des lambeaux de pouvoir, flattés par la tourbe des ambitieux qui voulaient s'enrichir sans le secours du travail, fanatisés par des chefs qui aspiraient aux dignités les plus hautes pour dominer et opprimer, ils se ruèrent les uns sur les autres. C'est en vain que les plus sages et les plus modérés d'entre nous parlèrent le langage de la raison à ces forcenés. Ils n'écoutèrent rien et continuèrent à s'entre-déchirer. L'oasis devint un champ de carnage, et l'on vit le père se battre contre le fils. Quelques jours suffirent pour anéantir l'œuvre de plusieurs années de labeur.

L'incendie, le pillage, la tuerie, tels furent les fléaux qui s'appesantirent sur Franceville.

« Instruits de nos dissensions, les Touaregs nous épièrent… Un moment, j'espérai que l'intérêt et le salut communs rapprocheraient les divers partis qui se disputaient le pouvoir, mais il n'en fut rien. Les passions aveuglèrent plus fortement que jamais la multitude égarée et ses chefs vaniteux, mais ceux-ci oublièrent leurs devoirs et tout souci de la sécurité générale. Alors l'antre des hyènes retentit de ricanements féroces, les chacals poussèrent des glapissements sauvages, les vautours agitèrent fiévreusement leurs ailes, les Touaregs se jetèrent sur l'oasis et la terrible curée commença.

« Je ne vous dépeindrai pas ces jours d'épouvante et de deuil pendant lesquels les Voilés brûlèrent, ravagèrent, massacrèrent sans pitié. Ils se retirèrent gorgés de butin, et chacun de leur mahara traînait de longues files d'esclaves…

« Et pourtant nos épreuves n'étaient pas encore terminées.

« Un effort suprême pouvait seul conjurer la série de malheurs dont nous étions accablés, mais les survivants recommencèrent leurs querelles, s'affranchirent de tout travail, méconnurent toute autorité, bravèrent les lois, attisèrent leurs haines par de terribles vengeances.

« Négligée, la terre refusa ses produits et la famine survint avec son cortège de maladies et de misères ! Les caravanes évitèrent l'oasis comme si elle eût été le séjour de la peste : Franceville s'amoindrit petit à petit, et ses habitants, autrefois si heureux, sont tombés dans l'état de dégradation où vous les voyez…

« Encore quelque temps et le désert reprendra ce que l'intelligence humaine avait conquis sur lui : encore quelque temps et la· solitude s'étendra morne et lugubre sur les champs où avait grandi Franceville !…

« Le vieillard s'arrêta…

« En parcourant l'oasis je reconnus qu'il n'avait point exagéré, et que la vérité était aussi triste, aussi lamentable, aussi affreuse

que son récit. Une seule chose avait été respectée par les ennemis « du dedans et du dehors », c'était la tombe du seigneur Roumois.

« L'homme de bien laisse des traces que les méchants ne parviennent jamais à effacer malgré leur rage aveugle.

« Pour les uns, le seigneur Roumois rappelait une existence d'abnégation et de vertus ; pour les autres, il était un grand saint de l'Islam, uu marabout vénéré dont l'intercession auprès d'Allah suffisait pour donner la fertilité aux sables du désert et opérer toutes sortes de miracles.

« Quand on sut que j'étais là, je fus entouré et acclamé avec enthousiasme. Hommes et femmes me tendaient les bras, me saluaient de leurs vivats, se déclaraient mes esclaves dévoués. Il ne tenait qu'à moi d'être sultan et de mettre la foule sous ma dépendance, tant elle était lasse ·de souffrir, tant elle était fatiguée de ses luttes intestines.

« – Sauve-nous, sauve-nous, seigneur Amar, criaient ces malheureux ; rends-nous la paix et la tranquillité. Nous faisons le serment de t'obéir aveuglément. Sois notre chef incontesté.

« Mon cœur était ému de pitié ; mais que pouvais-je, moi seul, contre tant de calamités ? Je n'ai pas l'instruction de mes anciens compagnons, instruction qui enfantait journellement des prodiges ; je ne sais rien organiser, sauf une caravane. Alors j'ai compris combien mon ignorance me laissait faible et désarmé !…

« – Tout le mal dont vous souffrez, répondis-je, provient de votre faute. Il ne vous fallait pas écouter les suggestions des intrigants et des ambitieux. Si vos lois vous paraissaient incomplètes, vous n'aviez qu'à les modifier et non les enfreindre. La violence et la force brutale ne fondent rien de durable et sont des arguments repoussés par la raison et la sagesse. Vous avez semé le vent, vous récoltez la tempête .

« Pendant les quelques journées que je restai dans l'oasis, j'essayai de ramener la concorde et le goût du travail au milieu de la population, mais hélas ! les divers éléments qui avaient été la cause de notre prospérité me faisaient défaut, et il m'était impossible de mener à bonne fin une œuvre qui, pour réussir

complètement, eût demandé un concours absolu et dévoué, et un laps de temps assez long.

« Soyez unis, dis-je à nos anciens administrés ; soyez unis et vous serez forts pour le bien ; soyez unis et vous grandirez dans la paix et la richesse ; soyez unis et l'oasis reprendra son ancienne splendeur !

« Je quittai Franceville et revins en Algérie.

« Depuis, qu'est-il advenu ? Les méchants ont-ils continué leurs funestes dissensions et ont-ils entraîné la perte de l'oasis ? Je l'ignore.

« Personne, ni khébirs, ni voyageurs, ne m'a reparlé de Franceville, et maintenant peut-être le désert a repris son empire sur la vaste plaine que le travail, le courage, l'union de quelques hommes de bonne volonté avait fertilisée !

« Sachant ces choses, j'ai voulu en informer le seigneur général Tombelène.

« Le salut sur lui et les siens, au commencement comme à la fin de cette lettre de la part de son serviteur. Qu'Allah le couvre de sa protection et lui réserve un bonheur éternel !

« Le Caïd Amar Ben Hamis. »